This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

C 316.30.5

HARVARD COLLEGE
LIBRARY

FROM THE LIBRARY OF
COMTE ALFRED BOULAY DE LA MEURTHE

PURCHASED APRIL, 1927

Hommage à Monsieur Vaïsse
par le par Maître jugé propre à plaire

CHRONIQUE

D'EINSIDLEN

(NOTRE-DAME-DES-ERMITES.)

D'APRÈS

D'Achéry ; l'anonyme de Reichenau (Bernou) ; Baronius ; Bernard Itez ; Paul Bettschart ; les Bollandistes ; A. de Bonstetten ; Dom Jacques Briefer ; Brunner ; Bucelin ; Bourcard ; D. Calmet ; Hermann Contract ; Jean Egon ; R. P. Herigo Santantonio ; Ulric Fridelli ; Frodoard ; D. George (Scheedel) de Gengenbach ; Grandidier ; Guler ; Haller ; Christophe Hartmann ; Conrad Hunger ; Grég. Busser ; Claude Jacquet ; Fridolin Kopp ; D. Mabillon ; F. Mader ; Meurisse ; G. Meyer de Knonau ; D. Maur. Van der Meer ; Merk ; Jean et Joachim Muller ; Murer ; Jean Pessina ; André Saussay ; Didier Scholar ; Marian Schott ; Sigebert ; H. Staker ; Stumpfe ; Surius ; Maur. Symian ; D. Tschudi (de Muri) ; D. Joseph Tschudi (d'Einsidlen) ; Trithème ; Ulric Wittwiler ; de Zur-Lauben ; etc. ; divers Manuscrits, Bulles et Brefs, Diplômes et Chartulaires, Chroniques, Légendes, Nécrologes, etc.

PAR JOSEPH RÉGNIER.

A PARIS,
CHEZ GAUTHIER FRÈRE ET Cie, LIBRAIRES,
Rue Hautefeuille, 21.
MÊME MAISON DE COMMERCE A BESANÇON.

1837.

IMPRIMERIE DE L. GAUTHIER.

BESANÇON, IMPRIMERIE DE L. GAUTHIER.

CHRONIQUE

D'EINSIDLEN

(NOTRE-DAME-DES-ERMITES.)

D'APRÈS

D'Achéry ; l'anonyme de Reichenau (Bernon) ; Baronius ; Bernard Bez ; Paul Bettschart ; les Bollandistes ; A. de Bonstetten ; Dom Jacques Briefer ; Brunner ; Bucelin ; Bourcard ; D. Calmet ; Hermann Contract ; Jean Egon ; R. P. Herigo Santantonio ; Ulric Fridelli ; Frodoard ; D. George (Scheedel) de Gengenbach ; Grandidier ; Guler ; Haller ; Christophe Hartmann ; Conrad Hunger ; Grég. Husser ; Claude Jacquet ; Fridolin Kopp ; D. Mabillon ; F. Mader ; Meurisse ; G. Meyer de Knonau ; D. Maur. Van der Meer ; Merk ; Jean et Joachim Muller ; Murer ; Jean Pessina ; André Saussay ; Didier Scholar ; Marian Schott ; Sigebert ; H. Staker ; Stumpfe ; Surins ; Maur. Symian ; D. Tschudi (de Muri) ; D. Joseph Tschudi (d'Einsidlen) ; Trithème ; Ulric Wittwiler ; de Zur-Lauben ; etc. ; divers Manuscrits, Bulles et Brefs, Diplômes et Chartulaires, Chroniques, Légendes, Nécrologes, etc.

PAR **JOSEPH RÉGNIER.**

A PARIS,

CHEZ GAUTHIER FRÈRE ET Cie, LIBRAIRES,

Rue Hautefeuille, 22.

MÊME MAISON DE COMMERCE A BESANÇON.

1837.

316.30.5

HARVARD COLLEGE LIBRARY
FROM THE LIBRARY OF
COMTE ALFRED BOULAY DE LA MEURTHE
APRIL, 1927

PROLÉGOMÈNES.

I.

MANIÈRE D'ÉCRIRE L'HISTOIRE.

On parle beaucoup d'histoire et l'on en parlera longtemps encore avant que la nôtre seulement soit complète. Il a paru pourtant plusieurs ouvrages partiels dont la forme, renouvelée des Latins, était flatteuse, dramatique, nouvelle enfin à force d'être ancienne. Ces ouvrages ont donné lieu à de nombreuses questions sur l'art d'écrire l'histoire, et l'on a fini par proclamer dans certaines écoles que le meilleur genre de style pour les travaux historiques était le genre... descriptif, je crois. Ce sont là des questions puériles; la forme est la moindre des choses en histoire; la forme n'a jamais manqué à une pensée complète; elle n'a surtout jamais manqué en France. Ce qui nous manque aujourd'hui, c'est le fonds; ce sont les rudes mineurs de la science historique, qui

s'en allaient d'un bout de leur vie à l'autre taillant dans le roc vif; compulsant, discutant et annotant avec une gravité, une conscience, une patience qu'on ne trouve pas dans le monde, mais entre les quatre murs d'un couvent Bénédictin.

Lisez la plupart des historiens séculiers qui ont paru depuis deux siècles; on ne se douteraitjamais que le Christ fût venu renouveler la face des choses et instituer une société-modèle, une Eglise, et au centre de cette Eglise une règle de vérité, une base de jugement une et infaillible. Ils raisonnent tous d'une façon diverse; on ne les trouve d'accord qu'en un point, c'est qu'il n'est pas plus question chez eux de révélation et de tradition que s'il n'en existait pas. Ils ne voient qu'une chose : la civilisation existante. Mais la cause, le principe de cette civilisation, où est-il? Pas un n'y pense. Que deviendra cette même civilisation, une fois qu'elle se sera franchement écartée de sa base? Vous leur en demandez trop : après eux le déluge.

Voilà bien de la fatuité ou de l'ignorance; on prétend néanmoins que ce n'est ni l'un ni l'autre, mais une douce indifférence, un scepticisme commode puisé dans l'étude assidue des auteurs païens qu'on nous impose encore dans nos classes dix ans de suite.

Il n'y a de vrai que la moitié du reproche fait aux anciens que nous prenons dans nos classes pour modèles de sentiment et de style ; jamais ils ne traitaient d'histoire, de littérature en général, sans régler leurs jugements d'après un système de politique et de morale qui était à peu près le même partout, et qui partout s'appelait Religion. Mais par malheur l'essence de cette religion était le plaisir : et le plaisir n'est pas toujours orthodoxe. Il est donc très-possible que l'habitude d'étudier les auteurs païens nous ait fait prendre en grippe l'austérité de la littérature chrétienne ; et comme notre éducation libérale ne nous permet guère de croire à Jupiter et à Cupidon, nous rayons de nos écrits les noms des divinités fausses, sans mettre à leur place le nom de la divinité réelle : deux efforts à la fois ce serait trop. Mais, en bons camarades, ceux d'entre nous qui ont une mémoire ou une bonne volonté complète, doivent aux autres quelques leçons d'histoire.

A partir de quelle époque les membres de la société chrétienne ont-ils cessé d'avoir sur les sociétés étrangères ou barbares une influence de civilisation? Je parle d'une influence directe, car l'exemple de l'Europe chrétienne, la douceur de ses habitudes, l'aisance de ses manières, la commodité de ses produits industriels, seront toujours

imités plus ou moins imparfaitement par le reste du genre humain. Mais l'action que l'Eglise exerçait sur les gouvernements, cette action puissante qui arrachait le sceptre aux mains des princes injustes, ou incapables de maintenir l'unité parmi les peuples, a cessé (en Occident) depuis trois siècles à peine. Voilà vraiment une belle période!

Cette révolution rétrograde consista pour lors à transférer le suprême sacerdoce au chef du gouvernement, et à faire des prêtres d'une nation, les premiers valets des empereurs. Elle commença en Allemagne sous Charles-Quint. En France elle faillit s'établir sur le trône même du prince qui prétendait l'écraser avec sa révocation de l'édit de Nantes, tandis qu'il souriait à la traîtresse, qui pour lui plaire avait pris le masque flatteur des *quatre articles*. Elle fit enfin un pacte sanglant avec la grande révolution française, qui peut-être fut de bonne foi dans sa première haine contre le pouvoir théocratique. Mais tout à coup voilà ces deux révolutions garottées par l'enfant gâté de l'une d'elles. Buonaparte, oui, lui-même, avança les affaires de l'Eglise, sans que ses meilleurs amis s'en doutassent, et sans qu'il s'en doutât peut-être, lui non plus. Les vrais juges de cet homme, et ce ne sont pas ses amis, prétendent savoir positivement qu'il ne tenait qu'en apparence aux quatre articles des *libertés gallicanes*

proclamées par Louis XIV, et qu'il espérait en prendre *seulement* une certaine action publique sur les souverains pontifes, en leur donnant la frayeur, toute charitable, d'un schisme en France. Du reste il n'eût jamais souffert que la France se séparât de l'unité catholique. Il connaissait trop bien l'histoire, disent-ils, pour ne pas regarder cette unité comme le plus ferme soutien de la stabilité de l'Europe. En effet, les états dissidents ne peuvent avoir d'alliance nulle part; s'ils en forment quelqu'une, ils l'appuient sur une communauté de passions : or il faut d'autre base que des passions à une politique qui veut survivre à ses fondateurs; il lui faut des principes immuables.

Qu'on en cherche hors du centre de vérité établi par le Christ!!

Buonaparte donc, voulant se faire légitimer par l'Eglise, visait à refonder l'édifice de Charlemagne, le saint empire d'Occident. Par exemple, il en eût pris ce qu'il lui plaisait, et laissé le reste à qui de droit : au pape les consciences, à l'empereur les baïonnettes qui en protégent la liberté. Malheureusement Buonaparte, au lieu de commencer comme Charlemagne par exercer un droit de protection, porta la main sur une des trois couronnes du Pontife, sauf à la lui rendre plus tard; il fit en un mot comme ces amants

désespérés qui croient obtenir plus aisément la main d'une honnête femme, en la séparant avec violence de tout ce qui lui est cher. L'enlèvement du pape fut une fatale échauffourée pour l'empire. Le pape se laissa traîner captif, mais il recueillit en France même tous les honneurs dus au martyre : la force brutale des conquêtes s'inclina devant le représentant de la force intellectuelle, et l'histoire civile ou militaire dut céder ses plus belles pages à l'histoire ecclésiastique.

Comment font donc ceux qui, s'étant chargés d'écrire l'histoire, en suppriment ce qui peut faire honneur à l'influence de l'Eglise, quand elle est admirée par tant de grands génies? Et d'abord, ne savent-ils pas que tout historien est un témoin, dont la conscience jure devant le vrai Dieu de dire non-seulement la vérité, mais toute la vérité?

Parfois, je le sais, ils se montrent scrupuleux de tout dire; mais c'est dans le cas où l'intérêt de la vérité simple ne peut qu'y perdre, et l'esprits'égarer. Par exemple, s'il y a un scandale, un secret honteux qu'il faudrait enfouir, ou du moins présenter comme l'abus d'un principe estimable, afin de ne pas donner aux ignorants un prétexte de haine contre ce même principe; c'est là ce qu'ils prennent pour fixer les regards du peuple, qui sans doute ne les lirait pas sans cela. Ils se soucient bien des convenances, et de l'exemple qu'en a

laissé la Bible à propos de deux fils de Noé! Quand une ivresse inattendue avait trahi les sens du vieillard, on les vit protester contre le sourire de leur frère; puis s'approchant de Noé en détournant la tête, ils laissèrent tomber sur lui son manteau.

Et ils ont été bénis.

Autre écueil, ou autre ridicule. Les écrivains de l'Ecole précitée affectent de détacher de l'histoire ce qui a rapport au clergé, c'est-à-dire au seul corps social qui, pendant notre barbare féodalité, se soit maintenu pacifique et conservateur des sciences et des arts. Je conçois qu'à une époque beaucoup plus avancée, alors que le gouvernement se partageait entre le clergé, la noblesse et la masse plébéienne, alors surtout que les lumières commençaient à se répartir également, comme en 89, il se soit établi entre ces trois corps une lutte d'amour-propre dans laquelle les historiens, qui, pour la plupart sont nés du peuple, visaient et réussissaient à élever leur caste de toute la hauteur de leur génie. Mais à propos de moyen âge! Il faut avoir bien mal lu et réfléchi, pour placer au-dessus du sacerdoce les esclaves ou les hommes de mainmorte, et les chevaliers qui se faisaient gloire de leur ignorance au point de ne pas même savoir signer leur nom, et qui du reste traitaient le peuple comme de la chair à bataille.

Voilà ce qu'on opposerait à l'aristocratie monacale, ou plutôt à la *démocratie* monacale, puisque les monastères accueillaient indistinctement les hommes de toutes les classes, pourvu qu'ils aimassent la paix et la science, deux des plus beaux attributs de la divinité et de l'humanité divinisée par le christianisme!

Il y a eu des provinces où l'administration principale reposait sur les ecclésiastiques : c'est à eux qu'on doit les monuments essentiels, hospices, bibliothèques et promenades. Le clergé seul entretenait les relations diplomatiques, la direction même de certaines guerres défensives, la protection armée des priviléges de la cité. Eh bien, tout cela n'est rien pour ces beaux faiseurs d'histoire. Au lieu du clergé, ils mettent je ne sais quel autre pouvoir qui ne se doutait guère de son antique origine; ou s'ils sont absolument obligés de citer l'Eglise, ils en font au public leurs sincères excuses. Viennent après cela des lecteurs candides, qui, voyant le même système appliqué à tant d'histoires contemporaines, en concluent que l'idée de Dieu et le respect pour le sacerdoce institué par son Christ, ont disparu du sein de la nation. Erreur : toute nation se divise en deux classes, majorité et minorité. Vaut-il mieux écrire pour l'une que pour l'autre? c'est là toute la question d'un historien consciencieux.

Dans la minorité se trouvent les consciences étroites et sévères, les écrivains spirituels et pourtant sérieux, les orateurs énergiques et désintéressés, les savants qui ne lisent rien sans être en état de le juger mathématiquement, les hommes de bonne foi que la mauvaise ne saurait tromper, les hommes de bonne volonté, c'est-à-dire sans prétentions ni préjugés, et bien résolus à reconnaître l'autorité du seul corps enseignant fondé par la divinité même; ce sont en un mot des catholiques ou des gens dignes de le devenir. Parmi cette imposante minorité, il en est peu qui puissent consacrer leur temps à défendre la vérité; ils mourront pour elle, s'il le faut; mais avant que de publier leur témoignage en sa faveur, avant que de pouvoir écrire à leur aise, et avec toute la pompe que réclame le sujet de leurs convictions, ce qu'il leur faut d'abord, c'est vivre; hélas oui, gagner le pain quotidien que le travail littéraire ne donne pas, et que les gouvernements ne songent pas souvent à leur offrir. Mais toujours de temps à autre il s'en montre quelqu'un dont les moindres efforts suffisent à renverser l'échafaudage d'une vingtaine d'ennemis: tel est le privilége des hommes dévoués à la vérité: leur parole a quelque chose de sincère et d'honnête qui les fait préférer à tous autres.

Après cela, il est bien inutile de dire comment

se compose la majorité. Elle a pourtant un caractère de plus qu'il y a une soixantaine d'années; c'est l'esprit politique, l'esprit de parti. On ne connaissait pas cela dans les temps classiques, où l'amour de la vérité seule dominait le talent. Mais chez nous autres, *barbares*, façonnés aux habitudes de la féodalité, ayant combattu pendant des siècles pour tel ou tel seigneur, plutôt que pour tel intérêt général, les questions de gouvernement sont devenues des questions de personnes, et l'esprit de parti empêche ainsi qu'il n'y ait chez nous un esprit public. Quand Louis XIV, achevant l'œuvre de Louis IX et d'Henri IV, eut ruiné la féodalité, l'esprit de parti sembla mourir en France; mais ce n'était qu'un sommeil pendant lequel il changeait de forme; à son réveil ce n'était plus que l'esprit d'opposition : voyez l'histoire des Parlements. Plus terrible que l'esprit de parti, en ce qu'il a l'air de s'appuyer sur l'intérêt de la vérité, cet esprit-là avait produit en Allemagne l'hérésie, en Angleterre la mort de Charles I^er^, en France il fit tomber la tête de Louis XVI. Après le concordat, l'esprit d'opposition ne fit à l'Eglise qu'une guerre de tracasseries, s'amusant à déplacer les questions, présentant une institution divine comme un moyen de gouvernement, la prêtrise comme une armée impériale ou royale, et les paroles évangéliques comme au-

tant de bottes secrètes portées au colosse de la raison humaine. Les divers changements de régime gouvernemental, ou plutôt de personnes gouvernementales, ont depuis quarante ans rendu à l'esprit d'opposition son ancienne forme d'esprit de parti, sans lui ôter la nouvelle. Ces deux formes d'esprit combinées ensemble ont enfanté l'opinion : c'est-à-dire la raison individuelle substituée à la raison d'état, et à la raison universelle.

L'opinion tue le talent. Aujourd'hui Bossuet ou Rivarol reviendraient au monde pour écrire, qu'ils n'y feraient rien, politiquement, s'ils n'avaient pour eux l'opinion. Le vrai talent n'étant fondé que sur la vérité, l'opinion ne peut s'appuyer que sur le charlatanisme, c'est-à-dire l'art de séduire le public sans autre motif que l'intérêt du charlatan. Cet art étant essentiellement individuel, l'opinion doit être de la même nature, et tout ce qui est individuel est en opposition avec la vérité, car la vérité est essentiellement sociale.

L'opinion est capricieuse; voyez les journaux qui sont l'expression périodique de l'opinion; voyez-les changer de couleur et se multiplier comme les hommes. La vérité seule est immuable, une, comme son auteur. Quel est le mobile de l'opinion? l'intérêt: et le mobile de la vérité? la conscience; non la conscience d'un individu, mais

celle de tous, celle de l'Eglise. La meilleure opinion ne vaut rien, puisqu'elle tend à diviser les hommes, et la vérité tend à les unir. Aviez-vous réfléchi qu'un schisme, une hérésie, ces grandes ruptures de l'unité, ne sont que des opinions? C'est depuis que l'opinion a pénétré dans les rangs du clergé que l'opposition politique lui a fait la guerre comme à un corps politique. A la rigueur, le devoir du clergé propagateur de vérité serait plutôt de neutraliser l'opinion. Les passions du journaliste n'ont rien de commun avec le clergé : il ne doit avoir et former une *Opinion publique* qu'après en avoir reçu le mandat et s'être assemblé en concile, comme dans les cas extrêmes, ou seulement lorsque la question de religion est aussi une question de gouvernement, comme en Irlande, et même en Suisse. Mais en pareil cas, l'opinion cesse d'être une opinion, c'est un principe immuable comme la loi divine; c'est dans cette même loi divine un article de plus.

Le clergé de France et les organes périodiques de sa pensée n'ont d'autre opinion publique que celle de l'église romaine, qui reconnaît les faits et donne *in petto* raison à qui de droit; quelques-uns de nos journaux *religieux* sont ainsi d'une sagesse et d'une profondeur qui fait honte à d'autres beaucoup plus anciens. Je sais du reste certains écrivains disciples de la vérité universelle,

qui, pour avoir courbé une fois sous le joug de l'opinion particulière qu'ils voulaient tourner en opinion publique, ont encore aujourd'hui toutes les peines du monde de s'en relever; ils essaient de se réfugier sous l'étendard du catholicisme, mais cet étendard mystérieux ne protége que ceux qui n'en veulent pas d'autre. Saint Paul s'attaquait à l'opinion, à l'esprit de parti, lorsqu'il écrivait avec une simplicité prophétique : *Soyez soumis aux puissances, à toutes.* Et en écrivant cela, saint Paul savait que toutes les puissances de la terre ne pourraient tuer la vérité : elle, au contraire, tue chaque jour les gouvernants qui la méconnaissent.

Historiens, nos frères! dirions-nous après l'Apôtre, appliquez-vous au récit des faits, et surtout des faits honorables : laissez là les caractères, oubliez les opinions, publiez les principes, tandis que vous avez encore un peu de cette liberté de la presse, dont les esclaves de l'opinion se servent si bien. Que vous importent les formes humaines des gouvernements présents ou à venir! Levez le regard plus haut, vers le ciel qui vous attend; ou bien abaissez-le vers la tombe où descendent chaque jour les passions politiques, victorieuses ou vaincues.

Il va sans dire qu'une histoire ou chronique religieuse n'a pas à craindre l'influence de l'esprit

de parti; l'auteur n'y a aucun intérêt: s'il en a un, c'est celui de ses lecteurs. En effet, peut-il désirer que MM. tels et tels se convertissent, s'il ne désire leur bien-être? Quant à lui, il peut très-bien monter au ciel sans en ouvrir la porte aux autres. Ce n'est pas comme un journaliste, qui a besoin de ses abonnés pour vivre, et qui ne peut réussir sans eux : c'est pour cela qu'il lui faut employer bien des artifices. Mais quel artifice, quelle partialité voulez-vous dans le travail d'un catholique, entièrement composé de faits et de dogmes? Quoi retrancher ou ajouter?

Ce que nous disons peut s'appliquer au premier venu de ces ouvrages-là, ne fût-ce qu'à la chronique d'Einsidlen. En vérité, elle se publie dans un but moral et philanthropique : il s'agit de raconter la vie de quelques hommes de sacrifice, à qui l'on ne fera pas grâce du moindre abus de leur repos : en second lieu on indiquera la source des merveilles dont ces hommes se disent les témoins depuis huit siècles; merveilles produites pour le soulagement ou le perfectionnement de l'humanité.

II.

COTÉ MERVEILLEUX DE L'HISTOIRE.

Au temps où l'on ne croyait qu'à ce qu'on pouvait voir, sous le paganisme enfin, les hommes croyaient aux miracles, et il s'en faisait sous leurs yeux : nous sommes loin de le nier. Moïse lui-même parle de prodiges opérés par les magiciens des Pharaons, comme il parle de ceux qu'il opéra lui-même par la vertu de l'Esprit trois fois saint.

Maintenant que le dogme de la foi est établi, et que le témoignage des sens doit être peu de chose, nos écrivains les plus spirituels n'abordent l'article *Miracles* qu'avec timidité, sinon avec dédain. Des chrétiens niant le miracle, et des païens leur donnant des leçons de la première vertu théologale, voilà qui est piquant, sinon scandaleux. Et qu'en pense la raison universelle, l'Eglise? elle renvoie à l'étude de l'histoire ceux qui l'ont mal apprise, et puis elle pose des principes.

A compter de la venue du Christ, ce monde prend une nouvelle forme, il y a nécessairement un nouvel ordre de faits. Le Messie le dit lui-même : le règne de l'esprit remplacera le règne de la matière ou de la force, *la face de la terre sera renouvelée*. La nature obéira à des lois extra-

ordinaires. Ce qu'avait produit tout au plus de siècle en siècle un prophète, un patriarche, arrivera désormais chaque jour, à chaque heure, et à la voix du premier venu. Ce qu'on appelait autrefois impossible, le moindre des enfants des hommes, uni à l'Eglise du Christ par les liens de l'esprit nouveau roi du monde, le fera. A sa voix, les malades seront guéris et les morts secoueront leur poussière. Pour lui obéir, les éléments sembleront prendre une intelligence : il calmera les flots, les traversera sans esquif, plongera dans les fournaises sans la plus légère atteinte, foulera aux pieds le lion et le dragon, et chassera devant lui les montagnes comme le vent chasse les nuages. Il y aura enfin relation intime entre les vœux de la terre et la volonté du ciel. Jésus-Christ l'a promis lui-même, et je ne parle qu'à ceux qui croient en lui.

Or, en voyant le soin que mettent les historiens à écarter de leurs récits les phénomènes dont ces citations sont la preuve, que faut-il penser? Les paroles de Jésus ont-elles donc passé avant que la terre ne passe? non. Il n'y a de moins sur la terre que quelques vérités qui y paraîtront à leur époque, et il n'y a de plus que quelques faux témoins.

L'histoire donc a toujours deux sortes de faits à constater quand il s'agit de peuples unis à l'E-

glise. Ce sont des faits ordinaires, et des faits surnaturels.

Second principe. Un miracle souffre-t-il la discussion? jamais. On ne peut que le nier ou l'admettre. Il s'agit de miracles qui ne sont pas articles de foi, car une fois que l'Eglise a prononcé, il n'y a plus de thèse possible. La foi passe avant toute philosophie.

Prenons le fait le moins généralement adopté : des journaux spirituels en ont ri, d'autres fort impies en ont eu peur, les plus savants l'expliquaient par la physique; enfin d'autres assez raisonnables se sont tus, soit pour ne pas afficher leur incrédulité accidentelle, soit pour obéir à la recommandation de Jésus de ne pas trop divulguer ces sortes de faits. Quel était donc ce phénomène plus ou moins étourdissant pour les journaux de l'opposition parlementaire? C'était l'apparition de certain corps lumineux en forme de croix, pendant une procession organisée par des missionnaires; c'était la fameuse croix de Migné.

Si la rédaction du fait eût été confiée à l'homme qui se plaît à tracer ici sa profession de foi, il n'eût d'abord pas accepté sans être certain de ce qu'il allait avancer, mais surtout il n'eût jamais dit que l'un de ces deux mots : Je crois ou j'ai vu. Vous répondez que l'événement n'est pas possible? c'est précisément l'impossible qui constitue

le miracle. J'ai vu ou je crois. Le miracle était inutile; qu'en savez-vous? Moi j'y crois ou je l'ai vu. Vous ne pouvez ou ne voulez pas le croire? c'est votre affaire, mais encore et toujours : Je crois ou J'ai vu, J'ai vu ou Je crois. C'est la manière des évangélistes.

Mais si l'historien, isolé d'une autorité puissante, veut forcer son lecteur à le croire, et qu'empiétant sur les droits de l'Eglise universelle il ajoute : « Damné soit qui ne croira point ce que j'ai vu ou ce que je crois; » il perd sa cause avec dépens. Il aura le même sort sans vouloir forcer la croyance du public, s'il encombre son récit de termes propres à ses convictions individuelles. S'il est dévot, on ne croira pas au miracle; s'il est impie, on se défiera de ses fières dénégations. Pour persuader les gens, il ne faut pas leur parler comme s'ils avaient déjà nos convictions ou nos antipathies. C'est là pourtant la faute du commun des narrateurs. Très-certainement, si l'affaire de Migné, ainsi que les plus étonnantes légendes, eussent été racontées sans éclat et avec le ton de la simplicité évangélique, elles eussent passé dans la croyance des populations avec plus de facilité qu'elles n'en ont été bannies; elles y passeraient sinon comme miracles, du moins comme faits accomplis, dont le public le plus éclairé ne cherche pas à se rendre compte, par-

ce qu'il n'y a pas à lutter contre un fait. Et l'histoire religieuse n'a pas autre mission que de raconter les faits : c'est au lecteur à en tirer la conséquence. Si l'historien se charge de la tirer lui-même, il est en même temps juge et témoin. Chose absurde ; car s'il se fait juge de son propre témoignage, pourquoi en appelle-t-il au jugement de ses contemporains ? L'oubli de ces principes fait qu'on a rarement de bonnes histoires contemporaines : l'auteur écrit et juge des choses qui le touchent encore de trop près.

Il arrive souvent que toute chose étant dite avec convenance, sans passion, sans aucune idée des convictions personnelles du narrateur, rien pourtant ne se fait croire. C'est qu'alors, au milieu des faits racontés, la politique se trouve associée aux actes de la religion. Cette religion trois fois sainte a souvent perdu au contact des gouvernements ; je dis souvent, car dans l'ordre des choses il vaudrait mieux qu'il y eût triple union du prince et du peuple avec les ministres du culte national. Mais dans un pays où il n'y a pas de culte national, toutes les fois que le gouvernement déclarera s'associer aux œuvres d'un sacerdoce plutôt qu'à celles d'un autre, il trouvera dans quelques tribuns du peuple une opposition qui s'étendra non-seulement aux opinions, mais jusqu'aux croyances de ce peuple toujours disposé à

n'admettre ou rejeter que les miracles admis ou rejetés par ces tribuns-là. C'est un malheur sans doute, mais c'est un fait plus d'une fois accompli.

Néanmoins, parce que les plus belles nationalités se sont éclipsées en se séparant de la grande unité des peuples dont l'Eglise est le centre, il ne s'ensuit pas que nous autres catholiques, amants passionnés de la vérité jusqu'à mourir pour elle, nous devions cesser de la proclamer en face du monde, lors même que la raison de ce monde n'est pas à la hauteur de cette vérité sainte. Tant qu'il restera à lui apprendre des dogmes consolants et des faits utiles, l'honneur, le seul honneur possible, le bien des hommes qui tous sont nos frères, nous commandera d'en parler.

Pour ce faire, nous n'imiterons pas les anciens légendaires qui à chaque pas de leurs héros voyaient la trace d'un miracle. Nous fuirons avec dégoût l'école contraire dont tout le système est une perpétuelle négation du merveilleux. Les premiers ne sont coupables que de poésie ; les autres veulent détruire, non-seulement le beau idéal, mais le peu de beauté réelle qui nous reste après un siècle de destruction.

L'école gothique, c'est l'artiste national sculptant ses ogives en manière de dentelle, les garnissant de vitraux d'or et d'azur, et jetant sur les piliers énormes, sous les voûtes aériennes, dans

les niches mystérieuses, des myriades de saints tous puissants et tous bons.

L'autre école, l'école vandale, celle qui accapare tout cela pour le démolir et faire de l'argent avec la vente des pierres et du plomb, c'est la Bande-Noire de la science historique.

Entre ces deux extrêmes nous poserons encore un principe : « En fait de miracles qui ne sont pas articles de foi, *n'adopter* que ce qui ne semble pas déroger à la grandeur et à la générosité de Dieu ; puis, cette condition remplie, ne *publier* que ce qui est raisonnablement prouvé. »

III.

THÉORIE DES MIRACLES.

Le genre humain condamné à l'esclavage de la terre et racheté pour la liberté du ciel par le Messie, c'est-à-dire par l'envoyé d'un monde supérieur, devait pouvoir correspondre avec ce nouveau monde, et recevoir quelque gage de la supériorité des lois du ciel sur les lois de la terre. Il devait pouvoir éprouver que tout le système de la nature n'est vraiment qu'un spectacle, et que le grand metteur en scène peut, en soufflant dessus, changer ses personnages, ses tableaux, nos

sensations et nos pensées, nos délices et nos douleurs. Ce dogme de la toute-puissance divine sur les lois physiques, cette théorie par laquelle l'homme le plus simple peut se convaincre de ce qu'on appellerait assez bien la possibilité de l'impossible, sert de base à la théorie des miracles.

Vous lirez et entendrez dire souvent qu'on ne fait plus de miracles. Mais une première remarque, c'est que les gens qui parlent ainsi n'ont jamais cru entièrement aux miracles, quelle que soit leur date. Ils admettent bien en théorie que l'Être suprême puisse changer quelquefois les lois de la nature; mais dans l'application ils nient ou ils doutent. Du moins ils prétendent douter; car douter c'est s'abstenir de juger pour pouvoir examiner : or ils n'examinent ni par eux-mêmes ni par les yeux de l'Eglise; donc ils ignorent.

Les mêmes gens prétendent encore qu'ils seraient les meilleurs croyants du monde s'ils voyaient des miracles.

Erreur ou pure défaite. La chose dont il faut tout d'abord se convaincre en matière de miracles, c'est que la foi ne dépend nullement de leur existence. Quand le maître de notre doctrine en opérait quelqu'un, il avait grand soin de dire au sujet : Vous voilà guéri, allez-vous-en bien vite sans rien divulguer au peuple; montrez-vous au chef du culte, puisque la loi l'ordonne; et de-

vant lui témoignez purement et simplement de votre guérison.

Si les miracles eussent été indispensables à la conversion du monde, Jésus aurait au contraire encouragé son homme à crier dans les carrefours et les places publiques le phénomène opéré en sa faveur.

Si les miracles étaient indispensables à la foi, chaque néophyte aurait le droit d'en exiger un avant de se convertir. Il n'a qu'à se mettre à douter de l'Evangile à moins d'un miracle: qu'est-ce qui lui garantira la divinité de cet Evangile?

Voyez : tous les gens pour lesquels le Christ a fait un miracle, croyaient déjà. Car il leur dit toujours : *parce que* vous croyez, je veux bien vous guérir; ou, ce qui est la même chose, *votre foi vous a sauvé.*

Mais un jour, les Juifs ne s'avisèrent-ils pas de lui demander quelque prodige, là, pour leur propre satisfaction, lui promettant de croire ensuite à tout ce qu'il lui plairait: « Hypocrites que vous êtes, leur dit le Maître, vous n'aurez pas d'autre prodige que celui de Jonas dans la baleine. » Or le moyen miraculeux dont Dieu s'était servi pour tirer ce prophète du sein des flots, était dès ce temps-là mis en question par les Juifs. Peut-être, comme de beaux esprits nos contemporains, ne voulaient-ils pas croire que Dieu fût

assez puissant pour faire passer un homme par l'œsophage d'une baleine, lequel n'a, dans certaines espèces, guère plus de trois pouces de diamètre. L'objection était stupide, puisqu'encore une fois l'impossibilité d'une chose est une des conditions de son existence miraculeuse : et puis le fait seul du passage d'un homme par cette ouverture n'a rien qui contrarie les observations des savants. Le mot de la Bible *cete*, mot générique si mal traduit en français dans le sens particulier de *baleine*, s'applique à tous les genres de cétacés, depuis les plus énormes connus aujourd'hui, jusqu'à ces races incommensurables dont le type s'est perdu, et qu'on traitait de fabuleuses avant qu'on en retrouvât les squelettes fossiles. — Ah, vous ne voulez pas de ce prodige-là, dit Jésus, eh bien, vous n'aurez que lui, lui seul, parce que vous n'en voulez pas, et que vous ne l'avez pas vu. Et ceux qui auront cru sans voir n'en auront que plus de mérite.

Quelque petit, quelque infirme que soit un homme, quand il s'agit de former des conjectures sur la divinité, il ne faut pas craindre d'affirmer que si le Sauveur eût aperçu la moindre bonne foi chez ceux qui lui demandaient quelque preuve visible, il ne leur en eût pas refusé. Témoin son disciple Thomas, qui lui non plus ne voulait pas croire sans avoir vu : le Rédempteur lui prit

les mains et les plaça dans ses cicatrices, comme pour lui dire : « Enfant que tu es, viens donc épuiser le témoignage de tes sens; ne sais-tu pas que je puis les troubler en un instant, te faire voir et sentir tout le contraire de ce que tu sentais et voyais? Je suis venu établir sur la terre le règne de l'esprit sur les sens, le règne de la foi sur les sensations; mais viens, car je t'aime et connais ton cœur; il est pur quoique peu éclairé encore : seulement rappelle-toi cette parole qui résume tout ce que je viens de te dire : Heureux celui qui croit sans voir. » Depuis les temps apostoliques, Dieu n'a jamais refusé l'enseignement des prodiges aux peuples qui manquaient de toute espèce de révélation et de tradition. Pauvres peuples, innocents de leur ignorance, s'ils avaient pour la vaincre la moindre des ressources européennes, ils ne demanderaient pas de miracles. On peut en juger par l'histoire des missions étrangères, histoire encore vivante, que la parcimonie des spéculateurs européens empêche d'arriver à sa fin, la conversion, c'est-à-dire la civilisation de l'univers.

Il s'en fallait de beaucoup que les Juifs fussent gens de bonne volonté comme saint Thomas : ces mêmes Juifs qui demandaient un miracle exprès pour eux, en avaient vu bien d'autres; et ne voulant pas leur rendre hommage, ne pouvant pas

non plus les nier, ils les expliquaient. Par exemple, on est allé jusqu'à dire qu'au moyen de la physique on eût expliqué alors les miracles de Jésus; les Juifs n'avaient pas besoin de la physique, puisqu'ils remplaçaient ce mot par celui de Béelzébuth. Oui, c'était de par Satan que Dieu exorcisait Satan. . . disaient les Juifs.

Ce n'est donc pas avec la physique que l'on peut déroger à la physique; ce n'est donc pas au moyen des lois qui régissent le monde qu'on déroge à ces mêmes lois. Toute force armée contre elle-même se détruit, répondait le Sauveur; et ce que l'on vient de lire est la paraphrase de cette vérité.

Comment feront, s'il vous plaît, les personnes qui demandent un miracle pour se convertir à la foi catholique, lorsque Dieu, selon sa promesse, aura permis sur la terre l'établissement des faux prophètes? C'est une promesse embarrassante, au moins, et celui qui ne pourra pas alors puiser sa certitude religieuse au foyer de vérité établi par Dieu même, dans l'Eglise, court grand risque de prendre le change. Le même homme qui disait vouloir se faire catholique, à condition d'un miracle, en verra tout à son aise. Car le prince des ténèbres aura toute liberté de tromper l'œil de l'homme, et de faire des prodiges. Seulement gare à l'estropié guéri par un tel redresseur; gare aux vivants qui, croyant embrasser leurs frères rap-

pelés à la vie par la baguette de Simon le magicien, pourront bien recevoir à leur tour quelque étreinte de sang, et suivre le fantôme dans son éternelle nuit.

Des miracles, bon Dieu ! il s'en fait tous les jours. Il ne s'agit que de les croire. Et pourquoi ne s'en ferait-il plus? Dieu n'a-t-il pas dit: Celui qui croira fermement en moi opérera ce que j'opère, et plus encore.

C'est qu'aussi il faut savoir les observer, ces miracles : ils ne se produisent pas toujours de la même façon. De grands criminels, cachés aux yeux du vulgaire par le tourbillon des grandeurs, se prennent tout d'un coup à gémir de leur vie, et cherchent franchement le chemin de la vérité : n'est-ce pas un miracle, et de l'espèce la plus utile, celle des miracles sur l'esprit, dans lesquels il s'agit d'intérêts autrement durables que ceux de la vie actuelle? Voici pourtant comme le monde l'interprète : « Quand le diable devient vieux, il se fait ermite, » dit le monde; et c'est charmant, et il n'y a certes rien de mieux pour rendre la grande idée du repentir, ce dernier et dramatique combat de la raison contre la folie du cœur.

La vie du Christ et de ses élus est pleine de miracles sur les sens, sur l'organisation humaine, que l'art ne saurait guérir, et que la *nature*,

comme on dit, rend à leur état normal sans aucune transition *naturelle*.

Si le ciel fait des miracles de bonté, il en fait aussi de colère; alors qu'après avoir épuisé tous ses moyens de séduction sur un esprit, l'avoir entouré de mille enseignements et de lumières indirectes, et lui avoir fait une part immense de cette liberté, pour laquelle l'homme moderne combat si vivement, il retire tout à coup la lumière et le verbe à cet esprit rétif, l'endurcit encore contre les tentatives possibles de sa raison individuelle, ou ne lui en laisse l'usage que pour le faire tomber dans les systèmes et les sectes, grands labyrinthes, dont le fil appartient à la raison universelle; car ce fil libérateur c'est l'unité.

Enfin, à ne prendre que le plus ordinaire des phénomènes visibles, la foudre; elle éclate et tombe avec un incroyable discernement, respectant certains objets qui, placés sur sa route, devaient *naturellement* (toujours naturellement) succomber à l'électricité. C'est comme si quelque géant invisible, écrasant tout de sa marche, se fût amusé en suivant une ligne droite à varier la mesure de ses pas: tantôt plaçant à peine un pied devant l'autre, et tantôt faisant de furieuses gambades, et franchissant un grand espace sans autre règle que son caprice; tout cela pourtant d'un seul trait, plus vite que la parole, que la pensée.

Nous ne disons rien des grandes calamités publiques, telles que famines et choléras; monomanies épidémiques; grandes et lamentables chutes de trônes; certaines guerres où tous les avantages étaient pourtant du côté des vaincus, et dont les vainqueurs eux-mêmes ne s'expliquent pas l'issue; d'horribles invasions où vingt siècles de lumières, de puissances, de luxe, disparaissent en un jour sous une nuée de barbares.

Grand Dieu, que l'homme est peu de chose! Par bonheur les âmes de vos saints vous entourent et vous cachent par instant nos pauvres forfanteries!

Oui, le genre humain peut reprendre courage, et voir crouler tous ses principes politiques, diviseurs, au profit du principe religieux de l'unité. Quand toutes les formes de gouvernements s'entasseraient l'une sur l'autre comme autant de ruines, cela ne ferait pas que l'enfer pût y joindre les ruines de l'Eglise. Dieu l'a dit, et je sais déjà bon nombre d'hommes nouveaux prêts à signer de leur sang cette parole. Ils n'ont guère de protecteurs que dans les cieux, mais là ils en ont une armée.

Une femme la commande, une vierge, pure comme le génie, et qui ne pouvait avoir d'époux que le génie par excellence, l'Esprit saint. Aussi les écrivains s'en remettent à elle du soin de ré-

parer à leur égard l'oubli de la majorité, et publient en son honneur des choses que la minorité seule apprécie et réclame. Ils n'ont pas grand mérite à cela; d'abord c'est ramasser les perles que les pourceaux dédaignent; et puis, à considérer la chose sous son côté positif, ne peut-on pas affirmer raisonnablement, et prouver, au besoin par des chiffres, que le plus malin dramatiste, le plus pur romancier, le poète le plus riche, le plus haineux et le plus innocent historien municipal, sont moins vrais, moins moraux, moins UTILES par conséquent que le dernier des ascétiques, oui, que le plus petit de ces petits qui vont et font aller le monde droit à ce double but : « Dieu et l'humanité ? »

Nous n'atteindrons peut-être pas ce but-là; mais à coup sûr il ne faut avoir visé ni à la fortune ni à ce qu'on est convenu d'appeler la gloire, pour écrire au commencement du dix-neuvième siècle l'histoire d'un pèlerinage.

IV.

DES PÈLERINAGES.

Ce sont des voyages pleins de poésie et de résultat que fait entreprendre la foi, que l'espérance abrége, et que souvent un miracle couronne.

L'Eglise reconnaît ici un principe qu'elle appuie sur une suite de faits non interrompus, c'est que Dieu choisit certains lieux pour recevoir de préférence les vœux du genre humain et répondre à ces vœux par des manifestations de sa générosité. Pourquoi Dieu, cet être infiniment libre, semble-t-il limiter ses faveurs comme font les hommes pour leurs propriétés ? Je ne sais jusqu'à quel point il serait permis de demander compte à la divinité de ses déterminations; toutefois la réponse est: « Précisément parce que Dieu est libre, et non quoique Dieu le soit, il fait ce qu'il veut. Et *il veut ce qu'il fait* par cela seul qu'il le fait. Dieu n'est pas seulement libre infiniment, mais aussi infiniment sage. »

Suivent les faits qui témoignent de cette volonté: Abraham fut obligé d'aller sur la montagne pour être béni de la main même de Jéhovah.

Isaac ne put compter sur les promesses divines avant d'être arrivé à Bersabée.

Le Seigneur désigne Béthel pour son temple, et c'est là qu'il veut prodiguer à Jacob d'immuables promesses.

C'est au mont Sinaï qu'il voulait conclure son alliance avec le peuple d'Israel; et cette alliance une fois conclue, le même peuple dut bâtir un asile aux prières que Dieu recevrait de là, et paierait de ses divins oracles. Après l'occupation

de Chanaan, le même peuple reçut l'ordre de prier à Silo, puis à Gabaa.

La Bible parle de Jérusalem et des hauteurs de Sion sous le nom de ville sainte et de sainte montagne.

Dépose ta chaussure, avait dit le Seigneur à Moyse; la terre que tu foules est sacrée.

Quand Élie prétendit aux dons du ciel où il devait entrer de son vivant, il lui fallut marcher quarante jours et quarante nuits jusqu'au mont Oreb, où il vit Dieu face à face.

David dont tous les sacrifices d'expiation étaient réprouvés, arrive enfin à l'aire de Jébusee, d'où ces mêmes sacrifices s'élèvent alors comme l'encens le plus pur.

Ainsi de Naaman qui ne put être purifié que dans les eaux du Jourdain. Ainsi de mille autres; et un seul exemple suffisait.

Depuis le règne de l'Evangile, l'histoire de chaque jour est pleine de détails plus éclatants encore; mais comme c'est précisément de ces traits-là qu'il s'agit de justifier la possibilité, nous ne les citons pas, de peur de faire ce que le langage barbare de la Scolastique nomme une pétition de principe, c'est-à-dire (si je ne me trompe), prouver la question par la question, ou enfin, pour parler français, prouver l'existence d'une chose en supposant déjà qu'elle existe.

Que dit la géométrie, science bornée, mais exacte? « Deux choses semblables à une troisième sont semblables entr'elles. » Or l'établissement des pèlerinages reposant sur le même principe que l'établissement de certains sanctuaires privilégiés chez les Hébreux, et ce principe étant la volonté d'un Dieu qu'ils adoraient et que nous adorons, il s'ensuit que ces deux créations de la piété publique sont aussi rationnelles l'une que l'autre. Certes nous n'avons pas besoin de ce raisonnement pour fixer notre foi; il suffit que l'Eglise ait proclamé l'utilité des pèlerinages; mais il nous plaît d'exposer une des raisons de l'Eglise: une, disons-nous, car elle en a au moins deux. Mais la seconde reposant sur le principe théologique de l'intercession des saints, et cette thèse demeurant indépendante de la question des pèlerinages, il suffit de partir de ce point de foi que « Dieu aime à recevoir nos prières par l'entremise des justes, dont les âmes ajoutent dès à présent un rayon à sa gloire. »

Mais pourquoi donne-t-on à ces avocats suprêmes le nom du lieu où l'on va réclamer leur secours? Pourquoi, par exemple, appelle-t-on la vierge Marie, *Notre-Dame d'Einsidlen*? Car elle n'est certes pas plutôt d'Einsidlen que de Nazareth. Question puérile, et que des hommes font souvent. Qu'ils écoutent donc: Celui qui a fait le

monde et qui le défera, celui qui est partout et qu'on ne voit nulle part, a bien dit : Je suis le Dieu de Béthel, et le Dieu de Sina, et le Dieu d'Israel.

La vierge Marie n'est la déesse d'aucun lieu ni d'aucune âme, quoi qu'en disent nos voisins; mais une des récompenses qui lui sont octroyées par le Christ son fils et son Dieu, c'est de pouvoir fixer le théâtre de sa médiation surnaturelle et spéciale en certains points du globe, répartis de manière à faciliter le pèlerinage des diverses populations.

Ce choix de certains sanctuaires que fit de tout temps la divinité, laquelle n'a cependant pas comme nous besoin de s'astreindre aux lois de l'espace et de la durée, prouve bien évidemment que Dieu a voulu forcer les hommes à se réunir pour prier : c'est dans cet accord de prières que devaient se terminer bien des divisions, et des guerres ouvertes ou secrètes, enfin tout ce qui tendrait à rompre le principe de l'union du genre humain. Sous ce rapport le pèlerinage, et en général toute prière publique, est un acte éminemment social. Aussi la foi catholique qui s'appuie sur l'unité de principes et d'actions, contribue-t-elle à la perfection de la société plus que toute autre religion qui laisserait la décision et le soin de ses dogmes au caprice individuel de ses adeptes. L'unité faisant la force, le principe de l'unité

prévaut sur celui de l'individualité. Qu'on se figure une nation dont la loi fondamentale dirait : « A l'avenir, l'Etat n'aura qu'une même façon d'agir, une et indivisible. » Les ressorts du gouvernement seraient d'abord bien simplifiés. Puis, cette nation venant à lier les autres peuples à son système, il s'ensuivrait une ligue toute-puissante.

Or ce système, impossible à réaliser dans une politique purement humaine, parce qu'alors il y a des passions particulières, et que l'intérêt particulier y domine toujours l'intérêt de la masse, ce système sera un jour réalisé s'il ne l'est déjà par la religion catholique, qui d'abord tend à ruiner toutes les passions possibles, et à sacrifier l'intérêt particulier à l'intérêt général; enfin elle tend à faire fraterniser tous les peuples que l'unité de la prière rassemble en une seule famille, dont le père est Dieu.

Et voilà pourquoi ce Dieu nous donne rendez-vous en certains lieux, à certaines époques ; et pourquoi nous nous y trouvons rassemblés de l'un et l'autre pôle, afin de prier en commun, et d'attendre le résultat de ces prières, universelles comme notre foi.

V.

RAISON DES PÈLERINAGES.

Il y a une certaine délicatesse de cœur qui fait qu'on se passerait au besoin de preuves mathématiques, littérales, pour justifier les actes de la piété publique, et qu'on préférerait peut-être la moindre raison venue de ce cœur même, si haut placé chez les chrétiens complets.

Quand nous revoyons certains lieux, témoins de nos émotions les plus chères, de nos plus sublimes méditations, ces lieux-là exercent sur nous ce qu'il faut vraiment appeler le pouvoir des souvenirs ; et il paraît que tel est le caractère des pèlerinages, puisque ceux qui les font les classent au premier rang parmi leurs plaisirs intellectuels, et qu'ils se plaignent de ne pas les renouveler à leur gré.

Ce serait peu de chose que cet effet des pèlerinages, s'il ne se produisait que sur les pèlerins aristocratiques. Le monde est couvert de pauvres gens qui ne peuvent éprouver les émotions de luxe, et dont la sensibilité cependant est d'autant plus développée, qu'ils ont plus souffert; la terre pour eux est un glorieux champ de bataille où ils ont vu tomber leur fortune, leur avenir social,

sans pour cela renoncer à combattre... ou à vivre. Dignes frères du Christ, ils pourraient parcourir leur Jérusalem, et dire, j'ai reçu le jour dans ce réduit de misère : ici j'ai fui devant la persécution ; là et partout j'ai traîné ma croix. Rien que pour ces gens-là les pèlerinages seraient une création éminemment utile. Ils y apprennent par expérience qu'au delà de cette vie il en est une autre bien supérieure, puisque dès à présent elle exerce une influence bienfaisante, contraire aux lois ordinaires de la nature et aux conséquences de la société actuelle. La nature les avait couverts d'infirmités, le miracle les guérit ; la société les repoussait, Dieu les accueille. Le court voyage du pèlerin est une parabole en action, une similitude du grand pèlerinage de tout le genre humain, qui, une fois arrivé au rendez-vous général, verra s'élever un nouveau monde sur les ruines de la matière.

A supposer que les miracles ne s'obtiennent que d'un petit nombre de pèlerins, ne sommes-nous pas tous solidaires de ces faveurs-là ? Car nous sommes tous frères ; car ceux d'entre nous qui sont favorisés, ne le sont pas seulement à cause de leur individu, mais aussi, mais surtout parce qu'ils font partie de la grande famille chrétienne.

L'idée de pèlerinage vient tellement du cœur humain, qu'on la retrouve chez tous les peuples,

Nous avons tous lu quelque description de ces visites lointaines que font les Indiens aux tombeaux de leurs ancêtres, la marche de leurs caravanes aux diverses pagodes, celles des Mahométans à la Mecque, tombeau de leur prophète, ou à la Kahaba, demeure supposée d'Abraham. Qu'était-ce déjà que ces voyages entrepris de si loin et en si grande pompe au temple de Delphes, vers ces oracles et ces pythonisses, et ces augures, dont les pouvoirs ténébreux ne subsistaient que pour prédire, eux aussi, l'avénement de la lumière et leur propre ruine? Tout cela, pèlerinages imparfaits, qui préludaient aux pèlerinages réels; tout cela, simple image de l'avenir, mais suffisante pour exprimer un besoin du cœur humain.

La sagesse couronnée, Salomon, connaissait ce besoin-là, quand il bâtit son temple irréparable, qui devait retentir pendant sa durée des prières et des cantiques de tout Israel. Et Dieu qui forma le cœur de l'homme faisait bien ce qu'il faisait, en consacrant l'arche où les tables de la loi attireraient les hommages des tribus les plus éloignées. Et quand on cessa de venir à ce pèlerinage, quand le cœur des peuples et des rois se fut matérialisé, quand tous en furent venus à négliger le culte de leur Dieu pour leur industrie et leur bien-être, ce Dieu qui tenait là son prophète tout prêt à publier l'expression de sa colère, sut bien lui inspirer aussi

l'idée d'enlever l'arche d'alliance, et de l'enfouir de telle façon qu'on ne l'a pas encore retrouvée. Chacun sait la suite de l'histoire, et comme quoi les Romains achevèrent la profanation de ce temple, si dignement commencée par l'indifférence religieuse des Juifs.

Ne serait-ce pas ici le cas d'une note sur les peuples propagateurs de cette indifférence au profit du confortable individuel? Chez eux pas de pèlerinage à faire, pas un tableau, pas la moindre image, pour toucher le cœur en y ramenant quelques souvenirs. Ou je me trompe bien, ou ils se sont faits iconoclastes, c'est-à-dire, mortels ennemis de tout ce qui peut mettre dans la religion un peu de poésie et de sentiment. En vérité, comment font-ils pour garder les portraits de leurs amis? L'amitié est aussi une religion; et le prix d'un portrait est la meilleure réponse à ceux qui ne comprennent pas ce qu'ils appellent le culte des images.

VI.

ÉCUEIL DES PÈLERINS.

Il faut bien traiter d'écueil une chose qui a souvent effarouché quelques âmes fort distinguées, mais jeunes encore d'expérience : cette chose c'est l'esprit de pratique; oui, cette méthode de prier

qui consiste à réciter souvent telles prières données, à faire tels signes extérieurs, telles pieuses démarches qui sentent quelque peu la minutie, et semblent indignes des larges proportions du catholicisme.

Vous verrez, par exemple, de bonnes gens dire trois fois dix fois, et quinze fois dix fois leur *Ave, Maria,* les uns dans une immobilité complète, les autres avec un terrible accompagnement de gestes et d'œillades ; alors vous prendrez parti pour la Vierge Marie avec plus de bonne foi que certaines gens, premiers inventeurs de l'objection suivante; vous viendrez vous plaindre et vous moquer ainsi: « A-t-on jamais vu pareille sottise, dire à la mère du Christ, Je vous salue, je vous salue, je vous salue, et cela pendant des heures entières....? » L'objection s'étendait aussi aux gestes, œillades et autres menues démonstrations.

Or, voici la réponse que j'ai entendue: « Sans doute, si je venais vous dire: Madame, j'ai l'honneur de vous saluer, je vous offre tous mes respects, madame; votre très-humble serviteur, madame; madame, etc.; si j'épuisais enfin le dictionnaire des compliments d'usage pendant une heure ou deux, en le variant avec un imperturbable sang-froid; vous auriez le droit de me faire prendre par les épaules, et jeter avec les fous, les monomanes, les philosophes, les sectaires, les

charlatans politiques ou autres, tous gens qui n'ont qu'une idée, et qui en assomment le bon public, quel que soit d'ailleurs le charme et la variété de leur langage. Il n'en est pas de même avec Dieu : il y a cette différence entre lui et l'homme, son imperceptible image, que le même mot peut lui exprimer plusieurs idées, et c'est une faveur qu'il fait aux pauvres pèlerins, qui, riches de cœur, mais simples d'éloquence, n'ont pas comme nous, lettrés, des mots différents au service de nos différentes idées.... Quant aux gestes et aux postures, vous paraissent-elles affectées, ridicules ? ne les imitez pas. La religion est la meilleure amie du bon ton et des bonnes manières. Mais n'allez pas vous scandaliser comme une ignorante, de ce que le commun des martyrs n'a pas reçu votre éducation. Essayez même, aussi rarement qu'il vous plaira, de cet *Ave, Maria,* prononcé la première fois par un ange, et voyez si l'on peut parler longtemps à cette femme-modèle, sans se trouver ravi par l'imagination jusqu'au ciel qu'elle habite ; ne fit-on que lui dire longtemps, longtemps, une seule et même parole ? » Cette réponse a suffi à une femme d'esprit, et de raison, qui mieux est.

C'est donc une chose bien convenue : en cas d'abus visible dans les formes de la piété populaire, l'intention des gens qui la commettent reste

pure, et Dieu, moins difficile que les hommes, se contente de l'intention, c'est-à-dire de la bonne volonté. Où en serait-on, si l'abus d'une chose bonne et utile devait faire condamner cette chose? Savez-vous bien que ce qu'on appelle les Saints, c'est-à-dire les plus grandes figures de l'histoire de la perfection sociale depuis Jésus-Christ, ont commis par fois de ces écarts apparents d'amour divin, de ces bizarreries sublimes dont la forme vous paraîtrait ridicule, et dont l'esprit tenait au ciel même?

Mais le modèle des croyants, lui, Notre Seigneur Jésus-Christ, avait l'esprit de pratiques à un degré remarquable. Voyez comme il affectionne en mille occasions les signes, les emblèmes, les chants adoptés par la piété publique : il ne se dispense d'aucun acte commandé par la loi; il jeûne, et va souvent prier au temple, à genoux et prosterné; il fait la pâque, et pour user de mots populaires à propos d'un Dieu si populaire, il dit son *Benedicite* et ses *Grâces*. Il veut par toute sa conduite témoigner en faveur du culte extérieur, de ce culte de pratique, qui doit rassembler les disciples du Christ sous un même drapeau, les forcer aux mêmes actes, et surtout à ces prières publiques dont il disait : « Quand vous ne seriez que deux à prier en mon nom, je serais au milieu de vous. » Après un pareil exemple, c'est à nous à

voir si ce culte extérieur n'est pas un véritable conducteur de l'unité, s'il n'est pas la meilleure réalisation de ce mot de la loi divine : « A l'avenir, l'homme adorera son Créateur en *esprit et en vérité.* »

On trouvait tout à l'heure dans un coin du cœur humain le principe des pèlerinages ; que dira-t-on de l'esprit de pratiques ?

A voir la physionomie de tous les peuples passés ou présents, sauvages ou civilisés, nomades ou fixes, orientaux et exaltés, occidentaux et réfléchis, l'esprit de pratiques les déborde. Plutôt que d'y renoncer, ils réduiraient cet esprit aux proportions de la bizarrerie et de la grimace, comme font des Bonzes de la Chine et des Fakirs de l'Indoustan. Les uns se campent à un soleil de 32 degrés, la tête nue et rasée, et ils attendent que cette lente brûlure de l'astre divin les ait défigurés : coquetterie méritoire s'il en fut. Les autres se font attacher à un arbre par la main ou le pied, jusqu'à ce qu'ils se réveillent un beau matin, privés de ce membre par une sorte de rhumatisme inamovible ; et quand ils en sont là, chacun vient les vénérer, leur apporter son petit présent : ils n'ont plus qu'à s'engraisser, en raison directe de leur sainteté.

Sans descendre aussi bas, voyez les peuples européens détachés de l'unité catholique : le besoin

de pratiques reste chez eux plus fort que le principe même qui les a séparés de nous. Pour le satisfaire ils se séparent à leur tour de l'hérésie principale, et se subdivisent en sectes de quakers, anabaptistes, puritains, flagellants, trembleurs, *sauteurs*, etc., etc. Voilà des gens qui, pour ne pas suivre la direction que l'Eglise assigne à l'esprit de pratiques, aiment mieux le faire consister en des vêtements ridicules et incommodes, en des austérités purement extérieures, qui ruinent les forces corporelles sans dompter leur caractère, enfin en des frayeurs ou des joies de commande, qui leur donnent l'air de corps sans âme, agités à temps donné par quelque pile de Volta!

Que choisir maintenant, ou l'esprit de pratique des églises dissidentes, ou celui de l'Eglise universelle?

Pour bien résoudre la question il faut se représenter ces deux sortes d'esprit sous des apparences humaines, formant chacun un corps d'armée avec la foule de chrétiens. D'un côté c'est une véritable cohue à la manière des peuples guerriers de l'Orient aujourd'hui. On y voit chaque homme dans sa tenue et son costume individuel: celui-ci dort sur sa monture, quand son voisin galope et voltige; celui-là maugrée contre le ciel et la terre, quand son camarade récite en extase quelques versets du prophète, et tous se heurtent,

se ruent en désordre, se blessent, s'écrasent dans l'attaque et dans la retraite, et c'est un bourdonnement, un cliquetis effroyable, mais impuissant, comme celui des damnés en enfer.

De l'autre côté, cent millions d'âmes alignées sous l'étendard catholique, et marchant toutes d'un seul pas à la conquête de la vie spirituelle.

J'espère qu'il n'y a pas à hésiter entre les deux camps. Dans le premier se trouvent toutes les apparences de la liberté, sans doute, et dans le second toutes celles de l'esclavage. Mais il ne s'agit ni de liberté ni d'esclavage dans une armée, et l'Eglise est une armée. Il s'agit d'unité. C'est une règle tout entière à l'avantage des chefs, disent les hérésiarques; mais depuis quand donc l'intérêt d'un grand capitaine ne dépend-il plus de celui de ses soldats?

Non, l'unité ne saurait être assez despotique, lorsque son despotisme n'atteint que ses disciples, et qu'elle laisse blasphémer en paix hors de son sein les gens qui ne veulent pas y entrer. Vous voulez vivre seul, individuellement? dit l'Eglise; soit: ridiculisez-vous à votre aise. Vous demandez au contraire à vivre avec les saints? Venez, mais ne comptez pas jouir de leurs avantages sans supporter leurs obligations. Vous n'aurez votre part de victoire qu'en prenant votre part de discipline militaire.

CHRONIQUE
D'EINSIDLEN.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

1.

Origine d'Einsidlen. Son fondateur Meinrad.

Einsidlen est un hameau de la Suisse, jeté parmi les rochers du canton de Schwitz. Ce hameau doit son origine et son nom à une magnifique abbaye de bénédictins qui subsiste encore, et qui, à son tour, doit sa fondation et sa renommée au culte des catholiques pour la mère du Christ.

Une pauvre statue de la vierge Marie avait long-temps servi d'ornement principal à l'oratoire d'un pauvre ermite : comme tous ses coréligionnaires, il voyait dans une semblable image non l'image elle-même, qui peut être plus ou moins informe, mais l'idée qu'elle rappelle. A genoux devant elle, il y avait plus d'une fois gagné de ces joies mystérieuses, de ces ravissements d'esprit presque inconnus de nos jours, où tout le monde est positif, où l'on n'estime que ce qui est visible, palpable.

Meinrad, c'est le nom de l'ermite, ne priait pas seulement pour lui; mais il avait, dit-on, obtenu pour d'autres

ce que les chrétiens nomment des grâces ; ce sont en effet des faveurs singulières que toutes les puissances de la terre ne sauraient accorder : pour le faire, il leur faudrait changer les lois ordinaires de la nature.

A la mort de l'ermite, la pureté de sa vie passée, et les circonstances qui en avaient marqué la fin, engagèrent le peuple à recueillir soigneusement tout ce qui lui avait appartenu; et la statue de la Vierge fut le plus beau trésor de cet héritage. On vint en pèlerinage visiter la statue et la cellule de l'ermite. De nos jours encore, une partie de l'Europe, et ce n'est pas la partie la moins estimable et la moins lettrée, honore la mémoire de cet homme humble et pieux dont nous transmettons l'esquisse biographique aux respects de la postérité.

Meinrad naquit en 805, sous le pontificat de Léon III et l'empire de Charlemagne. Il eut tout d'abord ceci de commun avec de grands génies, que le lieu de sa naissance fut étroit et obscur. Ce nouveau Bethléem se nomme Sulgen, espèce de petite ville de Souabe, dont la mère de Meinrad était comtesse et portait le nom. Son père fut le prince Berthold Hohenzollern, dont l'illustre famille, alliée dèslors aux premières maisons de l'Europe, forme aujourd'hui une des principautés de la confédération germanique.

La comtesse de Sulgen, femme d'un haut esprit, sachant que l'avenir moral d'un homme dépend de son éducation première, se chargea de la donner à son fils. Meinrad y gagna de bonne heure des habitudes nobles et calmes; sa physionomie elle-même fut empreinte d'une certaine gravité qui dès un âge si tendre commandait le respect. Son père, bien digne d'être associé à cette éducation mâle, fit suivre immédiatement les préceptes de morale des connaissances nécessaires à la vie positive; puis

il envoya Meinrad terminer ses études à l'abbaye noble des bénédictins de Reichenau, à deux lieues de Constance. Meinrad avait là deux de ses parents, l'abbé du monastère, nommé Hatto, et le moine Erlebald, un des plus habiles maîtres de l'époque. L'abbé étant devenu évêque de Bâle, Erlebald lui succéda sur le siége abbatial; ce qui ne l'empêcha point de soigner tout particulièrement l'éducation et l'instruction de son neveu.

Meinrad devint bientôt savant comme ses maîtres, sans cesser d'être simple; se gardant de ces manières bizarres, qui ont fait tant de fois tourner les savants en ridicule, et qui accusent souvent en eux un fond de vanité. En lui la force jointe à la modestie faisait reconnaître l'homme de sacrifice, c'est-à-dire un de ces pénitents infatigables en qui le monde paraît se reposer du soin d'expier ses sottises et de conserver le feu sacré de la vertu. Plus d'une fois en donnant des leçons à Meinrad, Erlebald s'arrêtait pour l'admirer, et formait sur cette tête chérie des projets de glorieux avenir : et ce grand maître n'admettant pas la gloire sans la sainteté, désirait que son neveu embrassât la carrière religieuse. Il lui semblait qu'une fois lancé dans le monde d'alors, monde imparfait, toujours en guerre et divisé inégalement en esclaves et en despotes, Meinrad y perdrait tout le fruit de ses méditations, qu'il y oublierait les destinées de l'école monastique, école mitoyenne, conservatrice et patiente, à laquelle notre dix-neuvième siècle doit encore les trésors de l'érudition et les premières leçons d'industrie. Il en ouvrit son cœur à Meinrad qui ne crut pas devoir donner à son oncle une réponse décisive avant de savoir ce que son père en penserait. Le comte répondit qu'il croirait manquer à Dieu en combattant les désirs de son fils, quels qu'ils fussent, tant il avait confiance en lui. Meinrad prit donc l'habit de

Saint-Benoît avec toutes les vertus que cet habit suppose; l'esprit de pureté, de science, de simplicité, de détachement des biens vulgaires; et selon sa méthode ordinaire, il ne se borna pas à gagner des vertus, mais il évita les défauts qu'entraîne la vertu même, quand elle est trop austère.

Ses paroles exprimaient la sérénité des bienheureux, et il attirait ainsi le monde à pratiquer le bien, en faisant deviner le plaisir qu'on y gagne dès ici bas. Aussi fallait-il voir comme ses frères le chérissaient, et lui portaient cette envie qui seule est permise, celle qui nous élève à la hauteur de nos modèles, et nous fait faire des vœux pour leur propre gloire.

Il vint à vaquer une chaire de professeur à Bollingen, petit monastère suffragant de l'abbaye de Reichenau; ce fut Meinrad que les religieux demandèrent pour la remplir. Il s'en étonna avec toute la candeur d'un talent complet qui s'ignore soi-même; mais Erlebald ayant parlé, Meinrad ne s'occupa que d'obéir et d'accepter. Il commença par donner à ses élèves des leçons d'assiduité, les fixa par une autorité constante; puis, ces deux points capitaux servant de base à sa méthode d'enseignement, il put alors tout à son aise prendre de temps en temps avec eux le ton affable et fraternel qui gagne les cœurs des jeunes gens, mais qui, sans les deux conditions précédentes, est l'écueil de beaucoup de professeurs.

Un jour il prit avec lui un de ses meilleurs disciples, et montant sur une barque que soulevaient les premiers flots du lac de Zurich, ils côtoyèrent ensemble ce lac, bordé de jolis villages, et débarquèrent à celui d'Altendorf (l'ancien Rapperswille). Les deux promeneurs marchèrent longtemps en silence, l'élève suivant le maître sans lui demander compte de ses pas, heureux de l'accom-

pagner, s'il eût fallu, jusqu'aux extrémités du monde. Meinrad, arrivé au pied du mont Etzel, en contemplait la cime : il devait y avoir là haut quelque retraite profonde, quelques belles horreurs, où un pauvre ermite se trouverait à l'aise et se croirait plus rapproché du ciel, étant plus éloigné du monde.

Les voilà donc tous deux gravissant la montagne, les sentiers pierreux, et ses fuites encombrées alors de ronces et d'herbes rampantes, comme une forêt du Nouveau-Monde. Arrivés au sommet, ils eurent un magnifique spectacle ; c'était le lac de Zurich, bordé de leur côté par une ligne sombre de forêts et de vergers, et de l'autre côté par une suite de châteaux et de clochers ; ces deux lignes aboutissent à gauche au panorama lointain de la ville de Zurich, et à droite, à de hautes montagnes bleues et blanches sur le versant desquelles s'étagent des hameaux et des chalets qu'on voit poindre au soleil. En face, et par de là cette colline si élégamment peuplée qui borde le lac, se déploient encore d'autres nappes d'eau et d'autres montagnes ; car la Suisse est une ondulation perpétuelle de lacs et de cimes de toutes formes et à tout reflet.

Père Meinrad qui, en sa qualité de bénédictin, devait être quelque peu artiste et admirateur de la belle nature, dit à son disciple que ce lieu lui convenait, et qu'il voulait y fixer son séjour. Mais comment y vivre? Ce fut bien la moindre de toutes les objections pour le saint homme.

Il savait que dans le petit village d'Altendorf, habitait une dame veuve, digne héritière des femmes qui nourrissaient jadis le fils de l'homme, et veillaient à ce qu'il eût au moins une pierre pour reposer sa tête. Cette dame avait de grandes richesses, et quand elle avait

épuisé sa générosité envers les pauvres, ses vassaux, il lui restait encore assez pour doter des monastères et bâtir d'élégantes chapelles. Assurément elle ferait bien les frais d'une cabane sur le mont Etzel, et donnerait le pain de chaque jour à Meinrad, en échange de ses prières. Néanmoins il voulut s'en assurer, et ce fut bientôt fait : la noble dame reçut sa proposition comme venant du ciel même, et promit le secret à Meinrad, jusqu'à ce qu'il eût l'approbation de ses supérieurs.

Mais lui, prudent comme un disciple de l'Evangile, et toujours en garde contre lui-même, se demanda tout d'abord si cette idée d'isolement universel n'était pas entachée d'égoïsme; s'il avait fait en ce monde assez de bien pour s'en séparer; si Dieu ne lui montrerait pas au dernier jour le peu de bien qu'il avait pu faire, effacé par cette retraite bizarre qui condamnait ses disciples au découragement. Or, il est en ce monde de sûrs moyens de juger si nos idées sont justes ou passionnées : c'est de méditer, d'invoquer Dieu, de nous priver de tout ce qui peut flatter en nous la matière aux dépens de l'esprit, et enfin de consulter l'autorité établie pour le discernement des choses vraies ou fausses. Meinrad fit tout cela, et quand il vit son idée grandir plutôt que de diminuer à cette épreuve, il partit muni de l'autorisation de la double bénédiction de son oncle l'abbé.

Arrivé à l'endroit le plus sombre des solitudes qu'il avait parcourues dernièrement, il se mit à y dresser une petite cabane, dont il tapissa la charpente et le sol de ramée, de lianes et de mousse. C'en était peut-être assez pour le garantir des bêtes sauvages ou venimeuses; mais le vent et la pluie avaient beau jeu contre d'aussi frêles obstacles.

Néanmoins c'est là qu'il commença cette vie pure et

primitive, cette vie du désert, qui devait se terminer par le martyre.

La veuve d'Altendorf alla rendre visite à Meinrad. A l'aspect de cette misérable cahutte qui renfermait tant de sainteté, elle fit tout d'abord d'utiles réflexions sur le luxe des hommes qui ne sert pas à les rendre meilleurs.

Comme pourtant il n'est pas nécessaire de se loger incommodément pour arriver à la perfection; comme la pénitence consiste au moins autant à accepter en toute humilité et résignation les peines envoyées par le ciel qu'à s'en imposer d'autres gratuitement, la dame s'occupa tout de suite de faire construire au pauvre ermite une cellule et une chapelle. C'est la même chapelle qui subsistait encore en 1698; mais elle tombait en ruine: l'abbé d'Einsidlen, dom Raphaël, fit construire une petite église à la même place. C'est là que les pèlerins font leur première station en venant à Notre-Dame des ermites.

La vie de Meinrad au monastère fut sans doute remarquable, mais après tout elle ne sortait point du cercle de perfection tracé longtemps avant lui par tant d'illustres moines. Une fois au désert il sembla hériter des vertus et de l'éloquence de ce premier anachorète que Jésus proclamait le plus grand homme de son temps, saint Jean-Baptiste. On venait l'entendre et le consulter comme l'oracle sacré. Et ce n'était pas seulement de la Suisse qu'il recevait de pareilles ambassades, il en vint de toute l'Europe, et des gens qui vraiment ne devaient pas aimer les remontrances qu'il distribuait aux grands et aux riches. Cependant la vérité a tant de charmes pour les hommes de bonne volonté, que tous le remerciaient de ses avis austères, de ses saintes boutades. D'ailleurs il ramenait si bien l'espérance au fond des cœurs qu'il venait de frapper; il gardait ordinairement pour ses péroraisons quelque

aperçu du ciel et de la *femme pleine de grâce* qui en fait les honneurs au nom de son fils adoré.

Il y avait déjà sept ans que Meinrad était ainsi l'apôtre du désert et de l'Europe entière sans quitter sa cellule : et ce rôle le fatiguait beaucoup. Il songea à quelque retraite plus inaccessible aux hommes, et voici comme il la trouva. Quelques religieux de Bollingen lui rendirent un jour visite comme à leur ancien frère et professeur : certes, malgré leur habitude de la frugalité monacale, ils se trouvèrent encore bien inférieurs à leur amphytrion.

Il s'excusa avec une gaîté pleine d'esprit de ne pouvoir leur offrir que des fruits sauvages; mais s'ils voulaient se donner le plaisir de la pêche, il allait les conduire sur les bords de la Syle qui serpente au pied du mont Etzel.

Pendant que les jeunes moines se divertissaient sur les rives de la Syle, Meinrad suivit un petit sentier qui se perdait dans la forêt voisine, forêt immense, hérissée de noirs sapins, mais si noirs et si nombreux qu'on l'appelait *la forêt sombre*. Là, sa pensée chérie, sa pensée de tous les instants le saisit avec une force nouvelle : comme on doit bien prier Dieu ici, se dit-il, qu'il fait bon être enfin libre des importunités de la foule; quelque ange tutélaire m'a guidé en ces lieux pour me les faire admirer et y fixer désormais ma solitude.

Ce disant, il en prit le parti. Mais les convenances le ramenant d'abord au milieu de ses frères, il remonta avec eux dans sa cellule pour leur donner le repas d'adieu qui fut plus simple et plus gai que tant d'autres dont la fortune et non le cœur fait les frais.

On se quitta en chantant l'hymne d'action de grâces à celui qui donne encore la manne au désert, et le pain quotidien à tout homme de bonne volonté. Meinrad des-

cendit une dernière fois à Altendorf pour remercier la noble veuve qui prenait soin de lui, et aussitôt après son retour à la forêt sombre, il y planta les premiers appuis de sa nouvelle cabane. Mais il voulait en vain se cacher à tous les yeux ; sa retraite fut bien vite découverte par Hildegarde (d'autres disent Helwige), fille de Louis roi d'Allemagne, et nièce de Louis-le-Débonnaire. Cette princesse, qui était abbesse d'un monastère de femmes à Zurich, voulait recevoir à son tour quelques-unes de ces leçons ineffaçables que Meinrad avait données à ses plus illustres comme à ses moindres visiteurs. Il ne put l'empêcher de pourvoir à tous ses besoins et de lui faire bâtir, elle aussi, une cellule et une chapelle aux lieux qui l'avaient séduit nouvellement. Sur l'autel de cette chapelle, Meinrad plaça l'image de la Vierge au pied de laquelle il avait déjà tant de fois prié pour le peuple des pèlerins, et reçu mille de ces faveurs qui seraient l'apanage de tout le monde, si l'on avait vraiment foi dans ce qu'on fait et ce qu'on dit. Enfin il dédia la chapelle à cette vierge sacrée, sous le nom populaire alors de Notre-Dame, et prit possession de sa cellule avec tout le luxe de sa pauvreté, un Missel, une Règle de saint Benoît et les œuvres de Cassien.

2.

Tentation.

Hélas, pour fuir au fond des bois on ne change pas sa nature d'homme; la vie est toujours la vie, la chair conserve sa faiblesse, et ce n'est point un conte que ces traditions des pères de la Thébaïde, tourmentés au sein de la solitude par les passions hideuses, les tentations brûlantes, qui leur faisaient frapper leur poitrine à grands

coups, et distraire les douleurs de l'âme par celles du corps. Que de fois Meinrad ressentit l'effet de cette menace de la bible « Væ soli », ces secousses muettes et profondes que satan imprime à l'esprit de l'homme isolé. Il n'a qu'à se bien tenir alors, qu'à se cramponner à l'arbre de la croix au pied duquel le serpent doit venir expirer. Jésus lui-même fut tenté pendant sa vie; ne le fut-il pas même quelques instants avant sa mort, quand, effrayé par la prévision claire et distincte de ses souffrances, il s'écriait en versant des larmes sanglantes : Mon Seigneur et mon Père, s'il se peut, éloignez de moi ce calice de douleurs! Et pourtant il le lui fallut boire jusqu'à la lie.

Aussi quelque effort que fit Meinrad pour vaincre l'ennemi, quelque prière qu'il exhalât de son cœur, Dieu permit qu'il fût longtemps et violemment ébranlé. Une fois entr'autres ses frayeurs s'exaltèrent par un spectacle étrange : c'était comme un soudain renversement de la nature; tous les éléments se soulevaient en désordre autour de sa personne, et la prière était impuissante pour calmer les flots et éteindre les flammes. D'affreux mugissements et des coups de tonnerre retentissaient dans la forêt dont les sapins naguère si calmes prenaient du mouvement et des proportions surnaturelles. Que faire? se laisser abattre, avouer que Dieu lui était infidèle et satan son vainqueur? Non, s'écria Meinrad, non, mon Dieu, quand je me sentirais dévoré par ces flammes ou englouti par ces flots, mon dernier soupir ne serait qu'une hymne à votre gloire. Meinrad venait de mettre à profit le grand secret de victoire proclamé par l'Evangile, la Persévérance.

Ce fut alors que du sein de l'orage lui apparut un ange rayonnant de lumière et de paix : sa présence dissipa tout à coup les monstres dont le nombre semblait à Meinrad effacer la lumière du soleil. Enfin de la bouche de l'ange

descendirent jusqu'à lui des paroles d'encouragement, des promesses d'immortalité. Depuis ce temps Meinrad fut maître de la solitude comme de lui-même. S'il eut des visions, elles n'étaient que des bienfaits et non plus des orages; ainsi l'un des religieux de Reichenau qui venaient par fois le visiter à sa nouvelle demeure, ayant surveillé toute sa conduite, l'aperçut un soir à minuit qui allait réciter l'office nocturne à la petite chapelle de Notre-Dame; il le suivit à distance, et quelle fut sa surprise en voyant la chapelle éclatante de lumière.... Sur les degrés de l'autel où Meinrad s'était agenouillé, un jeune enfant au front céleste soutenait d'une main le livre de Meinrad et récitait l'office avec lui; puis l'enfant lut tout haut à Meinrad quelques lignes d'un autre livre qui était sans doute celui de l'avenir; car le moine qui rapporte ce fait comme témoin, ajoute qu'en ayant fait part au père abbé de Reichenau, ils remarquèrent tous les deux par la suite l'accomplissement des prédictions du jeune ange.

3.

Fin tragique.

Meinrad vécut trente-trois ans dans le désert. Avis à ceux qui manquent d'air dans la société parce qu'ils n'y trouvent pas le moyen de parer à mille besoins créés par cette société même. Le saint ermite recevait toujours de temps en temps quelques visites, mais beaucoup plus rarement que dans son ancienne demeure. Les visites qui le flattaient le plus, étaient celles des gens simples de mœurs. Un pauvre charpentier de Wollrau, par exemple, lui plaisait singulièrement, avec son gros bon sens, et son assiduité à la peine. Et puis, à l'exemple de saint Antoine

dont les tentations lui servaient déjà d'encouragement; Meinrad avait comme donné un soufflet à ce monde tentateur, en adoptant sinon un animal immonde, du moins deux oiseaux rebutés ordinairement pour leur cri désagréable et leur plumage de deuil. Mais l'histoire des deux corbeaux est tout un drame.

Qui croirait que cette vie pauvre et dénuée fit naître des soupçons d'hypocrisie, et put exciter la jalousie et l'avarice des hommes? Il s'en trouva deux, si toutefois ils méritent le nom d'hommes, deux assez misérables, assez infâmes pour assassiner le pauvre ermite dans sa cellule, en lui demandant les trésors qu'il tenait, disaient-ils, de la crédulité des fidèles. Des trésors! oui il en avait, mais non pas de ceux qu'on laisse en ce monde. Les deux mécréants virent bien à leur arrivée que le saint lisait dans leur esprit, et tout d'abord était si fier de son martyre prochain, qu'il leur disait d'un air vainqueur : « Vous auriez dû venir un peu plus tôt assister à ma messe, pour conjurer les saints de vous être propice, à votre dernière heure. Ecoutez, vous ne me tuerez pas sans avoir reçu ma bénédiction, et votre pardon de ma propre bouche. Quand je serai mort, je vous recommande d'allumer ces deux cierges, l'un à la tête, l'autre au pied de ma couche; c'est un symbole qu'il est inutile de vous expliquer, mais dont vous honorerez ma tombe; après cela fuyez au plus vite, vous pourriez être trahi par ceux qui me viennent voir. »

Humiliés de ce calme héroïque, et ne sachant comment venger leur orgueil, les deux assassins se jettent sur Meinrad, le garrottent comme s'il eût voulu s'enfuir, et lui fracassent les membres à coups de massue, en lui réclamant encore son argent, ses trésors cachés. Pour toute réponse il leva ses yeux mourants vers le ciel; les deux hommes furent effrayés par ce regard céleste; mais

craignant avant tout d'être dénoncés en laissant leur crime inachevé, ils frappèrent un dernier coup, dont il eut le crâne brisé, et il expira. C'était en 863, le 21 janvier.... jour des grands martyres !

Dans l'interrogatoire que subirent les assassins, ils ont confessé qu'au moment de leur fuite, oubliant la recommandation de l'ermite, ils avaient vu tout d'un coup les cierges s'allumer, et des mains invisibles les placer là où ils devaient eux-mêmes le faire. Les légendes racontent encore une foule de choses surprenantes qui suivirent la mort de Meinrad.

1° Le dernier soupir du saint fut comme le premier nuage d'encens qui fume sur l'autel ; il se répandit à l'instant dans l'air une odeur suave à tous ceux qui, les jours suivants, rendirent visite à ce corps de bienheureux ; c'est sans doute de là que vient ce terme : « odeur de sainteté. »

2° Les malfaiteurs croyant faire disparaître cette odeur et tout ce qui pouvait révéler leur crime, mirent le feu à la couche en plaçant dessous l'un des cierges ; la couche brûla, et le corps demeura intact.

3° Quand ils voulurent s'enfuir, les deux corbeaux nourris par Meinrad suivirent les assassins, dont les vêtements et les mains étaient teints de son sang. Le charpentier vit ces hommes passer à quelque distance, et se détourner à sa vue : soit curiosité, soit inquiétude, il monte à la cellule, et voit le corps du martyr. Aussitôt les échos d'Etzel retentissent de ses cris : Au meurtre ! Le saint est mort, mort égorgé ! Et il descend à grande course jusqu'au village, donnant partout l'alarme, et se faisant suivre d'une foule de peuple, qui veut retrouver la piste des malfaiteurs. C'est à Zurich qu'il faut marcher, on les en a vus prendre le chemin. Voilà tout ce monde, courant sur la route de Zurich, et rassemblant encore à chaque

village une nouvelle armée de volontaires. Ils arrivent haletant à la ville, dont ils auraient voulu envahir tous les quartiers à la fois ; mais c'était peine perdue, et jamais ils n'auraient découvert la trace des deux malfaiteurs ; déjà même quelques-uns songeaient à s'en retourner de guerre lasse, quand, à la porte d'une hôtellerie, ils voient, spectacle étrange ! deux pauvres corbeaux, ceux de Meinrad, hélas ! faisant rage à cette porte qu'ils voulaient franchir, quoique la servante de l'auberge les évinçât assez rudement, pour obéir, disait-elle, à deux hôtes nouvellement arrivés de la campagne. On sait d'avance qui étaient ces deux hôtes-là. Le charpentier de Wollrau qui ne pouvait s'y tromper, entre avec ses amis ; et la suite de l'histoire se devine aisément. Saisie, incarcération et condamnation des meurtriers au nom du comte Adelbert, préfet impérial à Zurich. Ils furent roués et brûlés, et leurs cendres jetées au fleuve du Limat. La légende allemande ajoute qu'au moment du supplice, on voyait en l'air deux corbeaux voleter et planer au-dessus de l'échafaud. Il y a quelques années encore, on montrait dans une auberge de Zurich deux pourpoints vermoulus, qu'on disait être ceux des deux condamnés. Cette auberge a pris pour enseigne un corbeau.

L'abbaye princière de Notre-Dame-des-Ermites n'a pas craint d'anoblir cet emblème et d'en consacrer l'histoire, en prenant deux corbeaux pour armoiries : les frères servants eux-mêmes s'amusent chaque année à priver quelqu'un de ces oiseaux *historiques*, à qui ils font fête pendant tout l'hiver, puis au printemps ils leur donnent la liberté.

Du reste l'intervention des animaux dans la découverte de certains faits est sans doute extraordinaire, mais elle n'a rien de nouveau. Les signes sont proportionnés aux

époques et à l'intelligence des peuples. On retrouve à peu près le même épisode que celui des corbeaux de Meinrad, consigné dans l'histoire grecque ; et pas un classique ne l'a contesté. De nos jours même, Schiller a immortalisé par quelques-unes de ses belles strophes l'histoire des *Grues d'Ibicus*.

Nous croyons du reste à tous les faits que nous rapportons par cela seul que nous les confions à la foi publique sans la mettre en garde contre eux. Les espèces de justifications dont nous pourrions les entourer, ne sont faites que pour les personnes qui ont besoin de raisonnements pour arriver à la raison.

Walther, abbé de Reichenau, ayant eu connaissance de la mort de notre pieux solitaire, et des faveurs obtenues du ciel par sa médiation, fit transporter le corps dans son abbaye, où Meinrad avait fait ses premières armes ; les entrailles seulement furent déposées dans sa cellule du mont Etzel, comme pour la défendre de toute profanation. Le reste de la dépouille sacrée fut gardé à Reichenau jusqu'en 1039, que l'abbé-prince Embrice la fit amener à Einsidlen. Elle y demeura huit siècles, et il ne fallait rien de moins que la commotion européenne qui a terminé le siècle dernier, pour faire disparaître un trésor si cher au peuple suisse. Alors les tombeaux et les reliquaires ont été bouleversés, les ossements des saints liés en faisceau avec ceux du commun des morts, afin qu'on ne puisse plus les distinguer, puis jetés dans les caves et les greniers du monastère en attendant une fosse commune. Quand après la révolution il fallut en faire un triage, on ne reconnut que le chef de saint Meinrad à sa blessure du crâne. Il fut donc enchâssé de nouveau et placé solennellement sous la table de l'autel de la sainte Vierge, l'an 1804. On peut dire que le saint ermite est rentré dans ses domaines,

car l'autel et la chapelle tout entière, et surtout l'image de la Vierge sainte qui donne son nom à cette chapelle, tout cela vient en droite ligne de la succession de Meinrad; c'est la même statue qu'il installa dans son premier ermitage, le même autel où il célébrait les mystères, les mêmes murailles qui servaient d'abri ou plutôt de tombeau à son corps, déjà mort au monde dès son vivant.

La biographie de saint Meinrad forme la première de trois époques dont se compose l'histoire de Notre-Dame-des-Ermites : on y a pu voir déjà quelque chose du merveilleux qui éclaire la seconde époque, celle d'Eberhard, dont saint Bennon est le précurseur.

CHAPITRE II.

Année 905.

Bennon, premier chef des ermites de la Forêt-Sombre, puis évêque de Metz.

On continuait à visiter la demeure de Meinrad le martyr: les honnêtes gens avaient mis cette promenade à la mode, et ne lui donnaient d'abord pas d'autre nom que celui de la Forêt-Sombre (Sinstere-Wald). Mais bientôt la forêt perdit son nom pour prendre celui de son point principal, la cellule de Meinrad (Meinrad-Zelle). On venait de loin pour y prier devant les mêmes signes, devant la même *statue* de cette Vierge dont Meinrad avait si souvent invoqué la médiation. Quoique personne ne dirigeât ce pèlerinage, et qu'il manquât d'unité, d'ensemble, cela se faisait pourtant avec une foi complète, à ce qu'il paraît, puisque dès cette époque-là on parlait de prodiges opérés sur les lieux; par exemple, de guérisons surnaturelles, et de faveurs intellectuelles plus importantes encore, mais qui échappent à l'admiration des masses.

Cependant, comme il arrive toujours, si quelque personne puissante ne s'en mêle pas, le commun des pèlerins ne songeait guère à entretenir la solidité du petit ermitage; au contraire chacun le dégradait pieusement pour en avoir quelque relique. Le temps, de son côté, faisait ses ravages, et quarante ans après la mort de Meinrad, sa pauvre cellule n'était qu'une ruine, mais une ruine admirablement située, pleine de poésie, si l'on voulait bien la débarrasser des ronces et des broussailles qui en obstruaient les abords.

A la fin il se trouva un noble et saint homme de pèlerin qui s'en chargea : ce fut Bennon, ou Benoît, prince du sang des rois de Bourgogne et chanoine de Strasbourg. Tristement ému de l'état pitoyable de l'ermitage autant que charmé de son site, il lui sembla que l'esprit de Meinrad inondait le sien, et en homme de volonté forte il prit tout de suite son parti : retourner à Strasbourg pour y résilier son canonicat, distribuer ses biens à ses parents et aux pauvres honteux, et n'en garder que tout juste ce qu'il fallait pour restaurer honorablement la cellule et la chapelle consacrées par le sang d'un martyr, fonder enfin à l'entour un nouvel ermitage pour lui-même et les hommes de bonne volonté qui voudraient partager son idée; tout cela fut exécuté aussi vite que Bennon l'avait résolu, et il partit de Strasbourg pour le désert de la Forêt-Sombre avec plusieurs gens de qualité, entraînés à sa suite par l'exemple de sa vertu et son talent de persuasion.

Peu de jours après leur arrivée, l'ermitage avait pris une tournure élégante. Autour de la cellule de Meinrad se dressait un groupe de petites cellules de bois et de mousse, en attendant mieux. La Forêt-Sombre n'était plus un désert, mais on y entendait nuit et jour travailler et chanter les nouveaux ermites. Dès-lors cet endroit a porté le nom d'*Einsidlen*, que les légendaires et les chroniqueurs traduisent en latin par *eremus, eremus Deiparæ, eremitarum cœnobium;* tous synonymes d'ermites, et d'ermitage.

Bennon, également pieux et prévoyant, n'oublia pas les besoins matériels de sa compagnie. Il fit sonder le terrain aux environs de l'ermitage, et le trouvant moins ingrat qu'il n'en avait l'apparence, il obtint des comtes de Rapperswil, dans le domaine desquels il était situé, la permission d'en faire défricher autant qu'il en fallait pour lui

fournir un honnête entretien. A force de peines et de dépenses il parvint à faire aplanir cette belle et vaste prairie nommée *Bruël*, dont l'abbaye d'aujourd'hui est environnée. Il fit pareillement défricher une colline située au bord de la *Biber;* cette colline, par la bonté de son terroir et sa situation commode, forma dans la suite un petit village, qui porte encore de nos jours le nom de Bennau, dérivé de celui de son fondateur. (*Benn-au* prairie de Bennon.)

L'ardeur infatigable de Bennon le fit remarquer de quelques seigneurs qui voulurent seconder son établissement par leurs libéralités. Une abbesse de *Seckingen* lui accorda, dans cette intention, l'usufruit de la petite île d'Ufnau, sur le lac de Zurich; c'est cette isolette qui plus tard, aux dixième et seizième siècles, acquit une certaine importance dans l'histoire. Adelbert, évêque de Bâle, parent de Bennon, étant venu le voir dans son ermitage, lui donna *Siernsee*, aujourd'hui Schirmensée, au-delà du lac de Zurich; et plusieurs personnes de distinction se recommandèrent à lui par des preuves de leurs pieuses générosités.

Ce prince sage et laborieux jetait ainsi les premiers fondements du monastère de la Forêt-Sombre; il passait sa vie dans cette agitation utile, dont une satisfaction calme est la récompense. Néanmoins, dix-neuf ans après, il lui fallut quitter malgré lui Einsidlen pour monter sur le siége épiscopal de Metz, à la mort de l'évêque Wiger, ou Wideric en 927. L'empereur Henri avait désigné lui-même le successeur; il n'était plus question de regretter la solitude, mais d'obéir.

Bennon trouva le peuple de Metz gâté par le spectacle des vices de la noblesse. Il employa d'abord tous les moyens de conciliation pour arrêter le mal; mais la dou-

cœur de sa parole et la générosité de ses exemples devenant inutiles, l'évêque eut recours aux voies ouvertes à son autorité. Malheureusement il n'est pas de forces humaines, pas d'autorités temporelles qui puissent arrêter le mal moral; elles ne peuvent que le punir, lorsque la raison et la croyance échouent contre lui. Bennon se fit beaucoup d'ennemis, et d'ennemis puissants, qui soulevèrent le peuple. De la haine on passa aux crimes, et sans égards pour la naissance, la dignité et la sainteté de Bennon, la populace se rua dans son palais pour en arracher le prélat, et le traîner tout meurtri sur la place publique : là, par une barbarie digne de l'époque, on lui creva les yeux.... puis on le bannit solennellement de la ville et de ce siége épiscopal, que depuis deux ans il occupait avec tant de courage.

Cet horrible événement ne devait pas trouver grâce devant l'opinion de l'Europe; le concile de Dietzbourg lança contre les auteurs de cette sédition les foudres de l'Eglise; et l'empereur Henri I^er^, qui avait en outre à venger l'autorité temporelle, en fit mettre bon nombre à mort.

L'évêque, lui, était plus sensible à l'ingratitude et à l'impiété de son peuple, qu'à toutes ses douleurs physiques. Privé de la lumière, il rentra avec délice dans les solitudes de la Forêt-Sombre, et ses frères, pénétrés de vénération pour ce martyr vivant, le comblèrent de nobles et pieux témoignages. Bennon ne voulut plus sortir de sa cellule, où il se fit une vie toute de contemplation; il était comme un modèle pour ceux à qui l'instruction première est refusée par une société avare de ses lumières, et qui, ne sachant ni lire ni écrire, n'en ont pas moins le droit et la puissance d'aimer Dieu et de le témoigner hautement. Enfin, en 940, après treize ans de retraite, le

Dieu qu'il avait tant aimé l'appela à lui. Le corps de Bennon fut inhumé devant la chapelle de Notre-Dame.

Plusieurs personnes ont déclaré devoir à son intercession la guérison de leur vue infirme.

CHAPITRE III.

Année 934.

Eberhard premier abbé.

Eberhard, que l'empereur Othon Ier appelait un grand homme, naquit en Souabe, d'une souche noble et ancienne. Il était allié, et même, selon quelques écrivains, père d'Hermann, duc d'Allemagne. Il débuta dans la carrière ecclésiastique par remplir avec distinction, pendant plusieurs années, la charge de grand prevôt de la cathédrale de Strasbourg.

Les exemples des grands solitaires, tels que Meinrad et Bennon, et plus encore la voix intime de l'Esprit qui lui parlait sans cesse, l'amenèrent à se séparer du monde, et il partit pour la Forêt-Sombre, après avoir réalisé sa fortune qui était assez considérable. Arrivé en 934 à Einsidlen, il s'efforça en compagnie de saint Bennon et d'autres pieux ermites, de s'y frayer à lui et à ses frères, le chemin de cette perfection indéfinie, indiqué par l'Evangile. Il se livrait surtout à l'étude de soi-même, la plus grande de toutes; et le soin qu'il prit de construire dans cette solitude une école de civilisation religieuse, était pour lui un moyen de s'en appliquer les règles avec une exactitude sévère. L'exiguité et le peu d'aisance des cellules, l'engagea à bâtir un nouveau monastère à l'entour de la petite cellule de saint Meinrad; il y mit une partie de ses fonds : mais son meilleur secours lui vint encore d'Hermann, duc de Souabe, qui racheta la forêt de la juridiction des comtes de Rapperswil, et lui en fit cadeau.

Le duc ne borna pas là ses libéralités : en 940 il donna au nouveau monastère de la Forêt-Sombre tout le village de Gams, situé dans le comté de Verdenberg, au pays des Grisons. Sa noble épouse Régulinde, qui déjà marchait vers sa haute position de sainteté, se voyant laisser devancer par la générosité de son mari, fit bientôt donation au même monastère des villages de Kaltbrunnen dans le pays de Gastres, de Steven et de Lindenau dans le comté de Zurich, et engagea même le territoire d'Utviliers, qui faisait partie de sa dot; enfin, l'impératrice Adélaïde, aussi grande par ses malheurs que par son rang, se donna le plaisir d'une générosité vraiment royale envers le monastère de la Forêt-Sombre.

Toutes ces richesses jointes à ce que Eberhard possédait déjà lui-même, le mirent en état d'achever son monastère d'après un plan presque magnifique. On y enclava une belle église, et au centre de cette église la chapelle de Notre-Dame, qu'on y voit encore aujourd'hui. Puis Eberhard introduisit dans la communauté la règle de saint Benoît, et prit le titre d'abbé.

Voilà comment le monastère des ermites, qui devint bientôt une des plus célèbres abbayes de l'Europe, tire son origine du nom d'une petite cellule, située dans une forêt ignorée, et du séjour qu'y ont fait quelques pauvres religieux.

Hermann, duc de Souabe, ce fidèle ami des nouveaux bénédictins, obtint encore de l'empereur Othon-le-Grand, en 946, des lettres patentes qui exemptaient le monastère de toute juridiction séculière, en lui assurant sa protection particulière et celle du Saint-Empire, avec tous les priviléges dont jouissaient les autres monastères, entr'autres, le privilége de la libre élection des abbés. Le titre de ces droits fut octroyé dans la ville de Francfort,

le 27 octobre 946. Deux ans après le même empereur, gagné par de nouvelles sollicitations d'Hermann, donnait à ce monastère le village de Quadrevèdes, et l'année suivante les terres de Snevis, Slins, Meilen, Nuziders et Cise dans la vallée Trusienne, ainsi que le village de Lielach en Brisgau. Les diplômes de ces différentes cessions sont datés de Francfort, 24 janvier 948, et 1er janvier 949.

Cette même année 948, déjà mémorable par les libéralités de l'empereur Othon à la société monastique d'Einsidlen, le devint encore bien davantage par un événement surnaturel, qui devait faire la réputation du pèlerinage, celle des lieux qui en sont le théâtre, et bien aussi la gloire des artistes qui ont pris cet événement pour sujet de leurs tableaux, après avoir allumé le flambeau de leur génie à celui de la foi. Certes lorsqu'on a étudié les peintres espagnols et une partie des écoles italienne et hollandaise, on peut chicaner avec raison sur le mérite des meilleurs tableaux modernes; mais si l'on veut bien faire la part des différentes nationalités, on trouvera peu de sujets traités plus complétement, avec plus de poésie, que ne l'a été, par un artiste allemand du dernier siècle, la *Dédicace Merveilleuse* de la chapelle d'Einsidlen.

CHAPITRE IV.

Suite de la Biographie de saint Eberhard.

Dédicace Merveilleuse.

Après avoir réparé la chapelle et l'avoir enclavée dans la grande église, Eberhard pria Conrad, évêque de Constance, de venir la bénir. Le prélat ne se fit pas attendre; le 14 septembre 948 il arrivait accompagné de l'évêque d'Augsbourg, Ulric (le même qui depuis fut canonisé), et d'une foule de gentilshommes pieux et magnifiques. La veille du jour marqué pour faire la dédicace, Conrad et les religieux se mirent en prières au milieu de la nuit. Ils étaient absorbés dans une religieuse extase, lorsqu'ils virent tout à coup la chapelle s'éclairer d'une lumière céleste, et le Christ lui-même, assisté des quatre évangélistes, célébrer à l'autel l'office dédicatoire. Des anges fendant l'air de leurs ailes y répandaient mille parfums, comme les arbres en fleurs quand le vent agite mollement leurs branches. A droite et à gauche du divin Pontife, l'apôtre Pierre et le saint abbé Grégoire tenaient les insignes du pontificat; et sur l'autel en face de Jésus était l'image de sa mère, brillante comme l'éclair. Un chœur d'anges présidé par l'archange Michel fit retentir les voûtes; les saints Etienne et Laurent premiers martyrs du diaconat en remplissaient tous les offices. Conrad rapporte lui-même, en son livre *De secretis secretorum*, que le texte du *Sanctus* fut ainsi modifié par les voix angéliques : *Sanctus Deus in aulâ gloriosæ Virginis, miserere nobis. Benedictus Mariæ filius in æternum regnaturus qui venit.* « Prenez pitié de nous,

ô Dieu dont la sainteté se révèle dans le sanctuaire de la Vierge pleine de gloire. Béni soit le fils de Marie qui vient ici établir à jamais son empire. » Conrad cite encore divers changements à *l'agnus*, ainsi qu'à ce dernier vœu du prêtre pour le bonheur des fidèles, vœu sublime dont nos oreilles perçoivent trop souvent les paroles sans que notre cœur les comprenne, c'est le *Dominus vobiscum!* c'est-à-dire « que tout le bonheur des cieux soit en vous; que les anges, que Dieu lui-même soit votre hôte; que par une contemplation suprême votre âme se voie face à face avec lui, s'isole de cette pénible vie et prenne dès ici bas un avant-goût de la vie future. »

L'évêque étonné de cette apparition se garda bien d'une stérile frayeur, mais il continua de prier jusqu'à la onzième heure du jour. On l'attendait pourtant, sans oser percer le secret de ses retards. Enfin d'autres perdirent patience et allèrent l'avertir; mais sans se déranger il raconta avec une simplicité d'enfant ce qu'il avait vu et entendu. Son récit fit supposer qu'il était encore sous l'illusion d'un songe, et l'on ne se gêna pas trop pour le lui dire. A la fin le saint évêque, sentant bien que les gens étrangers à la scène qu'il racontait n'étaient pas obligés de le croire sur parole, les suivit à l'église et se mit en devoir de commencer la dédicace. C'est alors qu'on entendit dans une indicible stupeur, une voix inconnue qui remplissait l'air et répétait ces mots dans la langue de l'Eglise : *Cessa, cessa frater! Capella divinitus consecrata est.* « Arrêtez, arrêtez, le ciel lui-même s'est chargé de la dédicace. »

Seize ans après, Conrad, Ulric et d'autres témoins sacrés de l'événement, se trouvant réunis à Rome, en rendaient un témoignage solennel. Après toutes les informations juridiques, Léon VIII donna une bulle pour étendre

la publicité des faits. En voici la partie principale. « Léon, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu..... Il est de notre sollicitude pastorale d'avoir des égards particuliers pour tous ceux qui s'intéressent spécialement au bien et et à l'extension de la religion, comme de donner avec bonheur notre avis à ceux qui l'implorent. Nous croyons bien mériter de Dieu, l'auteur de toutes choses, en faisant rendre aux lieux saints, autant qu'il est en nous, l'honneur qui leur est dû.

» A ces causes, savoir faisons à tous fidèles présents et à venir que notre vénérable frère, l'évêque de Constance, nommé Conrad, nous a intimé en présence de notre très cher fils, l'empereur Othon, d'Adélaïde son épouse chérie, et de plusieurs autres princes, qu'il était allé, l'an de Notre-Seigneur Jésus-Christ neuf cent quarante-huit, en un lieu de son diocèse, appelé *Cellule* ou *Ermitage de Meinrad,* où il avait été invité à consacrer, le 14 septembre, jour de l'exaltation de la sainte Croix, une chapelle à l'honneur de la mère incomparable de Dieu, toujours Vierge; mais que s'étant selon sa coutume levé vers minuit pour prier..... etc... »

Ici la bulle rend compte de la vision de Conrad, telle que nous l'avons rapportée. Vient ensuite la menace d'anathème contre quiconque oserait renouveler la consécration de la chapelle, ou entraver le service des religieux attachés à ce sanctuaire. Elle se termine ainsi :

« Nous rendons tous ceux qui visiteront ledit lieu après une confession sainte et un égal repentir, *absous de coulpes et de peines...* »

« Ecrit de la main de Pierre, notaire et gardien des archives du saint Siége de Rome, le dix du mois de novembre, et le lendemain onze du même mois; le seigneur Léon, pape, séant en son siége près l'autel de saint Pierre,

en présence de l'empereur Othon et de son fils Othon, de l'impératrice Adélaïde et des vénérables frères susnommés... »

(C'étaient les archevêques de Mayence, de Cologne, les évêques de Strasbourg, d'Ausbourg, de Worms, de Coire, etc. Voir le texte et les preuves à la fin du volume).

« Et confirmé de la main du seigneur Léon VIII^e^ du nom..... L'an de Notre-Seigneur neuf cent soixante-quatre, indiction VIII^e^, heureusement.

» Ainsi soit-il. »

CHAPITRE V.

Courte histoire de la bulle de Léon VIII.

Cette bulle fut confirmée par les papes Innocent IV, Martin IV et Nicolas IV; ce dernier, dont les ratifications datent de 1291, cite les bulles de ses prédécesseurs. En 1383, Henri de Brandis, évêque de Constance, donnant son *vidimus* à la bulle de Léon VIII, dit qu'elle a été reconnue authentique par plusieurs papes ainsi que par les évêques qui l'ont précédé. L'examen de la bulle se fit à Gottlieben, le 1er de l'an 1383; alors c'était le 25 décembre, l'année commençant le jour de Noël. La copie de la bulle renfermée dans les actes de cet examen, et le témoignage qui l'accompagne, répondent de la foi des peuples au sujet de la chapelle d'Einsidlen, et de l'authenticité de la bulle. Henri de Brandis était encore abbé d'Einsidlen, quand on commença d'examiner cette bulle avec un soin scrupuleux. Il ne donna donc son *vidimus*, étant évêque de Constance, que parce qu'il avait participé à cet examen. En 1433, les ennemis de l'abbaye d'Einsidlen et les négateurs de la puissance de Marie aux lieux où s'invoque sa médiation, obtinrent contre l'abbaye une demande d'enquête sur l'authenticité de la bulle. Les religieux déposèrent leurs preuves aux pieds du pontife Eugène IV : c'était d'abord une note du onzième siècle, extraite d'un calendrier de ce temps, qui attestait et relatait l'acte de Léon VIII, depuis sa date de 964 jusqu'à ses moindres détails. Même preuve trouvée dans l'ancien manuscrit d'Hermann, déposé aux archives de

Reichenau. Nouvelles attestations contenues dans les annales de l'abbaye; *liber eremi; liber vitæ; liber donationum*... etc. On y lisait la bulle en entier; mais tout cela s'est perdu dans l'incendie de 1577.

Les religieux soumis à l'enquête par devant le saint Siége avaient déjà fait une perte cruelle, celle de la bulle de Léon VIII, qui périt dans un des premiers incendies. Les bulles de confirmation ayant été portées à Rome par les députés de l'état souverain de Zurich, furent annexées aux registres publics, et ne revinrent jamais à Einsidlen. En 1432 Eugène IV donna sa bulle de confirmation : mais Othon, évêque de Constance, ayant chicané le couvent sur certaines indulgences annexées à la ratification d'Eugène, ce pape voulut bien la renouveler le 24 juin 1433.

En 1451, le pape Nicolas V, pressé par l'archiduc Albert d'Autriche, se fit donner une copie du fameux *vidimus*, et sur sa lecture n'hésita point à donner à Einsidlen sa bulle confirmative de celle de Léon VIII. Gérold de Saxe, abbé d'Einsidlen, obtint la même ratification de Pie II, le 1er février 1463. L'année suivante, Gérold alla lui-même à Rome, où il obtint du même pape une seconde bulle à laquelle étaient attachés de nouveaux priviléges en faveur de la célèbre chapelle d'Einsidlen. Mêmes bulles confirmatives octroyées à l'abbaye par les papes Jules II en 1512, Léon X en 1518, Pie IV en 1562 : ce dernier pape donna la sienne *motu proprio*, en y relatant celles de ses prédécesseurs. Ainsi des papes Grégoire XIII, Clément VII et Urbain VIII. Le 15 mai 1793, Pie VI ratifia les actes de ses nobles prédécesseurs, à l'honneur de l'abbaye, et en dépit des sceptiques, espèce de gens toujours prêts à douter de ce qui ne leur convient pas, et pleins de croyances absurdes en tout ce qui les flatte.

CHAPITRE VI.

Fin de la Biographie de saint Eberhard.

L'ENCHAINEMENT et l'intérêt des faits qui se rattachent à la dédicace de la chapelle n'a pas permis d'en intervertir l'ordre, pour placer à son époque la fin du règne d'Eberhard, qui arriva beaucoup plus tôt que celle de l'affaire de la dédicace et de la bulle.

Cet homme, dont le passage sur la terre était accompagné de circonstances si éclatantes, devait avoir de grands mérites. C'était déjà l'opinion du grand évêque d'Augsbourg : il rendait de fréquentes visites à Eberhard, et c'est lors de sa dernière visite que l'abbé prédit lui-même sa mort : ce sera, dit-il, avant que je ne puisse revoir votre grandeur. Et la mort tint la parole de l'abbé.

L'amitié de l'évêque d'Augsbourg demeura fidèle aux disciples d'Eberhard : entr'autres témoignages, il leur envoya une relique précieuse, le bras de saint Maurice le martyr, patron du monastère.

La grande vertu d'Eberhard, c'était l'amour de Dieu et de l'humanité; or, on peut dire que c'est au plus ou moins de charité des gens qu'on reconnaît s'ils sont vraiment vertueux. Eberhard en avait donné des preuves spéciales dans un moment où la famine venait d'envahir l'Allemagne : il fit alors distribuer au peuple une immense quantité de grains mis en réserve depuis longues années.

Au moment de mourir il voulut voir rassemblée autour de lui la brillante famille de ses religieux à qui il laissait pour héritage son génie et ses vertus.

Il rendit l'âme en véritable saint, l'an 958, après avoir vécu vingt-cinq années dans la solitude d'Einsidlen; on l'ensevelit dans la sainte Chapelle, à côté de saint Bennon. Sa mémoire est entourée de beaucoup de vénération : les Bollandistes et Bucelin mettent sa fête au 22 août, mais le martyrologe monastique de Wion et ceux de Dorgan et de Ménard la placent au 11 de mars. Trithême rapporte dans la chronique d'Hirsau, sur l'année 955, que l'immortalité glorieuse d'Eberhard se révéla par quantité de miracles.

Les plus célèbres disciples de saint Eberhard furent Adelric, Thietland et Grégoire, qui tous les trois arrivèrent par la suite à la dignité d'abbé.

CHAPITRE VII.

(Même époque.)

Saint Adelric.

On ne connaît guère de lui qu'une chose, mais c'est la meilleure de toutes, sa sainteté. Fils de Bourcard Ier, duc de Souabe, et de la princesse Régulinde, Adelric abandonna tous les avantages de sa position pour se retirer dans la solitude. Il alla donc se confiner dans une petite île du lac de Zurich à Ufnaw, où il vécut dans la contemplation de Dieu et l'abnégation de soi-même, ces deux grands *pivots* de la philosophie religieuse. Sa candeur parut être agréable à Dieu qui lui donna des marques merveilleuses de sa protection dans une circonstance particulière. Le lac était depuis plusieurs jours agité par un vent impétueux qui ne permettait pas à Adelric de quitter son île et d'aller faire provision de vivres; il allait vraiment périr d'inanition, quand un ange lui apparut et lui donna du pain et du vin.

Adelric était trop voisin d'Einsidlen pour ne pas associer le bonheur de sa vie contemplative à celle des disciples de saint Meinrad. Son noviciat monastique se trouvant ainsi tout accompli, il n'eut qu'à se présenter au monastère de la Forêt-Sombre, et prononcer ses vœux entre les mains de saint Eberhard. Ce fut bientôt un des moines les plus parfaits. On lui confia la charge de trésorier (custos thesauri) de l'église des ermites : c'est en mémoire de cette charge que les peintres et les statuaires le représentent toujours tenant un trousseau de clefs. Il l'occupa jusqu'à l'époque

de la mort de la princesse sa mère. Il obtint alors de Grégoire, son abbé, la permission de retourner aux lieux où reposaient les cendres de sa mère, à l'île d'Ufnaw; il y passa vingt ans dans l'exercice de toutes les vertus et dans un immuable recueillement : enfin en 994 il mourut le jour de la fête de saint Michel, comme il en avait eu la révélation.

On dit que saint Adelric avait opéré beaucoup de miracles pendant sa vie, mais ils se multiplièrent tellement après sa mort, qu'au douzième siècle, le cardinal Théodewin, légat d'Innocent II en Allemagne, ordonna une enquête sur ces faits éclatants, et cette enquête amena la canonisation d'Adelric en 1114 : sa fête se célébra la même année, et l'abbé Wernher, peu de temps après, plaça un autel sous la protection de saint Adelric. Cet autel a été renouvelé et consacré en 1372 par Jehan, suffragant de l'évêque de Constance. C'est sur le même autel que fut placé, par ordre du cardinal Théodewin, le chef sacré du corps d'Adelric, qui reposait dans un souterrain de l'île. Vers 1663, toutes ses reliques furent transportées dans la sainte chapelle des ermites. On a pourtant conservé son cénotaphe dans l'église Saint-Pierre d'Ufnaw; il est placé devant l'autel. On voit sur les murs latéraux son portrait en pied, ainsi que celui de sa mère, peints à fresque : Adelric est en habit de chœur, et le costume de Régulinde rappelle à la fois son rang élevé et sa vocation religieuse.

Il y aurait encore sur la vie de saint Adelric quelques détails, mais de peu d'importance. Voyez Murer (Helvetia sancta), Bucelin (Ménolog. Bénédict.), les Bollandistes (29 septembre), Mabillon (t. III Annal. Bénédict.), enfin d'Achery (t. VII. Act. ss. ord. s. Bénéd.).

CHAPITRE VIII.

(Même époque.)

Sainte Régulinde mère de saint Adelric.

On ignore la date de sa naissance, mais la noblesse de cette naissance n'est guère douteuse d'après les alliances de la princesse. Elle fut d'abord mariée à Bourcard Ier, duc d'Allemagne, père de saint Adelric et de Bourcard II. Elle épousa en secondes noces Hermann II, duc d'Allemagne. Les archives des ermites rapportent que le ciel, voulant purifier la vertu de Régulinde, s'en prit à sa beauté qui était grande; elle endura longtemps les humiliantes douleurs d'une lèpre. Obligée de se séquestrer du monde, elle eut tout le loisir de méditer sur le néant de ses gloires, et bientôt, mettant à profit ses méditations, Régulinde voulut quitter un état qui divisait ses affections entre le ciel et la terre. Veuve pour la seconde fois en 948, et jeune encore, elle fit vœu de chasteté, et se retira donc à l'île d'Ufnaw, où elle fit bâtir une chapelle sous le patronage de saint Martin, puis l'église qu'elle dédia au premier des apôtres; elle dota ces deux édifices de tout ce qu'elle possédait dans l'île, et après avoir passé là vingt-cinq années toutes de piété et de patience, elle rendit son âme à Dieu vers l'an 973. L'église d'Ufnaw servit longtemps à une communauté de femmes, parmi lesquelles on présume que sainte Régulinde s'exerçait à la vie monastique. Une porte murée qui se voit encore à la partie supérieure du mur de l'église exposé au midi, est précisément celle du chœur des religieuses. L'église de saint

Pierre d'Ufnaw, fut longtemps aussi la paroisse des gens de Pfeffikon et de Freyembak : elle ne fut délaissée que du moment où l'on eut bâti l'église de ce dernier village.

Les pieuses libéralités de la princesse Régulinde lui ont acquis une place distinguée parmi les bienfaiteurs de l'ermitage; car dès l'année 960 elle avait donné à cette abbaye les biens qu'elle possédait à Steven, Kaltbrunnen et Lindenau de concert avec son fils Bourcard, quatrième duc d'Allemagne. Cette donation fut confirmée par Othon-le-Grand dans un diplôme donné à Saint-Gall, l'an 972. Enfin à la mort de Régulinde, l'abbé d'Einsidlen se trouva être institué son légataire universel. Sa canonisation, dont aucun des modernes chroniqueurs ne donne la date, paraît avoir eu lieu en même temps que celle de son fils.

CHAPITRE IX.

(Année 958.)

Thietland, deuxième abbé.

Thietland était frère de Bourcard 1er, duc de Souabe. Un beau jour de l'année 945, il s'éveilla plus dégoûté que jamais des frivolités de ce monde, assembla ses collatéraux, leur fit de son vivant une ample curée de ses biens, puis alla s'ensevelir chez les ermites de la Forêt-Sombre. Là il fit preuve de tant de sainteté, qu'Eberhard le prit pour son coadjuteur dans la charge d'abbé. A la mort d'Eberhard, en 958, les religieux l'élurent pour lui succéder.

A la même époque l'empereur Othon donna au monastère le territoire d'Echenz en Thurgovie, où les bénédictins d'Einsidlen possèdent encore le castel de Freudenfels. En 961, le même empereur confirma pour toujours au couvent le privilége de libre élection abbatiale; et la même année le duc de Souabe fit encore la donation d'Esslengen et de Ménidorf, deux villages du canton de Zurich.

Thietland, animé de l'esprit des Pères de l'Eglise, occupa ses trop courts loisirs à commenter les Ecritures et spécialement les lettres de saint Paul. Il mourut de la mort des bienheureux, en l'année 963, la sixième de son gouvernement.

CHAPITRE X.

(Année 960-996.)

Grégoire, troisième abbé, et premier prince du Saint-Empire.

Les écrivains qui avaient connaissance des titres renfermés dans la bibliothèque de l'abbaye avant l'incendie de 1577, disent Grégoire fils d'Edouard, prince royal d'Angleterre. Mabillon, qui ne retrouve aucune circonstance de la vie de cet abbé rattachée à celle des enfants d'Edouard, se contente de dire qu'il était issu du sang royal. Enfin dans l'histoire de saint Wolfgang, et dans une note du XIIIe siècle, attachée au manuscrit d'Hermann Contract, Grégoire est qualifié de *Nobilissimus*, titre alors réservé aux princes de sang royal.

Les exigences de sa famille l'ayant forcé à se marier, Grégoire exploita cette nécessité au profit de la philosophie chrétienne. Ce fut donc un mariage tout angélique, comme en feraient deux êtres de nature supérieure, qui ne s'allieraient point par les raisons du sang et de la chair, mais seulement pour confondre leurs deux âmes en une seule, et en un seul amour leurs mutuels désirs de servir le ciel et de faire du bien aux hommes. Néanmoins comme le monde n'est pas trop à la hauteur de ces vues là, et que les distractions de ce même monde gênaient leurs pas dans une si noble carrière; après s'être bien compris l'un l'autre, et s'être promis de se revoir dans les cieux, ils se séparèrent sans avoir enfreint leur vœu secret de virginité, et s'enfermèrent tous les deux dans un cloître. Eh bien, là encore Grégoire ne trouvait pas tout ce qu'il

aurait désiré, tant il était difficile en fait de perfection. Mais Dieu qui lui tenait compte de ses moindres pensées, lui révéla par trois fois que les solitudes de la Forêt-Sombre pouvaient seules réaliser ses désirs.

Grégoire quitta son couvent du Mont-Célie, et, guidé par une main céleste, il arriva aux ermites en 949. Saint Eberhard qui en était abbé le reçut à bras ouverts, et la suite de la vie de Grégoire prouve qu'il était digne des espérances d'Eberhard. En 960, sa réputation de sainteté fut si complète, que ses frères le portèrent au siége abbatial comme étant le seul capable de succéder à saint Eberhard; l'empereur Othon-le-Grand lui expédia un diplôme dont le texte parlait de Grégoire comme d'un homme accompli, riche de toutes les perfections.

Ce prince croyait alors récompenser la sainteté sur la terre en l'associant à son fardeau de grandeurs terrestres. Grégoire fut donc par lui créé prince du Saint-Empire, et ce titre fut dès-lors attaché à perpétuité à la dignité d'abbé d'Einsidlen, avec tous les droits qui en dépendent, tels que fiefs et régales, priviléges, exemptions, etc. En 965, l'empereur vint à Einsidlen, avec l'impératrice Adélaïde, visiter le sanctuaire ainsi que leur parent, *le saint abbé Grégoire*, dit Hartman. Depuis ce moment la princesse conçut une admiration grande pour tout le monastère, et ne cessa de solliciter pour lui les bonnes grâces du monarque son époux.

Les deux princes du nom d'Othon, qui succédèrent au grand empereur, ne furent pas moins généreux envers Grégoire et ses religieux. Ils confirmèrent les droits seigneuriaux de l'abbaye et en ajoutèrent d'autres encore. Aussi l'abbaye d'Einsidlen, qui tenait à peu près toutes ses propriétés d'Othon 1er, le regarda comme son principal fondateur et lui consacra un anniversaire qui se célébrait

le 8 mai. Ces donations des princes et des simples citoyens ont suscité bien des envieux aux monastères, et pourtant elles avaient pour principe le bon sens, la raison : comment veut-on que des hommes consacrés entièrement à l'apostolat de l'éducation publique puissent acquérir par leur industrie les fonds nécessaires à leur entretien et aux pompes du culte de Dieu! C'est une chose impossible à moins qu'ils ne doublent le prix des soins qu'ils donnent à l'éducation, et que par conséquent ils ne fassent que celle des gens assez fortunés pour les payer. Alors le peuple en serait exclus; et telle n'est point l'intention des corps religieux enseignants. Voilà cependant où l'on en viendrait en s'opposant aux fondations pieuses. Mais par le principe contraire, en défendant ces fondations contre l'avarice de certains politiques, on multipliera les moyens d'instruction pour toutes les classes, et elle en deviendra meilleure, puisqu'elle sera répandue par des gens de dévouement et de sacrifice, qui n'ont d'autre famille que leurs élèves, d'autres intérêts que ceux de la morale et de la science. Et c'est pourquoi, de nos jours encore, les chefs de famille les moins religieux et les moins *monarchiques*, comme on dit, envoient leurs fils aux maisons religieuses, sûrs qu'ils sont d'y rencontrer une éducation essentielle et *à bon marché*.

Quant à l'abbé Grégoire, qui ne nous en voudra point de cette apparente digression, débarrassé des soucis et des besoins matériels de la vie, il apprit à ses religieux à rendre leur corps serviteur fidèle de leur âme. Parmi ses frères les plus distingués pour la régularité et la tenue sévère, se trouvaient saint Wolfgang et les deux fils de saint Gérold, Counon et Ulric. Lorsque Gebhard, évêque de Constance, entreprit de répandre dans son diocèse le bienfait de la vie contemplative et studieuse, il ne voulut

pas d'autres religieux pour commencer sa fondation, que des religieux d'Einsidlen. Ces dignes élèves de Grégoire vécurent à Petershausen, dans un état de perfection tel que l'abbaye d'Einsidlen, sur qui leur gloire devait nécessairement rejaillir, fut chargée trois fois de suite, depuis la fondation, de leur envoyer un abbé de son choix. Ces abbés furent Walther, Sigefroy et Adelbert.

Enfin après avoir épuré son cœur et son esprit pendant cinquante années de solitude religieuse, et avoir tenu dignement le sceptre abbatial pendant trente-six ans, Grégoire mourut plein de jours et de mérites l'an 996. Wirand son successeur lui a consacré cette épitaphe :

Abbas Gregorius laudum splendore coruscus
Flos Anglæ stirpis præcipuus meritis,
Idibus in senis animam reddendo novembris,
Spiritui cœlos ossibus hunc tumulum
Promeruit, digna factis mercede repensa.
Nunc fruitur summo lætus ovansque bono.
Creditur Angelicis Psyche subvecta ministris
Gregorii patris sedibus æthereis.

CHAPITRE XI.

(Même année.)

Saint Wolfgang.

Quoique cet homme remarquable n'ait pas été abbé d'Einsidlen, l'abbaye réclame sa mémoire comme une de ses richesses. Il était fils du comte de Pfulingen, et de la comtesse de Veringen. Sa noble mère le portait encore dans son sein, lorsqu'une nuit, au milieu de son sommeil et d'un rêve qu'elle prit pour un heureux présage, elle se vit radieuse et portant sur son cœur une étoile. C'était sans doute l'astre qui devait présider à toutes les phases de la vie de son fils. La plupart des jeunes nobles de l'époque étant d'une ignorance exemplaire, et la science comme la raison résidant à peu près tout entière dans la société ecclésiastique, Wolfgang voulut être de ceux qui guidaient le mouvement intellectuel. Il laissa donc parents et amis s'endormir dans le statuquo de la vanité et de l'ignorance, et s'enferma à Reichenau, où il fit de brillantes études. L'exemple de l'abbé Grégoire acheva de déconsidérer aux yeux de Wolfgang tout autre vie que la vie studieuse d'un moine; il prit l'habit à Einsidlen. Il devint bientôt doyen de l'abbaye; mais quelque distingué qu'il se montrât dans ses fonctions, il se sentit plus d'ardeur qu'il n'en fallait dans la solitude; aussi se fit-il donner une mission en Bohème et en Hongrie dont il voulait aller, au péril de sa vie, catéchiser les habitants encore barbares.

En peu de temps il en convertit jusqu'à cinq mille. De-

là il passa en Bavière, où il fut reçu par Piligrin, évêque de Passaw, avec la vénération que méritait un véritable apôtre. Plus tard, en 972, il fut fait évêque de Ratisbonne, et malgré ses refus, il fallut bien qu'il acceptât, parce que de pareils choix sont rares. Mais il garda toujours l'habit et la règle monastique, sans imposer pour cela aucune rigueur à son clergé. Au bout de vingt-deux ans d'épiscopat, sentant ses forces décliner, et plein de l'idée de sa mort prochaine, il se fit conduire à Pupingen dans la chapelle de saint Othmar, où il mourut quelques minutes après; c'était en 994. Le pape Urbain VIII, ayant fait dresser un compte exact des faveurs obtenues par sa médiation, a placé sa mémoire parmi celle des saints, et l'a honoré d'un office particulier dans le bréviaire romain.

CHAPITRE XII.

(Règne de Grégoire.)

Saint Gérold, et ses deux fils Counon et Ulric.

La vie de Gérold a été d'abord écrite par Albert de Bonstetten, vers l'an 1504, aux instances d'Ernest et d'Albrecht, ducs de Saxe, qui y firent placer le sceau de l'état. Le savant Papenbroch la remit en lumière en la débarrassant de mille détails obscurs; enfin Mabillon l'a enrichie de notes précieuses.

Gérold, qu'on a cru descendant d'une famille noble des Grisons, est réellement issu de la maison de Saxe. Tout duc de Saxe qu'il était, il trouva le monde si petit en comparaison de la science et de la religion, qu'il résolut pour les étudier à son gré de mener la vie d'anachorète. Confiant donc le soin de sa famille à la Providence qui l'avait abondamment pourvue de biens et de dignités, il fit un petit paquet de livres et de hardes; puis débutant par un grand acte d'humilité, il chargea sa personne et ses effets sur le dos d'un pauvre âne, et prit le chemin du désert jusqu'à ce qu'il plût à sa monture de s'arrêter.

L'âne arrivé aux environs de Feldkirck, dans le Walgau, enfila les sentiers d'une vaste forêt où serpentait la rivière de Lutz. Là, parmi les rochers et les broussailles, en un lieu défendu par mille obstacles de la nature, l'âne plia les genoux sans vouloir ni pouvoir pousser plus loin, quelles que fussent d'ailleurs les intentions de son maître. Gérold, qui voyait partout la Providence, prit la nécessité pour un de ses ordres, et sans perdre de temps, se mit à

construire une cabane, bien convaincu que personne ne viendrait l'y troubler. Mais les diamants ne brillent-ils pas dans l'ombre !

Quelques années plus tard, Othon, comte de Jagberg, fit une partie de chasse dans la forêt où Gérold s'était caché, et suivant la piste d'un ours que ses chiens poussaient à grands cris, il arriva droit à la cabane de Gérold aux pieds duquel il vit, à sa grande surprise, l'ours tapis comme un animal familier. Ce fait du pouvoir de l'homme sur les animaux par les seuls moyens de l'esprit, se retrouve dans les imaginations les plus brillantes de l'antiquité; nous le voyons se réaliser dans l'histoire des hommes perfectionnés par le christianisme, surtout dans celle de nos martyrs. Aux yeux du comte de Jagberg, ce même fait devait révéler aussitôt le caractère sacré de Gérold.

Quand le noble chasseur eut reconnu en face de qui il se trouvait, il se jeta dans les bras de Gérold en lui disant quelle était sa joie, et lui prodiguant ses offres de service; malgré les refus du saint homme, il lui déclara que la forêt, ainsi qu'une autre qui lui était contigüe, seraient desormais à Gérold, et que son serviteur, le comte de Jagberg, allait lui faire construire une chapelle et une maison de retraite pour tous ceux qui voudraient venir se ranger sous sa crosse. La légende, qui n'oublie personne, ajoute encore quelques mots sur l'ours, dont le rôle n'est certes pas à déprécier; mais la foi de ce temps-ci n'est-elle pas trop faible pour la robuste poésie du moyen-âge? Tant pis pour ce temps-ci. L'ours était comme un chien fidèle à qui son maître donnait à porter entre ses dents blanches le bois et le fer dont il avait besoin pour construire sa cabane, et le panier dans lequel il allait quelquefois chercher toute chose au loin.

L'aventure du comte de Jagberg fit du bruit dans le monde.

Les princes Counon et Ulric accoururent du fond de la Saxe pour embrasser les genoux de leur père qu'ils croyaient à jamais perdu. Quand ils virent cet auguste visage que l'austérité monastique avait sillonné de rides, ils se sentirent pénétrés d'un profond dégoût pour leur propre vie, si pleine jusqu'alors de frivoles plaisirs : le ciel leur apparut au-delà de la terre, et ils résolurent d'y arriver. Abjurant donc leurs grandeurs en ce monde, ils allèrent à Einsidlen demander l'habit de saint Benoît; et leur père, qui s'estimait heureux de leur avoir donné une seconde fois la vie en leur inspirant une des pensées les plus sublimes de la religion, vint lui-même à Einsidlen faire au monastère hommage de la forêt qu'il tenait du comte de Jagberg.

A peine de retour en sa retraite, il mourut comme un juste vers la fin du X^e^ siècle. Ses fils, honorant jusqu'à sa dépouille mortelle, l'ensevelirent dans la chapelle de son ermitage, et le bruit de ses vertus se répandant comme celui de sa mort, on vint de tous côtés prier sur son tombeau. Plusieurs y ont gagné des faveurs précieuses.

Les deux princes Ulric et Counon, modèles de vie simple et méthodique, moururent dignes fils d'un tel père; l'un revêtu de la charge de doyen, l'autre de celle de trésorier. Leurs restes furent réunis à ceux de saint Gérold, comme leur âme a dû rejoindre la sienne dans la sainte demeure.

CHAPITRE XIII.

(Année 996-1026.)

Wirand, quatrième abbé et deuxième prince du Saint-Empire.

Quand l'abbaye des ermites eut prit l'essor que lui avaient inspiré ses premiers maîtres, elle devint à son tour le rendez-vous de la jeune noblesse qui ne voulait pas seulement tenir ses titres de la bravoure de ses ancêtres, mais de son propre mérite, et surtout des lumières de la science et de l'esprit. Wirand, comte de Wandelbourg, était là étudiant, mais étudiant distingué tout d'abord, par d'incroyables progrès dans les arts et la poésie. Puis il appliqua sa capacité à des sciences plus graves et plus positives, et devint tellement fort en théologie comme dans la science des affaires administratives, qu'à la mort de Grégoire, sa foi étant mise en balance avec ses talents, on le nomma abbé.

Les empereurs d'Allemagne, qui avaient intérêt à ce que les écoles où se formait la noblesse fussent dignes de la religion qui les avait instituées, avaient continuellement l'œil sur l'abbaye des ermites : ils y gagnaient d'admirables exemples de piété et de savoir. Wirand se concilia l'estime et presque l'amitié d'Othon III, puis celle de l'empereur Henri, qui devait se connaître en mérite, puisque plus tard il fut mis lui-même au rang des saints.

L'abbaye doit à ces deux princes quelques libéralités spéciales. L'an 998, Othon envoya de Rome à Wirand des lettres patentes qui le mettaient en possession de

Blishofen, dans le pays de Willisgau. En 1004, l'empereur Henri, qui était alors à Zurich, lui donna quelques terres dans le Brisgau; et peu après, en 1018, il confirma l'abbaye dans toutes ses possessions par un diplôme solennel. Enfin la même année, partant pour l'Italie, et passant par Zurich, il lui accorda toutes les terres et forêts que l'on voit à l'entour de l'abbaye. L'empereur Conrad y ajouta en 1025 quelques terres près de Steinbrum, dans le Suntgaw. Outre cela il était échu à Wirand lui-même un héritage considérable dont il donna la propriété à son abbaye, en laissant néanmoins la haute juridiction sur les vassaux de ces terres là à ses frères, comtes de Rapperswill, protecteurs d'Einsidlen.

Il ne faut pas croire que ses soins pour assurer le pain quotidien à sa maison absorbassent Wirand aux dépens de la discipline monastique : elle était par lui maintenue et perfectionnée avec un tel art, que toutes les abbayes voisines lui demandaient quelques-uns de ses disciples pour se gouverner d'après sa politique. Après avoir régné avec sagesse et fermeté pendant trente années sur son abbaye, ce petit royaume dont chaque sujet pouvait presque rivaliser avec son abbé de perfections et de talents; il sentit plus que jamais le désir de l'éternité, et la mort vint à son secours l'an 1026.

Embrice, successeur de Wirand, a fait mettre sur sa tombe ces vers qui n'ont d'autre mérite que d'être un monument historique :

Abba Wirand tumbam sacris ditat ossibus istam.
Sanguine sat celsus, moribus æthereus,
Ingenio clarus, mitis, pius atque benigmus,
Indeque percelebris regibus et populis.
Sexties hic quinis Heremi pater extitit annis,
Valde sibi durus, discipulis placidus.
Idibus ast ternis februi sustollitur astris;
Nunc Sabaoth Domino pangit hosanna polo.

CHAPITRE XIV.

(Même temps.)

Otker, religieux d'Einsidlen, abbé de Disentis.

Otker, comte de Wandelbourg, et frère de l'abbé prince Wirand, entra au monastère des ermites pendant que Grégoire y présidait. Les religieux de Disentis le demandèrent pour succéder à leur abbé Erkenbert. Les commencements du règne d'Otker furent heureux; mais il voulut jouer un rôle politique, et allier les passions humaines à ce détachement des choses de ce monde, qui fait partie essentielle des vœux monastiques; et il s'en trouva mal. L'empereur Henri, contre lequel Otker s'était prononcé en faveur d'Hermann, duc d'Allemagne et des Grisons, lui déclara un juste ressentiment et retira à son monastère tous les priviléges émanés de l'empire, puis l'incorpora à la mense de l'évêque de Brescia. Toutes ces traverses hâtèrent la mort d'Otker : elle arriva le 25 mai 1012.

CHAPITRE XV.

(Même temps.)

Saint Adelgott, religieux d'Einsidlen, abbé de Disentis.

Otker étant mort, Disentis s'adressa encore à Einsidlen pour lui nommer un successeur : ce fut Adelgott. On ignore sa naissance ; mais qu'importe souvent le nom des aïeux d'un chrétien? ses titres ne remontent-ils pas au ciel? On ne désigne Adelgott dans l'histoire que sous la qualification de saint : il peut se passer de toutes les autres, et celle-là répond de la manière dont il gouverna son abbaye pendant dix-neuf ans, au bout desquels il mourut, en 1031.

Il ne reste de monument à son histoire que le Traité des hommes illustres de Disentis, plus, l'épitaphe du saint : mais nous avons déjà donné assez d'échantillons de cette poésie latine toute de convention et sans grand intérêt. Quant aux érudits qui nous en voudraient pour la moindre suppression, ils trouveront à la fin du volume de quoi les satisfaire.

Pendant le règne de Wirand, dom Gebené fut encore demandé à Einsidlen pour gouverner l'abbaye de Favière.

Everard, autre religieux d'Einsidlen, élevé sur le siége abbatial de Kempten, fut ensuite appelé à l'évêché de Coire.

CHAPITRE XVI.

(1026-1051.)

Embrice, cinquième abbé et troisième prince.

Embrice, baron d'Abensberg, et fils de ce fameux Babon qui de deux lits eut quarante enfants, savoir trente-deux fils et huit filles, tous vivants autour de lui.

Aventin rapporte que ce père favorisé des cieux, s'étant présenté à l'empereur Henri avec ses trente-deux fils dont il s'était fait une brillante escorte, l'empereur surpris et à la fois touché de ce spectacle, dit à Babon qu'il se chargeait de leur fortune à tous.

De ces nombreux frères qui tous ont joué dans le monde un rôle plus ou moins important, le plus illustre fut celui qui s'était condamné à l'obscurité profonde de l'état clérical, Embrice, devenu plus tard chanoine de Freidingen. Mais le canonicat ne lui semblant pas assez en harmonie avec la mission toute de sacrifices du prêtre chrétien, il se débarrassa de cette charge et s'enferma aux ermites, bien décidé à marcher au premier rang dans les voies de la pénitence et de la doctrine. En 1026, les religieux le voulurent pour abbé, et sa conduite a bien prouvé en faveur de ce choix.

Lorsqu'en 1029 un incendie réduisit en cendres la grande église et tout le monastère, Embrice se multiplia pour obtenir de la charité publique les moyens d'abriter de nouveau ses frères. Et d'abord Eppon, noble homme de Stetten, qui occupait une charge à l'abbaye, convaincu d'avoir occasioné l'incendie par sa négligence, fit hom-

mage à l'abbaye de quelques-unes de ses terres de Stetten.

Les cellules furent bientôt rebâties. Quant à la grande église, on en a jeté les fondements en 1031, et fait la consécration en 1039.

C'est de cette année là que date la translation des reliques de saint Meinrad qui reposaient encore à Reichenau. Pendant plus d'un siècle ces restes sacrés avaient été refusés à l'abbaye, et cependant, disaient avec raison les religieux d'Einsidlen, saint Meinrad a fait ici une retraite de vingt-six ans; il y a souffert le martyre; c'est notre fondateur, notre glorieux ancêtre! Il fallut que la guerre et la maladie faisant invasion dans les solitudes de Reichenau, les religieux de cette abbaye crussent à la vengeance céleste, sans quoi ils n'auraient jamais accédé aux vœux si équitables de leurs frères d'Einsidlen. Alors il y eut un convoi magnifique dont les populations entières firent partie, et les reliques une fois introduites sous les voûtes de la grande église, on fit sa consécration.

Embrice obtint en 1027 de l'empereur Conrad, et en 1040 de Henri III, la confirmation de toutes les propriétés, droits et priviléges anciens et nouveaux d'Einsidlen. Dans les moments les plus scabreux de son règne, ceux où l'abbaye semblait désorganisée par la ruine des habitations, Embrice n'avait pas perdu de vue un seul instant la discipline monastique, et il savait la faire observer de loin comme de près sur tous les points où il avait disséminé ses religieux; de sorte qu'une fois rassemblés sous ses ailes ils n'eurent aucune peine à reprendre les travaux prescrits par la Règle; pour eux ce ne fut que les continuer. Il forma ainsi des hommes vraiment forts et capables de diriger les affaires les plus difficiles, comme on le verra plus tard. C'est sous le règne d'Embrice qu'a été bâtie

la chapelle de saint Gengoulfe en Bruel, au nord du monastère; Everhard, évêque de Constance, en fit la dédicace.

Embrice mourut le 13 février 1051, la 26e année de son gouvernement.

CHAPITRE XVII.

(Même temps.)

Fondation de l'abbaye princière de Muri.

Sous le règne d'Embrice, Radeboton, fils de Kanselin, comte d'Altenbourg, résolut de bâtir un monastère en un lieu dit de Murlong, à cause d'anciennes murailles dont on voyait encore les vestiges. Il tenait cette idée de son épouse, Ita ou Ida, sœur de Thierri, duc de Lorraine, de Counon, comte de Reinfelden, et de Wernhair, évêque de Strasbourg. Le prince s'adressa donc à Embrice pour lui choisir un architecte parmi ses savants religieux. L'abbé envoya Reginbold aidé de quelques frères, le créant en même temps prevôt de la nouvelle abbaye, et lui fournissant des meubles, des livres et des ornements sacrés.

L'affaire allant à bien, Reginbold s'apprêtait à faire la dédicace des lieux, quand il mourut le 15 juillet. Il eut pour successeur Bourcard de Gossau, autre religieux d'Einsidlen, également digne d'éloges. Il acheva l'édifice de Muri et fut sacré premier abbé. Au bout de sept ans il mourut, laissant à l'abbaye plusieurs fondations pieuses et la mémoire de ses vertus.

CHAPITRE XVIII.

(Même temps.)

Warman et Rumold religieux d'Einsidlen, évêques de Constance.

Warman, baron de Bonstetten, ou, selon d'autres, comte de Kibourg et Dillingen, se fit religieux à Einsidlen. Il ne quitta sa cellule que pour le siége épiscopal de Constance en 1026. De là il pouvait et voulut protéger l'abbaye de Muri; ce lui fut d'autant plus facile que l'empereur Conrad honorait Warman de sa faveur; trésor dangereux pour tout autre qu'un saint. Il mourut au bout de huit ans d'épiscopat, emportant dans la tombe au moins autant de vertus que s'il eût vécu de longues années.

Son frère Everhard lui succéda sur le siége de Constance. On ne sait pas exactement s'il avait été à l'école d'Einsidlen; le fait est qu'il y vint consacrer la chapelle de saint Gengoulfe. Il mourut à Rome où il avait accompagné l'empereur Henri; ce fut la veille de Noël, l'an 1046.

Thierri vint après, qui transmit au bout de quatre ans l'épiscopat à Rumold, l'an 1051.

Rumold avait été d'abord prevôt à Goslar, puis religieux d'Einsidlen. C'est à lui, à ce qu'on suppose, que furent adressés deux brefs d'Alexandre II. Sous son règne encore eut lieu la trop fameuse controverse de Norbert abbé de Saint-Gall, au sujet de sa juridiction. Cette querelle se termina par une guerre, et il fallut que le duc Rodolphe l'arrêtât de son bras séculier, donnant ainsi une leçon de

paix au ministre d'un Dieu de paix. Rumold, bien éloigné de donner prise à de semblables critiques, mourut comme il devait en odeur de sainteté après dix-huit ans de charge, l'année 1069.

CHAPITRE XIX.

(Même temps.)

Hartmann de Planaterra, religieux d'Einsidlen, abbé de Favière, puis évêque de Coire.

Vers l'an 1000 florissait Hartmann, fils de Gérard, baron de Planaterra. C'est à lui que l'abbaye des ermites doit quelques terres à Waagen et à Eschlibach. Il avait pris l'habit dans cette noble abbaye, et s'était élevé par ses qualités rares à la charge de doyen. Il fut ensuite demandé pour Favière, sous le règne de Wirand, et comprit ses devoirs d'une façon si parfaite et pourtant si éclatante, qu'on le choisit pour être évêque de Coire. Entre autres souvenirs dont il honora l'abbaye d'Einsidlen pendant son épiscopat, on cite le chef tout enchâssé de saint Just, jeune martyr et patron de l'abbaye. Hartmann mourut en 1039.

CHAPITRE XX.

(1052-1063.)

Hermann, premier du nom, sixième abbé et quatrième prince du Saint-Empire.

De toute sa généalogie on sait seulement qu'il était par sa succession aux droits paternels comte de Kibourg et de Wintherthour, que sa mère s'appelait Immengarde, et que ses deux frères Albert et Luidolf étaient comtes du même titre que lui. On le fit abbé en 1052; il en remplit la charge jusqu'en 1055. Ce fut le pape Léon IX, duc de Brunswik, et par conséquent son parent, qui lui donna la permission d'user dans ses fonctions de la mitre et des autres ornements pontificaux. En 1064, il obtint de l'empereur Henri pour ses vassaux et ses domestiques les mêmes prérogatives que celles des vassaux de Saint-Gall, voulant améliorer ainsi le sort de ses peuples.

Il mourut l'année suivante, après un règne d'environ treize ans.

CHAPITRE XXI.

(1065-1070.)

Henri, premier du nom, septième abbé, sixième prince.

Aussitôt après la mort d'Hermann, Henri, comte de Lupfen et landgrave de Stuelingen, fut élu à sa place. Bucelin, dans sa chronique de Constance, parle de la piété à toute épreuve de l'abbé Henri. Il fallait que l'on fût bien sûr de sa probité pour lui confier le soin de former à son choix une colonie de religieux destinée à rétablir le monastère d'Hirsau. Henri, comme religieux, était pris pour modèle; comme abbé, on chérissait son commandement honnête et son humeur débonnaire. Un beau jour il se démit de sa charge pour raison de dévotion, disant qu'il se trouvait obligé, dans l'exercice de cette charge, de penser plutôt au salut des autres qu'au sien. En 1070, son âme remonta parmi les anges d'où elle était venue.

CHAPITRE XXII.

(Même temps)

Frédéric, abbé d'Hirsau. — Rétablissement de cette abbaye.

Hirsau était abandonné depuis cinquante ans, et ce n'étaient plus que ruines et désert, lorsque le pape Léon XI écrivit à Adelbert, comte de Calwé, savant docteur en droit canon, et attaché naguère au couvent d'Hirsau, en qualité d'avocat. Le pape lui faisait sentir l'incurie des gens qui oubliaient ainsi un des établissements monastiques qui avaient rendu le plus de services à son époque. La comtesse de Calwé, joignant ses propres instances à celles du Saint Père, Adelbert fit des démarches, et obtint d'Einsidlen douze frères qui furent placés à Hirsau sous la conduite de Frédéric, en 1065. Wiltrude, la pieuse comtesse dont nous venons de parler, se chargea de leur réception qui fut brillante, comme on le pense bien; du reste l'abbé Frédéric était d'autant mieux en état d'apprécier les manières et la conduite d'une femme aussi distinguée, qu'il était lui-même issu d'une noble famille de Souabe.

Dès l'époque de son noviciat aux ermites, tout le couvent le tenait pour un saint. Aussitôt arrivé à Hirsau, il s'occupa de rétablir complétement l'édifice, et fut puissamment secondé par Wiltrude et le comte son époux; mais surtout il tâcha d'orner son monastère d'un trésor de vertus, dont lui le premier donnait l'exemple à ses frères.

Qui croirait que cet homme simple et austère de mœurs,

n'ayant d'autre ambition que celle de dominer les vices de son siècle par l'ascendant de la pureté monastique, trouva assez d'envieux pour le faire déposer, puis envoyer en exil? Les haines contre le clergé sont de tous les temps, il faut se résigner à le croire. Frédéric mourut loin des siens, martyr et doublement saint.

A la gloire de l'abbaye d'Hirsau, il faut dire que l'abbé Guillaume, nommé du vivant de Frédéric pour le remplacer, ne voulut lui succéder en titre qu'après sa mort, refusant ainsi toute solidarité à son injuste persécution.

CHAPITRE XXIII.

(1070-1090.)

Selinger, huitième abbé, septième prince.

C'est un modèle de ces vocations fermes et prononcées qui, pour arriver à leur but, sont souvent forcées de passer d'un pôle à l'autre, du monde positif au monde moral, de la guerre perpétuelle à la paix infinie, de la vanité du siècle la plus indolente à l'humilité la plus gratuite et la plus active.

Selinger était officier supérieur de la cavalerie impériale; il se maria sans passions, comme on dit, et pour suivre l'exemple du vulgaire. Il eut de ce mariage trois fils. Jusque-là tout est pour le mieux dans le meilleur des statu-quo possible; mais un jour il se prit à réfléchir que la vie ne pouvait être un pareil état de somnolence universelle, une voie battue, où il fallait se laisser porter par le mouvement de la foule. Ayant fait part de ses idées à ses fils, qui étaient déjà fort à même de les comprendre, tous quatre prirent la route d'Einsidlen, où Selinger fit ses vœux solennels. Quant à Hedwige, sa généreuse épouse, elle aurait cru démentir son amour pour lui en apportant quelque entrave à son projet; pour lui donner toute confiance, elle prit elle-même le voile à l'abbaye princière de Zurich; elle en devint abbesse plus tard, quand Selinger était lui-même abbé d'Einsidlen en 1070. Les moines aimaient cet homme franc et décidé, faisant hommage à Dieu et à ses frères de toute la force de volonté dont il se sentait rempli. Selinger dont le détachement du monde s'était

certes manifesté d'une façon bien claire, fit don à son couvent des biens qu'il possédait à Ettiswil et autres lieux. La donation qui date de 1071 fut confirmée en 1073 par l'empereur Henri IV, ainsi que toutes les donations antérieures, priviléges, immunités, etc. Le diplôme de cet empereur a cela de remarquable, que l'abbaye est désignée pour la première fois sous le nom d'Einsidlen, ou des Ermites.

Au bout de vingt ans de charge, Selinger devenu caduc, et souffrant d'ailleurs beaucoup de ses anciennes blessures, se démit de ses fonctions : il désigna lui-même son successeur à ses confrères, sans prétendre leur en imposer le choix; c'était Rodolphe, comte de Rapperswil, alors protecteur du monastère. En 1099, neuf ans après avoir quitté la mitre, Selinger mourut entouré d'une vénération telle que la méritaient sa sagesse et son grand âge.

CHAPITRE XXIV.

(Même temps.)

Personnages remarquables sous l'administration de Selinger.

Entre autres religieux d'Einsidlen postulés pour diverses abbayes et prélatures, il faut, d'après Albert de Bonstetten, compter, 1° Everard, pour l'évêché de Côme en Lombardie; 2° Thierry de Roth, pour être abbé du monastère des saints Ulric et Afre; 3° Eric ou Erikon, pour le siége abbatial d'Ebersberg en Bavière; 4° Florat pour le siége abbatial de l'ancien couvent de Saint-George à Stein sur le Rhin, près de Constance; 5° enfin Bernard pour être prevôt à Saint-Blaise (de la *Forêt-Noire*).

Sous le même Selinger, les deux frères Counon et Luthold, comtes d'Acham, fondèrent la célèbre abbaye de Zuifalten en Souabe. Le premier abbé de ce monastère fut Notker ou Notger, qu'y avait envoyé saint Guillaume, abbé d'Hirsau. La *Gallia Christiana* parle de Notger comme d'un ancien religieux d'Einsidlen, et nos autres documents vantent ses vertus sociales. Un homme peut avoir *de la vertu* dans le sens général de ce mot; mais qu'il ait en outre *les vertus* nécessaires à la place qu'il occupe, voilà la perfection.

CHAPITRE XXV.

(1090-1101.)

Rodolphe, premier du nom, neuvième abbé, septième prince.

Ayant reçu le sceptre monacal des mains de Selinger en 1090, Rodolphe s'appliqua à maintenir au couvent la succession des principes de son prédécesseur. Puis, comte de Rapperswil qu'il était, il donna tous ses biens à l'abbaye, ayant soin d'en laisser la juridiction séculière à son frère : de là l'origine du droit de protection sur Einsidlen, conféré aux comtes de Rapperswil; le diplôme d'Henri IV, qui donne ce droit à Ulric, et qui date de 1114, qualifie le comte Ulric de Protecteur (schirmvogt).

Rodolphe ne survécut à son prédécesseur que deux ans. C'est grâce à lui que son neveu, autre Rodolphe, comte de Rapperswil, put bâtir la ville neuve ou le nouveau village de Rapperswil, en place du hameau d'Endingen, que ce comte tenait en fief de l'abbaye des ermites. L'abbé Rodolphe mourut en 1101.

CHAPITRE XXVI.

(Même époque.)

Fondation de Beinwil.

Cette abbaye célèbre fut bâtie sous l'invocation de saint Vincent le martyr, au pied d'une des montagnes du Jura, près du Lebersberg, dans l'espace des années 1083—91. Hartmann, qui en attribue la fondation aux comtes de Thierstein, la met en 1124; mais il a pris évidemment les donations de ces seigneurs pour la fondation même. Du reste, l'origine et les détails de cette fondation sont d'autant plus difficiles à déterminer, que l'abbaye étant demeurée déserte pendant le XVI^e^ siècle, tout s'y perdit, jusqu'aux titres authentiques de la fondation. Ce qu'on sait bien positivement, c'est que de son premier site, l'abbaye fut transférée à la frontière de Suisse, au lieu nommé *la Pierre* (en allemand Maria-Stein, à deux lieues de Bâle), et que dès lors Notre-Dame de la Pierre fut visitée comme un des plus beaux pèlerinages.

Les premiers fondateurs étaient Oudelard, comte de Ferrette et seigneur de Sohyrs ou Sogern; Nocher, comte de Frobourg; Ulric, comte d'Egisheim, et Bourcard, comte de Hasenbourg.

Le premier abbé fut Esso, religieux d'Hirsau, que saint Guillaume y avait député. Il faut que cet Esso ait été l'un des compagnons de saint Frédéric, envoyés d'Einsidlen à Hirsau; car il est constant par les plus vieilles histoires que les premiers habitants de Beinwil étaient de pieux frères d'Einsidlen: de plus les chartes de

Zwifalten disent que les compagnons de saint Frédéric devinrent fondateurs de divers monastères. C'est là une des causes pour lesquelles le magistrat de Soleure, au XVI^e^ siècle, s'adressa derechef à l'abbé des ermites et le pria d'envoyer une partie de ses religieux à Beinwil, afin de rétablir ce monastère ruiné.

Jusqu'à ce qu'une histoire de Beinwil soit publiée sur de nouveaux indices et d'après des garanties satisfaisantes, nous n'hésitons sur aucun des faits précités. Le manuscrit d'où ils sont extraits date de 1678; il a pour titre : *Wahrhafter Bericht..... Eines Gottshautz Beynwyler im Stein.*

CHAPITRE XXVII.

(1101-1122.)

Géron, dixième abbé, huitième prince.

A CETTE époque de troubles et de guerres intestines, il fallait à l'abbaye des ermites un homme de tête pour la défendre contre les atteintes du dehors. On élut pour abbé Géron, né comte de Frobourg, et frère de Louis, comte régnant, qui bientôt lui-même fit présent à l'abbaye de la terre de Slière, dans le comté de Bade.

Pendant le règne de Géron, règne fort honorable qui dura de 1101 à 1122, les bourgeois du canton de Schwitz intentèrent à l'abbaye un procès relativement aux limites des terres d'Einsidlen, qu'Othon avait données au couvent sans désigner ces limites. La décision rendue par l'empereur Henri, en 1114, fut fatale aux gens de Schwitz. Déjà en 1111, l'Empereur passant à Strasbourg avait confirmé Géron dans tous les priviléges et immunités de l'abbaye.

C'est vers le même temps que de fervents religieux imaginèrent ces affiliations du monde séculier aux faveurs spirituelles et aux règles de conduite du monde monastique, qui plus tard ont dégénéré en quelques pratiques, mais qui dans leur principe devaient produire au moins autant de foi et de morale parmi le peuple que les couvents eux-mêmes. Les confréries ou congrégations étaient de vrais monastères libres au milieu de la société qu'ils étaient obligés de perfectionner et combattre à la fois. Géron établit aussi par suite du même principe des rap-

ports intimes entre les couvents d'Einsidlen et de Gengenbach. Ce Géron, cet homme si saint, si utile aux intérêts de la religion, trouvait encore le temps de soigner les intérêts temporels de la contrée dont l'abbé d'Einsidlen était seigneur. Ce fut par ses ordres et d'après ses idées qu'un pauvre moine d'Einsidlen, doué d'une simplicité angélique et d'une égale rectitude de jugement, jeta ce pont sur la rivière de Sylle près du mont Etzel, à qui sa hardiesse à fait donner le nom de *Pont-du-Diable*. C'est près de ce pont qu'est né le célèbre médecin *Théophraste Paracelse*.

CHAPITRE XXVIII.

(Même époque.)

Fondation d'Engelberg.

Conrad, baron de Seldenburen, jeta en 1100 les fondements de cette abbaye sur une montagne du canton d'Underwald; c'est déjà aux ancêtres de Conrad que le grand couvent de saint Blaise doit sa naissance. Lui, non content de doter Engelberg de l'abandon de toutes ses richesses, y prononça ses vœux solennels entre les mains de saint Adelhelme, et y mourut.... assassiné; martyr de sa fermeté à maintenir la juste cause de son monastère.

Saint Adelhelme passe pour le premier abbé d'Engelberg; néanmoins il y a tant de mérites attachés à une vie comme la sienne, que plusieurs monastères se disputent l'honneur de l'avoir conduit à ce degré de sainteté....., avec la règle de saint Benoît. On sait qu'il fut postulé d'une autre abbaye pour présider à celle d'Engelberg, et l'on conjecture assez rationnellement que ce fut d'Einsidlen. *V. Tchudi, abb. Mur. in Ephemer.*

CHAPITRE XXIX.

(1122-1142.)

Wernher, premier du nom, onzième abbé et neuvième prince.

Wernher était fils d'Arnoul, comte de Lenzbourg, qui dota l'abbaye de la terre de Scheideck. Sa mère était une noble dame d'Altburon, nommée Cunza. Il fut élu abbé l'an 1122, et remplit dignement sa charge vingt-deux ans de suite. Les princes européens faisaient grand cas de ses lumières. Les empereurs Lothaire et Conrad, l'un en 1136 et l'autre en 1139, lui donnèrent confirmation de tous les droits et priviléges de son abbaye. En 1140, il obtint encore de Conrad la ratification des donations de Rumlang et de Rieden dont Einsidlen était redevable en partie à Everhard, comte de Baden, et à Judith, ou Justa son épouse, ainsi qu'à Henri leur fils.

On voit par ces ratifications et confirmations dont l'histoire n'omet point les dates, que ce n'était pas chose si arbitraire et si facile pour les couvents d'accepter une donation et une succession de droits seigneuriaux. Il fallait que le prince les ratifiât; et quand il était de mauvaise humeur, les volontés du testateur ou donateur n'avaient guère raison de ses caprices. Trop heureux alors le couvent donataire, quand le maître ne se déclarait pas, *ipso facto*, exécuteur testamentaire, c'est-à-dire..... légataire universel.

Ce fut durant l'administration de Wernher que le cardinal Théodewin canonisa saint Adelric et consacra l'é-

glise d'Ufnau où reposait le corps de ce saint homme. Wernher y érigea un autel sous son invocation, préludant ainsi d'une noble manière à l'érection de son propre tombeau, car, en 1142, il alla rejoindre le bienheureux Adelric.

CHAPITRE XXX.

(Règne de Wernher.)

Fondation de Fahr.

L'an 1130, Luitold, baron de Regensberg, donna à l'abbé Wernher une chapelle nommée Fahr, sur le Limat entre Bade et Zurich, ainsi que tous les biens qu'il possédait au même lieu, sous condition d'y bâtir un monastère de filles. La donation fut faite *à perpétuité* et en présence de plusieurs comtes et barons. Luitold se réserva à lui comme à ses successeurs, châtelains de Regensberg, un droit de protection.

L'empereur Lothaire confirma la donation de Luitold dans un diplôme public, daté de 1135. Le pape Victor IV ratifia de même cette donation l'an 1161. Deux siècles plus tard un autre Luitold, fils d'Ulric de Regensberg, céda au monastère de Fahr différents droits, qui par une sorte de contrat d'échange, furent incorporés aux autres droits du monastère des ermites. L'indifférence religieuse ayant envahi la chrétienté à la suite du protestantisme, l'abbaye de Fahr déclina, et tous les droits, même celui de protection, passèrent à Einsidlen par suite des délibérations des états catholiques l'an 1567. Quelquefois encore l'abbaye confiait son droit de protection à des particuliers; le dernier qui l'ait exercé est un gentilhomme du canton de Schwitz, M. Meyer de Knonau.

Le prince abbé Joachim restaura l'abbaye de Fahr, dont les dernières bâtisses datent de 1689, et l'abbé-prince Nicolas II en consacra l'église en 1745. On n'a d'autres

titres biographiques de ce monastère avant l'irruption du protestantisme, qu'un registre mortuaire daté des XIV^e^ et XV^e^ siècles, et contenant le nom de quatre-vingt-onze religieuses. Mabillon s'est trompé en confondant ce monastère de Fahr avec un autre du même nom dont il est fait mention dans un nécrologe de Reichenau. Ce nécrologe, qui date du IX^e^ siècle, rapporte le nom des religieuses qui y vivaient à cette époque. Or le monastère qui dépend d'Einsidlen ne fut fondé qu'aux X^e^ et XI^e^ siècles, et n'eut jamais d'abbesse. A partir de l'invasion du protestantisme, l'histoire de Fahr est beaucoup plus claire; la nomenclature des religieuses et les listes mortuaires, tous les titres enfin en sont à peu près complets, quoique ne s'étendant pas fort loin.

CHAPITRE XXXI.

(Même époque.)

Saint Frowin, religieux d'Einsidlen, abbé d'Engelberg.

D'après Gerbert abbé de Saint-Blaise, dans son histoire *Silvæ Nigræ*, comme dans son itinéraire de l'Allemagne, il paraîtrait que Frowin avait fait partie du couvent de Saint-Blaise; mais cela n'établit pas qu'il n'ait jamais fait partie de celui d'Einsidlen, d'où il aurait été postulé pour le siége abbatial d'Engelberg, comme nous sommes portés à le déduire de certaines chroniques du XII^e^ siècle, et de cette circonstance qu'en 1123 plusieurs religieux de Saint-Blaise émigrèrent à Einsidlen. Six siècles plus tard, l'abbaye de Saint-Blaise rendait généreusement cette hospitalité aux religieux d'Einsidlen, qui fuyaient devant la raison brutale des baïonnettes.

C'est à Einsidlen que Frowin se forma à la pratique de toutes les qualités du cénobite et du travailleur. Il parvint à la dignité d'abbé vers 1144, et mourut en 1178, laissant sur la terre plus d'un témoignage de la faveur dont son âme jouit dans les cieux.

CHAPITRE XXXII.

(1142-1171.)

Rodolphe, deuxième du nom, douzième abbé, dixième prince.

Ce vertueux descendant de la maison des comtes de Loupfen, landgrave de Stuelingen, essuya dès le commencement de son règne les plus cruelles persécutions de la part du comte de Rapperswil, qui s'avisa de vouloir annuler son élection pour n'y avoir pas été présent comme protecteur du monastère. Pour cette raison, et sans doute aussi afin de prouver qu'il était le protecteur du couvent, le comte de Rapperswil vint à main armée forcer les appartements de l'abbé, faisant égorger sur son passage tous ceux des vassaux de l'abbaye qui tentaient d'arrêter sa fureur, et les moines qui voulaient faire à leur abbé un rempart de leur corps.

Néanmoins Rodolphe eut le temps de s'échapper lui et quelques religieux. Ils arrivèrent à Constance où l'empereur tenait la diète : l'abbé lui demanda justice; mais le voyant s'enflammer d'un trop juste courroux contre le bourreau du monastère, il se crut obligé de changer de rôle; et s'il se jeta une seconde fois aux genoux du monarque, ce fut pour l'apaiser. L'empereur qui venait de jurer la mort du comte, voulut bien le condamner à une simple amende, proportionnée aux dommages matériels; il confirma en même temps l'élection de Rodolphe, engageant Théodewin, cardinal et légat du saint Siége, à le bénir selon les formes accoutumées; cela se fit avec toute la solennité convenable dans l'abbaye de Reichenau, le dimanche des Rameaux, 1142.

L'abbé revint à son abbaye et y ramena le calme cénobitique. Il eut pourtant besoin d'une seconde sentence impériale pour contenir les gens de Schwitz dans les limites déterminées par la décision de Henri IV. Encore ne put-il jamais les empêcher d'empiéter sur le territoire d'Einsidlen. L'abbé essaya de tous les moyens qui étaient dans sa juridiction ecclésiastique, laquelle s'alliait alors aux intérêts civils; l'empereur lui-même proscrivit de l'empire ceux qui résisteraient à sa décision. Rien n'arrêta les ennemis du couvent. Rodolphe alors se résigna et chercha sans doute à consoler sa communauté avec ce précepte du Maître : Si l'on veut prendre votre manteau, abandonnez même votre tunique. Il mourut après un gouvernement de trente ans, en 1171, regretté qu'il fut de ses religieux, comme le meilleur de leurs frères.

CHAPITRE XXXIII.

(1171-1192.)

Vernher, deuxième du nom, treizième abbé, onzième prince.

Le comte de Rapperswil profita de la mort de Rodolphe pour recommencer sa guerre au couvent. Les frères avaient élu l'un d'entr'eux dont toutes les habitudes annonçaient la maturité; mais les officiers de l'empire, qui n'avaient pas assisté à l'élection, prétendirent pour cela qu'elle était nulle, et ils en firent une autre de leur côté. L'abbé de leur choix fut un religieux de Saint-Gall, proche parent du protecteur séculier de l'église d'Einsidlen.

Puis ils voulurent forcer les religieux à reconnaître cette élection, et les voyant déterminés à ne pas céder, ils les battirent et assiégèrent ces pauvres frères jusque dans leurs cellules, pillèrent les bibliothèques, les ateliers de travail où s'élaboraient alors ces miracles d'art et de typographie, pour la publication desquels il fallait une imagination et une patience toute chrétienne. La populace, dont ces mécréants s'étaient entourés, emporta jusqu'aux hardes des religieux. Ceux-ci, quand la nuit fut venue, profitèrent de la protection de quelques honnêtes laïcs, et s'enfuirent : ceux qui étaient restés au couvent déclarèrent qu'ils cédaient à la force brutale et reconnaissaient de fait l'abbé qui leur était imposé. Cet abbé demeura dix-huit mois sur son siége, sans faire autre chose que de manger avec quelques intrus les rentes de l'abbaye.

Quant aux frères fugitifs, ils suivirent leur chemin tout en mendiant leur pain de chaque jour, et parvinrent jus-

qu'à la résidence de l'empereur. Il leur donna audience, et promit justice. En effet, le jour de la fête de saint Marc, l'empereur étant allé au monastère de Seckingen pour y faire pieusement le jeûne des quatre-temps, manda en sa présence les représentants des deux partis, et cassant les deux élections, nomma pour abbé un jeune diacre nommé Vernher, issu de noble race. Vernher partit pour Zurich, où il prit le complément des saints ordres, et fut reçu convenablement au couvent d'Einsidlen, qui n'eut qu'à se louer de son gouvernement.

Il racheta lui-même au prix de deux cents marcs d'argent les meubles du monastère qu'on avait pillés et vendus, se faisant ainsi pauvre pour donner la plus belle preuve de sa vraie vocation au sacerdoce catholique. Il composa des règlements pour établir une sage économie dans la vie des religieux. C'est encore à lui qu'on doit la plantation d'un vignoble au-dessous d'Etzel du côté du lac, et au lieu nommé encore aujourd'hui *Weingarten*. Au bout de vingt ans de soins et de peines, ne pouvant plus tenir contre les petites tracasseries du protecteur séculier du monastère, il résigna sa charge malgré les instances de ses frères, et mourut dix-huit ans après, en 1210.

CHAPITRE XXXIV.

(Même époque.)

Berthold III, abbé d'Engelberg.

Il succède à Frowin son ami et son modèle. La *Gallia Christiana* cite sa probité et sa science profonde. On parle surtout de cette vertu qui l'assimilait aux anges, la virginité : elle donnait à son front un si pur reflet, qu'on eût dit qu'il avait des entretiens avec le ciel : il passe pour en avoir reçu de sublimes révélations. Il était écrivain et fort distingué; c'est qu'il avait le secret de l'éloquence, une belle âme. Le seul de ses écrits qui ait échappé aux dilapidations de ces tristes époques est une réfutation d'une erreur théologique de Bourcard, abbé de Saint-Jean dans la vallée de Thur; on en conservait une copie très-ancienne dans la célèbre abbaye de Gengenbach, et une autre à Einsidlen. Berchtold mourut en 1197.

CHAPITRE XXXV.

(1192-1206.)

Ulric, premier du nom, quatorzième abbé et douzième prince.

Enfin le comte de Rapperswill vint à bout d'imposer au couvent une de ses créatures. Ce fut Ulric son neveu qui, en 1192, devint abbé d'Einsidlen pour le malheur de cette abbaye et de ses vassaux. Il les pressura et les ruina pour son bon plaisir, embrouilla les affaires du couvent, en dissipa les biens en mille folies. Au bout de quatorze ans d'un pareil régime, les religieux, ressaisissant enfin leur énergie d'hommes et de chrétiens, secouèrent ce joug profane et déposèrent Ulric en 1206. Il ne put résister à un événement auquel il s'attendait si peu, et mourut la même année.

CHAPITRE XXXVI.

(Même époque.)

Berthold ou Berthoulfe, quinzième abbé et treizième prince.

Il est cité par Albert de Bonstetten comme un réparateur des sottises d'Ulric son prédécesseur. Il était de la famille des barons de Waldsée, qui descendaient des comtes du Saint-Mont. Homme distingué par sa philosophie et sa littérature vraiment progressives, toutes chrétiennes, il lui fallut renoncer souvent à ses plus chères études pour s'occuper d'intérêts positifs; car c'étaient ceux-là qu'il fallait soigner les premiers, le couvent d'Einsidlen étant demeuré inattaquable dans sa pureté monastique. Mais Berthold y prit tant de peines, qu'au bout de sept ans il fit valoir son âge avancé et se démit de sa charge pour mieux s'occuper du ciel..... où son âme devait s'envoler la même année, 1213.

CHAPITRE XXXVII.

(1213-1234.)

Conrad, seizième abbé, quatorzième prince.

Conrad, comte de Thun, eut trois célèbres frères : d'abord un roi de Jérusalem, Jean de Brienne, qui fut appelé par les barons pour gouverner pendant la minorité de Baudouin, et qui gouverna en effet jusqu'en 1237, avec le titre d'empereur. Les deux autres frères sont Rodolphe, archevêque de Salzbourg, et Henri, évêque de Bâle.

Conrad était un savant homme et surtout un poète brillant. L'alliance de l'érudition et de la poésie est chose fort rare : on le savait alors comme aujourd'hui, et ce fut un des titres de Conrad à son élection d'abbé d'Einsidlen. La cinquième année de son gouvernement fut signalée par la fin du débat entre l'abbaye et les gens de Schwitz, non sans le secours de Rodolphe IV, comte de Rapperswill, et fils de ce maudit comte si longtemps hostile aux religieux. Celui-ci eut le bon esprit de faire ainsi oublier son père, sachant fort bien que c'est quelquefois le seul moyen de réussir. Ce prince, homme de foi sincère, fonda aussi à Wurmsbach, au bord du lac de Zurich, un monastère de filles de l'ordre de Citeaux.

Sous le règne abbatial de Conrad, un grand malheur vint frapper Einsidlen; un second incendie dévora l'abbaye entière, à l'exception notable de la Sainte-Chapelle *qui n'était couverte qu'en planches*... On a déjà pu remarquer cette particularité lors de l'incendie qui eut lieu sous le règne d'Embrice. L'abbé Conrad crut à la protection

du ciel au milieu même de son malheur, et il se mit courageusement à ranimer la charité des princes et des fidèles en faveur de Notre-Dame d'Einsidlen. En peu de temps l'abbaye se releva. On ne put néanmoins lui rendre l'immense quantité de titres et de documents qui furent la proie de l'incendie. Le père Tchudy rapporte que le feu prit encore une fois au couvent, mais il ne sait pas à quelle partie de l'édifice. Conrad triompha de toutes ces épreuves : le couvent d'Einsidlen ne semblait être placé sous son autorité que pour renaître à chaque instant de ses cendres.

L'évêque de Constance consacra la nouvelle église vingt ans après, en 1234. Sentant venir son heure, Conrad se démit de sa charge, et mourut la même année dans la paix des saints. On l'ensevelit devant l'autel de sainte Catherine qu'il avait fondé lui-même.

CHAPITRE XXXVIII.

(1234-1266.)

Anselme, dix-septième abbé et quinzième prince.

Les insultes des comtes de Rapperswill recommencent : ils se déclarent bien franchement ennemis de tout ce qui contrarie leurs passions. La religion du Christ étant la plus forte barrière à leur opposer, ils s'imaginent la rompre en s'attaquant à ses ministres, comme si le martyre n'était pas l'âme du christianisme; comme s'il n'était pas sorti de là, et que ce ne fût pas la première pierre de son édifice.

Anselme, baron de Schwanden, et plus noble encore par ses vertus abbatiales, obtint de l'évêque de Constance et du pape Innocent IV une excommunication en forme contre le prince ennemi de sa solitude religieuse; et voyant que les moyens de l'esprit ne produisaient rien sur lui, il se décida, prince qu'il était lui-même, et protecteur né de ses vassaux, à faire élever sur les bords de Zurich le château de Pfefficone, entouré de fossés profonds, et se promit bien de s'y retirer avec ses gens lorsque le comte de Rapperswill s'avancerait encore contre eux à force armée. Ce comte était doublement coupable, de s'attaquer d'abord à des religieux, puis de les attaquer lorsque son devoir de vassal des ducs de Souabe lui recommandait de les protéger au nom de ces ducs.

La conduite d'Anselme fut admirée de tous ses voisins; la ville de Zurich lui octroya, pour lui, ses successeurs et tous les religieux d'Einsidlen, le droit de bourgeoisie, et

c'est à cette époque que fut bâti à Zurich, par les soins d'Anselme, l'hôtel d'Einsidlen. Le pape Innocent IV accorda au même abbé le droit de porter les gants, l'anneau et les autres ornements du pontificat. Le règne d'Anselme dura trente-trois ans, traversé par mille épreuves dont il sortit toujours bravement : ce dont la mort le récompensa en 1266

CHAPITRE XXXIX.

(Même époque.)

Ulric, évêque de Coire.

Ulric, comte de Kybourg, fut prévôt à Munster dans l'Argau; et à l'aide d'Hartmann son frère, comte régnant, il fonda un collége de chanoines sur le Saint-Mont, près de Wintherthour. Les chanoines à cette époque n'avaient cette dignité supérieure, que parce qu'ils étaient obligés à une science plus profonde du droit ecclésiastique et des vertus sacerdotales.

Ulric devint ensuite religieux aux ermites; et Bucelin dit même qu'Ulric fut abbé d'Einsidlen, quoiqu'il ne s'en trouve aucune preuve dans les annales de l'abbaye. Après la mort de Berchtold, évêque de Coire, il fut appelé à cet évêché en 1234; et après avoir dignement rempli son mandat d'inspection, dont le mot *épiscopat* n'est que le synonyme, il mourut en 1237.

CHAPITRE XL.

(Même époque.)

Berthe de Hassel, religieuse de Fahr.

Le fait suivant nous a paru digne d'être mentionné à la gloire de Berthe, simple religieuse de l'abbaye de Fahr. Il est du reste bien entendu que cette gloire ne vient qu'après celle du Dieu dont Berthe était la servante très humble.

Le fameux Rodolphe d'Habsbourg offrit un jour son cheval à un pauvre curé qui était obligé de passer une rivière pour porter le viatique à un malade, puis il lui en fit présent. Le lendemain la sœur Berthe prédit à Rodolphe, qu'en récompense de son action pleine d'une noble charité, lui et ses descendants s'asseieraient un jour sur le trône impérial. Or, à cette époque, il n'y avait aucune probabilité d'un semblable événement : bien plus, quand la sœur prédit l'empire à Rodolphe, personne au couvent ne savait l'histoire de la veille; Rodolphe même s'était abstenu de divulguer cet acte dont il ne voulait avoir le mérite qu'aux yeux du Christ, Dieu de charité.

CHAPITRE XLI.

(1267-1277.)

Ulric II, dix-huitième abbé, seizième prince.

Il succédait à Anselme en 1266 ou 67. C'était un baron de Wineden, qui une fois entré aux ermites avait été nommé prevôt, puis trésorier. Lors de son élection d'abbé, il reçut de l'empereur Rodolphe de Habsbourg l'investiture de ses fiefs et droits régaliens, plus celui de siéger parmi les princes de l'empire. Le diplôme constitutif de ces droits est ainsi conçu :

« C'est un honneur pour nous que nous voir entouré d'un grand nombre d'excellents princes. Leur éclat rejaillit sur leur chef... Considérant que le vénérable couvent d'Einsidlen a mérité *des empereurs et rois, nos prédécesseurs,* à cause de ses vertus et surtout de sa fidélité, que *tous ses abbés* portassent le sceptre de prince pour administrer temporellement, nous avons fixé notre royale attention sur le très digne abbé Ulric; et lui donnant à lui spécialement le droit de porter ce même sceptre, l'avons admis au nombre des princes de notre empire. » Comme on le voit d'après ce diplôme, les droits à la principauté de l'empire sont établis pour le passé par ces mots : « des empereurs et rois nos prédécesseurs, » et pour l'avenir par ceux-ci : « que tous ses abbés portassent le sceptre, etc. »

Le mérite d'Ulric II, comme administrateur, et son

beau caractère comme chrétien, font regretter qu'il soit mort si tôt. Ce fut en 1277, à Côme en Lombardie, d'où il se disposait à aller à Rome, et y vénérer cette terre sacrée, tant de fois abreuvée du sang de nos martyrs.

CHAPITRE XLII.

(1277-80.)

Pierre, premier du nom, dix-neuvième abbé, et dix-septième prince.

Pierre, baron de Schwanden, fut élu abbé l'année même de la mort d'Ulric. Il avait comme son prédécesseur rempli longtemps à l'abbaye la charge de trésorier, qui est d'une assez grande importance, à cause de la capacité administrative et de la responsabilité qu'elle commande.

Voyant un jour, en 1280, une grande foule de pèlerins s'en aller en procession honorer la mémoire de saint Oswald, roi martyr, il se mêla humblement aux derniers rangs de la foule et s'en alla comme un autre chantant des cantiques en l'honneur du saint, jusqu'à Zug, dont l'église était placée sous l'invocation du roi martyr. Cet acte de popularité dont les assistants lui témoignaient leur reconnaissance fut fatale à son abbaye, car il plut à Dieu que dans ce moment la foudre, qui depuis longtemps grondait, tombât sur l'église de Zug, la traversât en tous sens, et laissât sans vie l'abbé Pierre, qui ne pouvait qu'ambitionner une mort aussi prompte et aussi opportune. Pour un saint, mourir en priant, c'est comme pour un soldat mourir les armes à la main.

CHAPITRE XLIII.

(1280-1298.)

Henri II, vingtième abbé, et dix-huitième prince.

Il était de la maison princière de Guttingen. Sa profonde science du christianisme lui attirait l'admiration de toutes les sommités sociales. Les souverains Pontifes et les princes étrangers lui en donnèrent mille preuves. En 1288, les douze pères du synode de Rieti, que le pape Nicolas IV avait assemblé, lui accordèrent le droit de prononcer l'indulgence pour quarante jours de peines canoniques, aux chrétiens qui visiteraient à certaines époques la chapelle de saint Gengoulfe, située à côté de l'abbaye d'Einsidlen. Le même pape confirma encore par une bulle du 23 août 1291, toutes les grâces dont le saint Siége avait comblé les prédécesseurs de Henri. C'est sous le règne de cet abbé que mourut le dernier comte de Rapperswill, Rodolphe, dont la qualité de protecteur de l'abbaye passa enfin en d'autres mains, celles de Louis, comte de Homberg, qui avait épousé la sœur de Rodolphe, et son unique héritière, Elisabeth de Rapperswill. La même princesse, après la mort de Louis, épousa le comte Rodolphe de Habsbourg; et c'est ainsi que le titre de protecteurs (schirm-vëgte) passa à la maison fameuse des comtes de Habsbourg.

L'abbé Henri est mort le 6 novembre 1298, au château de Pfefficone. Sa vie fut un modèle de prudence et de pureté.

CHAPITRE XLIV.

1298-1326.)

Jean, vingt-unième abbé, et dix-neuvième prince.

L'abbé Anselme avait laissé des souvenirs dont l'abbaye crut avec raison pouvoir retrouver la source dans la personne de Jean de Schwanden, neveu de cet homme honorable. Il fut élu aussitôt après la mort d'Henri; et après avoir reçu le serment de ses vassaux, il alla trouver l'empereur Albert à Constance, où il reçut l'investiture de sa principauté, le 1er avril de l'an 1299. Il obtint encore de l'empereur qu'à l'extinction de la famille de Rapperswill et de leurs hoirs, le droit de protection passât au prince Léopold, fils de l'empereur duc d'Autriche, et à ses illustres descendants. Depuis cette époque l'abbaye n'eut qu'à se louer de pareils *chambellans*.

En 1303, Jean fit notifier au baron Jacques de Kienberg que le château et les terres de ce nom étaient un fief des princes d'Einsidlen. Le pape Clément V accorda à notre prélat que les églises de Meilau et de Samensdorf fussent incorporées à la mense de l'abbaye, parce que la plupart des biens du monastère étant dans d'autres provinces, il fallait, pour en percevoir les revenus, faire beaucoup de frais qui retombaient toujours à la charge des contribuables, et c'est ce que l'abbé voulait faire cesser.

On doit à Jean d'avoir fait creuser des sources dans les montagnes voisines, et les avoir conduites en abondance par différents canaux jusque dans les appartements de

l'abbaye, afin d'en faciliter l'usage journalier et d'offrir un secours subit en cas d'incendie. C'est encore par ses ordres que le château de Pfefficone fut entouré de nouvelles murailles et de meilleurs fossés. Mais tous ces préparatifs de défense contre les bandes insurgées ne firent qu'irriter leurs jalousies et leurs rancunes, lesquelles dégénérèrent bientôt en une guerre ouverte. Ces mécréants pillèrent l'abbaye, maltraitèrent les religieux, les jetèrent dans les cachots, et il fallut tout l'ascendant de leurs nobles familles pour les tirer des fers. A la suite de ces événements eut lieu la fameuse bataille de Morgarten, où tant de gentilshommes perdirent la vie et furent ensevelis à Einsidlen, devant la chapelle saint Jean de la grande église. Leurs familles firent une fondation à perpétuité, en vertu de laquelle on devait offrir pour le repos de leur âme le sacrifice de la messe, cinq fois par semaine.

Quand la défense de ses droits seigneuriaux, et les soins pieux du monastère laissaient quelques instants de loisir à l'abbé, il s'abandonnait volontiers à des conceptions d'art. C'est ainsi qu'il fit construire pour l'église un nouveau portail plus en harmonie avec le tabernacle sacré. Il voulut que les louanges de Dieu fussent chantées dans son temple avec tout l'éclat indiqué par le roi-prophète; c'est à cette intention qu'il fit venir les maîtres de musique les plus habiles, afin de former ses religieux au chant, à l'harmonie et à la science des instruments. Enfin, étendant sa prévoyance jusqu'aux voyageurs qui à leur retour aiment tant à montrer quelque souvenir de leur pèlerinage, il établit sur la place de l'abbaye une galerie semi-circulaire, où des marchands font leur fortune à vendre aux étrangers mille objets de dévotion.

Ses idées d'artiste et d'homme généreux n'avaient rien

qui entravât sa vigilance monastique ; il donnait à ses religieux l'exemple du devoir et de l'obéissance à la règle. Sa gravité douce lui avait fait confier la direction spirituelle des deux monastères d'hommes et de femmes à Engelberg. Dans le dernier surtout, l'admiration pour son caractère et l'entraînement à sa parole, furent tels, qu'en un seul jour, jour de gloire pour le Dieu dont Jean était l'organe, quarante vierges prirent en même temps le voile.

Il mit le comble à sa réputation en fondant un hôpital, où les petits et les faibles des contrées environnantes trouvaient un abri et tous les soins dont ils manquent dans le monde.

Ces magnifiques libéralités n'empêchèrent pas que le couvent se trouvât abondamment pourvu de toutes choses à la mort de Jean, qui arriva en 1326, deux ans après qu'il eut résigné sa charge. Avant sa mort, il pria ses religieux de ne point oublier dans leur prochaine élection le mérite d'un des religieux de l'abbaye, Jean, baron de Hazenbourg, qui avait dignement rempli la charge d'économe pendant son règne, et à la sage coopération duquel l'abbé devait les moyens de ses plus belles fondations.

Mr Rodolphe, poète d'Einsidlen, a consacré une de ses classiques inspirations à faire la nomenclature du couvent ; nous en donnons le texte, en demandant pardon pour le peu de poésie que la traduction nous inspire.

Hoc in conventu sex sunt, quos presbyteratus
Ordo prœmonstrat, sublimat atque sacrat.
Primus de Schwanden est Otho decanus ibidem,
Conradus Bunburg, cantor erit-que sequens

« Ils sont six prêtres dans ce couvent : d'abord le doyen, Othon de Schwanden, puis le chantre Conrad Bunbourg, le trésorier Burckard ; et Jean d'Hasenbourg qui a les clefs de la cave...

Ubi Huingun custos Burchardus tertius est : Jo. Hazenburg quartus, qui mera claudit ibi.	
Et quintus Rudolph de Winenburg, quoque sextus Segisdorf Ulric nunc colit ista loca. Ast in præpositum, quod non *oneri* sed *honori*. Est sibi, cœnobii de Fahre factus erat. Istis sit junctus pater illorum abba Johanes, Septem presbyteri tunc numerantur ibi. Conventus solum sic diaconum tenet, illi. Hen. de Winenburg nomen adesse datur. Sub se bis binos subdiaconos tenet iste Conventus, quorum nomina scripta patent. Jo. de Reginsberg, Cun. de Geskon, quoque Thuring Attinghuausen, Bramburg datur Ulque dehinc.	5° Rudolph de Winenbourg, 6° Ulric Segisdorf, présentement à Einsidlen, mais sa place est à la prévôté de Fahr, qui lui vaut quelque honneur et lui donne peu de peine... Joignez-y le père-abbé Jean, et cela fait..... un prêtre de plus. Il n'y a qu'un diacre, on le nomme Henri de Winenbourg; quatre sous-diacres, (mot à mot), dont les noms sont connus étant écrits, *ou parce qu'ils sont écrits :* Jean de Reginsberg, Conrad de Geskon, Thuring Attinghausen, et Ulric de Branbourg.
Est etiam puer hic Hermannus Bonsteten, ille Monstratur signis indolis esse bonæ.	Il y a encore ici le jeune Hermann de Bonstetten, qui paraît être d'un bon caractère (ou qui m'a l'air d'un bon enfant).

En général la pièce que nous citons, pour être écrite avec la meilleure intention, n'en a pas moins l'air d'une épigramme continuelle.

CHAPITRE XLV.

(Même époque.)

Hermann d'Eschenbach, abbé de Favière, puis évêque de Coire.

Les meilleurs auteurs s'accordent à dire qu'Hermann fut religieux d'Einsidlen, mais aucun ne précise l'époque où il fut élu abbé de Favière. Suivant les chartes de l'abbaye des ermites, il fut revêtu de l'épiscopat en 1320. C'est probablement cet Hermann dont Bucelin dit qu'il demeura quelque temps à Avignon près du pape qui *lui fit* cadeau de plusieurs reliques précieuses. D'après *Bruschius*, il serait redevenu abbé de Favière en 1330; mais bien évidemment cet auteur confond Hermann d'Arbonne avec Hermann d'Eschenbach; car nous verrons bientôt qu'en 1328 Ulric de Lenzbourg passa sur le siége abbatial de Favière, puis en 1331, Hermann d'Arbonne l'y remplaça. Ce dernier, selon Bucelin, mourut en 1325 de la mort des saints. Stumpfe et Guler disent que Jean, *Auditeur de la Rote*, lui succéda en 1327.

CHAPITRE XLVI.

(1326-34.)

Jean II, vingt-deuxième abbé et vingtième prince.

Jean Ier avait si bien restauré l'abbaye, que tous les hommes qui y avaient figuré sous sa conduite étaient capables des fonctions les plus difficiles : ils l'ont prouvé par la suite. L'un de ces hommes vraiment *nouveaux* dans le sens de l'évangile, Jean, baron de Hasenbourg, fut élu abbé en 1326. Pour commander à d'aussi fortes têtes, il fallait un beau génie ; ils n'étaient pas rares à cette époque d'études et de retraite profondes. Mais ce qui sera toujours et partout fort rare, c'est qu'en matière d'élection, il ne s'élève pas entre gens remarquables, de ces rivalités ambitieuses qui détruisent aux yeux du sage le prestige attaché aux hommes supérieurs. La religion seule opère ce que les petites raisons humaines arrêtent, et la modestie des moines ne permet pas en cette occasion qu'il y ait le moindre partage dans les voix qui proclamèrent l'élection de Jean II.

Il passa huit ans à maintenir l'abbaye dans les voies tracées si glorieusement par son prédécesseur, et mourut en 1334.

CHAPITRE XLVII.

(Même époque.)

Ulric de Lenzbourg, abbé de Favière puis évêque de Coire.

Malgré le silence de Bruschius et les doutes de Bucelin, Ulric paraît avoir été postulé d'Einsidlen pour l'abbaye de Favière en 1328. Nommé à l'évêché de Coire, en 1331, il s'y créa une réputation telle, que l'empereur Louis le choisit pour son ambassadeur avec Gerlach, comte de Nassau, et les envoya tous deux à Avignon près du pape Benoît XII. Ulric mourut en 1355, à Sargans, où il s'était retiré après la guerre d'Autriche. Il fut enterré à Coire.

CHAPITRE XLVIII.

(Même époque.)

Hermann d'Arbonne, abbé de Favière.

Nous avons dit tout à l'heure qu'il fallait établir, sous peine de confusion, l'existence de deux Hermann, l'un d'Eschenbach, l'autre d'Arbonne, tous deux religieux d'Einsidlen, et abbés de Favière. Hermann d'Arbonne fut sacré dans le sanctuaire d'Einsidlen avec Thuring abbé de Disentis, en 1330. Mais il ne prit possession de l'abbaye qu'en 1331. Il enrichit Favière par plusieurs acquisitions précieuses, et telle fut la vénération des personnages de cette époque pour le caractère d'Hermann, qu'ils s'empressaient de lui faire mille cadeaux élégants pour l'aider à rendre plus solennel le culte de la divinité. Durant l'épiscopat d'Ulric, Hermann était toujours choisi pour le suppléer en cas d'absence, ce qu'il faisait avec distinction, sans jamais abandonner les soins du monastère, qui étaient sa première obligation. Les écrits du temps témoignent du vœu des religieux de Favière *d'avoir toujours de pareils abbés*. Le règne d'Ulric fut d'assez longue durée, sans doute pour récompenser un vœu si louable. Après avoir cumulé trente ans les charges éclatantes de l'épiscopat, et les travaux du couvent dont Dieu seul peut dignement apprécier les mérites, Hermann mourut en 1361 ou 62.

CHAPITRE XLIX.

(Même époque.)

Hermann de Bonstetten, abbé de Saint-Gall, postulé d'Einsidlen.

Ce qu'on sait de sa naissance lui fait honneur. Sa mère était comtesse d'Habsbourg et landgrave d'Alsace. Il remplissait honorablement la charge de trésorier à Einsidlen, lorsqu'en 1333 on le demanda pour gouverner celle de Saint-Gall. Il y présida environ vingt-sept ans, et mourut en 1360.

CHAPITRE L.

(1334-48.)

Conrad II, vingt-troisième abbé et vingt-unième prince.

En élevant à la dignité d'abbé Conrad, baron de Gosgau, les religieux ses frères comptaient un peu sur son influence et celle de sa famille pour rompre les menées de Schwitz et les hostilités soudoyées par les comtes d'Habsbourg, seigneurs de Rapperswill. Tout ce que put faire d'abord l'abbé Conrad fut d'obtenir des princes voisins aide et protection pour les pèlerins étrangers qui se rendaient à Einsidlen.

La vierge sacrée, dont Conrad assurait ainsi le culte d'invocation, lui obtint du ciel une faveur grande : il vit bientôt, et son cœur dut en être inondé de paix, les fils des comtes de Rapperswill, détestant les excès de leurs pères, venir lui offrir l'hommage de leur dévouement, et la force de leur bras contre les ennemis de l'abbaye.

En 1344, il transféra à l'abbaye d'Einsidlen une partie des droits de patronage qu'avaient les seigneurs de Tummen sur l'église de Schniffis : ce fut un événement à cause des longues discussions que ces droits avaient amenées.

De même que le règne des rois est illustré par les génies sortis du sein de la nation qu'ils gouvernent, de même le gouvernement de Conrad peut revendiquer la gloire de deux religieux de l'abbaye, Jean de Stein et Henri de Ligritz. Le premier était curé d'Einsidlen, le second trésorier, mais tous deux d'un savoir et d'un

catholicisme complets. Henri de Ligritz surtout nous a laissé de précieuses notes sur les manuscrits de son époque qu'il comprenait à merveille. L'éclat des vertus de ces deux hommes rejaillit sur Conrad avec d'autant plus de raison qu'il avait sur ces deux caractères une influence immédiate.

Conrad, après avoir essuyé pendant quatorze ans ces milliers de traverses qui font la condition de l'homme et qui vont le chercher au fond des solitudes, mourut en paix le 5 novembre 1348.

CHAPITRE LI.

(Même année.)

Thuring d'Ætlinghausen, religieux d'Einsidlen, abbé de Disentis.

Son nom et son titre véritables c'est baron de Schweisberg. Il avait été sous-diacre aux ermites du temps de l'abbé Jean de Schwanden. Ses talents nombreux le firent demander pour abbé par le monastère de Disentis vers l'an 1330. Il y employa ses premiers soins à terminer quelques différends, se fit médiateur entre les habitants de Schwitz et l'abbaye d'Einsidlen, et, grâce à son adresse et à sa charité bien franche, l'affaire se trouva tout d'un coup terminée à la satisfaction des deux parties, qui se demandaient alors comment elle avait pu se prolonger aussi longtemps. Sachant de quelle importance est l'union des peuples pour l'accomplissement de l'Evangile, Thuring conclut rapidement et à tout prix, hors à celui de sa conscience, des alliances avec les Etats suisses, de même qu'avec l'évêque de Coire et autres personnages de distinction.

Après avoir ainsi amassé un trésor de vertus devant Dieu comme devant les hommes, il mourut en 1353.

CHAPITRE LII.

(1348-86.)

Henri III, vingt-quatrième abbé et vingt-deuxième prince.

Ce successeur de Conrad était fils de Volfgang, baron de Brandis, et d'une comtesse de Montfort. La sœur d'Henri était à la tête de l'abbaye princière de Seckingen. Les religieux avaient d'abord donné leurs voix à un sous-diacre, mais l'évêque qui avait son droit de contrôle désapprouva cette élection comme illégitime. Thuring abbé de Disentis émit la même opinion que l'évêque. Le choix d'Henri dédommagea bientôt les religieux du léger sacrifice qu'ils faisaient à leurs premiers sentiments.

Ce prince commença par dégager les possessions de l'abbaye des charges dont elles étaient grevées, et racheter celles qui étaient vendues. C'est sous son règne que furent aplanies les difficultés entre l'abbaye et les gens de Schwitz, grâce à la médiation de Thuring, abbé-prince de Disentis. C'est encore sous lui que le sanctuaire des ermites reçut d'éclatants hommages des bourgeois de Zurich.

Ils étaient en guerre avec la maison d'Autriche, et le jour de la bataille de Tettewill dans l'Argau, en face des Autrichiens qui avaient naguère si fort maltraité leurs rangs, qu'à peine il s'en était échappé quelques-uns, ils invoquèrent d'un commun élan la Vierge honorée à Einsidlen. La prière eut son premier effet dans leur âme, en y éveillant un nouveau courage et une prudence nouvelle qui les firent triompher des Autrichiens, plus forts

par le nombre, et commandés par le fameux duc Albert. La victoire des gens de Zurich fut complète; mais aussi leur reconnaissance voulut être durable. Ils instituèrent une procession annuelle qui aurait lieu le lendemain de la Pentecôte. A la première procession il y avait 1,800 personnes, *sans compter les femmes et les enfants.* Mais la réforme de Luther favorisant la paresse des peuples en matière de démonstrations religieuses, Zurich oublia les serments de ses premiers défenseurs, et la procession fut reléguée à l'histoire ancienne.

En 1353, l'empereur Charles IV, escorté d'une suite nombreuse, vint visiter le sanctuaire des ermites; et de là emmenant avec lui l'abbé Henri jusqu'à Constance, il lui accorda les droits de régale. L'empereur fonda à Einsidlen un hôpital pour les pauvres et les pèlerins malades, et voulut que tous les matins, au point du jour, il fût dit une messe dans la Sainte-Chapelle, pour la plus grande commodité des pèlerins qui désirent assister à cet auguste mystère avant de reprendre le chemin de leurs foyers.

Le mérite de l'abbé Henri avait du retentissement à Constance, et son passage dans cette ville avait confirmé l'opinion avantageuse qui s'attachait à sa personne : si bien qu'en 1365 le chapitre de Constance le choisit d'une voix unanime pour occuper le siége épiscopal. L'empereur Charles, qui se servait souvent d'Henri comme d'un conseiller d'état, favorisa cette élection, et le pape la confirma; mais les bourgeois de Constance gardèrent toujours contre lui ces préjugés nationaux auxquels l'Evangile fait si franchement la guerre. On retrouve souvent dans les écrits de cette époque des preuves de ces petites hostilités qui ne cesseront que lorsque tous les hommes réunis sous un même étendard, et combattant pour la même cause, la cause de l'unité, de la vérité par conséquent, seront bien

convaincus qu'ils n'ont tous qu'une seule patrie, le ciel, dont cette pauvre terre n'est que le marche-pied.

Henri s'appliqua à maintenir les priviléges de son église contre toutes les attaques venues de bas lieu, et il fit confirmer ses droits par l'empereur qui en signa le diplôme à Prague, en 1357, du moins selon ce que dit Merk en sa chronique de Constance. Henri se souvint aussi de son ancienne abbaye. Albert de Bonstetten cite le *vidimus* de la bulle de Léon VIII, que fit Henri lui-même pour le bien d'Einsidlen. L'original de ce *vidimus* doit se trouver dans les archives de l'abbaye. Il est à remarquer qu'Henri y commence l'année à Noël, comme on dut le faire longtemps. Il le donna le 25 décembre 1383, commençant ainsi l'année; mais ne réunissant pas avec l'année l'indiction qu'il conduit jusqu'au 1er janvier : car il marque l'indiction cinquième qui est d'accord avec l'année 1382. Henri mourut le 22 novembre 1383, ayant gouverné l'église de Constance pendant vingt-six ans avec une pieuse fermeté.

Il est convenable de citer les religieux d'Einsidlen qui se sont fait remarquer davantage par leurs vertus et leurs talents; tels étaient sous ce règne abbatial les capitulaires,

Nicolas de Guttemberg;
Markard de Grunemberg, prévôt à Fahr;
Pierre de Wolhausen;
Henri de Ligritz, trésorier de l'église;
Ulric de Krambourg;
Rodolphe de Cimbren;
Jean de Ruseck;
Rodolphe de Ponté;
Rodolphe de Busnang;
Arnold d'Erichingen et Weissembourg;
Rodolphe de Luna.

CHAPITRE LIII.

(1356-1365.)

Nicolas, premier du nom, vingt-cinquième abbé et vingt-troisième prince.

Quelques auteurs placent Marquard ou Markard avant Nicolas; mais le recueil de Bourcard et plusieurs chartes contemporaines que nous avons sous les yeux, établissent le règne de Nicolas avant celui de Marquard.

Nicolas, baron de Guttemberg, élu en 1356 pour remplir la charge qu'Henri abandonnait la même année, ne survécut que neuf ans à son élection. Ce fut un règne secondaire en ce que l'évêque Henri n'abandonna jamais le soin de l'abbaye, et qu'à Henri seul elle est redevable de diverses incorporations d'églises et de chapelles faites à sa mense sous le règne de Nicolas. Les titres de ces incorporations sont à peu près les seuls témoignages historiques de cette époque. Il y a encore la lettre de Rodolphe, duc d'Autriche, datée de 1363, dans laquelle l'hôtel d'Einsidlen, à Rapperswill, était exempté, avec ses maîtres et domestiques, de toutes tailles, péages et droit d'entrée audit Rapperswill, qui alors appartenait à l'Autriche.

Ce Rodolphe, comte du lieu, était fils du célèbre duc Albert, et frère de Frédéric, d'Albert et de Léopold. C'est lui qui fit bâtir sur le lac le pont de bois de chêne, long de 4,732 pieds, porté sur 188 arches. Il voulait ainsi faciliter les rapports de Rapperswill avec les pays voisins et les pèlerinages de ces contrées à Einsidlen.

Du reste le silence de l'histoire sur le gouvernement de

Nicolas, loin d'affaiblir son mérite, range naturellement ce prince dans la catégorie de ces perfections secrètes, dont l'Ecriture nous offre d'admirables modèles. L'Evangile ne dit presque rien de la sainte Vierge : rien non plus de sa mère qui lui avait donné une si belle éducation qu'elle fixa les regards d'un Dieu : rien de saint Joseph, cette fleur de virginité que le ciel jugea digne d'être adjointe à celle de Marie.

CHAPITRE LIV.

(1365-1377.)

Marquard, vingt-sixième abbé et vingt-quatrième prince.

Il était fils de Berchtold, baron de Grunemberg. L'époque où il prit l'administration de l'abbaye (1365), était ce moment de repos qui suit toujours de longs orages. En 1375 et 77, l'empereur Charles IV lui renouvela ses pouvoirs, priviléges et droits de toute espèce, et l'assura de sa protection immédiate. Celle de Léopold, duc d'Autriche, lui fut aussi acquise d'une façon tout éclatante. C'est l'abbé Marquard qui acheta, pour le compte de l'abbaye, les dîmes et droits de juridiction que les barons de Tengen avaient sur la métairie de Volrau. Un citoyen de Rapperswill, nommé Rodolphe Keller, lui vendit encore la ferme de Richenbourg, que lui avaient cédée les seigneurs d'Apremont : ç'avait été dans son origine un fief d'Einsidlen. Marquard eut à peine le temps de jouir de la paix et du bien-être qu'il assurait à son couvent; il mourut le 18 octobre 1377.

CHAPITRE LV.

(1377-1390.)

Pierre II, vingt-septième abbé et vingt-cinquième prince.

Pierre de Wolhausen, que le fidèle chroniqueur Hartmann croit être le dernier issu de cette noble maison, et frère de l'abbesse-princesse de Zurich, avait été prevôt à Saint-Gérold; et c'est la manière distinguée dont il remplit cette charge, qui le fit choisir pour succéder à Marquard.

Sous son règne et à sa recommandation, l'an 1379, Rodolphe d'Habsbourg abandonna au monastère de Fahr une partie de ses droits seigneuriaux à Estringen; ils étaient presque nuls, mais pouvaient amener quelques conflits déplacés entre les sommités administratives de ces lieux. L'année suivante, Pierre obtint de l'empereur Wenceslas la confirmation de tous ses priviléges, et en particulier *le droit d'accueillir les bannis.*

Les bénédictins n'avaient d'autre but que de soulager les hommes que la loi frappe déjà si cruellement en les privant de leur patrie. Mais je sais des amis de la liberté moderne, et des plus fiers, qui se trouvent ainsi devancés en résultat par un de ces gens qu'ils n'aiment guère, par un moine dont le nom échapperait pour cela seul aux ténèbres du moyen âge.

En 1381, Pierre obtint d'Henri, encore évêque de Constance, la transaction définitive de l'incorporation de l'église de Steven au monastère d'Einsidlen; il est aussi l'auteur de plusieurs autres acquisitions importantes. Mais

les intérêts spirituels étant les premiers de tous, il fonda à perpétuité une messe où l'on ferait mémoire des patrons du monastère : elle se disait le mardi après la fête de saint Michel. En 1384, il fit un traité d'alliance avec le comte de Werdenberg et Sargans, puis l'année suivante avec la ville de Zurich, un nouveau traité qui donnait aux moines d'Einsidlen le titre et les droits de *bourgeois de Zurich*. Les plus belles actions de l'abbé Pierre étant toujours quelques applications des préceptes évangéliques, de concert avec l'abbé de Wittingen, il conclut une trève de sept ans entre l'Autriche et les Suisses alliés, sauf à la renouveler plus tard pour un terme indéfini.

Quelle belle âme avait cet abbé Pierre! on l'appelait encore le père des pauvres. Il fallait que la charité prît avec lui tous ses développements. Il mourut dans cet exercice constant des vertus catholiques, le 13 juin 1390.

CHAPITRE LVI.

(1390-1402.)

Louis, premier du nom, vingt-huitième abbé et vingt-sixième prince.

Louis, comte de Thierstein, était fils de ce Jean qui fut tué à Sempach, et d'Elisabeth Margrave d'Hochberg. Son règne est loin d'égaler la perfection du précédent.

Au lieu de chercher à relever son couvent de la misère où l'avaient réduit les guerres, les incendies et les ruines de toutes sortes, il était à Einsidlen ce que furent à Paris les rois fainéants. Tout ce que fit l'abbé Louis pendant douze ans, c'est un traité à l'amiable avec Jean Margrave d'Hochberg, son parent, pour mettre fin à la fâcheuse querelle des possessions de l'abbaye à Riegol. Il faut tenir compte de cet acte à l'abbé Louis, dont la faute assurément n'est pas toute personnelle, puisque les religieux auraient dû connaître sa capacité avant de le placer à leur tête.

On l'accuse d'avoir eu de l'ambition et de n'être arrivé au siége épiscopal de Strasbourg qu'à force d'intrigues et en faisant une cession des biens que l'abbaye avait en Alsace et en Brisgau. Il s'était déjà mis en route entouré d'une grande pompe, afin sans doute de représenter dignement l'évêché dont il allait prendre possession, lorsqu'une attaque d'apoplexie le força de s'arrêter en son château de Pfefficone, où il mourut au bout de quelques heures. C'était en 1402, douze ans après son élection d'abbé.

Louis, il faut le dire, avait plus de travers que de vices !

mais sous la bure du cloître c'est déjà un vice que d'être imparfait. Quand en sera-t-il de même dans le monde?

Un fait encore qu'il ne faut pas oublier, c'est que sous le règne de l'abbé Louis, il se fit une trève de vingt ans entre le duc d'Autriche et la confédération suisse; elle fut signée les 15 et 16 juillet 1394. Nous ne prétendons pas que Louis en soit cause; mais à cette époque l'abbé d'Einsidlen, comme on l'a vu par l'exemple de Pierre II, pouvait beaucoup sur les affaires publiques; et Louis n'employa jamais son crédit à leur donner une allure défavorable.

CHAPITRE LVII.

(1402–1418.)

Hugues, vingt-neuvième abbé et vingt-septième prince.

Dès l'an 1396, le prince-abbé Louis avait eu le bon esprit de confier les rênes du monastère à un suppléant dont la capacité était bien avérée. Hugues de Roseneck, ce suppléant, lui succéda naturellement à sa mort, en 1402; les religieux reconnaissaient par cette élection la sagesse de son gouvernement par intérim.

Le premier soin d'un abbé à cette époque où l'on croit que l'église et ses officiers furent si éminemment libres, devait tendre à assurer à son couvent la confirmation de ses fiefs, droits et priviléges : sans quoi il se trouvait bien vite quelque seigneur endetté, quelque hobereau de mauvais aloi toujours prêt à chicaner sur la validité des possessions monastiques.

Hugues s'empressa donc de faire ratifier les droits de l'abbaye par l'empereur Rupert qui le vit à Constance, en 1408. Il se trouve dans les chartes de l'abbaye mille preuves de la sagesse avec laquelle Hugues s'occupait des intérêts du monastère. Les premiers vassaux de la terre de Kienlerg étant morts, il la confia à Jean d'Habsbourg, puis à Othon de Thierstein. Pour se ménager un appui en cas de troubles, cas fréquents alors, il conclut une alliance avec les Zuricois, et termina enfin la querelle de Zug avec l'abbaye au sujet des terres d'Egri et de Menzigen.

L'an 1414, Hugues, escorté de quatorze cavaliers, alla

au-devant du pape Jean XXI, et fit à sa suite son entrée à Constance : là il prit le second rang parmi les abbés d'Allemagne. Dans le cours du concile, Hugues se distingua par son zèle pour la réforme monastique, tant il avait adopté franchement la carrière de la pénitence. Il assistait aussi au chapitre général des bénédictins à Petershausen, le dernier jour de février 1417 ; et nous lui devons, selon toute apparence, nos documents manuscrits sur toute l'affaire de la réforme des bénédictins *noirs*. Hugues revint du concile, malade, épuisé ; sa carrière, en ce monde, devait se terminer par sa coopération chaleureuse à ce grand concile..... dont les conséquences ne sont pas encore à leur fin.

Hugues de Roseneck mourut le 16 octobre 1418; son nom est une des gloires d'Einsidlen qui l'a toujours proclamé son rénovateur. Les soins de ce prélat s'étendirent même aux âmes de ses frères qui attendent dans la paix d'une mort passagère leur réveil à la vie éternelle. C'est lui qui fonda l'anniversaire célébré d'ordinaire le mardi après la fête de Saint-Gall.

CHAPITRE LVIII.

Histoire des sœurs dites *du Pré* (in der au), et de leurs couvents sous l'invocation de tous les saints, à Einsidlen.

Vers le commencement du XIII^e^ siècle, quelques pieuses femmes s'étaient choisi une retraite dans les bois qui entourent Einsidlen, et d'autres encore avaient obtenu un abri au milieu de la Forêt-Sombre, et dans quatre maisons séparées appartenant à l'abbaye. Le lieu de leur habitation, qui n'était pas encore défriché, leur avait fait donner le nom de *sorores sylvestres*, sœur du bois. (*Voir le document épiscopal de l'an* 1304.) Elles se tenaient ainsi sous l'obéissance et dans la régularité de mœurs la plus parfaite, vivaient comme aujourd'hui encore de leur travail, et s'habillaient d'un uniforme monastique, sans pour cela faire aucun vœu. Il est écrit que l'une d'elles, nommée Anne Amin, qui en 1277 dirigeait leurs quatre maisons, avait le don de prophétie. C'est elle qui dit à l'abbé d'Einsidlen, Pierre I^er^, qu'il serait frappé du tonnerre. Cette fille, dont les méditations portaient plus particulièrement sur les douleurs suprêmes de Jésus, avait découvert dans la forêt une racine dont la forme imite assez correctement celle d'un crucifix. On montre encore cette racine aux pèlerins pour qui elle n'est pas une simple curiosité. Cela rappelle l'arbre qui croissait et croît peut-être encore sur la colline de Velars en Bourgogne, au pied d'une chapelle dédiée à la Vierge : un morceau de ce bois scié aux deux bouts, et formant par conséquent un cylindre parfait, portait au centre de ses deux bases la figure assez

distincte d'une madone : on scia de nouveau le morceau devant plusieurs jeunes étudiants dont faisait partie celui qui le raconte en ce moment, et la figure se retrouva toujours au centre de la nouvelle circonférence. C'est un fait dont la même personne ne prétend rien conclure, sinon que la foi d'un homme ne doit pas tenir à si peu de chose.

En 1359, Othon de Reinegge, vicaire de Jean, évêque de Constance, ayant engagé les dames du Pré à quitter leur uniforme pour un autre qui fût approuvé par l'Eglise, elles obtinrent de l'abbé d'Einsidlen, Nicolas Ier, celui de bénédictines. Elles s'en dégoûtèrent assez vite. L'habit qu'elles portaient d'abord était moins sévère, de couleur grisâtre, avec scapulaire noir, guimpe et coiffe blanches. Il fallut que l'évêque de Constance leur permît de le reprendre. C'est un caprice bien innocent, mais c'en est un, un même au milieu des déserts!!!

Lorsqu'au commencement du XVI siècle les vierges cloîtrées furent expulsées de partout, celles-ci furent heureuses de se ranger sous la protection de Hugues, abbé d'Einsidlen, et par conséquent seigneur de tout le pays. Elles lui prêtèrent serment de fidélité tant à lui qu'à ses successeurs, comme visiteur ordinaire de leurs maisons, qui bientôt se réduisirent à une seule. (*La formule de ce serment se retrouve encore dans les archives.*) La plupart des religieuses avaient quitté une à une leur solitude laborieuse pour courir après les promesses de bonheur que distribuait largement alors Ulrich Zuingle, ce grand réformateur... de la virginité.

En 1528 ou 1530, on a des bulletins de profession datés de cette époque; et à partir de 1572, la succession des religieuses supérieures se trouve exactement indiquée. Les cinq religieuses qui restaient se remirent dans la maison

située au-dessus des trois autres, et nommée pour cela *maison du Haut-Pré* (in der vorder au). Ce n'était, à vrai dire, qu'une pauvre masure, une manière de chalet dont l'aspect au-dehors et la misère intérieure devaient décourager les jeunes filles catholiques tentées de venir s'y former à la vie régulière. Il fallut près de 60 ans pour que les dames du Pré pussent mettre à fin une grande entreprise, la construction d'un véritable monastère. Enfin vers 1599, leur personnel se trouvait augmenté ainsi que leurs revenus; elles étaient logées d'une manière presque commode; l'abbé Ulric III consacrait un nouvel oratoire qu'il venait de leur faire bâtir : et trois ans après, en 1602, l'abbé-prince Augustin Ier leur donnait solennellement la règle de saint Benoît.

Les bénédictines du Pré dépouillent alors leur costume de fantaisie et se couvrent de noir, depuis la robe et le scapulaire jusqu'au voile inclusivement; elles ne gardent que la guimpe blanche, comme un dernier symbole de leur immuable vertu; enfin elles abjurent à jamais leur titre de dames pour ne s'appeler à l'avenir que les sœurs, les pauvres sœurs du Pré.

Pendant près d'un siècle tout semblait prospérer au couvent, lorsque, le 1er février 1684, la chapelle et la maison furent la proie d'un incendie. La supérieure d'alors, Gertrude Merckin de Wallistadt, puissamment secondée par l'abbé d'Einsidlen et par la charité publique, parvint à remettre sur pied la chapelle; ce fut le premier de ses soins, parce que le véritable asile d'une femme vouée au célibat chrétien lui semblait devoir être l'asile de la prière. L'abbé Augustin II consacra cet oratoire le 31 août 1687. Mais le monastère ne fut vraiment restauré que vers le milieu du 18e siècle. La première pièce de l'édifice actuel fut posée le 29 mai 1732.

Dès l'époque où les religieuses du Pré s'étaient réunies en une seule communauté, la direction spirituelle de la maison était confiée à un des capitulaires de Notre-Dame des ermites, qui se rendait là une ou deux fois par semaine; on leur permit bientôt d'avoir un chapelain à demeure, pour célébrer tous les jours dans leur chapelle les saints mystères; mais c'est là sa seule mission. Le tribunal de la pénitence est toujours occupé par un moine de l'abbaye; il leur rend sa visite les veilles de jours fériés; assiste aux chapitres, aux prises de voile et à toutes les cérémonies importantes.

Quand la révolution française fit le tour de l'Europe, la destinée des sœurs du Pré dut suivre celle des pères d'Einsidlen leurs soutiens immédiats. Il leur fallut se disperser et fuir la plupart en pays étrangers. Elles n'emportaient qu'un petit nombre d'objets sacrés, laissant leur maison livrée au pillage comme l'était l'abbaye. La supérieure d'alors, femme d'un caractère élevé, parvint après d'incroyables fatigues jusqu'en Hongrie..., d'où elle ne devait plus revenir. On a su depuis qu'elle était morte l'année 1828.

L'amnistie générale de 1802 rappela à l'Eglise les sœurs du Pré. On leur rendit les parcelles de leur bien qui n'avaient pas été aliénées. L'abbé Béat songea à remplacer la supérieure qu'on ne voyait pas revenir de Hongrie, et son choix tomba sur une femme dont le cœur et la physionomie sont également nobles : sœur Jeanne Népomucène Eterlin, qui depuis plus de trente ans dirige la maison du Pré, de manière à lui faire reconquérir son heureuse médiocrité. Les supérieures de cette maison en administrent le temporel à leur gré et sans l'aide de leur directeur intellectuel. Les conditions de l'admission ont ceci de remarquable pour une maison dont la

fortune est si restreinte, qu'elles ne stipulent ni dot, ni trousseau. Les postulantes n'ont à payer que les frais de pension, lesquels cessent à partir de la prise d'habit. Le nombre des sœurs est aujourd'hui de vingt et une (qui toutes sont dignes de l'estime publique). Leur profession de pauvreté n'est à charge à personne; leur travail pare à tous leurs besoins. Elles n'ont aucune propriété individuelle dans la maison même : si l'une d'elles reçoit un cadeau, elle le remet à la supérieure qui en dispose au profit de la communauté. Ce sont elles-mêmes qui soignent leur verger, et qui, tout en récitant quelques prières, assainissent, engraissent et fauchent le *pré* dont elles portent le nom. A les voir ainsi dans la plaine, on pourrait croire qu'elles ne sont pas *cloîtrées*; cependant elles ne franchissent que deux fois par an les étroites frontières de leurs propriétés. C'est dans l'octave de la fête de saint Meinrad, au mois de janvier, qu'elles viennent recevoir la communion et vénérer les reliques du patron d'Einsidlen dans la chapelle de Notre-Dame. Leur seconde sortie a lieu à l'époque de la fête de saint Joseph : elles vont implorer sa médiation particulière en faveur de leur communauté virginale.

A l'intérieur, leurs occupations consistent d'abord à réciter chaque jour en commun le bréviaire bénédictin, et à le chanter les jours de fête ; ce qu'elles font en allemand : on le leur a permis quelques années avant la Révolution. L'office ne durant que fort peu d'heures, elles emploient le reste à faire de la toile et des services de table. Les sœurs du Pré ont une assez grande réputation comme brodeuses en tout genre; on leur confie l'exécution des vêtements sacerdotaux, de ces magnifiques dessins en or sur velours, de ces ornements princiers du moyen âge, qui recouvrent les corps des martyrs, selon l'usage

de certains pays d'Europe, et d'Einsidlen même. Elles reçoivent à cet effet une sorte de squelette en bois, dans lequel il faut incruster d'abord les reliques du saint personnage selon leur nombre et leur place naturelle. Chaque partie des reliques étant ainsi fixée à la partie correspondante du squelette, on lui applique à l'endroit du visage un masque fort triste, sous lequel la mort n'imite point la vie, mais porte au contraire l'expression du néant, afin qu'en voyant tout l'or et la pourpre dont ce corps humain fait parade, on voie aussi le masque mortuaire qui vous dit : Tout cela me suit au tombeau. C'est dommage pour ce beau costume qui, dans le temps où il fut à la mode, a pu faire travailler plus d'une jeune imagination : il consiste en une tunique et une dalmatique brodée, et se termine d'un côté par des chausses mobiles et cousues d'or, comme les portent encore les Orientaux. Sur la tête une couronne ou quelque jouet semblable : dans les mains on place quelquefois une épée. Celui qui le premier en eut l'idée voulut sans doute faire une épigramme contre la force brutale, en mettant son emblème entre les mains d'un squelette. En effet, la force meurt; l'esprit seul est durable sur terre, partout ailleurs immortel.

CHAPITRE LIX.

(1418-1438.)

Bourcard II, trentième abbé, vingt-huitième prince.

Bourcard de Kreckingen, baron de Weissembourg, était prevôt de Saint-Gérold, lorsque les suffrages unanimes du chapitre d'Einsidlen l'appelèrent sur le siége abbatial. Afin de mettre de l'ordre dans les affaires du couvent, il fit faire un recueil de ses droits et de ses charges, et en présenta tout d'abord l'état à l'arbitre délégué pour adjuger un droit de dévolution disputé à l'abbaye par les bourgeois d'Einsidlen. Ce droit échut à l'abbaye. Le représentant de Bourcard dans cette affaire était Jacques Glenter, bourguemestre de Zurich : Bourcard avait établi avec cette ville une alliance dont les gens de Zurich eurent souvent lieu de s'applaudir. Le juge était de Schwitz et se nommait Itel Reding. (Nous conservons religieusement les noms propres, parce que nous avons remarqué que bien des familles contemporaines en avaient su gré aux anciens chroniqueurs.) Les mêmes personnages vidèrent encore le démêlé de l'abbaye avec ceux de Zug, au sujet de ses droits seigneuriaux à Neuen : cela se fit en 1427. Un an auparavant, Bourcard obtint du pape Martin V la confirmation des indulgences et priviléges octroyés au monastère jusqu'alors. En 1426 encore il acquit des barons de Clingen les terres d'Æschenz.

Il paroîtrait qu'à cette époque le couvent subit une sorte de révolution : le nombre des religieux diminua, et

ceux qui restaient se trouvèrent tous chargés d'emplois importans : on eût dit un état major de l'armée céleste obligé de s'occuper des affaires d'ici-bas.

Il en était d'Einsidlen comme de certains chapitres d'aujourd'hui, composés exclusivement de gentils-hommes, unis par l'éducation, le rang et la croyance. Les quatre capitulaires des plus renommés du temps de Bourcard étaient Rodolphe de Saxe, grand camérier, c'est-à-dire tuteur de la jeune noblesse ; Richard de Falkenstein, gardien de la trésorerie ; Gérold de Saxe, chantre et cellérier ; François de Rechberg, prevôt à Fahr. Il y avait des religieux consacrés uniquement à l'office divin, qui desservaient la cure et le pèlerinage ; ceux-là n'étaient que chapelains. Dans cette division des dignités il y eut quelque chose de funeste au couvent ; le nombre des hommes appelés au chapitre devenant tous les jours plus rare, l'abbaye n'atteignit pas même le degré de force et de popularité qu'avait la cure et le pèlerinage, et la communauté des capitulaires tomba dès lors en ruines. Les hommes qui s'y maintenaient encore, au lieu de bien comprendre leur mission exceptionnelle, et d'élever leur noblesse de toute la hauteur de la piété, ravalèrent cette piété même au niveau de leurs intérêts mondains : des conflits perpétuels avec leurs avides voisins les forçaient trop souvent à former alliance avec le monde. Par suite de ce système ils en vinrent à imiter la raideur des agents civils dans le maniement des affaires, mais leurs vassaux répudièrent leurs réglements et s'approprièrent des biens et des droits qu'ils eussent peut-être respectés sous un régime plus large, plus digne des premiers abbés d'Einsidlen.

Bourcard, encore meilleur que son entourage, était éminemment homme de bonne volonté, et Dieu lui en

tint compte. Toutes les fois qu'il dirigea immédiatement quelque négociation, elle tourna au profit de la justice et à l'honneur de la communauté. Il ne put empêcher qu'on lui suscitât une querelle de mauvaise foi, qui amena la discussion juridique de la bulle de Léon VIII, et ne fut terminée que sous le règne suivant de l'abbé Gérold de Saxe, par un jugement du pape Pie II.

Nouvelle tribulation : le protecteur d'Einsidlen, l'archiduc d'Autriche Frédéric ayant été banni de l'empire, messieurs de Schwitz demandèrent bien vite à l'empereur Sigismond l'héritage de ce droit de protection sur Einsidlen. L'empereur ne fit aucune difficulté ; et sans consulter l'abbé, leur signa un diplôme à Bude en 1424. L'abbé Bourcard, qui les connaissait, s'empressa de réclamer et de faire anéantir par l'empereur lui-même son premier diplôme. A cet effet Sigismond en ordonnança un autre à Feldkirch en 1431 ; enfin en 1433, dans un troisième diplôme donné à Bâle, il consentit bien à ce que ceux de Schwitz eussent le droit de protection immédiate sur Einsidlen, mais à la condition d'en soutenir et maintenir intégralement les droits, priviléges, us et coutumes. Il les obligea même, par une prévoyance fort judicieuse, de lui donner une contre-cédule que Sigismond confirma par une bulle d'or l'an 1434. L'année d'auparavant, Bourcard avait fait ratifier à l'empereur l'état des droits et priviléges de l'abbaye.

Or, les bourgeois de Schwitz, touchés de la dignité qui leur était conférée, se montrèrent vraiment dignes de la remplir. De ce moment ils oublièrent leurs petites ambitions passées, et firent si bien que les abbés d'Einsidlen n'eurent qu'à se louer de leurs rapports avec ces honnêtes citoyens. Le patriotisme l'avait emporté sur tout autre sentiment dans le cœur et l'esprit des gens de Schwitz ;

ils voulaient qu'Einsidlen, une fois placé sous leur juridiction, leur dût cette liberté pour laquelle la Confédération avait si souvent combattu.

Bourcard, dont la situation sociale fut peut-être plus difficile que celle d'aucun des abbés d'Einsidlen, prit tellement à cœur sa mission administrative, qu'il ne crut pas pouvoir assister au concile de Bâle ; il se contenta d'y expédier un député ; et peu de temps après, à force de prières et de travail, il obtint que la mort lui ouvrît les portes de l'éternel repos. Ce fut le 21 décembre 1438 ; il avait gouverné vingt-quatre ans.

Si le règne de Bourcard fut le signal de la décadence dans les habitudes monastiques, il faut sans doute en accuser l'indifférence religieuse qui faisait alors invasion dans le monde à la suite du protestantisme ; mais aussi faut-il avouer que le luxe dont s'entourait une partie du clergé pouvait exciter les passions de la classe moyenne et encourager ses tentatives pour s'emparer des débris de ce luxe tout princier, tout mondain. Les empereurs et les rois assistèrent autrefois les abbés d'Einsidlen aussi généreusement qu'on puisse le faire pour des organes de la Divinité : néanmoins il eût été dans l'ordre de la sagesse évangélique que les princes protégeassent plus encore la propagation des lumières catholiques. Les fidèles croyants sauront bien mettre leurs prêtres à l'abri du besoin, mais ce qu'ils ne peuvent faire, et ce qui est l'apanage d'un gouvernement, c'est de renverser tout ce qui gêne l'indépendance publique et individuelle dans l'exercice et la manifestation du christianisme. Toute autre protection amène ou des abus dans le système ecclésiastique, ou des prétextes pour rejeter sur la prêtrise, c'est-à-dire sur tout ce corps d'institution divine, les fautes de quelques individus. Quand on accusait les moines d'Einsidlen

d'être trop riches, il fallait s'en prendre aux princes qui laissaient tous le couvent un peu dans l'oubli, mais qui voulaient que l'abbé fût servi et secondé de la manière suivante : c'est une citation d'un vieux manuscrit d'Albert de Bonstetten : « Le comte d'Habsbourg, landgrave d'Alsace, sera majordome de l'abbé : c'est pour cela qu'il possède le fief du château et de la seigneurie de Kyenberg. Sous-maître d'hôtel sera le chevalier de Wolrau, ensuite celui de Schellenberg. Le comte de Rapperswill sera grand maréchal, juge criminel et gouverneur pour l'abbé : il tient pour cela le fief du château et la ville de Rapperswill, excepté ce qui de la cîme du château ou par la fonte des neiges passe ou coule vers Einsidlen. Sous-écuyer ou porte-plat sera le chevalier d'Urikon. Ecuyer tranchant de l'abbé sera le baron de Wettisvill : il possède pour cela la seigneurie de Wettisvill à titre de fief. Sous-écuyer tranchant sera le chevalier d'Humbrechtickon.... etc., etc. » Il serait trop long de citer les noms et les fiefs des échanson, sous-échanson, porte-chaire, sous-ammann, écuyer de cuisine et sous-écuyer, baillis des prevôtés, préfet de la chambre, sous-bailli, protecteur universel et intendant des gens au service du monastère. En vérité les hommes de cette époque qui n'avaient pas assez d'instruction pour savoir à quelle représentation entraînait la charge de Prince de l'Empire, et par quel enchaînement de faits les abbés de monastères avaient été choisis pour porter cette charge, pouvaient sans trop pécher sourire en voyant tout cet attirail... dans un désert. Aujourd'hui il n'y a plus rien de tout cela à la *Cour* d'Einsidlen; le prêtre docte et patient qui la préside n'a d'autre Protecteur que Dieu et le gouvernement de Schwitz, d'autre majordome que le père procureur, et d'autre écuyer, sous-écuyer, échanson, sous-échanson,

qu'un bon vieux serviteur Allemand chez qui la fidélité est un caractère de famille.

Néanmoins Dieu a fait toute chose de façon que jamais les défauts de ses saints n'aient servi de prétexte aux fidèles pour en accuser la religion. Ses ennemis seuls déciment ses prêtres, renversent ses temples, et brisent les sceptres ou les faisceaux qui en protégeaient l'indépendance. Dans les moments où il y avait le plus grand nombre d'abus, c'est-à-dire dans le commencement du 15e siècle et vers la fin du 18e, les vrais fidèles se sont montrés toujours aussi généreux envers le culte extérieur de leurs ancêtres; on citerait une foule de fondations faites à cette époque et dont Tchudi l'ancien nous a gardé plusieurs titres. On était, dis-je, aussi assidu que jam
la prière, sachant bien que la prière seule peut opére
véritables révolutions, celles qui renversent les
sans trouble et par la seule force de la vérité, fille du
et sœur de la prière.

CHAPITRE LX.

(1438-1447.)

Rodolphe III, trente-unième abbé, vingt-neuvième prince.

Sa mère était la comtesse Anne de Werdenberg; Rodolphe avait le titre de comte d'Hohensaxe. Sous son règne Zurich et Schwitz se firent la guerre; il se trouvait ainsi entre deux feux: mais il fit si bonne contenance, chercha si bien à ramener la paix de part et d'autre, qu'on respecta toujours ses titres de propriétés, quoiqu'on se battît sur ses terres. Enfin Rodolphe, animé de ce zèle pour la paix qui seul doit constituer à l'avenir le vrai génie chez les maîtres de la terre, mit tant de persévérance dans son œuvre de conciliation, que chacun reconnut ses torts, et la paix fut conclue en 1447, au mois de décembre. Les députés des cinq cantons confédérés, et ceux de Zurich, voulurent, pour honorer la médiation de Rodolphe, que les protocoles de ce grand acte fussent déposés entre ses mains.

C'est encore sous le même prince-abbé, vers 1439, qu'une famine et une épidémie ravageant la Suisse, on vint de toute part à Einsidlen implorer l'intercession de la Vierge Marie. Ceux de Bâle instituèrent une procession solennelle, à quoi le concile de Bâle attacha l'indulgence des peines canoniques. L'année suivante la foule des pèlerins fut telle, qu'à cette époque de guerre entre Schwitz et Zurich, on prit les pèlerins armés de leurs bourdons pour autant de soldats du camp ennemi qui

faisaient invasion la pique à la main, et l'on se mit à sonner l'alarme.

L'histoire ne dit plus rien de Rodolphe, si ce n'est qu'il reçut en 1442, de l'empereur Frédéric, deux diplômes pour confirmer ses droits et priviléges, et lui donner ceux de régale. C'est en 1447, l'année de la paix dont il fut le principal auteur, qu'il s'endormit dans la paix éternelle.

CHAPITRE LXI.

(1447-1452.)

François, trente-deuxième abbé, trentième prince.

C'ÉTAIT, selon Albert de Bonstetten son contemporain, un beau caractère d'homme, une capacité à toute épreuve. Il fallait cela au pauvre couvent d'Einsidlen, qui s'en allait tombant en décadence; malheureusement François ne le gouverna que cinq ans. Pendant ce court espace il obtint, aux instances d'Albert, duc d'Autriche, et à la vive sollicitation de ses députés, deux bulles du pape Nicolas V : la première confirmait au pèlerinage d'Einsidlen l'indulgence de quinze ans de peines canoniques, et la seconde établissait solennellement les immunités et priviléges du monastère. L'année d'avant sa mort il contribua puissamment à l'alliance que Gaspar de Landenberg, abbé de Saint-Gall, conclut à Pfefficone avec les cantons de Zurich, Lucerne, Schwitz et Glaris. Il mourut en 1452 au grand regret de ses administrés; il avait en effet pour eux cette affabilité douce qui est un rayon de la douceur du Christ, et cette qualité devait être d'autant plus précieuse chez un homme que pouvait enorgueillir le préjugé de la naissance. François était comte d'Hohen-Rechberg, et sa mère comtesse de Werdenberg, sœur du prince Rodolphe de Saxe; d'où il suivrait, d'après la Chronique du P. Jacques, appuyée sur Albert de Bonstetten, que l'Abbé-Prince François serait neveu de son prédécesseur.

CHAPITRE LXII.

(1452-1481.)

Gérold, trente-troisième abbé, trente-unième prince.

Il avait le cœur bien fait et l'esprit avide d'application. Cette activité qui animait tout le monastère à l'exemple de l'abbé, y fermait accès aux vices inséparables d'une solitude oisive.

Le couvent avait alors pour doyen le fameux Albert de Bonstetten, dont nous empruntons si souvent les précieux souvenirs; tête admirablement organisée pour recueillir les faits importants de l'histoire qui alors était compliquée de mille circonstances secondaires, et ne se développait pas autour d'un centre commun. Albert de Bonstetten, comme la plupart des moines chroniqueurs, a paré à cet inconvénient par un moyen fort simple : il a groupé les faits principaux auxquels se rattachait l'existence politique de l'Europe, et particulièrement de l'empire, autour de la biographie de son humble retraite, le monastère d'Einsidlen. Sous le sceptre abbatial de Gérold vivait encore dom Conrad de Rechberg, administrateur du couvent, dont les idées rassises et par fois rigoureuses étaient un bienfait pour cette maison frappée déjà de plusieurs accidents funestes, ruinée enfin par l'incendie qui la dévora sous le règne même de Gérold. Mais la sainteté de Barnabé de Mosaxe était le véritable soutien du couvent au milieu de l'adversité : l'homme sanctifié par l'étude et la prière ne craint rien de ce que l'on est convenu d'appeler *malheur*, et qui n'est en fait

qu'une épreuve; au contraire, c'est là que sa grandeur d'âme se développe, puisque la gloire pour lui consiste à en sortir vainqueur.

En vérité l'on cherche en vain la raison des couleurs sombres et défavorables dont le chroniqueur Tchudi (l'ancien) peint les moines d'Einsidlen à cette époque. Ayant à leur tête quatre hommes tels que ceux qu'on vient de citer, ils ne pouvaient s'écarter de leur vocation sans encourir soit un renvoi immédiat, soit des peines civiles qui les eussent remis bien vite dans le chemin de l'obéissance. Par respect pour Tchudi, je confesse que s'il y eût un tort à reprocher non-seulement au couvent d'Einsidlen, mais à tous ceux de cette époque, ce fut celui d'être trop souvent préoccupés par des intérêts matériels et de petites ambitions humaines.

Gérold avant de devenir abbé d'Einsidlen avait administré la prevôté de saint Gérold, de façon à prouver qu'une mitre ne serait pas déplacée sur son auguste chef. Il fut élu en 1452, et en 1459 sa renommée de vertu était assez grande pour que d'un mot il tranchât les difficultés élevées entre l'abbé-prince de Saint-Gall et les gens d'Appenzell; cette question du bornage des deux territoires fut ainsi terminée au château de Pfefficone.

Vers ce temps Gérold fit une faute grave contre le sens commun : son monastère déclinait parce que l'on n'y recevait que des gentilshommes, et chacun lui faisait sentir que s'il l'ouvrait au contraire à des gens dont l'aristocratie toute d'esprit et de science serait bien autrement estimable et réelle que celle d'un nom, aussitôt Einsidlen redeviendrait un abri pour tout ce qu'il y aurait de distingué parmi les prêtres, les artistes et les savants chrétiens. Mais pour rien au monde Gérold ne voulut entendre raison là-dessus; il fit même ratifier par une bulle,

que Pie II ne pouvait refuser le droit acquis à ce couvent d'Einsidlen, de n'admettre au chapitre que de nobles gens. Il s'ensuivit que Gérold resta bientôt seul avec quatre religieux capitulaires. C'étaient, il est vrai, les hommes distingués que nous avons cités, plus le vieux père Bourcard de Falkenstein, dont les glaces de l'âge n'avaient pas atteint le cœur tout enflammé d'amour de Dieu.

C'est à Gérold que le couvent d'Einsidlen dut plus tard la terminaison de la controverse élevée à propos de la bulle de Léon VIII, et la confirmation des indulgences accordées au pèlerinage ; la négociation de ce dernier point était entamée déjà sous le pontificat d'Eugène. Pie II publia donc en 1467, sa bulle tant désirée : il y confirma celle de Léon VIII, ainsi que les droits à l'indulgence canonique qui y étaient attachés. L'année suivante, Gérold fit lui-même un voyage à Rome avec une suite de cent cavaliers : cet attirail pompeux lui causa quelques embarras à Florence. Enfin il rencontra le saint Père à Petreoli, et il en reçut pour toujours une seconde ratification de la bulle de Léon VIII avec une augmentation du privilége d'indulgence inhérent au pèlerinage d'Einsidlen. C'était plus qu'il ne demandait; son retour de Rome fut solennel : le chapitre d'Einsidlen alla, suivi d'un peuple immense, le recevoir à cet endroit de la prairie de Bruël, où l'on voit maintenant la chapelle de la Sainte Croix. Gérold la fit élever en mémoire de ce voyage ; mais ce qui le flatta plus encore que sa réception brillante, ce fut de voir à l'anniversaire de la dédicace de la chapelle de Notre-Dame, en 1466, le concours innombrable des pèlerins empressés de mettre à profit les droits dont l'abbé Gérold était allé si loin chercher les titres récognitifs. La diète de Zurich donna cette année un sauf-conduit à tous les pèlerins allant visiter la Chapelle

de N.-D. qui, d'après le texte même de l'ordonnance, avait reçu sa consécration de *Dieu même (divinitùs consecratà)*. Le vicaire-général de Constance avait lui-même publié des lettres pastorales pour engager le peuple à se préparer au bienfait de l'indulgence plénière.

C'est l'année suivante que le couvent fut brûlé. La cause de ces incendies fréquents serait bien difficile à vérifier, si l'on ne voulait consulter que des preuves matérielles, quand il y a tant de preuves morales. On sait de reste combien les couvents avaient d'ennemis au quinzième siècle. Le droit de protecteurs, échu aux gens de Schwitz, faillit, en ce moment fatal, amener une singulière usurpation. Les bourgeois de Schwitz prétendirent relever seuls les ruines du couvent, afin d'avoir d'abord une sorte d'hypothèque sur toutes les possessions d'Einsidlen, et au moyen de cette hypothèque un droit d'expropriation bien facile à exercer contre des gens à demi ruinés ; secondement, un droit de s'immiscer continuellement dans les affaires de ce malheureux couvent; troisièmement enfin un moyen d'acquérir de l'ascendant sur le peuple aux dépens du clergé. Erreur, faux calcul; l'ascendant du clergé n'a jamais existé que par les moyens de l'esprit, et non par sa plus grande part d'autorité séculière. Réciproquement les hommes qui croient le dépouiller de son influence en le persécutant de façon ou d'autre, lui donnent tous les honneurs du martyre, et n'en recueillent que l'ennui de passer pour des bourreaux au petit pied.

Gérold harcelé et vexé de mille petites façons dans cette querelle, se réfugia dans la ville de Zurich qui se montrait si noble, indépendante et hospitalière. Il fallut, pour le réintégrer dans son abbaye, que le pape Paul II prît la chose à cœur et fit à Gérold un rempart

de l'archevêque de Mayence et des évêques de Strasbourg et de Bâle. Mais Gérold, voyant que les esprits n'en étaient pas plus calmes, confia les rênes du couvent à Conrad de Rechberg, et quitta définitivement Einsidlen pour sa retraite de Saint-Gérold, d'où il n'eût jamais voulu sortir. Il y mourut en 1481.

CHAPITRE LXIII.

(1481-1527.)

Conrad III, trente-quatrième abbé, trente-deuxième prince.

Dès qu'il eut accepté le mandat de suppléer Gérold dans l'administration, Conrad s'empressa de payer les dettes de l'abbaye au moyen d'une économie stricte qui ne l'empêchait pas de songer aux intérêts des pauvres. On fut si content de sa délicatesse et de son exactitude, qu'on se réserva de le prendre pour abbé à la 1ère élection: elle se fit le 31 octobre 1481. Il entra en charge le 10 novembre, et bien malgré lui : il consentait à supporter toutes les fatigues mais non à revêtir la dignité d'abbé. Ce mot de dignité l'effrayait : c'était un homme fort simple d'extérieur, et fort ennemi de la représentation. Il poussait la simplicité des manières jusqu'à la rudesse. Etant fort jeune, il aimait passionnément la chasse, et plus tard dans ses courses pour l'administration matérielle du couvent, il résistait rarement au plaisir de suivre ses piqueurs au bois.

Un jour cette passion se réveilla pour son malheur comme pour celui de l'homme que, dans un moment d'erreur, il prit pour le but de ses traits. L'homme fut tué, et cette mort causa un juste scandale. Dabord le clergé supérieur fit interdire à Conrad la célébration des saints mystères. Les gens de Schwitz, envers qui il s'était montré souvent assez rigoureux, lui cherchèrent de nouvelles chicanes : il donna dans le piége, et en eut un si grand déplaisir, qu'il quitta le couvent d'Einsidlen dont il confia

le soin à dom Barnabé de Mosaxe, puis il courut se confiner à Saint-Gérold. Là, il jeta de côté tout respect pour les défenses qui lui avaient été faites de chasser, et mena la vie d'un véritable gentilhomme de campagne.

Barnabé, son suppléant, persuadé de la profondeur de sa mission transitoire, s'attacha à remonter le moral de l'abbaye, que l'exemple de l'abbé Conrad ébranlait singulièrement. Il surveillait aussi lui-même les travaux de reconstruction commencés depuis l'incendie; mais avant d'en voir la fin, il mourut, hélas, en 1501. Au moment d'expirer il refusa de se désigner pour successeur un moine capitulaire, et se contenta de nommer pour intendant de la cour et des bâtiments un laïc nommé Jean Orten. Conrad reconnaissait par-là que déjà les monastères avaient accompli une partie de leur première mission, celle de répandre les sciences et les arts parmi le siècle, où la guerre et la brutalité féodales les étouffaient à chaque instant; l'autre mission des monastères est à peine commencée.

En 1509, nouvel incendie, qui dévora une partie du couvent. L'abbé Conrad, qui avait en vain épuisé comme ses successeurs tous les moyens humains pour conjurer ou réparer ces funestes événements, courut à la Sainte-Chapelle, et là, devant l'image de Marie, s'écria plein d'une foi vive : « Mère de mon Dieu! c'est à vous à prendre soin de tout ce qui est ici, car tout ici vous appartient! » Puis il sortit de la chapelle avec un air de confiance, disant à la foule qui venait éteindre l'incendie de se rassurer, parce que le feu ne ferait plus aucun ravage. Le fait est qu'à son arrivée dans la cour les flammes s'amortissaient, et que le monastère n'avait plus rien à craindre.

Autre accident, qui ne serait que ridicule s'il n'eût dû avoir de tristes conséquences : par suite de l'entêtement

de son prédécesseur Gérold, l'abbé Conrad n'eut bientôt plus que deux religieux... ; et voulant nommer un administrateur, il choisit un jeune homme sans expérience, mais du moins..... un homme de qualité, Thiébaut de Géroldseck : trop heureux de n'être pas réduit à prendre l'autre qu'il venait de condamner à la prison pour sa conduite détestable.

De malheur en malheur : et celui-ci est pire que tous les autres. Zuingle, d'hérétique mémoire, venait de se faire chasser de Glaris pour quelques peccadilles scandaleuses ; et n'étant satisfait ni des hommes ni de Dieu, il s'en allait prêchant partout la suppression de quelques vérités dogmatiques trop terribles pour ne pas l'embarrasser bien fort ; on appelait cela faire de la réforme. Le réformateur arriva à Einsidlen demandant l'hospitalité au nom du Christ ; c'était s'en faire ouvrir toutes les portes. Et comme les moines font l'office de curés des communes qui environnent l'abbaye, on confia à Zuingle une partie de la cure d'Einsidlen. C'est pour cela sans doute qu'on dit dans le peuple qu'il était curé du pays. Une fois installé, Zuingle se mit à flatter l'amour-propre du jeune Thiébaud, et lui conter mille choses nouvelles avec ce talent de raisonnement que possèdent tous les sophistes. D'abord Thiébaud s'effarouchait un peu de la hardiesse du novateur ; mais quand Zuingle lui eut jeté ces phrases à double entente, avec lesquelles on fait tant de dupes : « qu'il faut savoir marcher avec son siècle... que la vérité ne s'est pas révélée en un jour... qu'un homme, et un noble homme surtout, doit savoir s'affranchir d'un frein vulgaire..... et qu'enfin si l'Eglise, qui dit posséder l'arbre de la science du bien et du mal, s'effraie de voir quelqu'un de ses enfants toucher à cet arbre, c'est que l'enfant après cela doit en savoir aussi

long que sa mère, » etc., etc., etc. — Le serpent d'Eden ne raisonnait pas mieux. Vous croyez, dit Thiébaud? — Je vous l'affirme, dit Zuingle. — Et bien, que le sort en soit jeté, je vous suis, mon cher maître, disposez de ma personne et de mon crédit. — Voilà ce que Zuingle voulait; il conduit son homme en triomphe à Zurich, fait grand bruit de sa conversion, et mène une vie brillante dont le pauvre Géroldseck devait un jour acquitter le mémoire.

Et Einsidlen? et le sanctuaire où tant d'âmes sublimes étaient venues se répandre en adoration devant les autels du Christ, où tant de vœux solennels avaient été accueillis par la Mère sacrée de ce Sauveur du monde. Tout cela va-t-il périr, s'abîmer sous les pas d'un mécontent, d'un frondeur ecclésiastique, de Zuingle l'apostat? Non : Dieu permet les hérésies, ces tentations du raisonnement qui ont séduit dès les premiers siècles les âmes indociles au joug de l'Eglise, mais il n'abandonne pas ceux que l'épreuve trouve indomptables.

L'abbé Conrad, tout vieux et infirme, sentit son cœur ranimé d'une ardeur nouvelle, quand il vit qu'un jeune homme, que Thiébaut avait failli lâchement à ses devoirs; il voulut lui prouver que la foi peut faire entre autres miracles celui de rajeunir un cœur que les passions humaines glaceraient et endurciraient à la même époque.

L'abbé convoqua donc les protecteurs de l'abbaye, les citoyens de Schwitz; et après avoir rendu compte de tous ses efforts pour soutenir le poids abbatial, après s'être offert comme victime à toutes les accusations qu'on pourrait faire contre l'abbaye, il supplia ces dignes citoyens de lui choisir un successeur, les aidant à cette opération en leur désignant dom Louis de Blarer, religieux capitulaire de Saint-Gall.

Aussitôt on députa le baron Amberg à l'abbaye de Saint-Gall pour y postuler, dans les formes juridiques et solennelles, le vénérable dom Louis, alors doyen de cette abbaye. Ce fait est un démenti formel aux témoignages de la *Gallia Christiana* et de Wittwiler, qui prétendent qu'à la mort de Conrad l'abbaye fut entièrement déserte. L'abbaye d'Einsidlen possède 1° l'acte de la postulation de dom Louis daté du 8 août 1526; 2° l'acte de résignation de Conrad, du 20 juillet même année; 3° le bref d'élection que le pape donna le 8 janvier 1527.

Dom Louis, entré en charge à Einsidlen, fit, vers la fin de l'an 1526, les démarches nécessaires pour obtenir confirmation de son élection. Le pape ne l'accorda qu'après avoir bien pris connaissance de l'acte de résignation de Conrad, où il est dit en termes exprès qu'il résigne sa charge non pour obtempérer à quelques menaces ou à des ruses; qu'il est sain d'esprit et de volonté, etc. (*Voyez le texte à la fin du volume.*)

Enfin, dans le bref du 8 janvier 1527, le saint Père n'appelle pas encore Louis *abbé d'Einsidlen*, de peur de laisser entendre que par le fait de ce bref il chasse Conrad de sa charge d'abbé; c'est une délicatesse d'égard pour le vieux Conrad. Ce fut seulement en 1533 que le pape donna sa bulle de confirmation, où de son plein pouvoir apostolique il élut dom Louis comme nouvel abbé d'Einsidlen. Ce qui a pu induire en erreur les auteurs précités, c'est de confondre l'élection avec la confirmation de cet acte. Ainsi Conrad, qui mourut à la fin de l'année 1526, survécut à l'élection de Louis, mais non à sa confirmation. Ses restes furent déposés dans la tombe princière.

Ce courageux vieillard, dont les débuts dans la carrière monacale furent assez inégaux, a cependant usé sa vie à

soulever de ses ruines l'abbaye d'Einsidlen. En conséquence des soins qu'il avait pris d'obtenir la ratification des droits indulgenciers et autres priviléges de l'abbaye, il a reçu plusieurs bulles des papes Jules II et Léon X, plus une ratification du droit régalien par l'empereur Maximilien Ier.

Il avait acheté la ferme de Sillethal, avec toutes ses dépendances, délicieux vallon entre les plus hautes montagnes de Schwitz. Barnabé de Mosaxe, qu'il avait pris jadis pour administrateur, racheta les dîmes de Meilen qui étaient passées à l'abbaye de Favière.

CHAPITRE LXIV.

(Même époque.)

Albert de Bonstetten, doyen d'Einsidlen.

Ses ouvrages l'ont élevé plus haut dans l'opinion des peuples lettrés que ne l'ont fait ses titres de famille, pourtant fort éclatants et nombreux. Fils de Gaspard baron de Bonstetten, et neveu de l'abbé Gérold de Hohensaxe, il était devenu successivement comte palatin de la cour impériale et du palais de Latran, chapelain et confesseur de l'empereur Maximilien Ier.

Albert possédait, comme on le voit, les bonnes grâces des princes de son temps, et ses relations distinguées n'étaient qu'un titre de plus à l'estime de ses confrères qui ne s'avisèrent jamais d'en être jaloux. Vers l'an 1465 il fut nommé doyen d'Einsidlen, mais il ne demeura dans cette charge que quelques années.

En 1481, il dédia sa description de la Suisse et d'Ensidlen au roi de France, Louis XI, que ses défauts n'empêchaient point d'estimer les merveilles de l'esprit en quelque lieu qu'il les trouvât. L'autographe de cet ouvrage doit se trouver à la bibliothèque royale à Paris. En 1491, Albert composa son histoire de la maison d'Autriche, qu'il offrit à un autre roi de France, Charles VIII. L'original en est conservé dans la bibliothèque de l'empereur à Vienne, et il y en avait une copie dans celle du Vatican. D'après le *Lexicon universale* de Leipsick, Albert aurait dédié à Maximilien Ier un écrit sur la descendance des comtes d'Habsbourg. Enfin il prépara avec

un soin particulier une édition des saints Pères; on en conserve à l'abbaye le témoignage écrit de sa propre main.

Pour faire de pareilles entreprises, Albert eut souvent recours à d'augustes Mécènes et n'en fut jamais rebuté. Ces hommes de pouvoir, qui étaient en même temps hommes de génie, se croyaient les mandataires de la libéralité des peuples que les écrivains sont appelés à instruire, et ils voulaient assurer l'indépendance de ces savants laborieux qui, dans leurs longues et pénibles recherches, devraient pouvoir n'être jamais préoccupés par les soucis du pain quotidien.

Outre les écrits volumineux dont nous venons de parler, Albert publia encore, en 1481, une traduction latine de la biographie de sainte Ide, sur un vieux manuscrit allemand presque inintelligible, et l'adressa à Henri, quatrième abbé de Fischingen; puis, en 1486, il en fit une nouvelle traduction allemande beaucoup plus claire que l'original, et celle-ci il la dédia à l'abbesse de Magdenau. En 1504, il composa sa biographie du pieux ermite Gérold, qu'Ulric Wittwiler fit imprimer vers 1587. On lui attribue la vie du frère Nicolas de Flue, que publia Wittwiler après y avoir rempli quelques lacunes. Le fait est que dans son Epître dédicatoire à Louis XI, en tête de sa description de la Suisse, Albert parle d'une Vie de Nicolas Flue par lui rédigée, ainsi que de Mémoires sur la guerre de Bourgogne : *Proximè de Borgundianâ clade et Vitâ fratris Nicolai eremitæ Unterwaldensis scriptitavi.*

Voilà un auteur qui réunit toutes les conditions de la célébrité, talent et abondance de verve. C'est une de ces têtes précieuses, même pour l'époque où il vivait, époque fertile en hommes graves et forts. Eh bien, de cet homme

qui a écrit les faits et dires de tant d'autres, on ne sait rien, si ce n'est quelques généralités sur son caractère, son génie : généralités empruntées sans doute à ses œuvres qui décèlent une belle âme : mais rien de sa vie intime, rien de ses relations avec les gens distingués de son temps ; tandis que nous connaissons si bien les moindres détails de la vie vraiment murée des moindres anachorètes, de ces gens qui se cachaient au monde et se faisaient par modestie petits, imperceptibles. Ah! c'est que l'homme fait la réputation du moment, et que Dieu dispose de l'avenir. C'est que peut-être encore la plus belle œuvre littéraire est plus mince devant Dieu que le moindre acte de la charité et de la modestie de ses saints.

Je voudrais au moins marquer l'époque de la mort d'Albert de Bonstetten, mais c'est chose à peu près impossible. On pense qu'il termina sa vie dans un âge fort avancé, de l'an 1509 à l'an 1513, dit-on, parce qu'en 1459 il était déjà doyen d'Einsidlen, et qu'en 1504 il écrivait la vie de saint Gérold.

CHAPITRE LXV.

(1526-1544.)

Louis II (Blarer, baron de Wartensée), trente-cinquième abbé, et trente-troisième prince.

Il fut d'abord, comme on vient de le voir, doyen de Saint-Gall. Dans sa parenté se trouvait Diethelme, abbé-prince du même monastère, et Gerwic, abbé de Weingarten. A cette époque c'étaient même selon le monde de vrais titres de noblesse.

Louis de Blarer prit possession le 14 août 1526. Les beaux jours de son règne n'ont guère commencé qu'après la bataille de Capel. C'est que d'abord, dans le traité qui suivit cette bataille, les puissances belligérantes lui réservèrent les propriétés dont l'avait dépouillé l'infidèle Géroldseck; puis, à sa grande joie, il lui arriva quatre nouveaux religieux postulants; l'histoire a conservé leurs noms : Rodolphe Brunold, de Rapperswill; Joachim Eichorn, de Wyl; Jean Bucher d'Einsidlen et Henri Kindelmann, de Rapperswill. Dès lors l'abbé reprit confiance, et crut que l'abbaye allait bien évidemment ressaisir son importance du passé. Il envoya deux de ses candidats aux meilleures écoles de la Souabe : c'étaient alors celles d'Ochsenhausen et d'Hirsau; mais il se chargea des deux autres novices, à qui il donna l'habit de Saint-Gall.

En 1582, que Charles-Quint tenait la diète à Ratisbonne, il y députa le noble Joseph Amberg pour y obtenir ses droits régaliens. Plusieurs papes lui envoyèrent leurs bulles. En 1533 Clément VII confirma son élec-

tion et lui octroya, par un bref en date du 6 mai, tous les priviléges nécessaires pour la pompe du culte dans l'église du couvent, et l'usage pour l'abbé des ornements pontificaux. Paul III lui donna, en 1537, des pouvoirs très étendus pour combattre l'indifférence religieuse ou terminer les querelles de religion fomentées par le protestantisme. On juge bien que, dans l'exercice de ces droits apostoliques, Louis dut éprouver de rudes traverses, mais il en sortait toujours plein de calme et de foi.

Il mourut le 29 janvier 1544. Le meilleur témoignage qu'il put laisser de sa vie pure et distinguée, ce sont ces quatre hommes dont nous avons parlé, qui n'ont jamais cessé de se poser dans le monde et au monastère comme des modèles vivants de toutes les sciences et de toutes les grâces.

CHAPITRE LXVI.

(1544-1569.)

Joachim, trente-sixième abbé, trente-quatrième prince.

C'est le premier roturier admis au couvent, le premier surtout élevé à la dignité d'abbé; à quel âge, encore? à vingt-six ans; le plus jeune de tous les capitulaires.

L'élection de Joachim Eichorn date de 1544; il avait reçu la prêtrise en 1541; et depuis 1536 qu'il était entré à Einsidlen, il n'avait pas quitté l'aile de son abbé qui l'instruisait dans tous les secrets de la perfection monastique.

Le sort favorisa constamment les entreprises de ce jeune représentant de la bourgeoisie. Le premier soin de Joachim fut de recevoir des religieux distingués seulement par leur foi, leur science et leur docilité. Il lui en vint en foule. Mais Joachin consultait aussi bien les charges matérielles que les besoins intellectuels du couvent; il n'en reçut donc d'abord que vingt et un. Parmi eux se trouvait le célèbre nécrologiste Wittwiler, qui nous a donné leur nomenclature.

La main vigoureuse du jeune abbé amena dans le couvent de sévères mais utiles réformes; il les étendit aux couvents voisins, et jusqu'en Souabe d'où l'on venait admirer ce qu'on peut appeler la résurrection d'Einsidlen. Joachim paya les dettes qui s'étaient accrues pendant les derniers troubles, et fit réintégrer l'abbaye dans les droits qu'on lui avait ravis quand elle avait le plus grand

besoin d'en jouir. Il acheta plusieurs terres, éleva quelques bâtiments, entre autres la chapelle de Sainte-Madeleine, celle de Saint-Michel, et refit la voûte de la grande église. Le monastère de Fahr, excepté l'église, est encore son ouvrage. On ne compte pas ses nombreuses constructions à Pfefficone, Freyenback, Saint-Gérold, etc.

La réputation de Joachim une fois établie par des actes aussi solennels, le clergé de la Suisse catholique, assemblé à Rapperswill, le nomma son légat au concile de Trente en 1562. Je conçois que si les protestants eurent à lutter contre des caractères pareils à celui de Joachim, ils aient été battus d'une façon cruelle pour leur amour-propre. On conserve encore à l'abbaye un traité autographe que Joachim publia à Trente même, sur la question du purgatoire. L'abbaye possède tous les actes du concile et toutes les pièces et correspondances échangées entre le concile ou ses membres et la Suisse catholique; et comme témoignage de l'amitié qui unissait à l'abbé Joachim les principaux personnages de cette assemblée, deux traités du célèbre cardinal Renaud Polus: *De concilio Tridentino*, Rome 1562. — *Reformatio Angliæ ex decretis Reginaldi Poli cardinalis sed. ap. legati*. Ce fut le cardinal Gonzague qui en fit hommage à l'abbé comme d'un souvenir de son affection. Le pape Pie IV lui fit lui-même le précieux cadeau d'une bulle spéciale en 1562. Elle doit être comme les autres pièces à la bibliothèque du couvent. Joachim n'était pas encore à Trente lorsqu'il reçut cette bulle confirmative de tous ses priviléges, mais il avait assez bien mérité du pays qu'il administrait pour que sa réputation le fit connaître à Rome même.

Ses travaux excessifs, dès les premiers jours de son arrivée au concile, le firent tomber sérieusement malade; il lui fallut revenir à Einsidlen après s'être choisi pour sup-

pléants Georges-Hohenwartern, suffragant de l'évêque de Bâle, et Aurèle Augustin, alors prieur des Augustins de Bellinzona. Ses nobles amis lui écrivaient de Trente de revenir, si possible, avant la dissolution de l'assemblée. Il n'en eut pas le temps; et tout ce qu'il put faire, ce fut d'envoyer son adhésion à tous les canons dogmatiques et disciplinaires, et d'employer les derniers moments de son empire à faire respecter ces ordonnances sacrées dans toute la Suisse catholique. On peut consulter à ce sujet les lettres du chevalier Lussi d'Untervald, qui se trouvait avec l'abbé au concile comme député des états suisses séculiers, et qui depuis le départ de Joachim l'informait de tout ce qu'il y avait d'intéressant.

Enfin, au plus haut point de la prospérité de l'abbaye, Joachim mourut le 13 juin 1569, après un règne de vingt-cinq ans.

Le prince Adam, son successeur, s'est cru obligé de laisser à la postérité un témoignage de sa vénération pour Joachim. On le voit dans un manuscrit de Priscien, conservé à la bibliothèque, ainsi que dans les mémoires que François Mader publia en 1587 sur les abbés d'Einsidlen. Trois empereurs ont donné les droits de régale à Joachim. Ce sont en 1546, Charles-Quint, Ferdinand Ier, en 1559, et Maximilien II, en 1566. Mais ce que nous proclamons comme son plus bel héritage, c'est une armée formidable de vertus et de talents, campée dans le monastère d'Einsidlen, comme en une forteresse pour défendre l'Europe catholique de l'indifférence religieuse et de l'ignorance qui en est la suite.

CHAPITRE LXVII.

(Même époque.)

Jean Heyder, abbé de Favière.

Jean Heyder, originaire de Wyl, était d'un rare mérite comme professeur de belles-lettres et de philosophie. Il avait fait ses vœux à Einsidlen entre les mains de l'abbé Joachim, en 1561, et reçu la prêtrise en 1565. Etant gouverneur du château de Pfefficone, il fut nommé par les cinq cantons catholiques coadjuteur de Barthélemy Spies, abbé de Favière. Mais il se démit de cet emploi et préféra venir occuper la cure de Freyenbach. Enfin, à la mort de Barthélemy Spies, on se souvint à Favière des bons offices de Jean Heyder, et il y fut élu abbé à l'instigation de Pierre, évêque de Coire, et des cinq cantons, en 1586 ou 1587. Les annales de Favière placent faussement cette élection en l'année 1584, puisqu'en 1585 il était encore religieux d'Einsidlen. L'abbaye de Favière lui doit treize ans de bonne et fructueuse administration, et surtout de perpétuels exemples de la sagesse des saints. Il mourut le 5 mars de l'année 1600.

CHAPITRE LXVIII.

(Même époque.)

André Hersch d'Aach, abbé d'Engelberg.

Arrivé en 1558 à Einsidlen, et profès en 1561; prêtre la même année, bientôt trésorier de l'église d'Einsidlen, puis curé d'Oberkirch. Sa piété autant que son savoir-faire lui valut, en 1592, l'honneur d'être choisi pour restaurer l'abbaye d'Engelberg, mais il mourut en 1600, le 2 juin, avant d'en avoir réparé tous les malheurs et toutes les ruines.

CHAPITRE LXIX.

(1569-1585.)

Adam, trente-septième abbé, trente-cinquième prince.

Il était de la famille des Heer, l'une des meilleures de Glaris : elle émigra pour Rapperswill lors des troubles causés par les protestants. L'aïeul maternel du prince Adam était le chevalier de Greutz, si renommé par sa fidélité à la foi catholique, dont il publia une apologie contre Zuingle, et qui mourut à Rome où il était en pèlerinage.

Adam fut reçu au monastère en 1550, et huit ans plus tard ordonné prêtre. L'abbé Joachim, qui savait sa capacité, le fit bientôt sous-prieur du couvent; et les autres religieux, qui partageaient tous l'opinion de Joachim, le lui donnèrent pour successeur, le 16 juin 1569.

Les commencements de son règne étant des plus heureux, le cœur d'Adam n'était plein que d'une joie sainte et de continuelles actions de grâces. Il voulut perpétuer les témoignages de sa reconnaissance envers le ciel, par un pèlerinage digne de celui de son ancêtre. Il partit pour Rome, mais sans aucune pompe, avec toute l'humilité qu'il faut en pareil cas, enfin en vrai pèlerin.

L'abbé était le contemporain et quelque peu l'ami de saint Charles Borromée; cet homme si remarquable avait visité quelque temps auparavant l'abbaye d'Einsidlen. Adam voulut donc lui rendre sa visite en passant à Milan : les vrais grands hommes sont si rares, et il y a tant à gagner dans leurs moindres rapports!

L'abbé, une fois arrivé à Rome, vit le pape, qui lui répéta de vive voix toutes les assurances et toutes les ratifications possibles. De retour de son pèlerinage, il rétablit, au moyen de quelques religieuses qu'il prit à Engelberg, l'abbaye de Fahr, près Zurich : elle avait été dévastée par les huguenots. Un jour qu'il y allait faire sa visite, les susdits huguenots mirent le feu à Einsidlen : en quelques heures le monastère et le bourg entier furent réduits en cendres. L'abbé avoua depuis que, de si loin qu'il fût, il avait quelque pressentiment de ce crime; et que, par devoir de charité, il cherchait à bannir ses soupçons; mais il ne pouvait y réussir. Il en garda toute sa vie une tristesse profonde. Au moyen des libéralités des peuples et des princes, il parvint, il est vrai, à rebâtir son couvent: mais comment réparer la perte du mobilier et de la partie sa plus précieuse, les manuscrits!

D'épreuves en épreuves : l'abbé fut diffamé : c'était assez conséquent avec le système des malfaiteurs qui avaient brûlé le monastère sans pouvoir l'anéantir. On accusa l'abbé d'être en relation avec une prostituée. Comme c'était la pécheresse elle-même qui répétait ce bruit-là, Adam comptait sur le bon sens public pour n'y ajouter pas la moindre foi. Il se trompait après bien d'autres qui s'étaient mal trouvés d'avoir fait le pareil raisonnement. Car il n'est chose si bizarre et si niaise en ce monde qui ne trouve pour la croire, non pas seulement un homme, mais une foule. Le couvent même et les schirm-vogte de Schwitz fournirent leur contingent de crédulité. Il le fallait pour démontrer l'erreur d'une façon plus éclatante.

Sur le conseil d'un homme d'esprit, alors nonce du pape, Adam s'était retiré à Saint-Gérold pour laisser passer la calomnie. Il employait son temps à prier, à dire à Dieu

comme quoi il était heureux de lui offrir à son tour quelque sacrifice venu du cœur. Lorsque le bruit se répand que l'auteur de la calomnie, la prostituée, qui se vantait d'avoir séduit l'abbé d'Einsidlen, vient de s'infliger elle-même la peine de tous les orgueilleux : elle s'est suicidée. Mais avant d'expirer, elle demande à faire une déclaration solennelle. Il y eut entre autres témoins de cette déclaration, de cet hommage rendu à la vertu du prince Adam, le curé de Schwitz, Jacques Spierlin, le préfet Josse Ulric, et un autre personnage du même nom, membre de la municipalité.

Aussitôt l'opinion publique changea, on se porta en foule à Saint-Gérold, où Adam vivait depuis cinq ans en vrai anachorète; on voulait l'en ramener en triomphe : mais non, leur dit-il, la faveur publique n'est rien pour moi; je sais par expérience qu'il ne faut compter au monde que sur Dieu et sur soi-même; laissez-moi prier ce Dieu, seul être infaillible, et me reposer un peu de tout ce que j'ai souffert. Je remets entre les mains du chapitre ma charge d'abbé. Je ne pense pas qu'on m'accuse de mauvaise volonté; j'ai fait preuve du contraire pendant seize ans : c'est assez travailler pour les autres. Il me faudra bientôt rendre compte de ma conduite individuelle, et j'ai tout juste le temps de m'en occuper.

Le saint vieillard avait ainsi résigné sa charge l'an 1585; il mourut plus tard qu'il ne s'y attendait, le 4 mai 1610. Hartmann, qui a fait la chronique de ce temps-là, ne craint pas de mettre l'abbé Adam en parallèle avec saint Loup, évêque de Troyes.

CHAPITRE LXX.

(Même époque.)

Wolfgang Spies, administrateur de Beinwil.

C'était un enfant d'Einsidlen : il fit ses vœux aux ermites en 1574, à l'âge de dix-sept ans, qu'il était déjà d'une érudition remarquable. On l'envoya remplir à Fahr la charge de prevôt; et de là à Beinwil pour relever cette abbaye de ses ruines. Mais elle ne put être entièrement restaurée qu'après quatre-vingts ans d'efforts. Hartmann place sa décadence en 1508; mais il est constant, par une lettre de sauve-garde que les bourgeois de Soleure donnèrent à Beinwil en 1519, qu'elle était encore à cette époque administrée par l'abbé Louis, lequel ne mourut qu'en 1527, de la peste. Puis la pauvre abbaye fut saccagée par les Suédois en guerre avec la Suisse à peu près à la même époque. Néanmoins, après l'extinction de ce couvent en 1539, le magistrat de Soleure envoya sur les lieux pour faire acte de conservation le prevôt d'Istein; et en 1555 il élut Josse Straler, prieur de l'abbaye de Saint-Urbain, pour administrer les revenus. Mais tout cela n'amenant pas un seul religieux à Beinwil, ce même magistrat sollicita d'Ulric, abbé d'Einsidlen, l'envoi d'un homme capable d'administrer les biens de l'abbaye et d'en faire en même temps un foyer d'études monastiques. Ce fut alors qu'Ulric y députa le prevôt de Fahr, Wolfgang Spies, et quelques autres frères. Wolfgang crut de son devoir d'établir tout d'abord la règle de saint Benoît avec une fermeté toute militaire, persuadé

que la réputation de régularité serait la plus utile au couvent; il ne se trompa point : Beinwil lui dut une seconde fois la vie. On voulut l'en nommer l'Abbé ; mais il refusa constamment tout autre titre que celui d'administrateur. Il mourut en 1614.

CHAPITRE LXXI.

(Même époque.)

Joachim Muller.

C'est un des savants à qui la ville de Zurich se flatte d'avoir donné naissance. Il entra en religion l'an 1569, et fut aussitôt envoyé à Dillingen pour terminer ses études théologiques. Il parcourut si rapidement et avec tant d'avantages la série des sciences connues alors, que toutes les académies lui offraient leurs titres honorifiques. Revenu à Einsidlen dix ans après, il en fut nommé curé. Vers 1587, il publia à Fribourg une vie de saint Meinrad, une histoire de l'origine d'Einsidlen et de la succession des abbés, des notices sur les faveurs obtenues par l'intercession de la mère du Christ, et enfin une biographie des patrons de l'abbaye. Cette collection eut un succès complet. Lecteur, priez pour qu'il en arrive autant à ses très humbles continuateurs ; car il y a loin d'ici à l'époque où vivait Joachim Muller. Vers 1594, il mourut, jeune encore..... ; et c'est-là sans doute le point de similitude le plus probable entre le chroniqueur moderne et l'ancien.

CHAPITRE LXXII.

(1585-1600.)

Ulric III, trente-huitième abbé, trente-sixième prince.

Ulric, surnommé Wittwiler de Roschach, fut un des premiers élèves du fameux Joachim, abbé d'Einsidlen. Ses vœux furent prononcés en 1549; on l'envoya en 1553 à Fribourg, faire un complément d'études et se mettre de niveau avec les autres bénédictins. Les auteurs du temps remarquent, sans les citer pourtant, le nombre et la forme des épreuves que dut subir Ulric pour être admis aux académies; elles avaient pour but de démontrer au récipiendaire que les sciences étaient imparfaites et rétrogrades si elles ne tendaient à propager parmi les peuples l'idée de la grandeur et de la sagesse de Dieu.

En 1556 Ulric fut ordonné prêtre; un peu plus tard nommé curé d'Einsidlen; puis en 1575 doyen de l'abbaye en récompense de ses excellents travaux. Ce fut lui que le prince Adam laissa pour administrer Einsidlen, quand il se retira à Saint-Gérold. Il est malheureusement du nombre de ceux qui abandonnèrent un peu la réputation du prince Adam à la causticité populaire; c'est la seule faute d'Ulric Wittwiler; mais enfin c'en est une. Elle est plus excusable quand on pense au caractère ferme de Wittwiler, qui s'indignait de voir l'abbé céder à un orage qu'il eût fait taire, disait-il, en opposant à la malice du siècle les armes vulgaires de l'autorité et de la justice temporelle. Mais Wittwiler se trompait en cela comme les autres : le caractère d'un homme vraiment

fort ne consiste pas à lutter contre la calomnie, ce lâche ennemi, mais à laisser se terminer cette épreuve, après laquelle son honneur apparaît plus éclatant que par le passé.

Ulric était vraiment né pour commander à quelque grand mouvement social, tel que celui qui s'opérait alors, l'éducation du genre humain par l'influence religieuse. Il fut élu abbé d'Einsidlen en 1585, qu'Adam résigna sa charge. L'empereur lui envoya la ratification du droit de régale en 1588.

Ulric paya bien vite les dettes de l'abbaye, fit réparer tous les bâtiments incendiés, dont Adam avait commencé la restauration : surtout il fit régner dans sa maison une discipline de fer, ne négligeant pas pour cela ce qui pouvait donner de l'avantage et du bien être à ses religieux. Il en envoyait aux universités d'Allemagne et d'Italie, pour en prendre ce qu'il y avait de meilleur. Trois de ses sujets furent choisis sous son règne pour gouverner les trois abbayes de Favière, d'Engelberg et de Beinwill. Ulric était parvenu à étendre son crédit et celui de l'abbaye d'Einsidlen près de toutes les puissances toutes temporelles qui l'avoisinaient, lorsqu'il mourut le 10 octobre 1600, après quinze ans d'un règne assurément fort honorable.

Il est auteur de la suite biographique des abbés d'Einsidlen, à partir de Gérold de Saxe. Il remplit de sa propre main les lacunes de la Chronique d'Einsidlen par Tchudi. Un de ses principaux ouvrages est la vie du religieux Nicolas de Flue, imprimée pour la première fois en 1571. Haller, au tome III de la bibliothèque Helvét., cite trois éditions de cette biographie de Flue; les deux premières de Dillingen, 1571 et 85, la troisième de Constance, 1597, qu'Ulric prépara lui-même. Voyez la

préface de 1597. Il appelle son travail une sorte de *rénovation;* voilà pourquoi Haller attribue l'original à Salat : mais tout nous démontre que l'original est l'œuvre d'Albert de Bonstetten. Haller cite encore d'Ulric III une Biographie de Zuingle, qui devait se trouver en double manuscrit à Zurich et dans l'abbaye de Rhinau. L'abbaye d'Einsidlen possédait plusieurs autres écrits particuliers d'Ulric, des lettres surtout, dont les plus précieuses sont celles qu'il écrivit au sujet de la béatification de Nicolas l'Ermite.

CHAPITRE LXXIII.

(Même époque.)

Christophe Hartmann.

Célèbre chroniqueur, originaire de Frauenfeld; entré à Einsidlen sous Ulric III, en 1583; envoyé depuis à l'abbaye de Beinwil avec Wolfgang Spies et quelques autres; ordonné diacre par l'évêque de Bâle; retourné à Einsidlen, et reçu prêtre en 1592.

Il fit ses études à Milan et à Bologne; s'attachant aux langues latine et grecque, il se familiarisa avec leur idiome comme avec sa langue maternelle. Son érudition le fit nommer bibliothécaire de l'abbaye; ce fut pour lui un bienfait qu'il voulut payer en ajoutant ses propres trésors à ceux dont il se voyait entouré. Il se lia d'amitié avec les savants de son époque, et l'on conserve une quantité de lettres échangées par lui et le docte Guillimann. Aidé par les largesses de l'abbé Augustin Ier, il fut bientôt en état de réparer les ravages causés par l'incendie dans les archives du couvent, et se mit courageusement à écrire en latin les annales d'Einsidlen. Le style en est riche et solide à la fois. Einsidlen y tient sans doute la place principale; mais c'est plutôt comme un centre autour duquel se groupe l'histoire de la Suisse entière, celle de la Papauté et de l'Empire. Il a écrit en outre un abrégé d'Histoire Helvétique, dont on gardait encore, à la fin du dernier siècle, le recueil inédit. Haller dit que les vrais amants de l'histoire ne peuvent guère se passer de consulter ce recueil.

Hartmann a ceci de commun avec tous les beaux génies, qu'il n'a pas mis seulement sa gloire à bien et beaucoup écrire, mais à puiser ses inspirations dans la pratique de la vérité. Plusieurs nonces apostoliques dont il était l'ami, entre autres François Boromini de Palavicin, Turriani, et tant d'autres grands personnages, témoignaient de leur respect pour sa vertu. Ses supérieurs et ses frères lui avaient confié l'emploi de prevôt à Saint-Gérold pour le récompenser de ses loyaux services. Il y mourut le 12 avril 1637, trop tôt pour ses administrés, comme pour les plus beaux esprits de cette époque. Nous lui devons la meilleure partie des documents dont nous nous sommes constamment appuyé.

Christophe Hartmann est du nombre fort restreint des gens de lettres dont on peut se représenter les formes extérieures d'après leur style. Il y avait dans sa haute taille, dans son front élevé, sa tête volumineuse et l'harmonie de son costume, quelque chose de largement dessiné, de grave et de constamment beau. On attribue à sa constitution sanguine l'apoplexie qui le tua: c'était le jour de Pâques, jour de résurrection et de gloire; car la gloire pour lui, comme pour son maître adoré, ne se bornait pas à la terre.

CHAPITRE LXXIV.

(Même époque.)

Joachim de Beroldingen, doyen d'Einsidlen.

Joachim, de la famille noble de Beroldingen, du canton d'Uri, prit l'habit monastique en 1584. A son retour de Bologne à Milan, où il était allé terminer ses études, il occupa la cure d'Einsidlen avec distinction : on peut dire qu'il hâta les progrès de la civilisation parmi ses paroissiens, à qui il ne cessait de découvrir quelque secret de la science évangélique. Augustin Ier, abbé d'Einsidlen, le nomma doyen et se l'associa avec succès pour établir dans l'ordre bénédictin les réformes disciplinaires : aussi Joachim est-il désigné dans les annales d'Einsidlen sous le titre de Réformateur du couvent. La congrégation des bénédictins de Suisse lui dut à son aurore un brillant et solide appui; ses principales vertus étaient la mansuétude, la modestie, l'amour de la vie régulière, et une pureté de mœurs portée jusqu'à la simplicité des enfants. Il mourut subitement à Schwitz le 28 mars 1620. Il revenait d'Unterwald, où il avait prononcé en chaire le panégyrique du Bienheureux Nicolas de Flue. Joachim fut enterré à Einsidlen ; son cortége funèbre était formé de toutes les populations voisines, qu'avait attirées la mémoire de sa belle vie.

CHAPITRE LXXV.

(1600-1629.)

Augustin I, trente-neuvième abbé, trente-septième prince.

Plus de vertus encore que de noblesse. Augustin descendait des Hoffmann de Baden. Entré tout jeune au monastère où il reçut une éducation mâle et sévère, Augustin voulut y demeurer toute sa vie, et fit vœu en 1572. Prêtre en 1579, il devint sous-prieur en 1585. L'abbé Ulric le fit doyen, comme il appert d'une lettre d'Alexis de Milan, provincial des capucins de Suisse. Par cette lettre datée de 1594, il recevait l'agrégation aux œuvres pies de tous les monastères de cet ordre. Pendant quinze ans Augustin demeura doyen; et, le 16 octobre 1600, les moines ses confrères admirateurs sincères de ses talents et de sa religion, l'élurent abbé. Le pape Clément VIII lui donna ses bulles le 5 février 1601, et il fut sacré le 1er dimanche d'avril, par le nonce Jean, comte de Thunn, évêque de Veglia. La même année l'empereur Rodolphe II, en 1614 l'empereur Mathias, et en 1621 Ferdinand II, lui donnèrent confirmation de ses droits régaliens.

La piété d'Augustin n'était point de ces piétés minutieuses qui enferment la religion de Jésus, si vaste et si généreuse, dans un petit cercle de pratiques, d'emblèmes, de sentimentalités, vides de résultats utiles à la perfection humaine. Mais souvent on le voyait le front contre terre, adorant du fond de son néant la majesté du Dieu fait homme, et le mystère visible de cette incarna-

tion, ce sacrement trois fois saint, destiné à perpétuer la mémoire de la réhabilitation du genre humain par le sacrifice perpétuel d'un Dieu. D'autre fois, au pied des autels où s'élève l'image de la vierge Marie, il exposait à cette mère du Christ les douleurs qui affligent le monde, douleurs dont elle avait été victime, et la priait de vouloir bien s'en souvenir devant le Dieu des miséricordes.

Augustin voulait aussi que le culte eût la solennité et la grandeur qu'il mérite : pourquoi fera-t-on des frais, si ce n'est pour celui à qui l'on doit tout ? Augustin fit don à l'église de superbes ornements, de reliquaires précieux; et dans deux tribunes il exposa à l'admiration publique un double jeu d'orgue d'une harmonie profonde. Digne amateur des arts et des sciences, il envoyait ses jeunes élèves aux meilleures académies, et rassemblait de toutes parts des richesses littéraires pour une nouvelle bibliothèque qu'il fonda l'an 1602. C'est lui qui, puissamment secondé par Christophe Hartmann, eut l'idée de faire imprimer les annales d'Einsidlen. A la sollicitation de son brave doyen, Joachim de Beroldingen, il fit une alliance solennelle avec tout l'ordre bénédictin de la Suisse. Le mercredi de la Pentecôte de l'an 1602, il réunit à Einsidlen Bernard abbé-prince de Saint-Gall, Josse abbé de Muri, et Benoît abbé de Fischingen, et posa avec eux les bases d'une alliance indestructible, à laquelle le pape Clément VIII mit le sceau par un bref daté du 1er août de la même année. Michaël, abbé-prince de Favière, vint les joindre le 4 novembre à Pfefficone; et tous six, représentant l'aristocratie savante de l'époque, placèrent leurs congrégations sous l'égide de la vierge Marie. Bientôt ils reçurent l'adhésion de l'abbé-prince de Disentis (canton des Grisons), puis des abbés de Rhinau, d'Engelberg, et de Beinwil (Notre-Dame de la Pierre).

Augustin s'était fait de la charité une véritable passion; il donnait aux pauvres peut-être plus qu'il ne devait, car il se traitait après cela avec toute la rudesse d'un cénobite; et sa santé se traînait débile et languissante. Dieu n'en demande pas tant; mais quand on l'aime, lui ou ceux qu'il appelle ses membres souffrants, on ne calcule pas si l'amour doit avoir des limites. Libéral de ses propres deniers, Augustin maintenait cependant l'ordre dans les finances de son abbaye; car elle lui doit les acquisitions de Gachnang et de Freudenfels, en Thurgovie.

Augustin était dans les bonnes grâces des personnages les plus augustes : on cite entre autres le pape Paul V, les cardinaux Octave Palavicini, Ladislas d'Aquin, Fabrice Veralla, etc. L'empereur Rodolphe, et ses frères les princes d'Autriche, le comblèrent d'amitié; ils le faisaient assister à leurs diètes solennelles, le consultaient et surtout suivaient ses avis.

Il y avait alors un humble personnage, du moins se faisait-il petit sur cette terre pour grandir de toute la hauteur de ses vertus dans les cieux : c'était l'abbé Adam, retiré à Saint-Gérold, et portant dans l'ombre sa croix de vieillesse et d'infirmité : or le prince Augustin n'avait pas de délassement plus cher que d'aller embrasser le vieil ermite, et lui demander ses conseils et ses bénédictions.

C'est dans cette perfection de vie sociale et monastique qu'Augustin arriva jusqu'à l'âge de soixante-dix ans. Il mourut le 2 mars 1629, après un règne de vingt-huit ans. Cet homme si pur et si plein de sensibilité devait savoir écrire, c'est-à-dire léguer à la société future quelques-uns des secrets du seul bonheur possible ici-bas. On a de lui quelques œuvres, tant éditées que manuscrites, peut-être

un peu trop mystiques pour le vulgaire. On cite particulièrement son livre sur Marie-Madeleine et Marthe, sœurs de Lazare. *Vindiciæ S. M. Magd., etc.* Cette admiration pour les deux saintes femmes lui donne un dernier trait de ressemblance avec le Christ, son adorable modèle.

CHAPITRE LXXVI.

(Même règne.)

Grégoire Zehuder, administrateur de Beinwil.

Originaire du bourg d'Einsidlen. Il fit ses vœux au couvent, en 1592, et ses études à Lucerne et Dillingen. Prêtre en 1600, puis sous-prieur d'Einsidlen, enfin administrateur de Beinwil à la mort de Wolfgang Spies. L'abbé Augustin le rappela, en 1621, pour remplir à Einsidlen la charge de doyen. Il se trouve parmi les chartes de l'abbaye un acte par lequel le vicaire-général de Bâle octroyait à Grégoire le titre de confesseur ou de curé à Beinwil, pour une année seulement, à partir de l'an 1600; mais c'était du vivant de Wolfgand Spies, et quand Grégoire était encore un fort jeune prêtre, enfin immédiatement avant qu'il n'exerçât ses fonctions de sous-prieur. Quand le prince-abbé Augustin Ier eut réuni les deux administrations d'Echenz et de Freudenfels, il en nomma Grégoire le procureur ou l'économe. Quelque temps après, l'abbé Placide l'ayant fait derechef doyen, Grégoire s'en acquitta avec zèle jusqu'en 1646. Alors il sentit son intelligence se roidir, et son corps plier sous cette multiplicité de charges dont la variété naguère était pour lui un attrait de plus pour le travail qu'elles exigeaient. Il avait soixante-onze ans quand il cessa toute espèce de fonctions administratives, et cinq ans après il mourut de la mort des justes, le 16 juillet 1651.

CHAPITRE LXXVII.

(Même règne.)

Maure Hoffmann, administrateur de Beinwil.

Fit vœu en 1611, et alla étudier à Dillingen. En 1619, prêtre; en 1621, administrateur à Beinwil. Un an après, forcé par sa mauvaise santé de revenir aux Ermites, on lui donna comme sinécure l'économat de Pfefficone, où il mourut, le 24 août 1628, regretté d'une manière toute solennelle, surtout par les bourgeois de Soleure, avec qui ses rapports étaient fréquents lors de son séjour à Beinwil.

On cite encore quelques élèves distingués d'Augustin Ier; l'abbaye en garde des traditions de régularité et d'habileté. 1° André Zweyer de Schwitz, qui devint successivement trésorier, sous-prieur, doyen, et enfin prevôt à Fahr. Il avait sur ses passions un empire absolu : c'eût été dans le monde un caractère remarquable; en religion ce fut simplement un bon frère. Il est mort le 5 janvier 1616. — 2° Gérold Brunner de Bade, homme doux comme l'agneau sans tache, et cependant doué d'une ardeur incroyable; mais il l'appliquait à la vertu : mort le 24 février 1626. — 3° Fridolin Grob, d'Utznacht, prevôt de Fahr, aussi habile et ferme dans le commandement qu'il avait été humble et simple dans l'obéissance : mort en 1636, le 12 avril. — 4° Jérôme de Roll, originaire de Soleure, ange de pureté, envolé aux cieux, le 24 février, même année.

CHAPITRE LXXVIII.

(1629-70.)

Placide, quarantième abbé, et trente-huitième prince.

Placide de Reiman, noble homme d'Einsidlen, avait encore pour lui tous les charmes extérieurs : mais soit qu'il dédaignât ces avantages, soit qu'il ne trouvât pas de meilleure destination à leur donner que d'offrir tous ces charmes et ces grâces au Dieu qui les lui avait confiés comme un dépôt sacré, il voulut s'enfermer dans une cellule plutôt que de végéter comme un autre au milieu du monde d'alors, qui était bien à peu près le monde d'aujourd'hui. Il fit profession en 1611, et reçut la prêtrise en 1618; fréquenta l'université de Dillingen, et en sortit à son honneur, sans parler d'une aventure toute romanesque dont il se tira avec autant d'esprit que possible, je parle d'esprit chrétien, car les lois du monde lui eussent fait un devoir de succomber. Placide se souvint du triomphe de Joseph entouré des séductions d'une femme sans pudeur; et Placide ne resta pas inférieur à son chaste modèle : il avouait depuis que toute sa force lui était venue d'une pauvre petite prière partie du fond de son cœur vers la Reine des anges.

Comme de pareilles tentatives pouvaient se renouveler vis-à-vis d'hommes moins remplis de foi que Placide, les supérieurs d'Einsidlen rappelèrent leurs élèves et se mirent en devoir de rassembler à l'abbaye assez d'éléments de sciences et de professeurs distingués, pour ne plus imposer aux enfants de cette abbaye aucune émigration.

De cette époque date la réputation d'Einsidlen comme école scientifique.

A son retour à l'abbaye, Placide devint professeur de belles-lettres, puis confesseur dans un couvent de femmes, à Münsterlingen, dont il se mit à écrire l'histoire. Enfin il fut choisi pour l'économat d'Einsidlen, jusqu'à la mort d'Augustin I^er^, dont il occupa presque aussitôt le siége. Il avait alors trente-cinq ans et quelques mois.

Une fois revêtu de cette haute dignité, Placide calcula toutes ses obligations et ses divers genres de capacités. Il était d'une santé si misérable, que tous les médecins le condamnaient : ceci ne l'empêcha point de vivre soixante et seize ans. Il régla son temps et son hygiène avec une économie, une tempérance, qui pût servir de modèle à ses religieux.

De cette façon, il trouva moyen d'allier le travail littéraire aux soins administratifs. Il composa pour ses religieux des instructions pleines de force et de grâce : la bibliothèque de l'abbaye en a gardé les manuscrits autographes. Il fit encore des règlements disciplinaires, et dressa lui-même des constitutions pour les bénédictins confédérés de la Suisse, dont il était le Visiteur ordinaire. Il écrivit un journal de son époque, et spécialement des actes de l'abbaye; document précieux pour la vérité des détails historiques. Enfin, telle était son ardeur littéraire et scientifique, qu'il copiait lui-même et réduisait à leur meilleure expression les documents épars des siècles obscurs qui précédaient le sien, et leur donnait une suite au moyen de mille renseignements inconnus au vulgaire, et que l'abbé seul pouvait obtenir des bibliophiles étrangers. Son but était de réparer les pertes qu'avait faites le couvent par ses nombreux incendies. Toute autre vertu que celle d'un moine eût échoué dans une pareille tentative,

l'une des plus ingrates et des plus monotones. Quelle gloire pouvait espérer Placide en composant, par exemple, des sommaires, des tables, index et catalogues, et ce fameux nécrologe d'Einsidlen, dont parle Haller d'après Ziegelbauer, ce registre aride et peu sonore, plein de noms et de chiffres? Quelle gloire! la première de toutes aux yeux d'un homme perfectionné par le christianisme, l'utilité; l'utilité..... qui console un honnête génie d'entreprendre assez de travaux pour faire vingt réputations sans vouloir seulement signer ces œuvres immortelles.

Placide n'enrichissait pas seulement sa bibliothèque de ses travaux particuliers, il faisait acheter partout les meilleures éditions des classiques et des Pères de l'Eglise, poètes et prosateurs hébreux, latins et grecs, français et allemands. Einsidlen devint bientôt *le séjour des Muses*, comme on disait encore il n'y a pas trop long-temps.

Afin d'assurer les droits du couvent contre l'envahissement perpétuel de ses voisins, Placide eut soin de se procurer par Prosper Zafarelli, auditeur-général, une reconnaissance authentique de toutes les bulles délivrées au profit d'Einsidlen. En 1645 il fit un traité de paix avec les chanceliers ou protecteurs de Schwitz, acheta la seigneurie de Stendorf, entre Uberlingen et Einsidlen, et termina à l'avantage des deux parties un fâcheux démêlé entre la seigneurie de Blumenech et l'abbaye de Saint-Gérold.

Placide, fidèle aux traditions de l'abbé Augustin, voulut enrichir le culte extérieur de tous les trésors que Dieu ne fait que prêter aux hommes. Il fit venir des fondeurs de la Lorraine, et l'on coula, selon la pompe accoutumée, plusieurs cloches dont la plus grosse pèse environ huit mille kilogrammes. On lui envoya de Rome une grande

quantité de reliques qu'il fit richement enchâsser, et plus tard il donna à la sacristie un calice d'une richesse merveilleuse; mais la véritable merveille de cette orfèvrerie sacrée, fut un soleil d'ostensoir entrepris sous le règne de Placide, par un joaillier suisse du canton d'Uri, qui mit onze ans à le faire, et, dit-on, y perdit la vue. Ce soleil ou cette gloire renfermait 2,911 perles, 595 diamans, 38 saphirs, 154 émeraudes, 857 escarboucles, 44 grenats, 26 hyacinthes, 19 améthistes, 4 rubis spinels; il pesait 160 onces d'or soufflé, et disposé de façon que des gerbes de pierres se balançaient en tremblant sur des ressorts élastiques, autour d'une moulure en cristal, représentant la passion du Christ.

Ne valait-il pas mieux donner la valeur de tout cela aux pauvres, diront les ennemis du culte extérieur? — C'est ce que disaient déjà les apôtres à la sainte femme qui versa le parfum sur la tête du Sauveur : mais les apôtres alors n'avaient pas reçu le Saint-Esprit.

Mais ce pauvre artiste, dont ce fut le dernier travail? Il se rit maintenant de notre pitié, et contemple face à face tous les soleils et toutes les gloires.

Pendant que les Suédois faisaient la guerre à toute l'Allemagne catholique, sans doute comme moyen de conversion; l'abbé Placide, qui ne voyait pas ce moyen là réussir le moins du monde, accueillit avec une noblesse admirable un grand nombre de réfugiés ecclésiastiques. On comptait au couvent trois abbés étrangers, et plus de trente religieux avec lesquels les bénédictins d'Einsidlen partageaient saintement leurs cellules. Placide établit quelque temps après l'alliance des bénédictins de Suisse avec ceux de Saint-Vannes de Verdun en France. Il y eut dès lors communion de bonnes œuvres entre les deux congrégations : chaque religieux prêtre dut célébrer cha-

que année une messe pour le repos de ses frères décédés, et s'il n'était prêtre, simplement réciter l'office des morts. Placide fut vénéré des contemporains et comblé d'honneurs par les empereurs Ferdinand II, Ferdinand III et Léopold dit le Grand. Le premier l'éleva même à la dignité de comte Palatin. Les états de la Suisse eurent souvent recours aux lumières de Placide, et s'applaudirent chaque fois de sa médiation toute chrétienne. Il mourut en 1670, après avoir gouverné l'abbaye quarante-un ans. On dit qu'à son intercession plusieurs personnes qui étaient venues s'agenouiller sur sa tombe, obtinrent de Dieu des faveurs remarquables.

CHAPITRE LXXIX.

(Même règne.)

Religieux d'Einsidlen postulés pour des emplois en d'autres lieux, sous le règne de Placide.

Claude Jacquet, dans son édition de la chronique d'Einsidlen de 1686, s'exprime ainsi : « De ce temps furent à diverses fois envoyés plusieurs religieux en divers monastères, tant de la congrégation de la Suisse que d'autres, pour y être supérieurs, économes, professeurs de philosophie ou de théologie. » Du reste Claude Jacquet et après lui dom J. Briefer, ne citent d'autre nom que celui de Christophe de Schœnau. Dom Christophe, jeune gentilhomme de Souabe, prit l'habit monastique à Ensidlen en 1647, et fut pendant ses trente-sept ans de vie un modèle de vertu. C. Jacquet ne donne presque aucun détail sur dom Christophe, et l'envoie doyen à Disentis sans indiquer la source de ce renseignement. Le père Jacques au contraire cite les listes de nécrologie, les actes du chapitre, etc. Voilà pourquoi nous préférons toujours sa version à toutes celles qui l'ont précédée. Ce capitulaire affirme que dom Christophe fut envoyé à *Favière* comme sous-prieur ; et sa mission, qu'il remplit avec fermeté, était de rétablir en ces lieux la discipline monastique. Il y resta quatorze ans et revint en 1678 à Einsidlen, en qualité de doyen. Il mourut en vrai philosophe chrétien l'an 1684, et fut enseveli dans la chapelle de Sainte-Madeleine, dont il était le principal fondateur.

Voici, d'après le même chroniqueur, le nom des religieux les plus recommandables par leurs vertus sous l'abbé Placide.

Dom Léonard Brunner d'Haguenau, en Souabe, se comporta avec tant de sagesse et d'esprit, dès son entrée au noviciat, que le nonce apostolique Louis, évêque d'Adria, lui délivra des dispenses pour un *défaut qu'il avait à l'œil gauche.* (Vid. Capit. p. 251, édit. 778.) On voit par ce mot seul que l'on n'admettait pas alors dans les couvents les personnes qui étaient conduites à l'amour de la retraite par un motif aussi frivole que le dépit de leur peu d'attraits extérieurs. Il fallait toute la sainteté de Brunner pour l'introduire à Einsidlen. Il mourut en 1649, après avoir saintement exercé divers emplois. Si l'on en croit une note nécrologique de l'époque, il avait un grand talent pour la parole.

Dom Basile Stricker d'Uri, jeune imitateur de la Vie des Pères de l'Eglise, professeur d'une philosophie toute progressive en 1655 à Gengenbach, puis prevôt à Saint-Gérold, enfin sous-prieur et doyen à Einsidlen. Humble, austère dans ses mœurs; tendre admirateur de la mère du Christ, mort en 1684, comme un saint qu'il était.

Encore quelques noms de savants religieux à la même époque et dans le même couvent.

Wolfgang Weisshaut de Lucerne fit ses études à Rome, revint occuper la cure d'Einsidlen et de Münsterlingen; depuis économe de Pfefficone, prevôt de Saint-Gérold et doyen du monastère; enfin premier prevôt au collége de Bellinzona où il mourut en 1676, traduisit plusieurs ouvrages latins et italiens. Il a publié au moyen de l'imprimerie de son monastère en 1680, un vol. in-8° d'exercices spirituels sous le titre *d'Angela solitaria.* On a de lui encore plusieurs panégyriques de la vierge Marie.

Dom Conrad Hunger de Lachen embrassa la carrière monastique en 1643; secrétaire du chapitre en 1649, il profita de cette position pour écrire les actes capitulaires, ouvrage continué depuis à la grande satisfaction des érudits. Il publia les annales d'Einsidlen en 1654. Dom Maurice-Symian lui attribue encore un travail de critique sur les œuvres de Christophe Hartmann, travail dont il apprécie la justesse. Conrad Hunger est mort en 1662.

Les chroniqueurs citent encore dom Adelric Schwerz de Glaris, qui avait fait à Lyon ses études théologiques. Il traduisit du français, d'après Berthaut, le *Directorium confessariorum*, imprimé à Dillingen en 1650, tome III in-16 : mort le 10 mai 1658. Dom Colomban Ochsner d'Einsidlen suivit des cours de hautes études au couvent même; devint assez habile en droit-canon pour écrire, *De prœventione fori, de foro competente, de privilegiis monasterii Einsidlensis,* et autres thèses qui se trouvaient naguère encore au couvent en manuscrit.

CHAPITRE LXXX.

(1171-1192.)

Augustin II, quarante-unième abbé, et trente-neuvième prince.

Augustin Reding de Biberegg, fils de Jean Rodolphe, gouverneur de Tockenbourg, et colonel d'infanterie au service d'Italie, naquit à Schwitz le 10 août 1625. Il entra tout jeune à Einsidlen, et en 1641, *s'y consacra au Seigneur*. Cette manière de parler si usitée parmi les auteurs ascétiques, veut dire tout simplement qu'Augustin embrassa la carrière monastique; mais cela ne signifie jamais qu'on ne puisse se consacrer à Dieu dans tout autre carrière. Le baptême, ce signe de régénération, nous *consacre au Seigneur* dès notre enfance : les vœux que nous prononçons plus tard ne nous lient pas plus étroitement que ceux prononcés par nos parrains, et ratifiés par nous-mêmes aussitôt que nous sommes susceptibles de raison et de volonté.

Augustin fit ses études à Fribourg avec un succès tel qu'en 1654 il y reçut le bonnet de docteur.

On le demanda ensuite à Falzbourg pour enseigner la théologie, et il revint au monastère en 1658 contre le vœu de ses élèves charmés de sa méthode. A Einsidlen il fut nommé doyen, puis abbé, à la mort de Placide, en 1670. Il y avait alors jusqu'à cinquante-six capitulaires, nombre remarquable, surtout en comparaison du passé.

Augustin se hâta de faire des ordonnances et des règlements pour rendre la discipline encore plus étroite, et la vie de couvent d'autant plus fertile en heureux résultats.

Il augmenta le nombre de ses religieux jusqu'à cent ; et ce furent tous des hommes sur la science et la vigueur desquels l'Eglise, c'est-à-dire tout le peuple chrétien pouvait compter comme sur l'abbé lui-même. Il fonda avec eux les abbayes de Blons et de Freyenbach. Du fruit de ses économies il dota le trésor des reliques sacrées, fit poser une statue de la vierge sur la fontaine de la place, après avoir réparé la fontaine elle-même ; fit bâtir le chœur de l'église, et enfin achever la chapelle de Sainte-Madeleine : sur le coffre de l'autel de cette chapelle se trouve encore un tableau de sainte Madeleine fort estimé ; il est de Sing, ancien peintre ordinaire de la Cour de Munich. Le chapitre d'Einsidlen s'étant embarqué dans je ne sais quelles difficultés avec celui de Constance, l'abbé Augustin pensa fort justement que le pape n'avait qu'un mot à dire, et qu'on saurait alors à qui donner raison. C'est là le triomphe du catholicisme ; quand les ténèbres extérieures s'élèvent et menacent d'intercepter les rangs de notre armée universelle, nous sommes sûrs de les dissiper par un mot venu d'en-haut et traduit dans notre langue par les organes de l'Esprit saint. Ainsi donc, après avoir distribué des pouvoirs à plusieurs de ses religieux, Augustin partit pour Rome et obtint de sa mission le résultat qu'il désirait.

Le pape Innocent XI faisait si grand cas d'Augustin, que dans un bref il l'appela l'*Augustin de son temps*, par allusion au Père de l'Eglise dont l'abbé d'Einsidlen portait le nom; cet éloge lui était dû pour ses nombreux travaux théologiques, qui tous étaient d'une justesse et d'une fécondité vraiment admirables dans une aussi rude matière. Il écrivit sur l'observance de la règle de saint Benoît trois volumes in-folio que l'abbaye possède en manuscrit. Il publia contre Heidegger, docteur de Zurich ;

1° *OEcumenici concilii Trident. veritas inexstincta,* 5 vol. in-folio ; — 2° *Dissertationes Polemicæ,* un vol. in-4° ; — 3° *Propugnatio seu apologia contra Heideggerum... peregrinationem nostrorum ad loca sacra exsibilantem,* in-4°. Contre d'autres hérétiques, il écrivit encore : *Veritas Annalium Baronii, vindex contra Ottium,* in-folio ; — *Dissertationes Polemicæ contra Vedrosium ministrum curiensem,* in-4°. — Et tant *d'opuscules* de ce genre, dont l'intérêt fut tout local et momentané, mais qui, imprimés à Einsidlen et à Salzbourg, eurent un succès d'à-propos. L'un de ses meilleurs ouvrages fut son Traité sur l'inépuisable matière de la conception de Marie, choisie entre toutes les femmes pour être mère du Christ, et pour cela même affranchie de la tache commune aux filles d'Eve. Outre ce traité, il en fit encore un pour éclairer la dévotion des peuples sur la dédicace merveilleuse de la chapelle d'Einsidlen. En 1675 les trois cantons d'Uri, Schwitz et Unterwald reprirent aux jésuites le collége de Bellinzona ; et, préférant l'esprit de paix des bénédictins et leur méthode d'enseigner, forcèrent Augustin à y envoyer ses religieux. En 1678 l'abbé acheta la seigneurie de Sonnenberg, acquisition fort onéreuse au couvent ; mais Augustin préférait avant tout les intérêts de la foi, qui, sans l'acquisition de cette seigneurie par le couvent, eût disparu d'au milieu des vassaux de Sonnenberg.

En 1683, Mabillon vint visiter le désert sacré d'Einsidlen, et, touché d'admiration pour Augustin, il l'a éternisé par ces mots extraits de son *itinerarium Germaniæ : Locus est fidelium concursu percelebris ac religione monachorum, qui ibi numero centum degunt. His præest reverendissimus et illustrissimus abbas Augustinus Redingus congregationis helvet. Primus Visitator, modestiâ et religione non minùs quam litteris editis clarus.*

Dieu avait donné à son serviteur quelque chose de cette vertu toute-puissante que le Christ promet aux hommes de foi et de charité : on raconte qu'ayant imposé les mains à l'un de ses religieux prêt à expirer, celui-ci guérit subitement et revint à la vie avec des forces qu'il n'avait jamais ressenties.

En 1681, le feu ayant pris au bourg d'Einsidlen, Augustin alla se prosterner devant le sacrement eucharistique, et prit pour médiation entre le ciel et lui la vierge Marie, la vierge d'Einsidlen. Et le feu s'éteignit.

Le 13 mars 1692, la 22e année de son règne et la 67e de son âge, Augustin mourut non sans avoir supporté des douleurs inouies, dont il avait eu toute sa vie l'avant-goût; car, ainsi que Placide, il était de cette santé toujours mourante qui n'attend de résurrection qu'au ciel.

CHAPITRE LXXXI.

(Autres religieux remarquables du même règne.)

Religieux postulés d'Einsidlen sous Augustin II.

Dom Boniface Tschupp, originaire de Sursée, fit ses vœux en 1645, professa les hautes sciences, fut économe de Pfefficone et d'Ittendorf, deux fois sous-prieur, et enfin doyen d'Einsidlen, jusqu'en 1677, qu'il fut demandé pour l'abbaye ruinée de Favière. Il la remonta sur un pied si respectable qu'on lui envoya des professeurs pour en faire une école complète de philosophie et de théologie. — Le doyen qui l'administre aujourd'hui, ajoute le Bisontin Jacquet, dont la chronique date de 1686, est le Père Eustache Rutti, naguère trésorier d'Einsidlen. — Ce qu'on sait de cet Eustache, c'est qu'il fut un saint et habile homme, deux qualités qui s'allient parfaitement.

Dom Severin Schœn de Menzigen, fut si fort mathématicien que l'université de Salzbourg le voulut posséder malgré son âge avancé; mais il refusa pour raison de caducité, et mourut en 1679. On a de lui le traité de *Sinibus secantibus*. — Dom Anselme Bisling, de Lucerne, curé de cette ville, et commissaire de l'évêque avant d'entrer au couvent. En 1656 il ne craignit pas de se montrer sur le champ de bataille à Vielmehr, et sans doute il y aida, ou tout au moins *ne nuisit pas* au succès remporté par l'armée catholique. Mais cet acte de comparution lui valut par la suite bien des petites guerres de

la part des protestants, grands prédicateurs de tolérance, comme chacun sait. Dom Anselme se réfugia au noviciat d'Einsidlen, en 1661. On l'envoya à Rome soigner les intérêts des bénédictins de Suisse, et il s'en acquitta à la louange universelle. Il fut quelque temps prevôt à Bellinzona, où il enseigna le droit canon. Il publia à l'imprimerie d'Einsidlen un ouvrage ascétique, intitulé : *Mons-Thabor*. Ce livre a fait fortune. Après vingt et un an de cloître, dom Anselme mourut en 1681. Dom M. Symian en fait le plus grand éloge. — Dom Paul Betschart de Schwitz, sous-prieur d'Einsidlen et prevôt à Fahr, fit en latin fort élégant la relation des miracles obtenus de Dieu par l'intercession de la vierge Marie, invoquée à Einsidlen. Il était poète, à en juger par ses hymnes sur les saints patrons du monastère. Il mourut en 1687. — Dom Denis Hartmann de Lucerne, habile diplomate, directeur des archives, secrétaire du chapitre et de l'abbé, mourut le 24 mai 1689. — Dom Conrad Schindler de Lucerne, professeur de théologie et de philosophie à Einsidlen, à Favière, à Beinwil et à Ebersmünster où il mourut, en 1690, après avoir publié quelques thèses assez profondes. — Dom Bede Schwaller, issu d'une famille noble de Soleure, publia, en 1681, la *cella Meginradi*, l'ermitage de Meinrad, sorte d'histoire de l'abbaye. C'était un savant chrétien, un orateur inspiré par l'Esprit saint. Il est mort en 1691. — Dom Placide Reding, frère de l'abbé Augustin II; plein de jeunesse et d'enthousiasme pour la vie contemplative; professeur de philosophie à Favière et de Théologie à Einsidlen; ami du célèbre Mabillon qui lui écrivit des lettres pleines d'admiration pour son caractère; on les conserve à l'abbaye; ami surtout de son frère l'abbé, qui le chérissait après Dieu plus que tout au monde. Placide écrivit une logique complète dont Chry-

sostôme Stadler, son disciple distingué, faisait la plus grande estime. Ce précoce génie de la solitude s'éteignit à la fleur de son âge, le 31 mai 1692, non sans avoir signalé à son passage en ce monde l'influence du clergé catholique en faveur de la liberté suisse; car on a de lui une apologie de cette liberté contre Goldast et Kieffer. — Dom Bernard Weibel de Constance, moine en 1638, alla terminer ses études à Lyon; revint présider à la cure d'Einsidlen, professa la théologie au couvent, puis à Saltzbourg, où il devint recteur de l'université et conseiller d'état de l'archevêque de Saltzbourg; envoyé à Rome comme procureur de la congrégation bénédictine suisse, en revint pour diriger la maison de Notre-Dame, *in Plain;* enfin nommé pénitencier dans un couvent de filles à Nonnenberg, où il mourut en 1699, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, pauvre religieux, n'ayant d'autres biens que ses mérites devant Dieu et devant les hommes. C'est en effet le seul bien que nous emportions dans l'autre monde. Il est l'auteur des ouvrages suivants : *Selectæ difficultates de jure et justitiâ,* in-8°, 1660; — *Tractatus de sacratissimo missæ Sacrificio,* in-8°, 1662; — *De naturâ theologiæ et de Existentiâ et Essentiâ Dei,* in-12, 1664; — *Disputatio de Jurisdictione pœnitentiali,* in-8°, 1669. — Dom Joseph Dietrich de Rapperswil, trésorier, directeur des archives, etc.., mort à Fahr le 5 avril 1704; rédigea un journal d'Einsidlen, un autre de Pfefficone et un troisième de Freudenfels; fit aux archives des extraits et des tables chronologiques : toutes choses utiles comme renseignements. Il travailla aussi aux actes capitulaires. — Dom Basile Meyer de Baldegg, noble de Lucerne, écrivit plusieurs poèmes, et une prosodie en allemand; puis une grammaire de la langue des Graubunten (Grisons), la première de toutes celles qui aient

paru. Il reste de lui à l'abbaye un manuscrit intitulé *OEconomia hominis religiosi*, que dom Calmet juge digne des honneurs de l'impression. Basile Meyer est mort à Bellinzona, frappé d'apoplexie en 1704, à l'âge de trente-deux ans. — Dom Grégoire Hüsser de Rapperswil géra l'emploi de sous-prieur à Einsidlen, et celui de prevôt à Fahr. Il écrivit les annales de l'abbaye dans un style latin et un ordre parfait; plus une chronique allemande imprimée à Einsidlen en 1674, et divers poèmes gardés en manuscrit. Mort en 1704, enseveli dans l'île d'Ufnau.

CHAPITRE LXXXII.

(1692-1707.)

Raphaël, quarante-deuxième abbé, et quarantième prince.

Raphael de Gottrau, d'une famille noble de Fribourg en Suisse, s'enferma de bonne heure au couvent. Prêtre dès l'an 1666, il comprit que le sacerdoce devait être non-seulement une fonction administrative dans l'ordre ecclésiastique, mais un véritable apostolat. Il s'attacha donc à la confession et à l'éloquence de la chaire. Ses talents en littérature lui valurent l'administration de la bibliothèque. Mais il n'en fit pas une sinécure; au contraire, il y puisa de nouvelles lumières et professa bientôt avec une aptitude étonnante les mathématiques et la chimie. En 1682, on l'envoya à Favière comme doyen; mais se trouvant mal de ce déplacement, il revint à l'abbaye presque aussitôt. Boniface abbé-prince de Favière le regretta d'une façon vraiment éclatante. — En 1692 il fut élu abbé, triste prérogative pour le moment, si l'on ne voit que le côté commode de cette charge. La famine régnait alors; toutes sortes de maladies travaillaient le couvent lui-même, et le procès du couvent avec le chapitre de Constance avait absorbé une partie remarquable de ses économies. En 1697, Raphaël fit une transaction avec l'évêque de Constance : il lui fallut pour cela vendre la terre d'Ittendorf à l'abbé de Weingarten, lequel, par suite de cette vente, céda à Raphaël le droit de haute justice sur Saint-Gérold, droit provenant de la terre de Blumeneck.

Raphaël, que toutes ces tracasseries financières rebutaient à chaque pas, s'en vengeait par la pensée perpétuelle du bonheur de la vie future ; et pour la satisfaction de son âme, il composa un petit recueil de maximes dont la moindre suffirait pour mettre à l'abri des ennuis matériels de ce monde quiconque voudrait bien la comprendre. Enfin il ne résista pas à la tentation de se démettre de son fardeau abbatial et de revenir à ses premières amours, la science et la contemplation. Un jour donc qu'il venait de recevoir toute permission de la cour de Rome, il remit sa crosse et sa mitre aux mains de son chapitre ; puis il s'enfuit, malgré toutes les instances, au castel de Freudenfels, où il mourut en 1707, âgé de soixante ans. On l'inhuma à Klingenzell. — C'est l'abbé Raphaël qui a rebâti au Mont-Etzel, et de nouveau consacré la chapelle de saint Meinrad.

CHAPITRE LXXXIII.

(Même règne.)

Marian Schott.

Son nom est en honneur dans toute la congrégation. Il naquit à Zell, sur le lac de Constance, entra au monastère en 1656, remplit divers emplois et en dernier lieu celui de curé; mourut à Pfefficone en 1707, à l'âge de soixante-huit ans, et fut enterré dans l'église d'Einsidlen. On lui doit plusieurs ouvrages de philosophie contemplative, 1° *Fundament oder Grundris der Klœsterlichen Vollkommenheit;* 2° *Ludus divinæ sapientiæ;* 3° *Splendor radiorum sanctitatis beatorum primorum incolarum et eremitarum cellæ Meginradi.* Dans ce dernier se trouvent plusieurs relations des obsèques des premiers Pères de l'abbaye, et de la solennité avec laquelle on célébrait leur mémoire. Il a laissé en outre plusieurs traités des sciences exactes qu'il avait étudiées sous la conduite de dom Séverin Shœn.

CHAPITRE LXXXIV.

(1698-1714.)

Maure, quarante-troisième abbé, et quarante-unième prince.

Maure, baron de Roll, fils de Philippe de Roll, capitaine des Suisses au service de France, et conseiller de Soleure, fit ses études à Bellinzona, et y devint assez habile orateur pour qu'un panégyrique par lui prononcé à l'occasion de la victoire de Bude, en 1686, méritât les dangereux honneurs de l'impression. Il devint plus tard prevôt du même collége, et en 1698 fut élu abbé pour succéder à Raphaël. Il s'attacha à sa spécialité, la parole; et comme ce talent demande toujours une grande connaissance du cœur humain, il donna le reste de son temps aux confessions. « On admirait en lui, dit mon bon vieux modèle, dom Briefer, le zèle de saint Paul, la sollicitude de saint Charles Borromée, et la douceur de saint François de Sales. » Son admiration pour la vierge Marie est attestée par les nombreux panégyriques qu'il prononça, et qui furent imprimés au couvent (un volume in-4°, 1720). Il ne se bornait pas à des paroles, car il enrichit de mille façons le sanctuaire où repose l'image sacrée. Il semblait que de son côté le ciel lui rendit ce qu'il faisait en l'honneur de sa souveraine, et bénît toutes ses entreprises : et lui, se sentant aidé par cette protection céleste, exécuta sans peine ce que d'autres avaient commencé avec des labeurs incroyables. En 1704 il releva l'édifice du cou-

vent incendié, et lui donna la forme riche et spacieuse qu'on lui voit aujourd'hui.

Le total des premières bâtisses exécutées sous ses ordres, est de plus de 58,500 pieds en surface, divisés en 1300 pieds de long sur 45 de large : en outre il lui fallut faire démolir une partie assez considérable du monastère, construite sur des bases vicieuses, et menaçant ruine au bout de deux ans à peine. Maure, il est vrai, avait d'autant plus de facilité pour entreprendre de si lourds travaux, que la main-d'œuvre alors était à un prix fort modique; mais, surtout, il avait à la disposition de sa caisse de généreux anonymes.....

Comme le grand talent d'un administrateur est moins d'acquérir que de conserver, Maure ne perdait pas de vue les anciens droits du monastère, l'exercice de sa juridiction sur le bourg d'Einsidlen et ses autres domaines. La maison des Dames-du-Pré (In der au) reçut de l'abbé quelques nouvelles constitutions propres à ranimer chez elles le feu sacré de la vie ascétique. Il donna même ses soins à leur toilette; car c'est d'après ses ordres que ces religieuses ont substitué la guimpe noire à la guimpe blanche, pour bannir de chez elles tout ce qui, dans une exacte propreté, peut faire soupçonner la coquetterie.

Après les âmes confiées à sa garde immédiate, Maure s'occupa des pèlerins. Depuis quelque temps on ne pouvait plus venir à Notre-Dames-des-Ermites sans éprouver de la part des protestants, dont on traverse le pays, mille insultes et vexations proportionnées, bien entendu, au rang et à la bourse des pieux voyageurs : et si jamais la pauvreté fut un vice, c'était bien dans ces moments-là. L'abbé, qui se regardait comme solidaire de la paix des honnêtes gens venus de si loin aux lieux placés sous sa dépendance, s'adressa directement au gouvernement de

Zurich. Il jugeait bien les membres de ce gouvernement honorable, qui se fit aussitôt un plaisir de donner satisfaction à l'abbé, en assurant désormais aux pèlerins une liberté et une hospitalité dignes de la Suisse. La conduite de ce gouvernement est d'autant plus digne d'éloges qu'en 1712, dans un moment de conflit avec les petits cantons qui le forcèrent à les bloquer, et par conséquent à intercepter les arrivages de denrées et de comestibles, le monastère et les pèlerins n'eurent qu'à se louer des exceptions tolérées en leur faveur par le gouvernement zurichois. Le monastère de Fahr dépendant de l'abbé d'Einsidlen et placé sur le territoire de Zurich, malgré les petits sacrifices qu'il lui fallut faire au malheur du temps, rendit hommage à la conduite de ses voisins protestants. De son côté, l'abbé Maure fit de son mieux pour reconnaître leur délicatesse : les troupes fédérales furent cantonnées à l'abbaye, comme à Pfefficone, une de ses dépendances ; et pour subvenir à la disette que la guerre traîne toujours à sa suite, l'abbé fit venir des blés de la Souabe, puis du Milanais, et les distribua parmi le peuple.

Mais pendant ces tristes années, combien les droits et les propriétés de l'abbaye sur d'autres points de la Suisse n'eurent-ils pas à souffrir? Les pays protestants profitaient du blocus des petits cantons pour séquestrer et administrer à leur profit les terres de l'abbé-prince d'Einsidlen ; on chercha même à entamer la bonne foi du gouvernement de Zurich et lui faire reprendre les droits de cité octroyés depuis long-temps à l'abbaye. Dieu aidant, et le gouvernement de Schwitz, protecteur de l'abbé d'Einsidlen, joignant son autorité à l'adresse de son protégé, il n'y eut rien de bien sérieux en résultat.

A l'issue de la guerre, l'abbé retrouva, aux revenus près, toutes ses propriétés comme ci-devant. Ce fut à la

fin de sa carrière une récompense pour sa générosité et sa charité qui étaient fort grandes, et qui n'ont pas plus dégénéré que son éloquence dans les familles descendant de la sienne.

Maure gouverna seize ans l'abbaye d'Einsidlen, et mourut d'apoplexie en 1714, au couvent de femmes de Seedorf dont il était visiteur. Il avait soixante-un ans. La mort subite perd cette qualification, lorsqu'à l'exemple de l'abbé, l'on s'y prépare tous les jours de la vie : et de cette façon, il n'y a pas de mort plus douce.

CHAPITRE LXXXV.

(Même époque.)

Quelques religieux sujets de l'abbé Maure.

Dom Joachim Pfiffer d'Altishofen d'une des plus nobles familles de Lucerne; économe de Favière en 1680, puis de Freudenfels et Pfefficone; enfin sous-prieur et doyen d'Einsidlen pendant vingt ans; ami et soutien de Maure son abbé comme de tous ceux qui contribuèrent le mieux à l'extension morale et positive de l'abbaye; mourut en 1720, âgé de soixante-treize ans. — Dom Meinrad Steinegger de Lacken, secrétaire de la congrégation, professeur de philosophie et de droit canonique, mort à quatre-vingt-deux ans, en 1727, après avoir écrit : 1° *Idea curiosa in vitam Sancti Meinrad;* 2° *Vitæ abbatum in epitomen redactæ usque ad Augustinum II;* 3° *Jus canonicum, asylum Einsidlense;* 4° *Confessarius Einsidlensis*, etc. — Dom Michel Lang de Zug, frère de Caspar Lang, curé de Fravenfeld, fut lui-même curé à Einsidlen et doyen à Favière de 1677 à 1681. Il s'y était fait chérir au point que l'abbé-prince Boniface Tchupp et ses capitulaires firent une pétition pour qu'on incorporât à jamais Michel Lang à leur communauté; ce qui ne leur fut pas accordé. Michel publia quelques œuvres ascétiques. Il est mort à Einsidlen en 1718, âgé de soixante-treize ans. — Dom Augustin Grasse de Schwitz, mort en 1719, laissant entre autres publications un livre sur les six jours de la création, où il réfutait Aristote, Descartes, Gassendi et Arriaga. — Dom

Chrysostôme Stadler de Schwitz, grand théologien, écrivit contre le fameux père Quesnel : mourut d'apoplexie à Saint-Gérold, 1721, âgé de cinquante-six ans. — Dom Sébastien Reding de Biberegg, né à Schwitz, faillit être nommé abbé en 1714; devint doyen; auteur d'un journal pendant son économat à Sonnenberg; arrangea depuis la bibliothèque d'Einsidlen et dressa des catalogues; mourut à cinquante-sept ans, (1724). — Dom Jean Heffelin de Klettenberg ou Klingnau, scribe distingué, digne héritier du talent des premiers moines copistes et peintres à la fois. On se sert encore de ses anciens in-folio pour chanter au chœur; postulé pour être doyen de Favière; pénitencier au couvent d'Inder-Ane dont il fut le réformateur. Les sœurs qui ont laissé quelques mémoires manuscrits en parlent avec enthousiasme. Mourut à Sonnenberg à quatre-vingt-neuf ans, 1726. — Dom Adelric Sutter de Bade, doyen d'Einsidlen : le prince Augustin II lui donnait ses livres à censurer. Dom Jérôme Ding de Fribourg en Suisse, saint homme s'il en fut. Le premier mourut en 1725, l'autre en 1719. — Dom Bennon Zimmermann, professeur de théologie à Gengenbach et à Kempten, où il fut envoyé avec Christophe de Schœnau. Il mourut à Echenz en 1712. — Dom Benoît Glutz de Soleure, professeur de philosophie, sous-prieur et réformateur de la discipline à Gengenbach, mourut à Einsidlen en 1713, à quatre-vingt-deux ans.

CHAPITRE LXXXVI.

(1714-54.)

Thomas, quarante-quatrième abbé, et quarante-deuxième prince.

Thomas Schenklin naquit à Wyl. Son père avait été chancelier du prince-abbé de Saint-Gall. Jeune encore, Thomas se vit placé sur la chaire de théologie; il usa convenablement de cette position pour publier une méthode théologique fort simple et féconde en profonds résultats. Dans la guerre de 1712, il s'employa avec un égal succès comme défenseur des droits respectifs des catholiques et des protestants. En 1714, on l'élut abbé d'Einsidlen : il avait trente-trois ans. Son premier soin fut d'assurer la règle contre toute espèce d'atteinte, et il donna le premier l'exemple de l'exactitude. Savant dans l'art de gouverner les hommes, il ne se borna pas à leur faire observer leurs devoirs, mais il leur procurait tout ce qui leur était utile et commode selon l'occasion. Il hâta ainsi le progrès de la science, termina d'importants travaux commencés par Maure, entre autres l'édifice principal du couvent, et fit de sa bourse une donation magnifique au trésor de l'église et de la chapelle. A cette offrande en numéraire se joignaient quelques chefs d'œuvre de peintures et de sculptures. Ces trésors des églises cathédrales et chàpelles d'abbayes, étaient un vrai musée d'objets d'orfévrerie, de sculptures, moulures, verreries, dentelles et broderies qui avaient servi souvent de rançon au clergé persécuté par les héros

des époques féodales, si fertiles en guerres et en brutalités impies. Tout le monde ne sait pas cela : il y a même aujourd'hui beaucoup d'honnêtes liseurs et de piteux écrivains, tous prêts à affirmer que le christianisme, et son entière application le catholicisme, étaient imposés aux populations par la noblesse d'épée.

Thomas était un vrai disciple de Jésus, souffrant dans sa jeunesse toutes les infirmités, et portant avant l'âge toutes les croix de la caducité avec un merveilleux courage. Dans ses fréquentes attaques de gouttes, il oubliait le monde entier pour penser à la mort, et demandait à son divin Maître un seul point de ressemblance, c'était de mourir le même jour que lui; et plein de foi dans sa prière il prédisait à ses frères qu'il mourrait un vendredi. C'est ce qui lui arriva le 29 août 1734; il avait cinquante-trois ans, et en avait régné vingt.

CHAPITRE LXXXVII.

(Même règne.)

Quelques capitulaires de l'abbé Thomas.

Dom Etienne Rütti de Wyl, rénovateur de l'abbaye de filles nobles à Münstenhal. La vie fut pour lui un long martyre, mais la souffrance pour le chrétien n'est qu'une épreuve : la mort alors n'est qu'une victoire. Dans la crise la plus vive de son agonie, Etienne s'écria : *Vici*, j'ai vaincu, et il expira; ce fut le 7 avril 1724. — Dom Bernard de Sonnenberg, des chevaliers de Sonnenberg de Lucerne : il poussait l'austérité jusqu'au scrupule; les tentations mêmes lui semblaient des fautes, et l'esprit s'en vengeait sur la chair. Il mourut en odeur de sainteté en 1727. — Dom Gilles Docour de Porentruy, sous-prieur doyen, et enfin prevôt à Saint-Gérold; changeant de fonctions souvent et cumulant toujours toutes les vertus; mort à quarante-cinq ans, 1743. — Dom Rupert Kœlin d'Einsidlen avait pour les pénitents cette tendresse qui faisait dire à Jésus-Christ, en parlant d'une femme pécheresse, que celui qui se sent pur de tout péché lui jette la première pierre. Mort en 1742 au couvent des dames de Fahr, dont il était confesseur. — Dom Marc Fashind de Lachen, poète et orateur. Son caractère était parfaitement aimable et gracieux, et sa conduite conforme à ses prédications; mort à trente-quatre ans, en 1746. — Dom Thomas de Rechberg, mourut à l'âge de quarante-quatre ans en 1750, sans pouvoir mettre à profit ses nombreuses capacités, autrement qu'en pro-

fessant les sciences spéculatives. Le malheur des hommes à talents multipliés est de ne pouvoir suffire à aucune de ces branches du génie, qui finissent par absorber chacune une partie de sa sève et le faire mourir.

CHAPITRE LXXXVIII.

(1754-72.)

Nicolas II, quarante-cinquième abbé, et quarante-troisième prince.

Nicolas Imfeld avait pour ancêtres les personnages les plus éminents du canton d'Unterwald. C'était un beau caractère, plein de résolution et de vues fermes. Il jugeait les affaires d'un coup d'œil d'aigle, et dans la conversation il avait cet ascendant que commandent les grandes pensées et les détails intéressants clairement exprimés. Il arriva au trône abbatial en passant par le grade de professeur de théologie et de philosophie, puis par celui de sous-prieur.

C'est l'abbé Nicolas qui fit mettre la dernière main à l'église du monastère; tracer et construire le chœur supérieur, la sacristie au-dessous de ce chœur, les deux superbes mausolées des abbés et des capitulaires, le maître-autel et six autres dont trois en marbre et trois en stuc; sous la table du maître-autel il fit placer un bas-relief en bronze, représentant la dernière cène. C'est un ouvrage fort remarquable même pour cette époque plus fertile que la nôtre en habiles fondeurs. Sous le même abbé furent construits encore le double portail du monastère et l'esplanade qui mène à l'église.

Nicolas avait toutes les qualités d'un véritable artiste chrétien, et surtout la charité qui en est la base : il la développa largement en 1770, époque de disette et de malaise universel. Mais quoi qu'on fasse pour certain peuple, il tient toujours quelques mécontents en réserve :

l'un de ces hommes s'arrête sous les fenêtres de l'abbé un jour qu'il avait fait plus de libéralité qu'à l'ordinaire, et se met à lui crier mille injures. L'abbé, qui possédait à fond la science des hommes, lui jette un écu par la fenêtre en disant : « c'est un pauvre qui demande l'aumône ». — C'est ainsi que dans le monde se calment à peu près toutes les susceptibilités tribunitiennes et parlementaires : mais ici, la différence, c'est que l'abbé au contraire payait les injures et ne cherchait pas à les étouffer.

Un homme comme celui-là avait assez de cœur pour se tirer dignement de plus rudes épreuves : Dieu lui en envoya de terribles. La populace des environs, c'est-à-dire les gens que Nicolas avait le plus soulagés dans l'instant de la détresse publique, s'ameutèrent dans le but de piller l'abbaye. L'abbé cette fois ne s'amusa point à faire de la générosité; il prit la Vierge Marie à témoin de cette brutale insurrection, et usa avec succès du droit de légitime défense. Après la guerre, la maladie; il demeura de longues années sur un lit de douleur : et ce fut aux prières de ses frères et sujets que la pleurésie le quitta.

Aussitôt qu'il fut libre et dispos, Nicolas mit à fin plusieurs projets de fondation ; fit diverses constructions à Gaschnang, à Pfefficone, au mont Etzel, et sur le vignoble de Leutsché. Le monastère se peupla sous sa direction d'hommes forts, tels qu'il en fallait pour supporter plus tard les grandes secousses européennes qui attaquèrent tout d'abord les foyers du christianisme; et tous ces hommes protestèrent par leur conduite contre l'accusation assez universelle du relâchement monacal.

Quand Nicolas eut rempli sa vocation d'apôtre et de chef d'assemblée savante, il rendit son âme à Dieu : ce fut en 1773. Il avait régné trente-neuf ans, et vécu quatre-vingts.

CHAPITRE LXXXIX.

(Même règne.)

Religieux distingués sous le gouvernement de Nicolas II.

Dom Adelric Petritsch, préfet des écoles, maître des novices, sous-prieur et enfin doyen; absorbé en Dieu et néanmoins soumettant son ardeur pour la contemplation aux besoins des hommes qui l'entouraient, jugeant leurs consciences au tribunal de la confession comme si le ciel lui eût dit ses arrêts : mort à cinquante-trois ans, le 24 mai 1753. — Dom Joseph de Roll, neveu du prince abbé Maure de Roll; né comme lui à Soleure; professeur à Einsidlen et à Bellinzona; fut deux fois député à Rome pour y soigner de graves intérêts; mort en 1756 le 13 mars. Le couvent perdit aussi quelques années après un frère de Joseph, du nom de l'abbé Maure, homme accompli sous les rapports sociaux et scientifiques; prevôt à Bellinzona et à Saint-Gérold : la gloire des deux frères se confondit dans la mémoire des hommes comme leurs deux âmes au sein de Dieu. — Dom Meinrad Brenzer, de Wursbourg, quitta une charge honorable à la cour pour prendre rang parmi les doctes pénitents d'Einsidlen : confesseur patient et éclairé, c'est-à-dire parfait confesseur; mourut à soixante-dix ans, 1765. — Dom Maurice Symian; dont nous citons souvent les renseignements supplémentaires : il était originaire de Bellefort au pays des Grisons; parlait toutes les langues d'Europe avec cette facilité qui

est commune à ses compatriotes; archéologue prudent, antiquaire passionné, homme de lettres infatigable, il fit entre autres un recueil des actes d'Einsidlen, à partir de l'époque où Hartmann avait achevé le sien. Le latin dont il se sert est d'une grande clarté, quoique d'une élégance recherchée. Il est encore auteur d'une relation des miracles opérés dans le pèlerinage. Il mourut en 1769, à soixante-quatorze ans. — Dom Antoine Hueber et dom Gilles Füschslin; le premier, né à Lachen, devint économe du monastère, prevôt de Saint-Gérold, doyen et enfin économe de Freudenfels, où il poursuivit avec succès la bâtisse d'un nouveau castel. Il rechercha et protégea surtout les hommes de génie littéraire qui avaient besoin d'encouragements pour faire faire à la science un pas de plus. Le second de ces religieux, originaire d'Einsidlen, fut un poète régulateur du parnasse latin qui florissait encore à cette époque, et prépara d'habiles élèves à figurer en France parmi les plus hardis et les plus élégants orateurs. On ne put jamais persuader dom Hueber et dom Füschslin de publier leurs compositions. Ils se contentèrent de se dévouer à l'instruction sans se donner pour modèles. On ne voit plus guère de ces gens là. Dom Füschslin mourut en 1772, âgé de quarante-huit ans.

CHAPITRE XC.

(1773-80.)

Marian, quarante-sixième abbé, et quarante-quatrième prince.

Marian Müller étoit né d'une honnête et simple famille de paysans au hameau de Freyen-Aeniter (les baillages libres). Les hommes n'auraient pas auguré pour lui un avenir tel que celui de l'abbatiat, mais Dieu a semé le génie sur toute la terre et dans toutes les positions. Encore enfant, Marian Müller comprenait et devinait au besoin les secrets de l'éloquence : bientôt on l'envoya professer à Bellinzona, puis il vint prêcher à Einsidlen. Ses remontrances à ses confrères étaient empreintes de toute sa vivacité et de tout son amour. L'originalité et la franchise du jeune orateur eurent au loin du retentissement. Dans ses leçons de théologie il tomba dans quelques fausses propositions du probabilisme; mais le talent avec lequel les nouveaux systèmes se produisent toujours, avait un peu ébloui sa jeunesse : il en revint bientôt, grâce à cette autorité centrale ecclésiastique, qui place le catholicisme au-dessus de tous les corps enseignants, en lui donnant à lui seul l'unité.

Un orateur aussi harmonieux que Marian devait deviner aussi les lois de la musique. Parfois, plein de l'enthousiasme des temps antiques, il montait à l'orgue comme sur un trône, et de là dictait à ses auditeurs de merveilleuses applications de ses théories sur la musique religieuse : science inséparable de la majesté du culte extérieur, et féconde en inspirations, si non dévotes,

du moins séraphiques et inexprimables. Dans ces moments notre âme sent trop à la fois pour tout exprimer dans la langue des hommes : Dieu seul doit la comprendre, et c'est ce qu'il nous faut.

En 1773, Marian était sous-prieur : c'est alors qu'on l'élut abbé.

Mais en véritable artiste, Marian s'épouvantait de tout ce qui commandait la représentation et ressemblait à une charge. D'autre part en vrai chrétien il se dit qu'il devait plier ses goûts à ses devoirs : et l'abbaye s'en trouva bien. Malheureusement sa santé ne répondait pas à ses inspirations; il était travaillé de nervosités perpétuelles qui augmentaient, il est vrai, l'ardeur de son caractère, mais qui consumaient sourdement sa vie. Enfin malgré ses luttes contre le mal et ses travaux pour lesquels il s'étourdissait sur sa langueur secrète, il lui fallut céder. Il commença par remettre une partie de ses occupations entre les mains de quelques frères de bonne volonté. Puis, se sentant tomber toujours plus bas, il dit à ceux qui le veillaient : « Je vois bien maintenant que nous prenons trop de peines en ce monde : nous devrions vraiment y être comme des colonnes immobiles qui ne regardent que le ciel. » Il mourut dans ces sentiments sublimes le 17 novembre 1780, âgé de cinquante-six ans.

CHAPITRE XCI.

(Même époque.)

Quelques religieux sous le Prince-abbé Marian.

Dom Anselme Müller, d'une des meilleures familles de Glaris, savant théologien à qui le règne de l'abbé Nicolas dut une partie de son lustre; économe de Sonnenberg et de Freudenfels où il mourut le 24 septembre 1785; auteur d'un traité sur la dernière cène, et de quelques autres thèses de sciences spéculatives. Il a laissé aussi des dissertations mathématiques qui révèlent une haute capacité. — Dom Adelric Kümmi, de Freyenback près Einsidlen, stylé dès son enfance et par ses propres réflexions à l'observation stricte de la morale et de la méthode. Né absolument pour le monastère. Mais sa naïveté et sa pureté virginales n'en faisaient pas un de ces êtres nuls pour le monde où Dieu les a jetés : Adelric tenait dignement sa place dans la science de la philologie et de l'orientalisme. Il professa comme un autre la philosophie et la théologie, et fit ses preuves dans un traité : *Contra probabilismum*, et, *contra sensum germanicum*. En 1780 c'était un théologien redoutable. Il mourut de bonne heure, comme presque tous les grands hommes : cinquante ans à peine, 1782. — Dom Bede Müller de Rhinau fut préfet des écoles d'Einsidlen et de Bellinzona où il mourut prevôt en 1783 à cinquante-un ans. Il avait publié dès le commencement de sa carrière : *Il latinista principiante ;* espèce de grammaire latine à l'usage

des jeunes italiens étudiant à Bellinzona. Dans un mouvement sublime d'adoration pour le sacrement eucharistique, il conçut sa traduction des *Instructions sur le sacrifice de la messe*, par Pierre Badaire, et lui-même écrivit à son tour des instructions sur le sacrement trois fois saint. — Dom Robert Kech, du canton de Soleure, mort en 1783, avait été chargé de surveiller l'instruction des frères et de professer la morale. Etant préfet des études élémentaires, il publia une grammaire qui eut de nombreuses éditions. C'est un succès qui en vaut bien d'autres.

CHAPITRE XCII.

(1780-1808.)

Béat, (Küttel de Gersau) quarante-sixième abbé, et quarante-quatrième prince.

Encore un homme de dévoûment dû au catholicisme. Encore un homme qui abjure les délices ou au moins les distractions de la vie commune pour s'enfermer avec cette partie du genre humain qui demande une surveillance et des soins perpétuels, et dont on ne recueille souvent qu'ingratitude ou du moins oubli. L'enfance ne demande-t-elle pas à celui qui s'en charge, une séparation intégrale d'avec les liens de famille, les considérations de fortune et d'amour-propre, une sorte de célibat universel, un apostolat complet? Et Béat l'avait compris : il sembla d'abord n'avoir embrassé la carrière monastique que pour accomplir cette mission de sacrifices; car ses premières fonctions, celles de professeur, annoncèrent de longues et ingénieuses recherches sur l'éducation, et une grande habileté dans les expériences qu'il en faisait. On le créa bientôt préfet des études, et ses talents semblèrent grandir encore avec leur nouveau théâtre.

Mais comme on n'est pas au couvent pour faire toujours ce qu'on aime le mieux, il lui fallut quitter bientôt son professorat pour la charge tout administrative d'économe (Stadthalter). Sa capacité ne faiblit point : on le voyait lui-même lever des plans, faire exécuter sous ses yeux des routes nouvelles qui devaient faciliter l'abord

du pays et enrichir les habitants du bourg en augmentant leurs relations industrielles. Bientôt le prince-abbé Marian le rendit à des fonctions plus analogues à celles qu'il avait remplies d'abord ; il lui confia l'éducation des moines eux-mêmes en le nommant doyen : cette charge en effet embrasse la surveillance morale de tout le couvent. Béat ne la quitta que pour succéder à l'abbé en 1780. Ici encore il se montre plein de sollicitude pour l'éducation publique, et ses premières dépenses ont pour objet la réparation des colléges d'Einsidlen et de Bellinzona. Sous le poids d'une immense variété de fonctions sous-entendues dans ce titre terrible d'abbé, sa charge semble avoir été de combler toutes les lacunes de ces fonctions diverses. Tour à tour économe, bibliothécaire et trésorier, il grossit la caisse du monastère en payant ses dettes, meubla la bibliothèque de beaux et bons livres, et enrichit le reliquaire de l'église de mille objets d'art, entre autres de quatre grands bustes en argent, destinés à renfermer des ossements sacrés.

Béat mit le sceau à sa réputation d'homme d'esprit multiple en faisant signer au chapitre de Constance un concordat relatif aux droits et priviléges d'Einsidlen, ce que n'avaient encore pu réaliser bien des abbés, et des plus illustres. Le mérite de cet événement, il est vrai, appartient aussi bien à Maximilien II, évêque de Constance. En 1784 ces deux prélats se donnaient solennellement la main pour ramener l'union entre deux grandes sociétés ecclésiastiques, dont l'exemple était quelque chose alors dans la balance européenne. Un an après le pape Pie VI approuvait solennellement les articles de ce traité, en donnant encore à Béat quelques nouveaux priviléges. Mais déjà ce mot de privilége sonnait mal aux oreilles des peuples, et du côté de la France l'horizon politique

était gros d'orages, contre lesquels le toit sacré des monastères devait être le plus mauvais abri.

Enfin l'heure de la grande révolution française sonna comme un coup de tocsin qui mettrait l'univers en émoi, et troublerait jusqu'aux morts dans leurs tombes. Bientôt le clergé de France qui avait répondu à toutes les accusations en donnant le premier et le plus bel exemple de réforme, en abandonnant d'immenses richesses sur le simple exposé des vœux de la nation, fut traité comme tous les êtres généreux; on le paya d'ingratitude : et lui, sans se repentir de ce qu'il avait fait, mourait martyr, ou fuyait sur la terre étrangère, sans même secouer la poussière de ses pieds contre la patrie, parce que la patrie n'avait plus sa raison, et que *de riches étrangers* applaudissaient à ses fureurs.

L'abbé d'Einsidlen ne fut pas le dernier à offrir l'hospitalité aux prêtres bannis de France, et ils arrivaient à l'abbaye par centaines : les habitants du bourg se prêtèrent eux-mêmes de leur mieux à ce qui pouvait seconder l'accueil généreux de l'abbé; et c'est une justice à rendre aux gens de ce pays, que les Français y ont presque toujours trouvé, selon le proverbe des pèlerins, bon feu et bonne mine. En 93, tandis que la guillotine faisait tomber une tête par chaque seconde, la joie des cieux qui s'ouvraient pour tant de belles âmes, avait du moins un écho sur la terre : l'église abbatiale d'Einsidlen retentissait des chants du peuple exilé, mêlé au peuple suisse, et ce fut un touchant spectacle lorsque, le jour de la Pentecôte de cette même année, l'archevêque de Paris officiait pontificalement dans cette brillante église, entouré de trois ou quatre cents prêtres français, émigrés comme lui. Quelques mois après venait encore au même rendez-vous un pauvre pèlerin français,

à pieds, le sac au dos, un vrai soldat de l'église militante; c'était tout simplement l'archevêque de Vienne, primat des Gaules.

C'est une chose assez remarquable qu'au moment le plus terrible de la révolution française, le pèlerinage d'Einsidlen semblât acquérir une vogue nouvelle; on y venait de tous les points de l'Europe où les principes catholiques rencontraient le plus de contradicteurs; tant il est vrai que la foi, comme toutes les grandes pensées, demande à se produire, et qu'en vain elle est refoulée dans le fond des esprits; la liberté des esprits est comme l'air, compressible, mais d'autant plus fort qu'il est plus comprimé. Il est juste d'ajouter qu'à cette époque, le pèlerinage venait de recevoir une nouvelle illustration de la part d'un des papes les plus remarquables de ces temps modernes; Pie VI avait, par un bref du 15 mai 1793, confirmé la bulle de Léon VIII, à propos de la Dédicace Merveilleuse, ainsi que l'approbation donnée à cette bulle par les souverains pontifes Nicolas V, Pie II, Jules II, Léon X, Pie IV, Grégoire XIII, Clément VIII et Urbain VIII.

Néanmoins les catholiques de toute l'Europe, rassemblés à Einsidlen, n'étaient pas peu surpris de trouver dans les habitants du bourg de belles et bonnes idées d'empiétement sur les droits du monastère; certes la surprise était naturelle, tout le monde sachant que le bourg doit sa naissance, son accroissement, ce qu'il est enfin, au monastère, au pèlerinage fondé par les moines et entretenu par leurs soins; mais il paraît qu'alors l'exemple de cette minorité française qui s'était fait un si riche manteau de la dépouille du clergé, tentait les pauvres Suisses. Déjà l'abbé lui-même entendait au village l'écho de certaines phrases sur les *prétendus* vœux de pauvreté

monastique. Béat qui savait comprendre à demi-mot, se prépara sans façon à tous les genres de sacrifice, accueillit les premières exigences avec tout le désintéressement d'un moine, et fit gracieusement l'abandon de plusieurs priviléges, voir même de quelques propriétés, à la commune d'Einsidlen, qui de son côté eut l'air d'en être reconnaissante. Bientôt la république eut envahi la Suisse malgré l'énergique protestation des petits cantons ralliés à la bannière d'un brave citoyen de Schwitz, M. Louis Reding : toutefois on avait fini par obtenir leur consentement au moyen d'un traité qui leur garantissait la liberté, et surtout la liberté religieuse. Mais la victoire fait oublier tant de choses : l'abbé d'Einsidlen qui le savait, et qui de loin voyait arriver les faits tels qu'ils se sont passés depuis, était fort prudemment parti pour sa terre de Saint-Gérold en Vorarlberg, et bientôt y avoit été rejoint par une partie des Pères : le reste s'était éparpillé dans quelques couvents d'Allemagne : le nom de ces couvents où ils trouvèrent un si noble accueil mériterait sa place dans l'histoire ; mais je n'ai souvenance que de trois noms, Kremms-Munster, Saint-Blaise, et Admont en Styrie; le nom des autres est écrit sans doute sur les tablettes des anges.

A l'égard des propriétés immobilières, l'abbé s'était confié en partant à la garde de Dieu et à la bonne foi de ses fermiers; le plus grand nombre lui fut fidèle : on cite entr'autres un de ces paysans dont le cœur simple, l'esprit intelligent, est le reste d'une race plus commune autrefois qu'aujourd'hui : cet homme de la vieille roche, comme nous disons en France, se nommait Schœdler : jamais, à quelque prix que ce fût, on ne put lui faire vendre ce que les Peres bénédictins lui avaient donné à garder, et à leur retour il leur en remit fidèlement les

titres de propriété : on dit encore que les biens n'avaient rien perdu de leur valeur entre ses mains, tant s'en faut.

Les trésors mobiliers du couvent consistaient dans les ornements d'églises, les reliquaires et les vases sacrés ; quelques-uns furent enterrés en lieu sûr, d'autres confiés à des mains fidèles, et le reste eut le sort des biens-immeubles qu'on n'avait pas réussi à prêter, c'est-à-dire que ce fut livré au pillage. Au moins en fait d'immeubles, le fond reste, quelque soit le propriétaire ; mais, des reliquaires profanés, que reste-t-il ? la mémoire d'un sacrilége.

L'image de la Vierge d'Einsidlen, qui méritait une détermination spéciale, ne fut pas simplement enlevée de la chapelle, c'eût été exposer les habitants du bourg à des perquisitions tout au moins incommodes ; mais on en fit une autre à sa ressemblance parfaite qu'on logea dans la même case avec tout l'éclat de l'ancien entourage, moins la valeur : et l'on attendit de pied ferme les ennemis qu'il était déjà de bon ton d'appeler les alliés.

CHAPITRE XCIII.

(Même règne.)

Arrivée du général Schauenbourg.

Nous sommes en 98.

La maison d'Einsidlen avait trop bien fait son devoir pour n'être pas signalée au chef de l'armée d'occupation. De son côté le général Schauenbourg, fidèle à son mandat révolutionnaire, avait juré d'anéantir le couvent, dût-il n'exercer son courage que sur les pierres de l'édifice. Le général avait bonne souvenance, et gardait rancune aux soldats de Louis Reding pour leur vigoureuse résistance au passage de Schindelegie, ainsi qu'à Rothenthurn et aux environs d'Artz, le 30 avril et les 2 et 3 mai de la même année 98.

Mais comme la voie des négociations et des promesses lui avait seule levé la barrière des petits cantons, il fit précéder son arrivée à Einsidlen d'une proclamation dans laquelle, déclarant le monastère propriété nationale, acquise désormais à la république helvétique, il promettait aux catholiques liberté illimitée, dans l'exercice de leur culte et le choix de ses ministres, *pourvu que* ces ministres ne fussent pas... ceux que sans doute les habitants auraient redemandés bien vite, s'ils avaient eu une liberté moins illimitée que celle de la république. La proclamation était gonflée d'injures contre les bénédictins, qui tous, bien entendu, *avaient favorisé la révolte de la Vendée*, et *entretenu à grands frais en Europe l'ignorance et la superstition.*

Les bénédictins superstitieux! ignorants surtout (le premier des corps religieux pour l'érudition)! mais conspirateurs! que dites-vous de la bouffonnerie? Jusqu'ici les bénédictins avaient une réputation remarquable de neutralité politique; et lorsque deux partis les prenaient pour arbitres dans leur querelle, ils savaient accorder l'amour-propre des uns avec l'intérêt des autres : c'est là, comme on sait, le grand problème de l'arbitrage.

Le ridicule de ces injures n'échappa donc à personne; mais les promesses qui terminaient la proclamation de Schauenbourg, triomphèrent des dernières hésitations : aussitôt l'avant-garde du général occupa le couvent et le bourg.

Et ce fut au couvent un désordre, un pillage dont le plus grand tort n'appartient pas à l'armée : là, comme dans tous les forfaits politiques, où les meneurs devraient être seuls responsables, l'armée républicaine s'occupa surtout de sa consigne ordinaire : « laisser faire le peuple, » c'est-à-dire la populace; car le peuple c'est aussi l'armée, c'est vous, c'est nous.

On vit alors d'étranges figures mêlées aux groupes des pillards, et se ruant dans l'église comme des démons à qui Dieu permettrait pour un instant de se venger de lui. On n'a vraiment pas d'idée de la rapidité avec laquelle fut démolie la chapelle de la Vierge, et il n'en resta pas deux pierres l'une sur l'autre; puis on rompit les chasses et autres reliquaires, pour en fondre le métal; les corps sacrés qu'ils renfermaient, furent dépouillés de leurs riches broderies, et jetés pêle mêle sur le parvis en attendant qu'on les balayât dans une fosse commune. On conserve encore à l'abbaye des caisses pleines de ces ossements, mêlés de la sorte et liés en faisceau, sans qu'on ait pu en reconnaître d'autres que ceux qui portaient

encore une étiquette, et puis le crâne de saint Meinrad, dont la fracture est particulière. La statue de la Vierge, c'est-à-dire celle que le peuple (le vrai peuple) avait eu l'esprit de mettre à sa place, fut enlevée bien poliment dans ses habits de clinquant, couverts de pierres fausses : elle fit le voyage de Paris et obtint, dit-on, une place au musée national.

Restait la grande église avec ses bas-reliefs et ses peintures magnifiques; la populace voulait en finir avec cet asile de la superstition : déjà les tuyaux des orgues étaient arrachés par les barbares; quelques-unes des belles statues de Carloni tombaient avec fracas du haut de leurs corniches, où de jolis séraphins leur tenaient compagnie. Mais c'était assez de désordres : quelques paroles d'admiration ou de noble pitié pour tant de chefs-d'œuvre, échappées aux officiers de Schauenbourg, suffirent pour mettre les holà! On fit évacuer l'église et fermer ses portes.

Et le couvent, cet immense monument du despotisme monacal, fallait-il donc le respecter aussi? Braquez-moi deux pièces de siége là contre, et qu'en un quart d'heure c'en soit fait de cette tanière. Tanière soit, mais elle est admirable, et peut servir au besoin d'assez belle caserne, de lycée, que sais-je encore? Le fait est que la majorité des opinions de l'armée empêcha de tirer le canon, déjà braqué sur l'abbaye.

CHAPITRE XCIV.

(1808.)

Mort de Béat.

Les affaires de Suisse avaient pris une nouvelle tournure; les Autrichiens, parvenus à repousser les Français, occupaient la Suisse à leur tour, en 99. Alors, du fond de sa retraite, l'abbé-prince Béat adressa une députation au chef de l'armée autrichienne, à l'archiduc Charles, dont le quartier-général était à Kloten, près Zurich. Il en reçut une réponse pleine de grâce, et un diplôme en bonne forme qui lui garantissait de nouveau la propriété du monastère et la jouissance de ses anciens droits seigneuriaux. Déjà quelques religieux étaient accourus renouveler la prise de possession, lorsque les Français refoulèrent les Autrichiens, et revinrent camper au couvent : inutile de dire que les religieux s'étaient hâtés de leur céder la place. Mais tant de fortunes et d'influences diverses mettaient la Suisse dans une fausse position politique : le parti français dominait le parti autrichien; et le sentiment national eût pu seul éteindre les passions. Louis Reding, d'honorable mémoire, s'occupa de ranimer ce sentiment chez le peuple des petits cantons, et se fit placer par le vœu de tous à la tête du gouvernement de Schwitz. Ami de tout ce qui pouvait rappeler les esprits à l'unité, mère de la paix, de l'ordre et de la liberté, Reding mérita de sa patrie le nom de grand citoyen. En vertu des promesses faites par le nouveau gouvernement de Schwitz, il proté-

gea le retour de Béat au monastère; et l'avant-garde du prince-abbé, composée de quelques religieux, fut reçue par le bourg d'Einsidlen avec un équitable empressement : c'était le 30 novembre 1801. On leur rendit ce qu'on avait pu sauver du pillage et des injures du temps : mais ce qu'on ne leur rendit pas, ce furent les droits de seigneurie : à cette exception près, l'abbé put voir que son retour était une époque vraiment heureuse pour le pays.

Béat trouva bien des ruines là où il avait laissé grandeur et luxe : on dit qu'à l'aspect des décombres de la Sainte-Chapelle il ne put retenir ses pleurs; mais ils furent comme une nouvelle consécration. Au bout de quelque temps la Sainte-Chapelle commençait à renaître de ses cendres, à se relever sur ses premiers matériaux. C'était le moins que l'abbé pût faire pour récompenser la fidélité des pèlerins : elle s'était si peu ralentie au travers de toutes ces secousses publiques, qu'en l'année 1800 ils avaient célébré, comme au temps de l'abbé, l'anniversaire de la dédicace, *sur les ruines mêmes* de la chapelle de la Vierge. Ce fait peut éclairer les protestants sur un point de nos dogmes, c'est que l'absence d'un signe auquel nous semblons rendre hommage, tandis que nous le rendons directement au personnage que ce signe représente, ne saurait empêcher par son absence notre culte d'invocation ou d'adoration.

Néanmoins, puisqu'il était possible de se procurer de nouveau l'image sacrée de la Vierge d'Einsidlen, pourquoi l'abbé ne l'eût-il pas rendue à la vénération publique? Le sort de cette statue avait subi plusieurs phases; transférée de ville en ville, et provisoirement fixée dans un couvent du Tyrol, on l'avait partout saluée comme le gage d'une secrète alliance des cieux avec la terre; elle

rappelait tant de faveurs obtenues au nom de la femme sainte dont elle n'est cependant qu'une informe représentation! A son retour, même accueil de la part des villes et villages qu'il lui fallut traverser; enfin le 29 septembre 1803, le chapitre bénédictin et tous les habitants d'Einsidlen lui faisaient une solennelle réception dont les détails appartiennent à l'article spécial de la Sainte-Chapelle.

Ce monument dont Béat avait entrepris si vivement la réparation, souffrit bien des retards à cause des circonstances critiques où se trouvait l'Europe, et du grand nombre d'esprits influents que cette restauration trop subite eût pu choquer sans grand avantage pour le catholicisme. Elle ne fut complète qu'en 1817; Béat ne put en jouir, car il mourut le 18 mai 1808. Mais à lui appartient la gloire d'avoir fait sortir du tombeau la noble abbaye et le trésor de son pèlerinage. Béat, par suite de cette résurrection, se pose dans la chronique d'Einsidlen comme letroisième angle du triangle historique. Il commande en effet la troisième de ces époques principales que nous avons signalées dès le commencement.

C'est qu'en effet aucun prince n'avait vu comme lui le monastère à un plus haut point de prospérité, de richesse et de réputation honorable; puis aucun prince n'avait vu comme lui ce même monastère descendre de si haut. Lorsqu'en 1802, Béat eut recueilli de nouveau cet héritage de huit siècles, il montrait..... un écu, le seul vraiment dont il pût disposer. Il s'appliquait alors avec une certaine satisfaction sa citation favorite, trois mots du roi prophète : *Exaltatus, humiliatus et confusus.* Pour que l'à-propos fût complet, il faudrait encore un mot qui rendit le triomphe obtenu par Béat sur l'adversité : ce mot ne se trouverait-il pas en quelque

endroit de l'Histoire romaine, et l'Histoire ecclésiastique ne doit-elle pas à Béat le même remercîment que le sénat fit à Varron *pour n'avoir pas désespéré de la chose publique?*

La mémoire de cet abbé n'est point passée jusqu'à nous sans quelques autres noms qui lui servent d'auréole.

1° Dom Michel Schlageter, doyen de l'abbaye pendant vingt et un an, mort à quatre-vingt-deux, (1786.) Homme plein de zèle pour le culte et pour sa manifestation extérieure qui demande souvent du courage et maintient les peuples fidèles au milieu des dissidents qui inondent le pays; négociateur habile et appuyant la défense des droits de son couvent, sur l'histoire qu'il possédait avec une rare perfection. Des notes trouvées dans les annales de l'abbaye disent que l'amour de Dieu et des hommes l'a consumé.

2° Dom Boniface, noble homme d'Anethan, originaire de Trèves, ami et conseiller du dernier des margraves catholiques de Bade; celui-ci lui avait confié, à sa cour, le soin de sa bibliothèque; il ne quitta cet emploi que pour une aumônerie impériale (1765), par ordre de l'impératrice Marie-Thérèse qui l'avait pris en amitié. Mais son esprit éminemment chrétien, éminemment simple, le plaçant toujours au-dessus de ce qu'on appelle en ce monde la faveur, il s'en revint le plus tôt possible à sa cellule d'Einsidlen, où il mourut en 1797, regretté de tout le monde pour la sérénité constante de son caractère.

3° Révérend Père François de Sales Schadler, d'Einsidlen; fidèle copiste de son patron, c'est tout dire. Il balança un moment les voix des Pères électeurs, quand à la mort du prince Marian ils procédèrent à une nouvelle élection; mais il fit reporter ses voix sur Béat. En 1800 il mourut usé par les souffrances, à l'âge de quatre-vingts ans.

4° Frutan Steinegger, de Laken, canton de Schwitz; l'un de ces rudes travailleurs dont la société des bénédictins semble avoir toujours eu le monopole. Après avoir étudié à fond ce qu'on nomme vulgairement la littérature, il vit bien que ce n'était qu'une science puérile lorsqu'elle n'est pas soutenue par les faits et la philosophie; il employa ses meilleurs loisirs à éclairer les points ténébreux des annales de son pays et de son monastère; et mourut en 1808.

5° La même année mourut dom Chrysostôme Helbling, de Rapperswil; homme prodigieux! Il avait écrit un volume in-folio de Mémoires sur la Suisse, quand le flot de la révolution balaya les trésors de l'abbaye sans oublier l'in-folio du Père Chrysostôme : alors, par le simple effort de sa mémoire, il transcrivit ce volume en entier... Mais comme les Allemands sont difficiles en fait d'histoire, on trouva un défaut à cette seconde éditon; elle n'indiquait pas comme la première les sources où l'auteur avait puisé.

6° Dom Frédéric Vager, *Corpore et Spiritu sublimis*, dit son épitaphe, datée de 1809.

CHAPITRE XCV.

Conrad, (Tanner, natif d'Arth, canton de Schwitz), quatrième du nom, quarante-huitième abbé.

Une partie de la révolution qui marqua le règne précédent, et qui se prolonge jusqu'à nos jours, consiste dans la suppression *de fait* du titre de prince du Saint-Empire, attaché à la mitre des abbés d'Einsidlen.

L'Empire germanique ou le Saint-Empire, déjà ébranlé par le traité de Presbourg en décembre 1805, fit, après mille ans d'existence, la même chute que tant d'autres le 12 juillet 1806 : ce jour-là les ambassadeurs de quinze princes et d'un comte allemand signaient, avec le ministre de l'empereur des Français, le traité qui les séparait à perpétuité du territoire de l'Empire germanique, et les unissait sous la protection immédiate de Napoléon en *Confédération-du-Rhin*. Le 6 août de la même année, l'empereur d'Autriche lui-même déclarait déposer sa couronne d'empereur d'occident. Il est vrai qu'au bout de huit ans à peine, l'Autriche signait avec la Russie et la Prusse un traité dont une des clauses secrètes promettait une rupture de la susdite confédération, et la bataille de Leipsick réalisait ce projet d'une manière éclatante. Mais tout cela ne remit pas le Saint-Empire sur sa base; et lorsqu'en 1814 la paix fut rétablie en Europe, le congrès de Vienne, qui s'occupait de la réorganisation politique de l'Allemagne, n'aboutit qu'au traité de Paris, signé le 8 juin 1815, où les états de l'Allemagne étaient déclarés indépendants et unis par un lien fédératif. Cette nouvelle

confédération, dite Confédération-germanique, est représentée à Francfort par la diète permanente de trente-neuf députés, présidée par celui d'Autriche, et vous y chercheriez en vain le représentant des princes d'Einsidlen. L'abbaye-des-Ermites n'a plus de princes, elle n'a que des abbés... et des saints.

Mais une question toute simple se présente : ce que l'on appelle nobles en général, ce sont des personnes dont les titres remontent jusqu'aux temps féodaux; et parce que ces personnes ont perdu leurs fiefs, s'ensuit-il qu'elles ne soient plus nobles? non; leurs titres restent et passent à perpétuité à leurs descendants en ligne directe, souvent même, par la faveur du roi, à leurs descendants collatéraux. Donc le titre de prince est-il si fort adhérent aux droits de propriété, qu'il doive s'effacer, une fois cette propriété perdue?

Pour nous, juristes, cette question serait facile à résoudre négativement, mais la modestie de Conrad ne lui permit pas même de l'entendre; il ne prit de l'abbatiat que la charge et les devoirs, sans en examiner les droits. Il avait vu crouler pièce à pièce les plus beaux édifices de la vanité humaine, et dès le règne de son prédécesseur il s'en consolait aisément. Ami du prince Béat que séduisaient son esprit, ses talents littéraires et administratifs, ils avaient plus d'une fois ensemble souri de pitié en présence des chicanes et des autres démonstrations de basse jalousie que leur faisaient certaines gens moins étrangers au pays qu'au monastère.

L'abbé Marian régnait encore quand le jeune Conrad prit l'habit de bénédictin à vingt ans; il était prêtre à vingt-cinq (1772). Il fut alors envoyé à Bellinzona en qualité de professeur; un peu plus tard il revint à l'abbaye, pour y être bibliothécaire; puis on le renvoya à

Bellinzona comme principal de ce collége, qu'il ne quitta que pour passer économe ou procureur d'Einsidlen. La révolution venue, ce fut lui qui se chargea de sauver le palladium du pays, la statue de la Vierge, qui, d'abord cachée sous terre dans les flancs du Haggen, l'une des montagnes voisines de l'abbaye, fut transportée ensuite à Bludens en Vorarlberg, puis à Saint-Gérold, dans la même contrée, et enfin jusqu'au cœur du Tyrol. On dit que pendant ces divers voyages de la statue, le Père Conrad, qui en surveillait le transport, ne s'en éloigna jamais; dans les haltes, il se servait de la caisse en guise de pupitre, et c'est là-dessus qu'il écrivit les meilleures pages de ses œuvres ascétiques.

Après la restauration du monastère et l'ouverture d'un nouveau noviciat en 1806, Conrad fut maître des novices: deux ans après il succédait à Béat sur le siége abbatial. Il lui fallut beaucoup d'ordre et de sagesse pour faire monter l'écu, le pauvre écu du prince Béat à 1000 florins de rentes. Mais qu'est-ce encore que 1000 florins à un établissement dont les réparations et l'entretien en absorbent de 15 à 18000? Toutes les fortunes sont relatives; et tout ce qui subsiste en ce monde portant avec soi un élément de décadence, il faut, pour relever des murailles, plus d'or en une seule année que n'en absorbe en plusieurs le personnel de la communauté.

La plupart des titres de propriété manquaient aux archives, et de ceux qui s'y trouvaient un certain nombre étaient abolis soit par la violence du fait, soit par la législation nouvelle du premier consul de la république française, qui, dans son acte de médiation en Suisse (1803), ne garantissait à l'avenir aux établissements religieux qu'une existence matérielle de simples citoyens membres de la commune qu'ils habitent; quant à leur existence

politique, elle dépendait immédiatement du gouvernement de leur canton.

Par suite de cette nouvelle position, Conrad s'appliqua à rendre agréables de part et d'autre les rapports de l'abbaye avec le bourg d'Einsidlen, comme ce doit être entre deux honnêtes propriétaires, égaux devant la loi. Pour venir à bout de son idée, il ne ménageait pas les sacrifices; et tous ne lui furent pas utiles.

Encore une de ses premières et plus chères pensées, ce fut la complète restauration de la Sainte-Chapelle; sans cela il regardait ses efforts comme incomplets pour sauver l'image sacrée : selon l'expression de ses propres mémoires, « il n'avait réussi à la transporter de Trieste à Einsidlen, que parce qu'elle devait y être le plus bel ornement de la maison, et la consolation du pèlerin. » Après avoir fait d'aussi grandes dépenses pour continuer ces travaux entrepris dès le temps de Béat, l'abbaye d'Einsidlen se trouva prise ainsi que tout le pays, par la grande famine de 1816 à 1817.

Les souvenirs de cette époque malheureuse sont encore bien récents, et chacun sait, en Suisse peut-être plus que partout ailleurs, vu la rareté des terres labourables, qu'une livre de pain s'y vendait cinq francs; et n'en avait pas qui voulait, même parmi les richards du pays : on voyait alors, comme en France en 95, d'élégants voyageurs tirer de leur poche, non-seulement sans honte, mais avec une certaine fatuité, le petit morceau de pain, que remplaçaient fort mal les lourdes patates de la table d'hôte. Malgré la rigueur des circonstances, Conrad n'abandonna ni ses plans ni ses ouvriers; il doubla et tripla même les salaires, fit venir des blés d'Allemagne, en donna largement aux pauvres de la commune; avança aux autres habitants plus de 60,000 francs de Suisse, et engagea les trois

quarts des propriétés de l'abbaye pour procurer du crédit au bourg d'Einsidlen.

La statue de la Vierge qui, depuis son retour, était provisoirement placée sur un autel de bois, au milieu de l'église, remonta sur son trône antique, et le 14 septembre 1817, on put célébrer à la fois, la restauration de la chapelle et le huit cent soixante-huitième anniversaire de sa dédicace.

La fête tombant un dimanche, il y eut ce qu'on appelle *grande-dédicace*, c'est-à-dire qu'on la chôma quinze jours de suite. Toutes les maisons du bourg d'Einsidlen changées en hôtelleries étaient encombrées de pèlerins : on ne sait comment il put en tenir jusqu'à 20,000, dans un si petit endroit; d'aucuns s'étaient campés à la belle étoile sur la grande prairie de Bruel qui entoure l'abbaye; et là, comme dans l'église, qui leur était ouverte toute la nuit, ils formaient des chœurs et récitaient de bruyantes prières. Du reste il semblait que le ciel fût d'accord avec eux pour rendre la fête plus complète; c'était par un temps magnifique, et la nuit ne faisait que varier l'éclat du jour par celui de son beau manteau d'étoiles.

L'abbé Conrad poursuivait toujours sa mission, et continuait avec cette grandeur commune à ses devanciers, l'œuvre de Béat, la réputation de l'abbaye. On lui doit les deux jeux d'orgues à l'intérieur de l'église, le nouvel arrangement du maître-autel, la fourniture presque complète de la sacristie et des ornements sacerdotaux, habits et vases sacrés. Une partie des bâtiments de l'économat brûlés en 1815 furent relevés; une infirmerie s'organisa pour le service du collége; des mécaniques à tisser, placées dans l'intérieur de l'abbaye, se mirent en mouvement, et les moines eux-mêmes purent fabriquer, tondre, apprêter et teindre le drap qui sert à leur uni-

forme. Les anciens règlements intérieurs reprirent toute leur force : discipline presque militaire et cependant sans austérité; tous les jours office complet, équivalent au *solennel-mineur;* à quatre heures du soir, chœur des moines dans la Sainte-Chapelle pour le *Salve-regina.* L'enseignement lui-même fut l'objet d'un soin spécial; on reprit les sciences exactes et les langues, même celles de l'Orient; et afin de faciliter à tous les catholiques d'Europe le pèlerinage et les devoirs qui en sont la condition expresse, plusieurs des Pères confesseurs furent envoyés à l'étranger pour s'y former aux divers langages, idiomes, patois même.

A l'extérieur, Conrad fit réparer la grande horloge et les deux tours où l'on replaça les cloches : pendant la révolution elles avaient été précipitées de là haut sans autre cérémonie : vandalisme et stupidité ! La place et la terrasse qui s'étendent devant l'église furent repavées, et les arcades, qui servent d'abri aux boutiques, arrangées plus symétriquement. La petite chapelle de saint Gengulphe, sur le bord de la prairie de Bruel, avait été déjà en 1813 l'objet de réparations notoires; la route qui passe devant, et remonte l'Etzel après avoir décrit mille courbes inévitables, les maisons qui s'élèvent près du sommet de cette montagne, les autres chemins de traverse qui mènent à l'abbaye par dessus les sapinières et les lits des torrents, furent remis en état, au grand soulagement du pèlerin et de sa monture.

CHAPITRE XCVI.

(Même règne.)

Au mois de mai 1818, l'abbé Conrad reçut, sans s'y attendre le moins du monde, un message de la cour de Rome. Le pape Pie VII avait eu ou reçu l'idée d'ériger l'abbaye d'Einsidlen en siége épiscopal, d'où ressortiraient les petits cantons catholiques : depuis leur séparation de l'évêché de Constance, ils n'étaient administrés que provisoirement; on donnait à entendre à Conrad que les petits cantons se féliciteraient d'avoir pour chef, dans l'ordre de la foi, celui d'un monastère distingué à tant de titres et depuis si longues années; qu'ainsi il dépendait de sa volonté, qu'à l'avenir tout abbé d'Einsidlen nouvellement élu se trouvât, par ce fait même, revêtu de l'épiscopat vacant par la mort de son prédécesseur. Cette apparence d'honneur, ajouté à ceux de l'abbatiat, eût tenté bien d'autres chefs d'ordres; mais que fût-il arrivé en cas d'acceptation de la part de Conrad? le moindre des inconvénients eût été le reproche plus ou moins fondé, mais inévitablement fait au nouvel évêque, de gouverner l'église des petits cantons par suite des menées d'une poignée de moines, etc., etc.... On en aurait bientôt conclu que les intérêts de l'évêché passant avant ceux de l'abbatiat, il fallait que l'un cédât entièrement la place à l'autre; et ici encore, etc, etc.....

Le chapitre bénédictin des ermites s'étant assemblé, rédigea dans les termes les plus convenables un mémoire au saint Père, afin de lui remontrer que ses

intentions toutes bonnes et favorables au chef de la communauté, l'isolaient néanmoins trop sensiblement de la direction de cette communauté même, dans laquelle les titres honorifiques avaient sans doute plus d'une fois ajouté à l'éclat de la mitre abbatiale, mais sans jamais imposer à qui en était revêtu des obligations et des travaux étrangers. Rome se déclara fort édifiée, mais fort peu ébranlée par ces objections de la modestie et de la piété monastiques, et au mois de juillet de la même année, l'abbé reçut de nouvelles instances et de séduisantes assurances pour l'avenir de son couvent et de la règle. Conrad qui n'était pas habitué à lutter contre l'élégante adresse et la pieuse tenacité d'un internonce italien, monseigneur Belli, se déclara neutre, et dit que tenant ses pouvoirs de l'élection, il abandonnait la décision de l'affaire à ses électeurs. La crainte d'affliger sa Sainteté, et le désir de continuer avec la cour de Rome des relations si heureusement soutenues depuis huit siècles, tenaient les moines dans une singulière perplexité. Pourtant, à force de délibérations, de recueillement et d'invocations à l'Esprit de lumière, la congrégation d'Einsidlen prit son parti : elle refusa, et ce refus dont la masse éclairée des citoyens connaissait les motifs, fut hautement reconnu bon et utile aux intérêts du pays. L'abbé Conrad prouva de son côté l'intérêt qu'il portait à son canton, en lui ménageant des rapports intimes avec l'évêché de Coire, qui fut bientôt chargé des affaires ecclésiastiques du canton de Schwitz.

Encore en 1818, Conrad fit offrir au gouvernement de Schwitz ses bons offices pour élargir les bases de l'institution secondaire du chef-lieu; il lui voulait fournir lui-même quelques-uns de ses bénédictins pour professer : mais soit qu'il y eût quelques laïcs disposés alors à remplir ces fonctions, soit tout autre motif que nous ne

voulons pas éclaircir, on éluda la proposition de l'abbé ; depuis, d'habiles jésuites ont pris la direction du collége de Schwitz.

Portant ses vues au-delà d'un horizon que l'esprit politique, le plus faux des esprits, cherchait encore à restreindre pour Conrad et ses doctes frères, l'abbé s'adressa en 1819 à tous les couvents de son ordre en Suisse, et leur avoua hautement son désir de voir se rétablir l'ancienne congrégation bénédictine helvétique (*Congregatio-helveto-benedictina*). Semblable à celle de saint-Maur en France, elle avait pour but d'entretenir également dans toutes les maisons de la règle de saint Benoît l'esprit d'ordre et d'union; quant aux formes administratives, il y avait cette différence, qu'au lieu d'un général chargé de l'inspection suprême, c'était un abbé visiteur (*visitator*), élu tous les sept ans. Les liens de cette congrégation avaient été rompus en 98, par suite de la sécularisation de la fameuse abbaye de Saint-Gall, berceau de la Règle en Suisse : pour les renouer, Conrad obtint de la cour de Rome un bref portant confirmation des anciens statuts et priviléges, et reconnaissance de la congrégation rentrée en activité.

Dans l'année même, les abbés de tous les monastères de l'ordre s'assemblèrent en synode à l'abbaye d'Einsidlen : l'objet spécial des conférences fut 1° d'indiquer les moyens de ranimer les hautes études dans leurs diverses maisons; 2° de soumettre le règlement de ces maisons à un même niveau. Si l'abbé Conrad ne put recueillir tous les fruits de son idée, ce n'est pas sa faute, mais celle des petits événements extérieurs qui venaient chaque jour tracasser son administration.

Cependant, comme pour dorer de quelques gouttes de miel le calice amer qui se présentait si souvent à Conrad,

et devant lequel il ne recula jamais, la commune d'Einsidlen dans son assemblée nationale de 1821 vota, avec un élan dont on ne saurait assez la louer, un acte public de reconnaissance envers l'abbé et son chapitre pour leurs bienfaits et concessions sans nombre. Conrad, sensible comme il le devait aux nobles témoignages de ses voisins, fut d'autant plus péniblement affecté du refus qu'il essuyait à Schwitz pour la restauration du collége, refus incompréhensible alors. Sa santé peut-être aussi contribuait à sa peine : il souffrait depuis quelque temps d'une affection de poitrine, et l'on sait que ce mal rend fort impressionables les sujets qui en sont travaillés. Bientôt il sentit ses forces diminuer en raison inverse de son irritation de poitrine qui tourna en hydropisie. Au printemps de l'année 1825, il était défiguré par la maladie et ne vivait plus que d'espoir. Conrad mourut le 7 avril, âgé de soixante-treize ans : il en avait passé cinquante-trois au monastère, dont trente-six comme prêtre, et dix-sept comme abbé.

L'abbé Conrad a écrit plusieurs livres estimés pour le fond et la forme, mais d'un intérêt toujours spécial. Ce sont d'abord ses Considérations sur les vérités fondamentales (*Sittliche-betrachtungen.* 5 vol. in-8°), puis ses Conférences ecclésiastiques (*Bildung des Geistlichen,* 2 vol-in-8°). Ce dernier ouvrage surtout a conquis à l'auteur une réputation éclatante. Enfin un Epistolaire, petit livre digne d'un grand mérite. Ses œuvres posthumes se composent de trois volumes de Méditations ascétiques sur les principales solennités du catholicisme. La presse périodique, en payant un juste tribut d'éloges à la mémoire de Conrad, n'a pas manqué d'attirer l'admiration publique sur ses productions littéraires.

CHAPITRE XCVII.

Quelques noms remarquables au temps de Conrad.

Dom Maurice (Brodhag, né en Alsace), doyen de l'abbaye pendant plus de trente ans. C'était l'hôte et l'ami des catholiques de France qui ont préféré, en 93, la proscription et l'exil à l'apostasie. Nous avons sur son caractère plein de force et de mansuétude à la fois, des détails que tout le monde n'a pas le droit d'apprécier : nous les tenons du reste d'un homme qui se connaissait en piété comme en savoir vivre.

— Dom Isidore (Moler), long-temps curé d'Einsidlen. On peut le nommer l'apôtre de la paroisse dont il avait entièrement renouvelé l'esprit.

— Dom Marian, successeur du révérend Père Isidore : il savait l'histoire aussi-bien et souvent mieux que plusieurs qui l'écrivent.

— Dom Martin (de la Vallaz, originaire du Valais), d'abord officier des gardes-royaux suisses au service de France. Tous les pèlerins l'aimaient, comme autrefois ses soldats.

— Père Claude (Poujol, de Belfort), né pour jouer un grand rôle parmi les hommes du monde : il éleva plus haut ses regards, et dirigea dans le sens des intérêts célestes sa fortune et son rang honorables. En 88, il prenait le grade de licencié en droit à l'université de Strasbourg, et se faisait inscrire au tableau des avocats. Mais, à la surprise de ses confrères, il partit un beau jour pour Rome où il entra au collége des Allemands. Là il reçut la prêtrise, puis fut nommé professeur. Une lettre d'un de ses

élèves, vicaire-général dans un évêché allemand, témoignait naguère encore à l'abbaye de la haute considération dont jouissait le professeur. Mais c'était là le moindre souci de l'abbé Poujol; la solitude! voilà l'ambition d'un travailleur tel que lui, qui voulait par ses études pouvoir rendre service à l'humanité.

En 94 il fit ses vœux à Einsidlen, et dès ce moment ce fut un modèle d'amour et de simplicité sublimes : il réduisit la fougue de son tempérament à une grande égalité de caractère, et à une pureté extrême, si l'on peut se servir de ce mot à propos de cette vertu; éloquent dans la chaire, angélique à l'autel, et plein de sagesse et de sensibilité au confessionnal. A l'époque de la révolution suisse, il émigra en Autriche au couvent de Krems-Munster; là, son étude de prédilection était celle des mathématiques, pour lesquelles on éprouve ordinairement une négation absolue ou bien une véritable passion.

A son retour à Einsidlen, on le nomma maître des novices. Dès-lors il lui fallut mener de front le confessionnal, les conférences de théologie, de mathématiques et de haute grammaire, puis la prière et la méditation : il ne s'en croyait pas pour cela plus d'importance; seulement tous ses instants étaient comptés rigoureusement : il trouvait sa récréation dans la variété de ses travaux. Son visage n'était pas comme celui de certains travailleurs, assombri par la gravité de leurs occupations, c'était au contraire le visage le plus pur et le plus noblement affable. Il avait le regard pénétrant, la parole rare, mais toujours obligeante. Sévère pour lui-même, il faisait à l'esprit du mal cette guerre dont l'Evangile donne le secret de victoire au moyen du jeûne et de la prière : dans ses dernières années, il avait l'habitude de ne manger qu'une fois les jours de jeûne.

Saisi par une maladie mortelle, il ne voulut recevoir aucun soin, et continua à se servir lui-même, ainsi qu'à paraître au milieu de ses frères, et partager avec eux jusqu'à la fin plaisirs et peines. Son courage le soutint encore dix ans, pendant lesquels il ne cessa pas un jour de recevoir le sacrement trois fois saint : quelques moments avant d'expirer, il était encore au pied de l'autel.

Dom Claude Poujol est mort le 23 août 1818, d'une pulmonie aiguë. Il était âgé de cinquante-un ans. Ce n'est pas un homme dont on puisse dire, il a laissé tel ouvrage, conduit telle intrigue, conquis tels pouces de terre; non : mais il nous semble d'autant plus admirable, qu'il s'est résigné au rôle fort simple et donné à tous les hommes de bonne volonté, d'être parfait en toute chose. *Père Claude*, comme on l'appelle au couvent, est un saint.

CHAPITRE XCVIII.

Célestin (Muller, de Schmerikon) premier du nom, quarante-neuvième abbé.

Dans les premiers jours d'août de l'année 1833, le pèlerin destiné à écrire cette histoire, égaré dans les montagnes du canton de Schwitz, arrivait pour la première fois à Einsidlen, guidé par les cris et la marche lointaine des troupes fédérales; elles venaient mettre la paix dans le canton, violemment divisé en pays intérieur et pays extérieur. Depuis cette division, l'abbaye se trouvait entre deux feux. Liée d'une part au pays intérieur par ses anciens traités, et de l'autre placée géographiquement au centre du pays extérieur, elle ne pouvait plaire aux uns sans déplaire aux autres. C'est du reste en tout lieu le sort des hommes de bonne foi qui essaient de concilier deux partis opposés. Le successeur de l'abbé Conrad, dom Célestin Ier, s'y était jusqu'alors employé vainement, et n'avait recueilli qu'un amer déboire du rôle de paix imposé à sa conscience de chrétien et de prêtre. En février 1829, il lui avait fallu plaider pour défendre les droits de l'abbaye sur les communaux dont on lui réclamait l'entière et exclusive propriété, contrairement aux conventions arrêtées précédemment avec l'abbé Conrad. Cependant que n'avait pas fait Célestin pour éviter le procès? Jusqu'à aller lui-même, en pleine assemblée municipale, haranguer ses adversaires et tâcher de réveiller en eux cet esprit d'union qui distingua toujours la Suisse catholique. Un an après, en janvier 1830, le gouvernement de Schwitz crut trancher à jamais les difficultés, en

prononçant l'entière séparation des terrains en litige : et l'abbé, fidèle à son mandat de propriétaire désintéressé, ne prit pour le couvent que le dixième des propriétés, abandonnant les neuf autres à la commune d'Einsidlen. Il est difficile de mieux réaliser le mot évangélique : *Ab eo qui aufert tibi vestimentum, etiam tunicam noli prohibere.* (S. Luc. VI. 29.)

En 1831 l'on fit comprendre à dom Célestin, que pas un de ses prédécesseurs n'ayant renoncé solennellement à leurs droits seigneuriaux, il ferait bien, lui, d'en déclarer abdication formelle. Soit, dit aussitôt l'abbé; et que faut-il encore?

L'arrivée des troupes fédérales ne fut qu'un acte de plus dans ce drame, où depuis quarante ans on voit le droit divin et populaire des abbés d'Einsidlen aux prises avec le fait de quelques hommes, ennemis sans le savoir sans doute, de leur propre avenir.

L'abbé avait donné son logement à l'état-major; et, pour faire preuve de confiance, il avait disposé comme à l'ordinaire la célébration des offices du lendemain, laissant les tribunes de l'église et les corridors du couvent ouverts tous les matins aux soldats, catholiques et protestants. De leur côté les soldats voulaient remercier l'abbé à leur façon : leur tenue dans l'église fut convenable; ils admirèrent paisiblement tout ce qui en est digne dans l'église et la maison; d'aucuns même s'amusaient à relever les sonneurs au clocher, et mettaient en branle les plus grosses cloches, sans excepter le bourdon du prince Placide.

Lorsque ce concert aérien commence ou finit, les clochers sont réellement eux-mêmes dans un état de vibration, et l'on entend à cinq cents pas de l'abbaye la charpente qui grince et gémit pendant plusieurs minutes.

Or, on avait fait nouvellement quelques réparations à l'une des tours, où la charpente est le plus fatiguée par le tiraillement de tous les jours; il restait même encore sur le plancher supérieur quelques bois de travail, entr'autres une assez grande poutre dont la position était légèrement inclinée vers le trou des cordes, et dont le poids dirigeait les mouvements à chaque oscillation du plancher. Si minime que fût le mouvement de la poutre, il augmentait en raison directe de la pente, et ce fut bien pis, lorsque les cordes et les lanières qui servent à sonner, eurent caressé de haut en bas la poutre qui avait déjà la tête sur l'abîme. Elle y plongea de toute la vitesse de son poids, et tomba sur un soldat qu'elle aurait pu foudroyer; il eut une jambe cassée. A ses cris au secours, la sentinelle accourue tire un coup de fusil en appelant la garde : la garde arrive en tumulte, et le peuple aussi, et l'on crie sur la place et dans le bourg que les moines assassinent les soldats, qu'ils veulent en faire autant au peuple, et qu'ils sont d'intelligence avec ceux de Schwitz (pays intérieur); et guerre aux moines! et mort aux anciens maîtres! enfin tout le vocabulaire des émeutes.

Déjà les abords du couvent étaient remplis d'une populace étrangement démonstrative; les troupes remplissaient les salles et les passages, en demandant raison de l'assassinat commis sur un des leurs. Cependant l'abbé qui venait sans défiance au devant de cette mêlée; les officiers supérieurs, dont l'éducation distinguée était plus à même d'écouter la voix de la justice et de la sincérité; enfin et surtout cette influence invisible qui sait calmer les bourrasques de plus d'un genre, firent qu'il pût y avoir au moins quelques explications, et la moindre suffisait pour tout réduire à un effet du hazard.

L'abbé Célestin, entouré des officiers fédéraux et d'une partie de la foule, monta bien vite à la tour, où chacun put se convaincre par ses yeux de la simple vérité : néanmoins, de concert avec tout ce monde, il voulut donner satisfaction à l'opinion publique, en livrant à l'examen d'arbitres spéciaux sa conduite et la série des faits qui avaient occasioné la blessure du pauvre soldat. Les arbitres experts furent amenés cérémonieusement de Zurich, et ne purent que sourire de pitié en voyant que l'opinion publique avait besoin de leur assertion, quand le premier maçon ou charpentier en eût pu dire autant. Ainsi se termina cette grande affaire. *Parturient montes.....*

L'effet principal de l'occupation fut de renouveler la constitution du pays ; mais les termes vagues de quelques articles de la nouvelle charte, laissent les bénédictins d'Einsidlen exposés à mille petits procès, dont la solution dépendra toujours de la bonne foi des interprètes. Mais le temps fait des progrès, et la condition des corps religieux, en Suisse comme ailleurs, ne saurait demeurer sans scandale, en opposition avec le principe des meilleures législations modernes, l'*égalité des droits nettement garantie à tous les propriétaires.*

Du reste il ne paraît pas que l'abbé Célestin se laisse distraire de sa haute mission par les revers ; nous ne citerons que des faits de notoriété publique, pour ne pas manquer aux convenances en accordant des louanges, même méritées, à un homme vivant. Dans ces derniers temps de fortune ennemie, l'abbé a donné une nouvelle extension au petit collége d'Einsidlen, fait réparer l'église et embellir la chapelle, secondé, dit-on, dans le dernier travail par un *auguste ami des beaux-arts.*

Sans prétendre ressembler à celui qui embrassait et bé-

nissait les enfants dont les pères voulaient le lapider, l'abbé Célestin a fait venir pour donner l'éducation première aux enfants d'Einsidlen, deux sœurs de la Providence : deux sœurs de France, noble pays, où l'on est sûr de trouver toujours à côté d'un peu de mal beaucoup de bien. Aussi l'abbé Célestin y a-t-il déjà envoyé plusieurs de ses savants religieux pour s'habituer à notre idiome, et pouvoir ensuite conférer les sacrements à tous nos voyageurs de bonne volonté. Son couvent fournit même en ce moment à la Bavière une colonie religieuse et scientifique, selon le double but de l'ordre : et si Dieu lui prête vie, l'abbé ne veut pas en rester là.

Ce n'est qu'après avoir pris tous ces renseignements avec une impartialité scrupuleuse, que le pèlerin ci-dessus désigné a voulu voir l'homme de paix, dont la tête princière n'est plus couronnée que d'épines comme celle des papes aujourd'hui. Dom Célestin est d'une assez haute stature, mais frêle de constitution : ce qu'il y a de plus prononcé dans sa physionomie, c'est la modestie ; dans sa parole, la franchise. Quant à sa conduite, notre caractère d'historien nous défend d'en signaler même la patience. C'est au lecteur à prononcer : ses habitudes extérieures, que tout le monde peut connaître, sont d'une simplicité vraiment cénobitique. Et c'est bien : il faut de ces hommes là dans tous les temps, mais surtout dans un temps de renouvellement moral.

Les détails suivants sont encore de notoriété publique : l'élection de Célestin date de onze jours après la mort de l'abbé Conrad. Au premier tour de scrutin il avait tous les suffrages. Son nom de famille, *Muller*, lui a fait prendre pour armes parlantes une roue de moulin surmontée d'une croix. La roue exprime encore cette activité perpétuelle qui ne s'irrite d'aucun obstacle, et la croix qui

la surmonte est un signe de bon avenir. Célestin avait passé par les différentes charges de principal du collége d'Einsidlen, de curé de la commune et de procureur au domaine abbatial de Sonnenberg. En revenant à l'abbaye, il n'avait fait que retrouver d'anciens amis. Le peuple le lui donna du moins à entendre par ses protestations de joies bruyantes et solennelles. Ce peuple si franchement bon, lorsqu'il écoute les mouvements de son cœur et qu'il écarte les meneurs perfides, eût alors poursuivi d'un terrible anathème quiconque eût osé lui inspirer la moindre pensée de haine et d'envie contre son ancien pasteur, *Père Célestin.*

On dit même qu'aujourd'hui les braves Einsidlois sont revenus à leurs sentiments primitifs d'amour et d'union filiale. Gloire donc à l'esprit qui les anime, eux et leur gouvernement honorable. Le passé n'est plus.

Quant au présent, nous n'avons jamais été de ceux qui aiment à s'en plaindre : nous pouvions comme tant d'autres jouer à le tourner en ridicule : c'eût été là encore une chétive satisfaction d'amour propre. Ne vaut-il pas mieux travailler à le perfectionner, ce présent, puis espérer dans l'avenir? La conscience ni l'histoire n'y perdent rien...

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Là se termine, au grand désappointement de l'auteur, la série de ses renseignements sur les abbés d'Einsidlen. Ce sont toutes figures caractéristiques, où plus d'un homme d'état pourrait trouver à faire quelque emprunt utile. L'importance de ces nobles reclus venait de leur

foi. On a cru la leur enlever, cette importance, en leur retirant l'influence matérielle, la coopération aux affaires publiques, et les avantages de la grande propriété. Mais à supposer qu'on y ait réussi, l'esprit public a-t-il gagné à ce revirement administratif? Les chefs actuels du pouvoir sont tous laïcs, en France, du moins : ont-ils trouvé plus de docilité dans les populations, plus de vertus intimes dans les familles, plus de lumières et par conséquent de simplicité dans les mœurs de leurs administrés (surtout parmi les communes rurales....)? non. C'est que toute la question du gouvernement des peuples, toute la science politique ne gît pas dans la possession des intérêts matériels d'une nation, mais dans la direction de son esprit : et cette direction devient fort difficile aux individus préoccupés eux-mêmes de leur intérêt matériel.

Si l'on a rendu service à quelqu'un en dépouillant les sociétés religieuses des soins de la grande propriété et de l'administration publique, c'est peut-être à ces sociétés mêmes, à qui l'on a donné ainsi l'occasion de faire éclater de nouvelles vertus, et de se concilier de plus grandes sympathies.

Le crime de la spoliation n'en reste pas moins à ceux qui l'ont commis. Ce crime n'empêchera pas qu'à ces sociétés religieuses appartienne toujours le privilége de perfectionner l'esprit public; parce que, pour l'éducation des peuples comme pour celle des enfants, il faut un dévouement vraiment religieux; il faut ce que nous appelons un célibat universel, c'est-à-dire un entier détachement des intérêts de la terre; afin de ne pas diriger ceux des nations dans le sens de ses intérêts personnels; afin de faire le bien pour le bien, sans aucun espoir de récompense, et surtout de popularité.

Mais comme il ne nous appartient pas aujourd'hui de

changer l'état des choses, partons du point où elles sont. Aujourd'hui les corps monastiques semblent n'être plus en ce monde que pour y faire pénitence des péchés et des maladresses d'autrui : c'est à nous autres, enfants du siècle, à voir si nous voulons leur en laisser toute la peine et par conséquent tous les mérites.

FIN DE LA 1re PARTIE.

CHRONIQUE

D'EINSIDLEN.

SECONDE PARTIE.

CHRONIQUE

D'EINSIDLEN.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE XCIX.

Einsidlen.

Après avoir côtoyé les bords élégants du lac de Zurich, et traversé les beaux villages qui se mirent dans ses eaux, le pèlerin gravit le mont Etzel en faisant vingt détours. Parvenu à la cime, il jouira une dernière fois de l'immense tableau qu'il laisse à ses pieds, et tâchera de ne pas s'attrister en continuant sa route de l'autre côté de la montagne. Jusques à son arrivée au but même du pèlerinage, il n'aura plus de beaux sites, plus de riantes vallées; mais des torrents et des ravins sauvages, deux ou trois chalets qui sentent la pauvreté, quelque silencieuse sapinière : c'est comme fait exprès pour occuper l'âme plus sérieusement et l'empêcher de se distraire. Il n'est pas jusqu'aux petites chapelles qu'on rencontre de temps à autre, qui ne prennent un air de deuil et quelquefois de misère, afin sans doute qu'en arrivant à Notre-Dame-des-Ermites, l'admiration soit plus complète.

Enfin voilà la plaine de Finstere-Wald, dont l'horizon est dentelé à droite et à gauche par les cimes des sapins, et au centre par deux pointes de roches pelées, celles des Mythes. De là bas arrive un torrent dont le lit peu profond mais fort large est à sec six mois de l'année; il partage la plaine en vastes prairies dont la moitié n'est que marais et tourbières.

Décidément, pour habiter un désert pareil, il fallait être exilé dans ce monde, ou être moine; car les moines sont aussi des exilés, mais volontaires. — Seule la patience monastique est venue à bout de défricher et assainir ce terrain inhospitalier, comme elle l'a fait pendant tant de siècles en mille endroits de ce genre, ouvrant au genre humain le passage et la circulation universelle.

Quand un monastère s'était ainsi rendu maître de la nature, il se voyait bientôt entouré de quelques chalets, qui d'abord se posaient à une distance respectueuse, puis un peu plus près, afin de recevoir plus facilement l'aumône, fruit du travail des moines; puis encore un peu plus près, et si près que les paysans fussent maîtres du terrain; et cette fois ils ne demandaient plus l'aumône... ils se la faisaient.

L'abbaye d'Einsidlen, dont on voit les deux tours s'élever et les vastes murailles s'étendre dans la prairie à quelques pas du village, a commencé par donner quelque parcelle de terre à un ou deux de ses domestiques. Ceux-là se sont multipliés ainsi que les libéralités du couvent. Il leur est venu des voisins à certaines époques : c'étaient des marchands forains ou colporteurs attirés par le passage des pèlerins.

On bâtit une auberge avec la permission de l'abbé d'Einsidlen, propriétaire ou seigneur du lieu, ces deux mots ayant alors la même signification. Le succès d'un

premier aubergiste fit celui d'un second, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il se fût campé au pied de l'abbaye un véritable village exclusivement composé d'auberges.

Ce village ou ce bourg fut d'abord appelé *Ville-Forestière* (Wald-Statt), à cause de son voisinage de la forêt. Aujourd'hui c'est le centre du pays désigné dans les statistiques sous le nom de Cercle-d'Einsidlen, et divisé en huit quartiers : 1° le bourg lui-même, qui donne son nom au cercle; 2° Binzen; 3° Gross; 4° Willerzel; 5° Etzel et Egg; 6° Bennau; 7° Enthal; 8° Trachslau.

Le cercle d'Einsidlen compte 657 feux et 5,793 habitants : Einsidlen seul comprend 2,454 habitants et 242 maisons, dont la plupart sont en bois. Il est comme partagé en deux par une longue et large rue pavée aboutissant d'une part à un pont couvert jeté sur le torrent de la Syle, et de l'autre à la grande place où s'élève l'abbaye. Le village a été souvent la proie de l'incendie. L'an 1500, il perdit ainsi soixante-dix-sept maisons, puis à peu près la moitié de ce nombre en 1577 et 1680.

Le genre industriel des habitants d'un pays où il y a si peu de terres labourables, c'est l'exploitation des prairies et de la tourbe, puis le commerce des bestiaux, qu'ils expédient jusque dans le Milanais. La froidure du climat y développe mal les arbres à fruit; mais en général les paysans d'Einsidlen oublient philosophiquement la variété des produits agricoles des autres pays; ils se bornent à la culture classique, mais toujours féconde, de la pomme-de-terre. Une population habituée ainsi à régler ses besoins sur la simplicité des ressources, y gagne une sorte de calme et de force musculaire qu'entretient l'air pur des montagnes, et que n'altèrent pas les excès de la civilisation, par exemple, les triviales délices du cabaret. C'est à la commune d'Einsidlen et aux cabaretiers eux-

mêmes dans leurs intérêts, à veiller à ce que de pareils établissements ne se multiplient pas trop : et l'on en compte déjà vingt en outre de cinquante-cinq auberges.

Quelques-unes de ces hôtelleries, dont la fortune repose sur l'affluence des pèlerins, sont distribuées à peu près comme des casernes où l'on met le plus de monde possible dans la chambrée. Les lits mêmes se dédoublent; ils s'ouvrent comme des tiroirs, et vous donnent quelquefois ainsi d'étranges voisinages comme on en rencontre dans les cabines d'un vaisseau, où l'on est couché par étage l'un au-dessus de l'autre.

Le pays possède depuis quelques années un hôpital pour les pauvres du district; et grâce à la religion catholique, moyen d'union universelle, les voyageurs malades sont sûrs de trouver dans cet hôpital une famille avec tous ses soins délicats, lorsqu'ils pourraient se croire isolés sur la terre étrangère.

Le bourg et chacun des quartiers du cercle d'Einsidlen ont en outre de la grande école du collége abbatial, leurs écoles particulières. Deux sœurs de la Providence, mandées de France par l'abbé régnant, dom Célestin, et dirigées aujourd'hui par un fort honorable bénédictin, dom Benoît Müller, curé de la paroisse, sont nouvellement chargées de l'éducation des filles : le pays accueille avec reconnaissance leurs premiers succès. Il doit à l'abbaye l'introduction des beaux arts et les seuls encouragements qu'aient jamais reçus les jeunes hommes sortis d'Einsidlen avec le germe du génie. Nous ne doutons pas que le nombre de ces derniers se fût multiplié bien davantage, si le gouvernement suisse eût laissé à l'abbaye la liberté de produire autrement que pour son propre usage des objets d'art et de manufacture. Elle y employait autrefois un grand nombre de bras et d'esprits;

mais aujourd'hui, réduite par une loi fondée sur les exigences de quelques manufacturiers, à tirer du dehors tout ce que les étrangers lui demandent, elle les renvoie impitoyablement aux articles de la loi, et aux artistes du pays. Voilà pourquoi il est si difficile de rapporter de là quelques souvenirs pieux qui aient une valeur intrinsèque, comme une gravure remarquable, un chapelet élégant, une médaille richement frappée; ce n'est certes pas manque de talent chez les ouvriers d'Einsidlen; mais d'un côté ayant formé opposition au développement industriel du couvent, et de l'autre n'ayant pas de Mécènes parmi leurs compatriotes, ils sont forcés de produire peu d'objets distingués et beaucoup de communs.

Malgré ces entraves les enfants de saint Benoît, et les louables citoyens qui les secondent, ont trouvé moyen de développer l'esprit du pays au point de nécessiter l'établissement de plusieurs imprimeries et lithographies; on cite celles de Benziger, Kuriger et Kœlin. Quelques religieux de l'abbaye possèdent des chefs-d'œuvre de sculpture sortis de la main d'un jeune Kuriger pour qui le pays d'Einsidlen était un obscur théâtre. Les Wikart sont renommés pour leur talent d'imitations anatomiques. L'hôtelier du capricorne (zum Steinbock), M. Weidmann, a prouvé qu'on pouvait allier aux soins matériels de la vie les soins intellectuels d'un haut degré: cet homme, d'une capacité variée a d'abord fait de son auberge une des meilleures du pays, ce qui n'est pas sans intérêt pour les lecteurs; puis nommé secrétaire municipal, il rendit de bons et loyaux services à sa commune: mais ce qui complète ses titres, c'est une méthode de sa façon pour instruire les sourds-muets. Il commença par l'appliquer à sa fille avec un succès qui l'engagea à recevoir d'autres élèves; en ce moment il en a qu'il fait

participer à tous les bienfaits de la société ; on dit qu'il leur rend jusqu'à la parole. Refaire ainsi la nature, c'est presque la créer.

Une statistique du canton de Schwitz, excellente du reste, parle avec éloge de certain Einsidlois, nommé Georges Effinger, qui, d'abord moine et professeur à Pfeffers, puis curé de Quarten sur le lac Wallenstatt, à l'époque de la révolution helvétique, se mit de parole et d'exemple à prêcher à ses ouailles la contre-révolution. Il endossa donc la cuirasse par dessus le froc, et fit aux soldats français une guerre d'embuscades, dans laquelle le territoire suisse, montagneux et boisé, le servait merveilleusement. Quand il en avait tué le plus grand nombre possible, M. le curé de Quarten s'en retournait paisiblement faire de la polémique dans son église et dans celles des villages environnants. Ses efforts n'aboutirent qu'à jouer l'existence des paysans et mettre le pays à l'index du gouvernement helvétique. Enfin, après avoir essayé du métier d'éclaireur dans la guerre de 1799, il s'enfuit devant les Français victorieux, et vint à Vienne, où il put se faire présenter à l'empereur. La politique commandait à Sa Majesté de faire bon accueil à Georges Effinger, et la cour imita son souverain : c'était chose doublement naturelle, puisqu'enfin cet homme avait servi l'intérêt de l'Autriche. A ce titre il obtint une pension et une cure importante, celle de saint Ulrie : mais deux ans après, en 1803, il mourut, âgé seulement de cinquante-cinq ans. En notre qualité de Français, nous nous interdisons tout jugement sur la vie d'Effinger, prêtre d'un Dieu de paix : mais en notre qualité d'historien, nous pensons qu'à l'égard des réputations contemporaines, politiques surtout, il faut être sobre d'éloges, et se demander d'abord si la postérité sera de notre opinion.

A une époque bien autrement éloignée, vers la fin du seizième siècle, Einsidlen avait vu naître un des savants les plus originaux, l'auteur d'une révolution dans l'art médical, mais d'une révolution qui devait tomber avec lui, Philippe-Auréole-Théophraste-Bombast de Hohenheim, dit Paracelse. Un de ses éléments de succès était l'astrologie, dont le dictionnaire lui était familier au point qu'il le substitua en partie à celui de l'ancienne médecine : les superstitions astrologiques étant alors toute-puissantes, il s'en servait pour frapper l'esprit de ses disciples et de ses malades; mais ce ne fut là qu'un moyen extérieur de séduction, comme on serait quelquefois tenté de croire qu'il en faut à un homme de vrai mérite pour réussir au milieu des sots et des intrigants. Au fond il avait puissamment étudié la nature et le cœur humain, et toutes les sciences qui se groupent autour de la médecine, telles que chimie, physique et botanique; il les possédait comme le meilleur professeur. Sa tête vastement organisée ne redouta jamais le travail; il a écrit en langue latine des in-folio qui ont fait fureur dans leur temps, et c'est pour cela qu'on ne les lit plus aujourd'hui, car le sort des hommes à la mode est de passer avec la mode. Né en 1493, Paracelse est mort en 1541. Son épitaphe, ou plutôt ses épitaphes doivent encore se trouver à Salzbourg, près de l'église Saint-Sébastien, où il fut enterré, selon le vœu de son testament.

Une quittance délivrée aux exécuteurs testamentaires par un des collatéraux du défunt, fait mention d'un droit perçu par l'abbé d'Einsidlen sur la succession de Paracelse, pour acquitter une redevance de sa mère, *noble dame de Hohenheim*, audit abbé son suzerain, qui lui avait confié la charge de directrice de l'hôpital d'Einsid-

len. Le buste de Paracelse se trouve aujourd'hui parmi les curiosités de l'abbaye, dans le cabinet d'histoire naturelle.

Peut-être donnerons-nous plus tard une liste plus étendue des illustrations d'Einsidlen ; mais ce peu de citations permet déjà de croire que le sol d'Einsidlen peut encore produire des esprits remarquables ; il faut pour cela que les lumières s'y développent sous la *libre* influence des hommes de science et de charité qui les y ont introduites : il faut qu'il y ait accord parfait des deux pouvoirs intellectuel et temporel, comme dans tout bon gouvernement où jamais la partie exécutive n'entrave la partie législative. Or, la première, la plus parfaite législation n'est-ce pas la religion? Et ne serait-ce pas entraver son développement que de se séparer de ses interprètes?

Citoyens de l'helvétie catholique, prenez garde aux influences étrangères. Elles vous poussent secrètement au protestantisme, et tendent à vous engager sous prétexte de liberté dans une petite guerre, féconde en grands scandales, contre les dépositaires de l'autorité de l'Eglise. Croyez en la grande nation, qui après les avoir subies, ces influences de l'étranger, ne s'en est lavée que dans son propre sang.

Il y a un raisonnement bien simple à faire à tous les radicaux de quelque bonne foi, catholiques ou protestants : c'est que si l'on attente à la liberté du prêtre ou du moine, enfin de l'homme le plus éminemment inviolable de la société, la liberté des autres corporations sociales est par-là même exposée à une ruine certaine. Pourquoi voudriez-vous que dans la suite des temps on respectât plus les industriels par exemple, qu'on n'a respecté un genre d'individus moins en concurrence avec les intérêts matériels du monde ?

CHAPITRE C.

L'abbaye.

Ce bel édifice est campé sur l'esplanade qui commande le village d'Einsidlen. C'est de ce côté qu'il faut en voir la façade ainsi distribuée : au centre la façade de l'église, flanquée de deux hauts clochers carrés, montrant l'heure aux quatre points cardinaux, et portant au loin la voix d'une sonnerie dont une cloche pèse, dit-on, cent vingts quintaux. La partie comprise entre ces deux tours décrit un ceintre qui ressort de vingt-sept pieds hors de la ligne des ailes de droite et de gauche, lesquelles sont terminées chacune par un corps de logis faisant lui-même une saillie de dix à onze pieds.

Cette large façade tout en pierres de taille, et percée d'une centaine de fenêtres, fait au soleil l'effet d'un miroir à cent facettes, qui reflète la lumière et la répand sur le village et la grande place.

Cette place, qui sert d'avenue et comme de péristyle à l'abbaye, a été tracée avec élégance. Sa forme demi-circulaire est marquée par des galeries en arcardes surmontées d'une balustrade où se dressent les statues de quelques illustres protecteurs du sanctuaire d'Einsidlen, Othon I^er^, Henri I^er^, etc....

Les arcades servent d'abri aux marchands d'objets de dévotion. Ces objets, qui n'ont plus aucun mérite sous le rapport de l'art depuis qu'ils ne se font plus au couvent, consistent en livres d'offices, chapelets bénits (ou non), images, bagues, symboles, croix et statuettes de métal

ou simplement de terre, afin que les souvenirs du pèlerinage soient à la portée de toutes les classes comme les faveurs qu'on y obtient.

Au centre de la place s'élève une fontaine en marbre gris; on l'appelle la fontaine de Notre-Dame, à cause de la statue qui la décore; l'eau en jaillit de tous côtés par des becs de bronze; et souvent les pèlerins, ce ne sont pas les mieux éclairés, en font lentement le tour, et à chaque bec ils se baissent pour boire de cette eau dont ils espèrent quelque merveille : que cette eau leur soit légère : sinon, ils auraient tort de s'en prendre aux moines qui les ont déjà prévenus contre cette superstition.

L'exposition de l'abbaye de ce côté est le sud-ouest : elle serait assez favorable au climat, si le sud n'était pas masqué par une montagne toute noire de sapins, laquelle, par sa proximité plus que par sa hauteur, paralyse l'effet des vents méridionaux. Au nord, au contraire, l'abbaye étend ses constructions dans une plaine découverte à plus d'une lieue. Cela fait que l'hiver s'y montre plus tôt et plus tard qu'en d'autres localités placées à la même latitude : joignez-y encore l'élévation particulière du bâtiment (deux étages avec entresol), et son élévation géographique, 2,940 pieds au-dessus du niveau de la mer. Mais à part le climat qui n'est guère plus heureux dans tout le pays d'Einsidlen, le site de l'abbaye est assez pittoresque : il forme le point central d'un double vallon où roule d'un côté le torrent de la Syle, et de l'autre celui de l'Alpe.

Les premiers édifices du couvent datent de loin, comme on sait; il s'agit du commencement du dixième siècle. Ils n'ont donc pas traversé tant d'époques violentes jusqu'à nos jours, sans subir tantôt des modifications, tantôt un complet renouvellement. Ils furent réduits en cendres

et successivement rebâtis en 1028, 1214, 1465, 1509 et 1577. Chose remarquable : de tous ces incendies il ne fut préservé que la chapelle de la Vierge, et c'est la partie essentielle du pèlerinage. Mais c'est dans ces divers incendies que se sont perdus tant de trésors historiques, chartes, diplômes impériaux, bulles papales, titres de propriétés, manuscrits et documents de toute espèce. Bien des gens alors ont abusé de la perte des titres de l'abbaye, et il lui a fallu aliéner une partie de ceux qui lui restaient pour payer une seconde fois les dettes dont elle n'avait pu sauver les quittances.

Il ressort de la biographie des abbés-princes, que l'on se mit en 1704 à bâtir le monastère de la façon qu'il subsiste aujourd'hui. L'abbé Maure de Roll commença par faire démolir les constructions faites à la hâte après l'incendie de 1577, et ne garda de l'ancienne église que le chœur, puis la pénitencerie. A sa mort le couvent sortait de ses ruines, et pouvait être habité convenablement.

En 1714, Thomas, successeur de Maure de Roll, poursuivit sa grande œuvre, et fit bâtir tout le corps de l'église. Après lui vint, en 1734, l'abbé Nicolas à qui l'on doit l'ingénieuse création du chœur des religieux, placé au-dessus du maître-autel; la sacristie placée immédiatement au-dessous de ce chœur; la double façade du monastère, et l'esplanade qui s'étend devant l'église.

Ces trois abbés furent puissamment secondés dans leurs entreprises par des architectes spéciaux appartenant presque tous à l'ordre de saint Benoît. Le premier était un frère convers nommé Gaspard Moosbruker (1721); le deuxième, maître Gérold (de Saint-Gérold); le troisième, Jean Ruef; le quatrième, frère Jacques, mort en 1815. C'est lui qui a jeté au pied du mont Etzel le pont

couvert, appelé comme plusieurs autres à cause de leur hardiesse, le pont du diable : c'est encore à lui qu'on doit la construction de l'église de Gersau et du moulin d'Einsidlen.

Tous ces hommes dont le génie constructeur devait peu de chose à l'étude et à l'éducation, étaient originaires du Vorarlberg et de la forêt de Bregenz, pays contigu; c'est la patrie de ces maçons et charpentiers allemands, que nous voyons arriver en France par bataillons à l'époque du printemps; comme à une autre époque nous recevons des colonies d'Auvergnats, de Savoyards et de Piémontais, toutes nations douées d'une industrie particulière. Nous livrons ce fait à ceux qui nient la possibilité d'un génie plus familier à certaines nations, certaines familles, certains individus.

L'édifice principal de l'abbaye forme un quarré de 416 pieds de front sur 480 de longueur : l'église en occupe le milieu, et le corps du bâtiment est joint intérieurement par d'autres ailes qui conduisent à l'église, et forment dans leurs intervalles quatre cours ou jardins. La largeur extérieure des ailes est de 41 pieds, dont les corridors disposés en ligne droite dans toute la longueur, prennent 11 pieds. Les corridors du rez-de-chaussée sont voûtés, ainsi que les caves; le reste est en plafond. L'édifice a deux étages sans le rez-de-chaussée, et chaque étage a 42 croisées de front sur la longueur, et 37 sur la largeur.

Toute la façade est en pierres de taille de couleur grisâtre qui se tirent à une lieue de là; les escaliers et les embrasures des fenêtres, les fondements mêmes en sont garnis et entourés à la hauteur de deux pieds et demi. Aux quatre angles de l'édifice sont placés en saillie des corps de logis qui ont un étage de plus que les autres,

prenant 4 croisées sur chaque face et une 5e dans la saillie même : cette saillie est d'environ 11 pieds au-delà du niveau extérieur du bâtiment. Ces 11 pieds sont déjà compris dans les dimensions précitées.

L'intérieur du couvent est divisé en quatre sections : 1° le pensionnat ; 2° le séminaire ; 3° les appartements des religieux-prêtres ; 4° enfin les appartements de l'abbé hors de clôture, et réservés en partie à la réception des étrangers. Voici la distribution : vers le milieu de l'aile droite existe une saillie égale à celle des angles, et comprenant huit croisées ; c'est-là qu'est le réfectoire, et au-dessus la grande salle qui occupe le second et le troisième étage. La partie comprise entre ce local et le frontispice de l'église appartient à l'abbé qui y donne l'hospitalité à quelques grands seigneurs. Au-delà se trouve la clôture, le logement des religieux ; les femmes n'y pénètrent pas : et quand elles visitent le couvent, il leur faut s'arrêter comme des âmes en peine sur le seuil de la clôture que franchissent leurs maris. Au fond de l'aile gauche est le collége, et à côté du collége la bibliothèque. L'église occupe le centre de ces différentes divisions, et communique à chacune d'elles par de longs corridors. Tout l'édifice repose sur des caveaux voûtés, espèce de labyrinthe souterrain qui jadis était peuplé de tombeaux : ces funèbres monuments ont fait place à des objets de tout autre nature, par exemple une soixantaine de tonnes, contenant chacune onze pieds cubes de vin du Lac.

Outre le bâtiment principal il y en a encore d'autres, hors de clôture, quoique renfermés dans la commune enceinte ; ils sont destinés aux ouvriers du monastère et aux femmes, qu'on y dédommage, par une généreuse hospitalité, de ne pouvoir franchir la clôture. Ces bâti-

ments avec les cours et jardins y attenant sont fermés par une vaste muraille et occupent un enclos de sept-cent-quatre-vingt-dix pieds quarrés.

Cette partie du couvent est accessible à tout le monde; l'entrée est à l'extrémité de l'aile droite de la grande façade : c'est un grand portail orné d'une assez belle grille en fer.

Derrière ces bâtiments se trouve le haras qui touche à la grande prairie. Dans un moment où les entraves s'accumulent en Europe devant les sociétés religieuses et la liberté monastique, les bénédictins d'Einsidlen doivent se trouver heureux de ce qu'on ne leur ait pas défendu de vendre les poulains de leurs juments.

CHAPITRE CI.

Intérieur de l'Eglise. — Aspect général.

L'intérieur de l'église Notre-Dame d'Einsidlen a été, plus encore qu'il ne l'est, merveilleux. Hélas! les sept merveilles du monde ne furent pas éternelles, et l'église Notre-Dame qui en est sans doute la huitième, commence à avoir besoin de réparation. *Et nunc Reges intelligite....* Rois de la terre, héritiers de l'empire d'Occident, venez à son secours...! En attendant les bénédictins d'Einsidlen se mettent à l'œuvre, et rien ne leur coûte pour défendre des ravages du temps leur plus précieuse propriété, l'église de Notre-Dame.

Les yeux se portent tout d'abord sur un petit édifice de couleur sombre, implanté au milieu de la brillante église, comme une tombe au milieu d'un champ de fleurs, ou comme une pensée sérieuse au milieu de beaucoup d'autres plus grâcieuses, et qui ne font pourtant que lui servir d'accompagnement. Ainsi ce petit monument si sombre est l'objet principal du lieu : le reste n'est créé que pour lui. Placez-vous bien en face et voyez briller dans son centre la lumière et la vie. Il n'a revêtu des couleurs funèbres au milieu de la richesse générale que pour mieux attirer le regard et la pensée; pour empêcher l'un et l'autre de se distraire à des objets plus gais en apparence, et moins poétiques en réalité que la Sainte-Chapelle, ou la Chapelle de la Vierge. Saluez avant de passer outre.

Après cela quel amas d'ornements, que de sculptures élégantes, et de fraîches peintures, ayant déjà cependant tout un siècle de date! Quel fracas de belles choses! C'est *un peu* comme à Saint-Pierre de Rome, où l'œil ne sait sur quoi se reposer. La voûte est semée d'anges, de chérubins, dont quelques-uns descendent en fresques vaporeuses, et viennent tendre la main aux habitants de cette pauvre terre, sans pourtant y poser le pied, tant ils ont hâte de ravir dans les espaces célestes l'âme du spectateur ou du moins son regard. Il se trouve ainsi détourné d'objets beaucoup moins sublimes, moins élégants, par exemple les murailles de l'église : c'est là le registre où le populaire des pèlerins inscrit ses nom, prénoms et qualités : la mine de plomb et la sanguine y rivalisent avec l'encre, et s'enlacent en mille formes, mille paraphes, comme des fils de soie qu'un enfant s'amuse à brouiller. Ne vous gênez pas, ô peuple souverain, plus un nom est haut placé, plus il a de chance de passer à la postérité..... Mais le temps arrive qui décrépit toute chose, et mêle les plus beaux noms à la plus humble poussière.

CHAPITRE CII.

Sainte Chapelle. — Sa construction primitive et moderne. — La statue de la Vierge. — Les pèlerins.

Quand le premier des abbés d'Einsidlen, Eberhard, eut réuni en un seul corps de bâtiment l'oratoire et la cellule de Meinrad, et qu'il les eut enclavés dans l'intérieur de la grande église, le luxe de la chapelle consistait dans ses quatre murs, recouverts au dehors de quelque boiserie. Elle resta de cette façon jusqu'à l'an 1467, que la boiserie fut réduite en cendres par l'incendie général du couvent; mais la bâtisse demeura intacte, et c'était la troisième fois qu'elle était ainsi l'objet d'une exception vraiment providentielle. Néanmoins l'évêque de Constance, Burcard de Landegg, ordonna qu'à l'avenir elle serait voûtée et soutenue en dehors par des pilastres et colonnes de pierres. Aussi-bien il ne fallait pas tenter la Providence en laissant plus longtemps la chapelle exposée à de nouveaux accidents. En 1617, on abattit ces colonnes de pierres, et la chapelle fut toute revêtue de marbre, par les soins de Marcus-Sitticus, archevêque de Saltzbourg.

Cependant ce noble homme étant mort avant l'entier achèvement de sa fondation, elle ne fut complétement exécutée qu'en 1632, grâce à l'archiduc Léopold, puis au comte Gaspard de Hohen-Embs, neveu de Marcus-Sitticus.

En 1730, l'abbé-prince Thomas fit abattre la couverture de la chapelle ainsi que les statues d'anges qui l'ornaient de distance à autre, et entourer le sommet de

la chapelle, excepté la partie supérieure de la façade, d'une balustrade en marbre, sur laquelle reposaient les statues d'Esther et d'Abigaïl du côté du midi, celles de Judith et Jahel au nord, et à l'orient saint Joachim, sainte Anne et saint Joseph. Enfin, aux quatre angles, des anges portant un bouclier; au-dessus de la corniche, un grand bas-relief en marbre de Saltzbourg représentant le *décès de Marie.*

Quoique les fureurs politiques se soient attaquées depuis à ces élégants monuments de la piété populaire, ce qu'il en reste encore est assez précieux pour qu'on s'intéresse à son histoire. Dans la dernière restauration de la chapelle (1817), on a conservé ce qu'on a pu des anciens ornements, ou plutôt des anciennes proportions, vingt-deux pieds et demi de long sur vingt et un de large, et dix-sept et demi de hauteur : même exactitude dans la couleur du marbre; noir comme autrefois pour toute la revêture extérieure, et blanc pour les chapitaux et les bas-reliefs. Deux de ces derniers, assez estimables et représentant la nativité de la Vierge et l'Annonciation, étaient destinés dans l'ancienne construction à escorter celui du *décès de Marie,* que l'on voit encore au sommet de la façade; on les a descendus de quelques pieds et placés de chaque côté de la grille de face où ils sont mieux en évidence.

Les statues de bois qui surmontent les quatre angles de la balustrade supérieure, représentent, à partir du côté gauche de la façade, les saints Meinrad, Adelric, Bennon et Conrad. L'intervalle de ces deux dernières figures est dominé par celle de la Vierge immaculée. A ses pieds, sur le fond extérieur de la chapelle, on lit une épigraphe de Marcus Sitticus, premier réparateur du monument.

A l'intérieur, les murs sont revêtus de stuc jusqu'à la voûte qui s'élève, en forme de coupole, à vingt-deux pieds du soubassement. Le fond de la chapelle est orné de marbre de Carrare avec des encadrements de vert et de jaune antiques. C'est là qu'est adossée la statue de la Vierge sainte, si soigneusement conservée par le peuple catholique pendant les diverses crises de la politique européenne.

La couleur noire et les formes gothiques de la statue révéleraient déjà son antiquité, si elle n'était d'ailleurs constatée par la tradition et le témoignage. Le prince-abbé Maure de Roll l'entoura d'un nuage d'or; et sur chaque côté du sanctuaire il fit placer des lames de bronze doré, au milieu desquelles se relevaient en bosse les bustes en argent des saints Meinrad et Conrad.

L'abbé-prince Nicolas II orna la face de l'autel d'un bas-relief en argent, représentant la Merveilleuse Dédicace de la chapelle.

Au-dessus d'un grillage en fer qui séparait le sanctuaire du reste de la chapelle, était suspendu un écriteau en bois où on lisait : Ici l'on peut obtenir indulgence plénière : *Hic est plena indulgentia.* Zuingle et ses amis l'arrachèrent souvent : ils croyaient sans doute qu'on enlève un principe comme on fait d'un morceau de bois.

Pour éviter de nouvelles profanations, on avait remplacé l'écriteau par un autre portant une simple invocation au Dieu de miséricorde. Devant ce tableau brûlaient continuellement seize grands cierges, aux frais des cantons catholiques qui, dans cette flamme perpétuelle, se plaisaient à voir l'image de leur constance et de leur foi.

Ces cierges énormes pesaient, selon le Père Jacques

Briefer, qui cité ses documents, de quatre-vingts à quatre-vingt-dix livres chacun. On attribue à leur fumée la teinte noirâtre qui vernissait tous les objets renfermés dans l'étroit sanctuaire, sans en excepter la figure de la statue.

Aucun de ces ornements n'existe aujourd'hui : le nuage d'or et le bas-relief d'argent ne sont plus que du cuivre, et le vent de l'orage a soufflé les cierges des pieux cantons.

Néanmoins l'autel est encore élégant, ses tables sont aussi de marbre de Carrare. Au milieu des degrés où se dressent six candelabres s'élève une sorte de tabernacle circulaire flanqué de colonnettes et surmonté d'une coupole légère, et chaque partie de ce petit monument est d'un marbre particulier : sur sa porte dorée deux mots latins indiquent le trésor qui y est là déposé, la tête de saint Meinrad martyr : *caput S. Meinradi, M.*

A partir de la restauration de l'abbaye, jusqu'en 1834, ce chef sacré ne sortait du trésor de l'église que pour les solennités ; c'est le 21 septembre de cette année qu'il fut enfermé là après une procession nationale dans le bourg d'Einsidlen dont saint Meinrad est le patron.

Au milieu de la chapelle brûlaient encore cinq lampes dont les vases étaient d'argent. Philippe III, roi d'Espagne, donna la première en 1617 ; la seconde était un don du comte Gaspard de Hohen-Embs en 1620 ; sur la troisième, envoyée en 1655 par l'état souverain de Lucerne, on lisait cette inscription qui en fait l'histoire : *Lucerna Helvet. post binam rebellium subditorum obsidionem per B. V. Mariam incolumis servata, hac, cum perpetuo lumine, in grati animi tesseram, oblata lampade, ejus se patrocinio totam devovet ; ut illius maternæ misericordiæ oleo fota, æternum sibi et amicis luceat et hostibus ardeat.*

1er *sept.* 1655. Il n'est pas inutile de rappeler que le nom de *Lucerna,* dont on se sert en latin pour exprimer à la fois les deux mots de *Lucerne* et de *Lampe,* est un de ces jeux de mots fort communs à cette époque : l'envoi d'une lampe par la ville de Lucerne était une sorte de trophée parlant.

Le duc d'Aremberg fit présent de la quatrième en 1676, et le don de la cinquième date de 1728.

Aujourd'hui vous chercherez en vain les illustres lampes : elles se sont abaissées sous je ne sais quel éteignoir politique.

Cependant comme il est écrit que le feu sacré ne doit point périr, voilà qu'à cette heure même il en arrive de France à Einsidlen une étincelle dans un vase élegant, destiné à perpétuer le souvenir de quelques faveurs mystérieuses obtenues par le crédit de la Vierge Marie à des catholiques Lyonnais. Leur ville doit lui être chère, ne fût-ce que pour n'avoir pas déserté ses oratoires au milieu des plus grandes misères, et sous le sabre et la mitraille de ses ennemis.

Ce qu'il y a de plus intact et de plus ancien dans la chapelle, c'est précisément ce qu'on voulait y détruire en écrasant tout ce qui l'entourait, hommes et choses. Mais à ne citer qu'un exemple aux exterminateurs à venir : le massacre des enfants de Bethléem a-t-il empêché le Christ nouveau-né d'arriver en Egypte? Ainsi l'image miraculeuse est revenue après un court exil se poser sur son trône ancien, et reconnaître à la face de l'Europe cette vérité, que ce qui tient aux affections des peuples triomphe tôt ou tard des violences de leurs tyrans.

La statue d'Einsidlen n'a subi de changement que dans son costume. Les anciennes gravures et les petites figures d'argile qu'on trouve encore au couvent la repré-

sentent vêtue d'une simple robe dont les plis formés par la ceinture descendent jusqu'à ses pieds sacrés, en dessinant légèrement les formes du corps. Mais telle n'était pas la tradition des siècles où le catholicisme régnait sur l'Europe et assurait à sa civilisation une longue supériorité sur celle même de l'Orient. A cette époque les arts visaient à se distinguer de l'école païenne en négligeant la forme au profit de la pensée; et tout ce qui n'exprimait pas une pensée était regardé avec raison comme inutile au progrès de l'art. Il suivait de là que les personnages peints ou sculptés pour l'usage des chrétiens pouvaient sans doute manquer de grâce, de proportions même; mais toujours ils signifiaient, ils indiquaient une vérité, un caractère, une idée enfin. C'est de cette époque là que date le costume actuel de la Vierge d'Einsidlen et de tant d'autres images du même genre, une chape : long manteau triangulaire qui ne laisse à découvert que la tête, et ne se plie à aucun mouvement, aucune forme autre que la sienne. Ce manteau, le plus indépendant, et le plus riche de tous, servait et sert encore aux Pontifes de l'Eglise catholique. Il exprime donc un caractère sacré, celui du sacerdoce, et un caractère puissant, celui du souverain sacerdoce. Enfin sa forme triangulaire est un symbole dérivé des diverses figures humaines de la Trinité divine. La chape se retrouve encore dans les plus anciennes représentations de Dieu-le-Père, à qui, au lieu de couronne comme en porte la Vierge, reine des cieux, on a imposé la tiare des Papes : c'est toujours la même idée. Les moines d'Einsidlen ont donc fait preuve de tact et d'érudition en rendant à la statue son costume expressif : l'or et les pierres plus ou moins précieuses qui le chargent, loin d'être une bizarrerie, une idolâtrie, comme disent les hérétiques et leurs perroquets, lui

donnent au contraire un peu plus de couleur locale et historique. La statue occupe la place qu'elle avait avant la révolution, et continue de recevoir chaque année les hommages de plus de cent mille âmes.

Le sacrifice trois fois saint est offert tous les jours dans la chapelle depuis quatre heures du matin jusqu'à neuf ou dix que se chante la grand-messe au chœur. Après cet office il se dit encore une messe basse dans la chapelle; après quoi c'est le peuple des pèlerins qui élève la voix et récite le chapelet ou quelque office individuel.

Cela dure jusqu'à trois heures de l'après-midi, que le chant des vêpres modifie leur dévotion. Vêpres finies, tous les moines viennent en costume de chœur s'agenouiller aux pieds de l'image vénérée et chanter le *Salve Regina*. Le clergé du couvent sort de la chapelle à travers une haie de pèlerins venus de France, de Souabe, du Tyrol et de toutes les parties de la Suisse catholique. Leur foule, nuancée des couleurs les plus vives, laisse passer respectueusement le flot noir des bénédictins, puis en quelques secondes elle la remplace dans la chapelle dont elle encombre le parvis, assiége pieusement les grilles et le pourtour. Ils vont prier là jusqu'à la fermeture de l'église, environ neuf heures du soir. Le plus grand nombre prient pour leur propre compte; mais il y en a dont le pèlerinage n'est qu'une ambassade donnée par des personnes malades ou trop éloignées. On observe une grande variété jusque dans leurs poses : les uns sont là les bras en croix, d'autres prosternés, de troisièmes s'occupent d'allumer de petites bougies au pied des pilastres qui soutiennent la chapelle. En voilà qui ne font que d'entrer, et qui après avoir pris au bénitier comme une pincée d'eau lustrale se la jettent fort respectueusement au visage avec le pouce et le medius.

Un dernier groupe : ce sont deux jeunes gens dont l'élégante simplicité et les manières éminemment convenables trahissent l'origine nationale. L'un présente à l'autre l'extrémité de sa main droite humide d'eau bénite : ils se signent en levant fièrement leur front chrétien, puis s'inclinent à deux genoux devant l'autel de la Vierge, confondus avec la plèbe des pèlerins qui admirent comme ils sont humbles et beaux dans leur prière.

Les démonstrations de la croyance catholique varient comme les costumes, selon les mœurs et les lieux ; mais le fond de la doctrine, le point de ralliement est toujours le même.

CHAPITRE CIII.

Ce que devint l'Image de Notre-Dame-des-Ermites pendant et après la révolution de 1798.

Le 30 avril 1798, les troupes françaises cernaient le canton de Schwitz, et dès ce jour les Pères firent déplacer l'image de la Vierge. Le 2 mai, jour de l'arrivée des Français à Einsidlen, on la transportait, enfermée dans une caisse, jusqu'à la vallée voisine nommée Alp-Thal, seul lieu qui échappât encore à l'occupation étrangère.

Au bout de huit jours, le curé du lieu, Michel Herzog, depuis chanoine de Beromünster au canton de Lucerne, fut sommé de livrer la statue sous peine de voir arriver un détachement de troupes en garnisaires. Le curé fit réponse que cette menace était contraire à la capitulation du général Schauenbourg avec les trois cantons d'Uri, Underwald et Schwitz : le commissaire se rendit à cette raison. La cachette de la statue étant trop facile à découvrir, le curé la fit porter secrètement par un montagnard en son chalet de Holzegg. Elle y resta cachée jusqu'au 15 juillet qu'elle fut transportée par les soins de l'abbé-prince Béat au monastère des religieuses de Saint-Pierre, à Bludenz au Vorarlberg. Un ancien fidèle serviteur du couvent, Placide Keller, la portait sur son dos dans un coffre dont la première ouverture ne laissait voir que de la mercerie, quelques mouchoirs et autres objets de colportage. Il fit ainsi son voyage par terre et par eau, au travers même des lignes ennemies; plus d'une fois on l'arrêta pour voir sa marchandise, et Placide en

ces moments critiques avait l'air de profiter d'une excellente occasion de commerce.

On dit que pendant le séjour de l'image au Vorarlberg, la ville de Felkich fut délivrée d'un siége qui pouvait amener l'occupation du pays entier : mais au moment du passage de la statue, on y apprit la mort du général ennemi qui commandait le siége.

Les Pères Bénédictins, qui n'avaient qu'à se louer de la population, consentirent à exposer l'image à la vénération publique : on obtint d'abord l'autorisation de l'évêque de Coire, du nonce apostolique Gravina, et celle même du prince Charles. L'inauguration première fut faite à Saint-Gérold le 15 août 1799; elle dura quatre jours, avec toute espèce de solennités religieuses : delà une procession immense la conduisit en triomphe à Bludenz, où elle fut exposée sur la place publique devant le monastère : puis on la mit dans une chapelle particulière où chaque jour, après la célébration de la messe, il y avoit conférence religieuse. Les paroisses étrangères, même celles du Tyrol, y arrivaient en processions solennelles pour profiter de l'indulgence particulière que venait d'accorder le nonce apostolique. Malgré un froid assez vif et la pluie battante, la ville était traversée nuit et jour par une foule de peuple et de détachements de la garnison qui se succédaient au pied de cet autel.

Au bout des treize jours que dura cette ovation, on ferma les portes du couvent; mais l'image demeura chez les mêmes religieuses qui purent à loisir prier devant elle dans le secret du cloître : puis le 22 octobre on la transporta dans le Tyrol, et l'on eut soin de l'y faire changer encore deux fois de résidence, de peur que les habitants des divers endroits où elle passait, ne finissent par invoquer la prescription et confisquer l'image à leur profit.

Son premier séjour fut Imst, et le second Hall, d'où elle fut expédiée à Drieste. Dans ces différents voyages elle était fidèlement accompagnée par un Père d'Einsidlen, Conrad Tanner, qui depuis devint abbé sous le nom de Conrad IV. Ce père composa deux ouvrages ecclésiastiques sur la caisse même de l'image, n'ayant pas et ne voulant pas avoir d'autre pupitre. Il la ramena enfin ou la renvoya dans sa première retraite à Bludenz où elle demeura jusqu'en 1803, époque de son retour solennel à Einsidlen.

CHAPITRE CIV.

De Bludenz à Etzel.

Le peuple de Bludenz et des pays voisins apprit bientôt que l'abbé d'Einsidlen avait ordonné le retour de la statue; mais on ne voulut pas la laisser partir sans qu'elle fût mise encore une fois en évidence, et qu'on pût se repaître librement de son spectacle; il rappelait de trop beaux souvenirs, et si on l'eût refusé, il y aurait eu émeute.

Le 21 septembre 1803, l'image fut exposée dans l'église paroissiale de Bludenz, et les deux jours suivants sur la place publique, voisine du couvent. La ville de Felkich réclama le même privilége. L'image y arriva le 25 au milieu d'une foule innombrable, et demeura exposée pendant tout le jour sur la place publique. Le R. P. Béat, abbé-prince d'Einsidlen, célébra la messe sur la place même; le curé de Felkich, M. Meyer, harangua la foule, et la pompe militaire vint ajouter à l'éclat de cette cérémonie.

Pour éviter de nouveaux retards, l'image fut transportée secrètement par le Rhin : puis elle traversa la Suisse, et gravit le mont Etzel, et fit halte à la chapelle de saint Meinrad.

Le 29 septembre, jour de l'arrivée de l'image à sa véritable demeure, à Einsidlen, les habitants et les pèlerins allèrent en procession la prendre au mont Etzel. Tous s'étant d'abord rassemblés dans l'église de Notre-Dame, on les divisa en sections : les petits garçons et les jeunes gens partirent en avant-garde. La 2e division se compo-

sait d'un chœur de jeunes filles couronnées de roses blanches ; elles étaient suivies de cent autres de différents âges, parées de mille fleurs, portant divers emblèmes et des flambleaux ornés de guirlandes ; venait une compagnie des grenadiers du canton, précédant le clergé ainsi que les autorités municipales, que suivait une compagnie de voltigeurs ; et la procession se terminait par un flot immense d'hommes et de femmes.

Sur la hauteur d'Etzel brillait à tous les regards l'image de la Vierge d'Einsidlen, adossée à une sorte de tabernacle. Les enfants qui ouvraient la marche l'ayant vue les premiers, entonnèrent un cantique qui trouva bien vite un écho dans tous les rangs : ce fut là le premier encens qui monta vers les cieux et dut plaire à leur Reine, car, selon le psalmiste, la plus belle louange part de la bouche des enfants. La foule semblait le comprendre ; l'émotion fut profonde, universelle : on en voyait la trace dans des yeux habitués cependant à regarder en face la mort et toutes les horreurs de la guerre.

Après ce cantique, le clergé entonna ce sublime *Salve Regina* pour lequel le génie allemand a trouvé de si graves accords ; puis quatre capitulaires du couvent chargèrent sur leurs épaules le brancard où reposait l'image de la Vierge, et la procession recommença dans la direction d'Einsidlen.

Pendant sa marche, et dans les courts intervalles de silence, la forêt retentissait d'un tonnerre lointain. C'était le canon de Zurich. Cette ville donnait alors une noble preuve de nationalité en prêtant sa pompe militaire à une fête qui pourtant n'était point celle de la ville même. Honneur à la ville de Zurich : que Dieu garde chez elle cet esprit de progrès.

A cinq ou six cents pas d'Einsidlen, l'abbé-prince

Béat, revêtu de ses insignes pontificaux, attendait avec son clergé l'arrivée de la statue : il la reçut avec tout le respect d'un catholique pour le personnage sacré qu'elle représente; puis conduisit la procession à l'église entre une double haie d'arbres verts, parés de guirlandes, et sous une série d'arcs de triomphe. La statue fut replacée sur le trône qu'elle occupait depuis tant de siècles, et l'hymne d'action de grâces retentit dans la belle église de Notre-Dame d'Einsidlen.

Ce n'était là qu'une réception; le peuple voulut une fête spéciale en mémoire de l'événement. Le clergé et le gouvernement s'y prêtèrent de leur mieux : on fixa la fête au 2 octobre, et le premier magistrat de Schwitz y convoqua les Landammans de chaque district. Au jour dit la Sainte-Chapelle était éblouissante : dès quatre heures du matin les flammes de mille bougies formaient une auréole autour de la statue. Il y eut ce jour là messe solennelle, c'est-à-dire luxe complet dans les décors et l'harmonie destinés au service divin. Le journée fut remplie par plusieurs discours solennels et le chant des vêpres.

A sept heures du soir, illumination de la façade entière du couvent, des galeries de la place et des premières maisons du village; enfin procession et *Te Deum* dans l'église. L'éclat des flambeaux donnait à cette fête un air de magnificence et d'animation que n'ont jamais les fêtes de jour.

CHAPITRE CV.

Le Pèlerinage.

Les actes de l'abbaye attestent qu'au quatorzième siècle le pèlerinage à Notre-Dame-des-Ermites était aussi populaire qu'il l'ait jamais été aux seizième et dix-septième. Les différentes bulles des papes vinrent lui donner une nouvelle lumière. Un *Vidimus* de Henri de Brandis, évêque de Constance, garantit au XIV^e^ siècle l'authenticité de la bulle primitive; mais ce pieux ami de l'humanité ne se borna pas à éclairer les doutes de la dévotion sur ce point important, il voulut encore rassurer les voyageurs contre les dangers et les inquiétudes de l'éloignement; ce fut lui qui bâtit l'hospice des pèlerins.

Au commencement du XV^e^ siècle, Hugo de Rosenegg, soigneux de la mémoire de ceux qui étaient venus mourir à Einsidlen comme en terre sainte, soigneux aussi de la douleur des familles pauvres ou éloignées, fonda le service anniversaire des pèlerins morts.

Il fallait, pour donner lieu à ces fondations et à d'autres non moins utiles, que le nombre des voyageurs religieux fût considérable. Un manuscrit de 1313, conservé long-temps dans les archives du couvent, vient à l'appui du témoignage des actes de l'abbaye que nous avons cités. On y voit que, dès cette époque, c'était une coutume bien établie dans le canton de Schwitz, de venir à Einsidlen en petites caravanes, et en chantant de pieux et gais refrains. Ce fait est d'autant plus remarquable que les gens de ce canton ne venaient pas

à Einsidlen pour fraterniser comme voisins, car ils étaient en guerre avec le bourg dont ils discutaient le bornage à main armée. En 1337 les seigneurs de Feldkirch donnèrent, en considération du prince-abbé Conrad, des passeports aux pèlerins qui couvraient les abords d'Einsidlen. Le diplôme de Henri de Brandis, évêque de Constance, daté de 1360, démontre authentiquement qu'on regardait déjà comme fort ancienne la réputation du pèlerinage des ermites. Georges de Gengenbach, dans son histoire de la chapelle, écrite en 1373, s'exprime ainsi pour peindre l'affluence des pèlerins : *Per totum annum continue inveniuntur peregrini descendentes et ascendentes ad Sanctam Mariam.* Il ajoute que cette affluence redoublait à l'époque du 14 septembre, celle où l'on célèbre l'anniversaire de la dédicace de l'église et de la chapelle. Les annales de Suisse constatent qu'en 1350, on remarquait à cette fête une députation de cent bourgeois de Bâle, et soixante-dix de Strasbourg. Une lettre des Pères du concile de Bâle, écrite en 1442, fait foi que, deux ans auparavant, la veille de la fête des saints Simon et Jude, il arrivait à Einsidlen tant de monde de tous les points de l'Europe, que les cantons de Zurich et de Schwitz se mirent en alarme, croyant voir de nouvelles troupes qui venaient les attaquer : on avait pris pour des lances les innocents bourdons des pèlerins.

Loritius Glareanus écrivit au commencement du seizième siècle un pompeux éloge de la chapelle de Notre-Dame-des-Ermites. Trithême dans sa chronique d'Hirsau de l'an 1507, s'étend avec complaisance sur l'éloge de notre pèlerinage ; et Petermann Etterlin, autre chroniqueur de la Suisse, contemporain du précédent, parle avec beaucoup de simplicité et d'autant plus de vraisemblance, des merveilles racontées dès lors

sur le même sujet. Le témoignage de saint Charles Borromée se rapporte plutôt à ses propres émotions qu'à des faits généraux; il écrit à son cousin, le cardinal-prince de Hohen-Embs en 1576 : « J'aurais mille choses à vous dire de mon voyage, et je ne vous en dirai qu'une : j'arrive de Notre-Dame-des-Ermites qui est à deux journées du mont Saint-Gothard; après la maison de la famille sainte qu'on dit avoir été transportée sous d'autres cieux par la main des anges, je ne sache pas d'endroit où mon âme ait été, plus qu'à Einsidlen, enflammée de pieuses ardeurs. » Lors du grand schisme de Luther, qui favorisait si bien les passions de certains potentats, le pèlerinage ne perdit rien de l'assiduité des peuples. Augsbourg y fit une procession solennelle en 1613, à raison d'un vœu : on a encore les cantiques composés pour cette cérémonie. La ville d'Uberlingen, qui avouait hautement le secours par elle obtenu de la mère du Christ, pendant la guerre de Suède en 1634, envoyait à Einsidlen, en 1636, une députation de 550 personnes : elles y arrivèrent le vingt-trois octobre, et déposèrent à l'église en *Ex-Voto* une bombe du poids de cent-ving-sept livres. En 1647, vinrent au-même lieu le chapitre et la bourgeoisie de Lindau ; les deux années suivantes ce fut le tour de ceux de Feldkireh, et de Fribourg en Brisgau; la ville de Zell près le lac de Constance envoya sa députation en 1651. Depuis l'an 1351 jusqu'à l'invasion des zuingliens, la ville de Zurich députait tous les ans sa bourgeoisie à Einsidlen, en mémoire de l'affaire de Tettewill. Le canton de Glaris n'avait pas moins de vénération pour le pèlerinage : en 1525 on tenta d'intimider sa dévotion, mais elle tint courageusement. Tchudi, dans une lettre au prince-abbé Joachim (*inter acta concilii Tridentini*) datée de 1662, parle de

la procession des catholiques de Glaris, de manière à faire voir son exacte ressemblance avec la procession des derniers temps. Une lettre d'Unterwald de 1671, témoigne du même usage renouvelé chaque année. Lucerne, en 1531 et 1655, envoyait à Einsidlen des témoins d'une faveur céleste obtenue au nom de la Vierge Marie : il s'agissait en dernier lieu d'une victoire obtenue par l'aristocratie, c'est-à-dire la masse éclairée du pays, sur les perturbateurs du repos public. Zug établit une procession annuelle en mémoire des deux batailles de Gubel et Capell : en 1698, c'était spécialement pour remercier Dieu d'avoir arrêté l'incendie qui allait dévorer la cité. Appenzel en fit autant pour la même cause. Nous n'achèverions jamais la liste des grandes communautés sociales, jadis si fidèles à rendre leur hommage au sanctuaire d'Einsidlen ; le canton de Schwitz se plaçait naturellement à leur tête, protestant de tout son courage et de toute la force de son exemple, contre l'engourdissement religieux, que traînait à sa remorque la réforme hérétique. Une autre liste non moins imposante, quoique fort abrégée, est celle de quelques pèlerins particuliers, qui se séparent entièrement de la foule par leur position dans le monde, et leur empressement à courber leurs têtes chargées d'honneurs, devant la plus humble image de la Vierge, mère du Christ.

965. L'empereur Othon (le-grand) et sainte Adélaïde sa femme.

De 900 à 972, Ulric (le saint), évêque d'Augsbourg, prince de l'empire, fils de Burcard II, duc de Souabe.

Idem. Volfgang (le saint), évêque de Ratisbonne.

Id. Gérold (le saint) duc de Saxe.

992. Le fils d'Hermann, duc de Saxe.

1110. Ulric, comte de Kybourg, évêque de Constance,

qui fit la dédicace de la chapelle Saint-Jean dans l'église de l'abbaye.

1141. Théodoric, nonce du pape en Allemagne, cardinal, évêque de Porto.

1353. Le roi Charles IV, suivi d'une foule de seigneurs et prélats.

1417. L'empereur Sigismond.

1442. Ferdinand III, empereur des Romains.

1576. Saint Charles Borromée, cardinal, archevêque de Milan.

1589. Octave Palavicini, qui reçut le chapeau de cardinal pendant son pèlerinage à Einsidlen.

1590. André d'Autriche, cardinal, évêque de Constance.

1590. Maximilien, élu roi de Pologne.

1592. Ferdinand, électeur de Bavière, et la princesse sa femme.

1593. Maximilien, duc de Bavière.

1595, 1600, 1608, 13, 23 et 82. Les princes et princesses de la maison d'Hohenzollern, d'où est issu le fondateur Meinrad.

1597. Philippe, duc de Bavière, cardinal, évêque de Regensbourg.

Même époque. Nicolas de Flue, canonisé.

1601. Charles d'Autriche, marquis de Burgaus.

1614. Duc Williaume de Bavière.

Idem. Léopold, duc d'Autriche, évêque de Strasbourg.

Idem. Impératrice Anne, épouse de Mathias Ier, représentée par Hector de Béroldingen.

1619. Duc Albert de Bavière et sa femme, la duchesse Mechltilde (de Leuchtemberg).

1620. Louis XIII, roi de France, représenté par son ambassadeur en Suisse, Robert Miron.

1669 et 85. La maison de Baden-Baden.

1692. Maurice Fébronie, duchesse de Bavière, née duchesse de Bouillon et d'Auvergne.

1683. Dom Mabillon.

1708—67. Encore les princes et princesses de Baden-Baden.

1748. Dom Calmet.

1793. L'archevêque de Paris et l'élite du clergé de France fuyant en exil.

1808. Excellent et révérend Fabricius Subéras Tessaferrata, archevêque et nonce apostolique en Suisse, depuis cardinal.

18.... S. G. Carl. Rudolfe, des comtes de Buol-Schauenstein, évêque de Coire, mort en 1835.

1810. Prince Charles de Hohenzollern-Hechingen.

Idem. Comte Henri d'*Einsidlen*. On croit que ce nom déguisait l'incognito de quelqu'auguste personnage, de la maison de Bavière.

Idem. Comtesse Romanow (sœur de l'empereur Nicolas).

1811. Prince Alexandre de Hohenloe, alors accompagné de son gouverneur, et demandant à être admis au pensionnat.

1813. Louis, roi de Bavière, à qui l'abbé d'Einsidlen vient d'envoyer quelques-uns de ses moines pour rétablir en Bavière l'ordre des bénédictins. Le prince qui en a remercié personnellement l'abbé, se connaît en vrai mérite. On cite ses jugements littéraires surtout, comme ceux d'un homme qui ne se borne pas à faire de la théorie.

1814. Comte Romanow, (l'empereur de Russie actuel).

Idem. Comte Michel Romanow, (le grand-duc).

Id. Encore un prince de Hohenzollern-Hechingen.

Id. **Marie-Louise, impératrice, duchesse de Parme.**

1815. S. G. Pierre-Tobie Yenni, évêque de Lausanne.

1816. Chevalier d'Olly, ministre de Bavière.

Id. **M^is^ et M^ise^ de Gaves, ministre de Sardaigne.**

1816 et 17. La reine Hortense-Eugénie, et son fils, Louis-Napoléon. (S. M. a fait don à l'abbé d'Einsidlen d'un petit *Hortensia* en diamans.)

1817. Monseigneur Charles Zen, nonce apostolique en Suisse.

Id. Feld-maréchal prince de Wrede, et la princesse d'Ottingen-Spielberg.

1818. Louis, prince d'Otting-Wallenstein.

1819. Frédéric-Guillaume, prince héréditaire de Prusse.

Id. Frédéric, prince de Hollande.

Id. De Viergol, ministre d'Espagne, en Suisse.

1820. Prince Charles d'Esterhazy.

Id. Monseigneur Ignace Nassali, archevêque de Cyd, nonce apostolique en Suisse, depuis cardinal.

Id. Prince Ferdinand Lobkewitz.

1821. La reine Hortense.

Id. Comte de Liedekerke, ministre de Hollande. On ne sait si ce noble voyageur ainsi que les ministres de Prusse et d'Angleterre avaient un autre but que celui de la curiosité, les puissances qu'ils représentent n'étant pas catholiques.

Id. Princesse Alexandrine Dietrichstein, née Schouvaloff.

1823. Dom Remis Crescini, bénédictin du Mont-Cassin, depuis cardinal.

Id. La reine Hortense et ses deux fils.

1824. Duchesse de Dino, née princesse de Courlande.

1824. Monseigneur J.-B. de Keller, évêque en Wurtemberg, conseiller-d'état, commandeur d'ordres royaux.

Id. Comte Reinhard, ministre de France en Suisse.

1825. Duc de Calvello, ministre de Naples en Suisse.

1826. Frédéric-Charles-Christian, prince de Danemark.

Id. Monseigneur Hyacinthe de Quélen, archevêque de Paris, etc...

Id. Plusieurs membres de la diète de Francfort et du parlement anglais.

1827. Marquis de la Tour-du-Pin, ambassadeur de France à Turin.

1828. Monseigneur Frédéric Rézé, évêque du Détroit.

Idem. Monseigneur Pierre d'Astini, archevêque de Tarse, nonce apostolique en Suisse.

1829. Duc de Cadore, pair de France.

Id. Duc de Rohan, cardinal archevêque de Besançon.

1830. Monseigneur Philippe de Angelis, archevêque de Carthage, et nonce apostolique en Suisse.

1831. Guillaume, roi de Wurtemberg, voyageant incognito. Ce prince protestant voulut s'édifier par le spectacle de quelques offices catholiques. Depuis il a envoyé à l'abbé d'Einsidlen, comme souvenir de son passage, une feuillette de son meilleur vin de...

1832. Duc de Calvello.

1834. Duc et duchesse de Narbonne.

Id. Duc et duchesse de Damas.

Idem. Lord et lady Morier, ministre de S. M. Britannique.

Juin 1835. Ferdinand-Philippe, duc d'Orléans (qui depuis a fait don à l'abbaye du grand ouvrage de l'ico-

nographie, sept volumes in-folio, reliure de Simier).

Septembre 1825. Marie-Isabelle de Bourbon, reine douairière de Naples.

Juillet 1836. Révérend Père Pierre, abbé de la trappe, du couvent d'OElenberg, près Mulhouse.

Août, *id.* Baron de Géramb, homme de lettres, religieux du même couvent, sous le nom de Père Marie-Joseph.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Il est bien entendu que pour citer ainsi un ou deux personnages de lustre en lustre, ou même de siècle en siècle, nous avons été forcé d'omettre une masse d'autres croyants dont le cœur n'a pas moins de vertus et d'éclat. Nous avons choisi seulement les plus haut placés en ce monde, comme rassemblant chacun sous leur bannière une catégorie plus ou moins nombreuse de pèlerins.

Pour justifier ce calcul, nous poserons un chiffre, celui des pèlerins communiants, c'est-à-dire remplissant toutes les conditions requises pour obtenir l'indulgence canonique.

De l'année 1820 à celle de 1834, le total de ces pèlerins *actifs* s'élève à 2,164,000; et pour la seule année 1835, le chiffre est de 180,000. En outre de cette multitude de pèlerins isolés, il y a encore à peu près soixante et dix paroisses des cantons catholiques qui envoient annuellement à Einsidlen de ces solennelles ambassades, vulgairement appelées processions.

Et ce n'est pas une simple affaire d'habitude, de routine, que cette démonstration constante de la piété popu-

laire : encore serait-ce une habitude fort belle, que celle de mépriser les insultes ou les pauvres plaisanteries des ennemis du culte catholique, au point de traverser plusieurs fois par an leur pays, sans changer, comme eux, de caractère ni de foi.

CHAPITRE CVI.

Intérieur de la grande Eglise.

Une étendue de deux cent quatre-vingt-huit pieds sur deux cent seize environ. Le sol s'arrondit à l'entrée de l'église, puis s'allonge d'une centaine de pas, puis enfin se resserre brusquement près de la grille du chœur, de manière que le plan général figure assez bien un écusson où le chœur lui-même servirait de couronne.

Sur la ligne dont la grille du chœur occupe le milieu, la nef se divise perpendiculairement en trois parties; la principale occupe une largeur de trente-sept pieds et n'en laisse que quinze à chacune des deux autres. Nous ne mesurons ainsi que la distance d'un pilier de la nef centrale à celui de la nef contiguë. Ces piliers respectifs ont dix pieds de diamètre; ils se rejoignent près de la voûte par des lignes courbes, des surfaces concaves sur lesquelles brillent quelques arabesques d'or et de couleurs tendres, quand ce ne sont pas d'éclatantes peintures. Mais d'abord à la hauteur d'un premier étage, ils sont unis par des arches dont chaque surface supérieure forme une tribune grillée en avant des tribunes publiques. Celles-ci longent à la même hauteur les murs de l'église, dont elles font le tour en traversant les piliers de ces murs mêmes qui n'ont pas d'appuis au dehors, et vont enfin se perdre près du chœur des religieux, dans la clôture.

La division en trois nefs, partie de la base du chœur, s'arrête à quatre-vingts pieds de la grande porte de l'é-

glise, et c'est alors un assez vaste espace dont le centre est marqué par deux piliers isolés de tous les autres, et formant l'arc de triomphe au-dessus de la Sainte-Chapelle qui s'appuie contre leurs bases.

A droite et à gauche le long des murs de l'église, la distance des piliers est occupée par huit chapelles parallèles, dont quatre majeures et quatre petites, mais prenant chacune, terme moyen, une vingtaine de pieds carrés. Elles sont toutes défendues par une grille de fer d'un travail déjà ancien et d'autant plus estimé. Le premier de ces oratoires à droite de la Sainte-Chapelle et celui de gauche, et sa parallèle de gauche où la communion se donne, ont en outre une assez belle balustrade en marbres variés. Ils ne sont dominés que par la grande voûte de l'église, comme le troisième de droite et son parallèle de gauche. La voûte des autres est plus basse de quelques trente pieds. Chacun de ces ciels est une peinture à fresque analogue à la destination de l'autel qu'il abrite.

PREMIER AUTEL A DROITE DE LA SAINTE-CHAPELLE.

Celui de la Confrérie de Notre-Dame-des-Ermites.

(Altare patrocinii B. V. Einsidlensis.)

Style romain moderne, grande variété de marbres, dorures en rocailles, loi du mouvement appliquée à la sculpture des divers ornements. Au-devant de l'autel une sorte de tableau-esquisse, d'une seule teinte; quoique sous le rapport de l'art cette toile n'ait rien de remarquable, il est bon d'y jeter les yeux, c'est une sorte de programme de la dédicace mystérieuse : tous les personnages sont indiqués par le livre de l'évêque de Constance, *Secreta secretorum*, comme on l'a vu à l'article biographique d'Eberhart. Le Christ lui-même officie en habits sacerdotaux : les quatre évangélistes lui doivent donner et ôter la mitre; le pape saint Grégoire tient en main le goupillon,

saint Pierre la crosse épiscopale. Deux assistants : saint Augustin, dont on reconnaît le cœur enflammé, et saint Ambroise avec sa ruche emblématique.

Saint Etienne, premier de tous les diacres, chante l'Epître, et saint Laurent l'Evangile. Il porte le gril, instrument de son ineffable martyre. Enfin les anges forment le chœur, et leur céleste harmonie est dirigée par l'archange Michel.

Cette esquisse ne sert qu'à rappeler le poème qui a donné naissance à l'église de Notre-Dame. C'est encore une ramification de cette idée principale que le grand tableau qui surmonte l'autel : on y voit la Reine des anges accepter de leurs mains un petit simulacre de la Sainte-Chapelle. Le tableau se trouve encadré entre deux colonnes de stuc dont les chapiteaux servent de siége à saint Jean et saint Marc, et tout au-dessus saint Michel tenant encore le sceptre de l'orchestre séraphique. La fresque de la voûte représente le Sauveur disant à Zachée : « Je veux m'arrêter chez toi aujourd'hui. » C'était la première idée à exploiter pour une chapelle de communion.

PREMIER AUTEL A GAUCHE.

Celui du Rosaire.

Même style que son parallèle. Remarquez sur le pan principal de l'autel, et sur le pied de chaque candelabre, de petits bas-reliefs en bronze dorés, représentant les scènes de la passion. Un seul d'entre eux est un peu moderne ; il est inutile de le désigner ; l'infériorité du dessin et de la conception est palpable : l'art ne gagne donc rien à perdre les traditions de la foi. — Même encadrement du tableau principal dont le sujet est tiré de la vie de saint Dominique. Le chien qui porte un flambeau dont il

embrase le globe, est ainsi apparu en songe à la mère de saint Dominique : l'amour sacré fut en effet pour ce grand homme un flambleau inextinguible dont il voulut se servir pour réchauffer le genre humain. Ce n'est pas sa faute si plus tard on abusa de son nom pour faire de la même flamme un instrument de cruauté. Mais la liberté, cette sainte liberté n'a-t-elle pas servi de prétexte à toutes les horreurs.

Là haut sur les colonnes saint Matthieu et saint Luc. Au sommet l'archange Raphaël. A la voûte peinte à fresque le songe de Jacob : il voit monter et descendre les anges, et son premier mot à son réveil est celui-ci : « Vraiment le Seigneur est ici. *Verè Dominus est in isto loco.* » Ce tableau peut faire allusion à l'autel du rosaire, en ce que cette prière ou celle du chapelet, son diminutif, étant destinée à devenir populaire, à rassembler les pauvres et les consoler de ne pouvoir pas lire ou inventer d'autres prières, devait appeler la présence spéciale de Dieu là où elle serait récitée. Le Christ avait déjà dit : « Si vous vous réunissez en mon nom, ne fussiez-vous que deux, je serai au milieu de vous. »

DEUXIÈME AUTEL A DROITE.

Dédié à sainte Anne, dont la statue le surmonte.

Cette statue est de Francesco Carloni ainsi que les figures de l'Espérance et de la Charité, et les deux chérubins assis sur la châsse de sainte Charitose, vierge et martyre. L'épée à un corps saint est toujours le signe du martyre, comme lors de leur sépulture dans les catacombes, les premiers chrétiens avaient coutume de mettre près de leurs restes sacrés une petite fiole pleine du sang qu'ils avaient répandu.

DEUXIÈME AUTEL DE GAUCHE.

La statue supérieure de saint Joseph, patron de cet autel, est encore de Carloni, ainsi que les chérubins assis sur la châsse de saint Denis, et les figures charmantes de l'Innocence et de la Vérité. On peut déjà remarquer combien ce sculpteur donnait d'élégance et de finesse à ses créations.

TROISIÈME AUTEL DE DROITE.

Le tableau qui indique sa destination représente la mort de saint Benoît au moment qu'il recevait la communion : cet acte mystérieux qui *unit* le ciel *avec* la terre, devait s'opérer pour Benoît de la façon la plus intime : ce n'est plus lui qui reçoit son Dieu, c'est ce Dieu qui l'absorbe dans son éternité. L'autel renferme le corps de saint Grégoire, martyr romain, comme l'indiqueraient au besoin son épée et la lettre R peinte encore au bas de la châsse.

De chaque côté de l'autel, entre les colonnes qui surmontent, les statues des saints Grégoire et Zacharie tous deux papes. Le premier avait approuvé la règle de saint Benoît; le second y donna la sanction que tient écrite un jeune ange au pied de la statue. La figure assise au-dessus des colonnes de droite représente le vœu de chasteté : cette vertu personnifiée dans l'image d'une femme pleine de grâce, châtie avec une verge d'épines l'amour profane qu'on reconnaît à ses pieds tel que l'a dépeint la mythologie. L'espèce d'arc d'or que tient l'autre figure est un jong : la femme qui s'y appuie représente l'obéissance, autre vœu des bénédictins : et comme ils en font

quatre, un écriteau porté par un chérubin annonce le troisième vœu, de stabilité, par lequel les religieux s'engagent à ne pas changer de couvent. Sur l'écriteau à droite, le vœu de pauvreté est formulé par cette phrase de la règle : *Nihil sibi reservans ex omnibus;* c'est-à-dire que tout est mis en commun, et qu'on n'a droit à aucune propriété individuelle. Enfin au sommet la figure armée d'un flambeau, c'est la règle personnifiée, qui ouvre les premières pages : *Ausculta... etc.* Ecoutez, mon fils, les préceptes du maître... — Inutile de nommer Carloni, l'auteur de toutes ces grâcieuses figures, sans en excepter le petit ange assis au sommet gauche de la bordure du tableau.

La peinture principale de la voûte de cette chapelle résume tout ce qu'on a vu plus bas en détail. Saint Benoît monte aux cieux escorté par les anges; l'un d'eux à sa droite porte le calice de la communion, l'autre à sa gauche le livre de la règle, un troisième la crosse, symbole de son pouvoir abbatial, un dernier les verges de la pénitence..., ou les épines du chemin de la vertu, car il tient aussi des roses dans sa main gauche; et la vertu n'a pas rien que des épines : autre et plus sûre interprétation : ces épines et ces roses racontent que saint Benoît, ayant voulu punir son corps de ses révoltes dans la solitude, se roula sur des épines qui bientôt après ont porté fleur. On dit la même chose de saint François d'Assises, et cela peut être vrai d'un plus grand nombre encore.

L'autel de saint Benoît et celui qui est en face ont en outre d'une fresque principale la faveur d'un petit médaillon, espèce d'aqua-tinta dont le sujet, analogue à l'ensemble de l'autel, est puisé dans la Bible. Ici Dieu dit à Abraham : « Je te ferai chef d'une grande nation. *Faciam*

te in magnam gentem : » allusion à la propagation des bénédictins, Dieu ajoute : « *Eris benedictus :* Tu seras béni. » — Pour bien comprendre l'application de ce mot, il faut savoir que le nom de Benoît se rend aussi en latin par *Benedictus*. La citation se trouve ainsi appliquée de deux façons à saint Benoît ; c'est un pieux calembourg, comme on en fit beaucoup autrefois ; et celui-ci est un des plus justes.

En face, le grand autel de saint Meinrad, comme le signifie le tableau du fond : cet autel renferme les reliques de saint Vital, martyr romain.

Deux belles statues en stuc, plus grandes que nature, par Carloni, l'une de saint Eberhard, premier abbé d'Einsidlen ; sous lui s'opéra la dédicace mystérieuse. L'autre statue est celle de saint Volfgang, doyen d'Einsidlen sous l'abbé Grégoire, au dixième siècle, puis évêque de Ratisbonne et précepteur de l'empereur saint Henri : on lui doit la civilisation de la Bavière dont il fut le premier apôtre.

Au sommet, trois figures symboliques de la religion, l'une tient le feu sacré ; aux mains de la seconde figure, celle de la foi, on reconnaît le signe triangulaire de la Divinité : les trois angles réunis expriment trois êtres distincts quoique unis par une même essence. Au centre du triangle brille un œil qui a pour orbite l'infini : le signe de l'infini adopté déjà par les artistes du moyen-âge est un cercle formé par un serpent dont les deux extrémités sont jointes. Les trois figures sont de Carloni toujours, et si elles ne valent pas celles du bas, c'est qu'elles sont destinées à un effet moindre.

La fresque est la répétition du tableau de l'autel, mais elle révèle plus d'imagination dans le peintre, qui préludé ainsi aux fresques de la grande nef.

On n'y a pas oublié les deux corbeaux vengeurs. Ils appuient leurs serres sur les massues qui ont frappé saint Meinrad, tandis que le saint lui-même va porter aux cieux la palme de son martyre.

On lit au bas du médaillon violet, *fac tibi arcam, et fœdus ponam tecum :* rapprochement entre la cellule de Meinrad, destinée à servir de théâtre aux faveurs célestes, et l'arche de Noé qui fut le principe d'une alliance avec Dieu.

Trois chefs-d'œuvre de Carloni dans la chapelle contiguë, celle de saint Maurice, et autant dans sa parallèle, dédiée à saint Sigismond. Saint Maurice, immortel *soldat* de cette légion Thébaine qui, après avoir mis la victoire du côté des Romains à force de prières et de bravoure, fut massacrée par ses compagnons d'armes pour n'avoir pas voulu sacrifier aux dieux.

L'église d'Einsidlen avait saint Maurice pour patron dès le temps d'Eberhard. Elle avait de son corps le bras droit et quelques ossements, puis douze têtes de ses guerriers immortels comme lui. Ces restes si précieux, ne fut-ce que comme monuments historiques, accompagnés de tous les signes possibles d'authenticité, ont été dépouillés de ces signes et de leurs ornements par d'obscurs pillards qui ont mis ensuite, comme tant d'autres, l'histoire de leur vol sur le compte de l'armée française. Une calomnie de plus ou de moins.....

Nota. — Une chronique n'étant pas une description aride des pierres d'un temple, mais une leçon de vérité avant tout, il serait mal de passer sous silence la singulière objection qu'on s'est avisé de faire à l'authenticité de l'histoire même du martyre de la légion Thébaine. Jusqu'à M. Stolberg, qui, dit-on, s'est laissé prendre à cette objection « que l'histoire de ce martyre n'a été écrite

qu'environ un siècle après l'événement. » Mais la moitié des faits religieux, biographiques surtout, ne nous sont connus que par la tradition. Qui nous dit que l'écrivain de la Genèse et des autres Livres saints n'ait pas fait son travail quelques semaines de siècles après les événemens? Croyez-vous par exemple que les prophètes eussent des sténographes....? Il y a des faits et des mots qui traversent des mondes. Les meilleurs écrivains de la révolution française n'en ont pas été les témoins; les meilleurs biographes de Louis XIV n'ont pas respiré l'air de sa cour, et ceux de Buonaparte sont encore à naître.

Je suppose maintenant que le fait de la légion Thébaine ait eu des écrivains de son temps, puis encore parmi ses contemporains des contradicteurs; à qui s'en rapportera-t-on ? à la tradition des fidèles n'est-ce pas ? L'histoire de saint Maurice n'a pas d'autres fondements.

Ce n'est pas à dire que la tradition des fidèles, et même celle d'une assemblée ecclésiastique, soit infaillible sur le fait dont nous parlons, et sur toute espèce de points autres que des points de dogme : certains articles d'histoire, ressemblent à certains autres de discipline : un concile peut y statuer d'une façon qui plus tard sera modifiée ou même abolie par un autre concile : tout ce qui ne concerne pas le dogme est essentiellement variable. Mais il ne faut pas, sur l'autorité d'une négation qui est en retard de plusieurs siècles, rejeter tout d'un coup une croyance aussi ancienne. Il n'en est pas de la vérité comme des modes; la vérité gagne à vieillir.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

La statue de saint Michel foulant aux pieds le mauvais ange, est d'une élégance qui fait pardonner ce qu'il peut y avoir de recherché dans ses détails. Celle de saint Georges, son pendant, est d'un bien grand calme pour un chevalier, pourfendeur de dragon ailé ; c'est du moins le costume et les emblèmes de ce titre, qu'on donne à saint Georges. L'histoire de l'armure et du monstre ne serait-elle qu'une fable....? Selon cette histoire ou cette fable, le saint, à l'exemple du demi-dieu Thésée, aurait délivré une jeune fille exposée sur les bords de la mer pour y servir de proie à je ne sais quel crocodile. Le fait a été raconté dans quelques légendes syriaques du XII^me^ siècle, et revêtu des ornements ordinaires dont les moines de Saint Basile entouraient leurs rouleaux de parchemin oriental (*volumina*); puis l'imagination publique et la chevalerie en ont fait la base de quelques croyances et de quelques ordres militaires. Mais les plus anciens manuscrits grecs et latins n'en disent pas un mot. Ce qu'il y a de plus sûr, c'est que saint Georges, né en Capadoce à la fin du 3^e^ siècle fut martyrisé au commencement du 4^e^, lorsqu'il faisait partie d'un corps militaire d'élite appelé les *Invincibles*. (Ανικητους.) Les peintres et les sculpteurs ont sans doute voulu faire allusion à sa bravoure extraordinaire : mais les ascétiques et les chroniqueurs, toujours difficiles en fait de vérités, n'ont jamais vu dans l'histoire du dragon que la personnification du génie infernal, vaincu d'abord par la foi à qui l'on donne pour emblème une cuirasse, et par la force, autre don de l'Esprit saint, qu'exprime ordinairement la lance. On a souvent représenté de même, foulant aux pieds le dragon, saint Théodore, autre soldat martyrisé, sainte Marguerite qui avait triomphé des maléfices, et cette belle et pure Dymphna, dont les bollandistes racon-

tent l'indignation contre les propositions infâmes de son père.... Enfin c'était un symbole si populaire et si facile à interpréter, que pour montrer à ses courtisans son plus beau titre de noblesse, celui d'avoir fait cesser dans l'empire Romain le culte des passions, l'idolâtrie, l'empereur Constantin se fit peindre avec un dragon à ses pieds, et plaça ce portrait au-dessus de la porte de son cabinet.

L'autel de saint Sigismond est aussi remarquable : à droite sainte Adélaïde, épouse d'Othon-le-Grand, qu'on voit peint à la voûte; elle est elle-même assez médiocrement représentée à la voûte parallèle. Enfin à gauche la charmante image de sainte Ursule : le sculpteur Carloni, en mettant deux flèches aux mains de la jeune fille, et une couronne sur sa tête, n'a pas seulement visé cette fois à donner au spectateur l'emblème du martyre, mais bien les pièces de conviction. Les détails de ce martyre sont omis dans le bréviaire à l'article de sainte Ursule; on y parle simplement de sa mort courageuse, en compagnie d'autres jeunes filles de la Grande-Bretagne, fiancées à divers officiers de Flavius-Clément-Maxime, qui venait de se faire proclamer empereur par ces mêmes officiers. Ursule, fille d'un petit roi de l'Irlande, devait épouser Connanus, général breton au service de Maxime. Elles partirent toutes ensemble de Londres pour l'Armorique, aujourd'hui Bretagne française; mais le vaisseau qui les portait, battu par la tempête, vint échouer sur les côtes de la Germanie, pays barbare où tout l'équipage ne trouva d'autre hospitalité que celle de la guerre : il fut la proie d'une de ces hordes destinées plus tard à la ruine de l'empire Romain. Le chef des Huns choisit Ursule pour sa part. Mais la courageuse enfant se retourne vers ses compagnes, et comme l'aurait fait le meilleur général en tête des meilleures troupes, les harangue pour qu'elles meurent

plutôt que de céder. Toutes en font le serment. Le chef des Huns, témoin de leur révolte, les livre au bon plaisir de ses soldats, qui ne pouvant inspirer qu'horreur et dégoût, se vengent à coups de sabre, et font une boucherie de toutes ces jeunes femmes. Ursule, restée seule prisonnière, avait d'abord répondu à son maître avec un assez grand calme : Je ne m'appartiens pas ; et après l'homme qui a reçu mes serments, Dieu seul a droit d'être mon époux. Mais quand elle vit le meurtre de ses compagnes, oh ! la plus noble des colères lui fit dire à son tyran mille vérités terribles ; c'était la seule façon d'en obtenir à son tour ce qu'elle voulait, le martyre.

On la fit mettre à genoux à quelques pas, puis un archer tira sur elle. La première flèche lui perça le bras, et la seconde le cœur.

Avant d'arriver au sanctuaire et de chaque côté de sa grille, encore deux petites chapelles dont le fond est un tableau soulpté par Babel, représentant deux scènes de la passion. On attribue au même sculpteur deux ou trois médaillons du Christ dans diverses positions indiquées au grand drame que termina sa mort. L'un de ces médaillons est placé dans le cloître sur le mur qui fait face à la porte de la nef ; un autre au mur du deuxième escalier à droite, et venant du même lieu. — S'il y a quelque petit défaut de proportion dans ces médaillons, il est bien racheté par la grâce et le laisser-aller du travail.

Au-dessus de ces deux petits autels, il ne reste que la charpente de deux orgues dévalisés pendant la révolution.

La voûte de droite représente les patrons et protecteurs du monastère ; l'empereur saint Henri à côté duquel saint Volfgang son précepteur, ancien moine d'Einsidlen, déploie sa pourpre épiscopale. A gauche

saint Gérold, qui s'est dépouillé de son manteau de prince pour se faire ermite; Counon et Ulric, ses deux fils, pour dernière consolation donnée à leur vieux père, sont venus près de lui revêtir la bure des bénédictins. Plus bas sainte Scolastique, sœur de saint Benoît, tenant dans ses mains l'emblème sous lequel son âme s'envola dans les cieux, une colombe. — La fresque de gauche rassemble dans un égal médaillon d'autres portraits de nos protecteurs : saint Maurice déploie l'étendard qu'il a béni de son propre sang; à ses pieds saint Placide présente à Dieu son plus beau trophée, sa tête tombée sous le fer des idolâtres. A gauche saint Sigisbert, abbé de Disentis, postulé d'Einsidlen; saint Réguliendé abjurant l'éclat princier et donnant la main à son fils saint Adelric; là comme au-dessus de la sainte chapelle il porte une clef, insigne de sa charge de trésorier...

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

On ne franchit pas la grille du sanctuaire autrement que celle de l'éternité ; la mort nous salue à l'entrée ; regardez plutôt ces deux mausolées à droite et à gauche : l'abbé-prince Nicolas II les fit ériger vers le milieu du dix-huitième siècle (1742), le premier à la mémoire des abbés, l'autre à celle des capitulaires; ces deux petits monuments, véritables miniatures sculptées, sont comme un adieu que fait au spectateur le sculpteur Carloni, si fort dans l'étude de la nature habillée, l'une des conditions fondamentales de l'art chrétien. Au pied du mausolée de droite on peut remarquer une pierre qui se lève par un anneau; c'est la *porte d'entrée* du caveau des religieux : il est vaste et profond.

Le chœur est d'un autre style que le corps de l'église : il date d'une époque antérieure, ayant seul survécu à l'incendie de 1577.

Il semble partagé en deux par chacun des piliers qui le soutiennent intérieurement; contre celui de gauche se dresse le siége abbatial, surmonté d'un petit bas-relief représentant la punition de Coré et Dathan. Le grand prêtre Aaron bénit l'encens à la voix de Moyse placé près de lui, et la terre engloutit les prêtres rebelles. En face, c'est Abraham qui dépose aux pieds du pontife Melchisédech les dépouilles de Chodorlahomor. Le bas-relief surmonte les siéges ordinaires des officiants.

Le style de l'autel est un peu chargé, tout exprès pour faire ressortir la simplicité du morceau principal; c'est un bas-relief en bronze d'un seul jet par Pozzi de Milan : il représente la dernière cène. Chaque figure d'une dimension pourtant assez restreinte a son caractère, son expression, sa pose individuels. Décidément ces Français tant accusés avaient bon goût; car non-seulement ils n'y ont pas touché, mais ils l'ont admiré très-fort.

Derrière l'autel, sur les murs latéraux, deux bas-reliefs en stuc; l'adoration des Mages et la présentation de l'enfant Jésus au temple : ces deux scènes et les deux plus petites qui escortent la porte de la sacristie, la présentation de la sainte Vierge et sa visite à sainte Elisabeth, ne manquent pas d'un certain mérite.

Au-dessus de la porte de la sacristie, sur la balustrade, quatre figures symboliques : la douceur, à qui Dieu promit les biens de la terre. (*Beati mites*, etc...) La justice; la force qui tient la lance et foule le dragon que nous avons déjà expliqué. La quatrième porte à peu près les mêmes symboles que la première, mais de plus une

flamme au front. Quoique toutes ces figures n'aient pas un mérite égal à une statue de Carloni, les trois dernières valent mieux que la première : celle-ci est d'un artiste moderne, les trois autres de Babel. L'école grecque a entre autres inconvénients celui de ne pas souffrir la médiocrité, et de manquer de physionomie.

Préférez-vous l'explication suivante ? la première figure est celle de l'innocence primitive, à qui bientôt il fallut des lois : elles sont personnifiées par la statue de la justice; mais la loi a besoin de la force, troisième statue; la quatrième vient remplacer le règne de la force par celui de la religion; la terre reprend sa richesse native, et les ténèbres fuient devant la flamme de la révélation : l'Histoire universelle en quatre figures.

En général, il est facile de remarquer une différence sensible des ornements, et tout le style du chœur d'avec celui du reste de l'église; mais cette différence est un point historique : le chœur faisait partie de l'ancienne église devenue la proie des flammes en 1577. Le chœur seul a été sauvé avec la Sainte-Chapelle et la pénitencerie.

Le tableau de l'Assomption est de Kraus. Entre les doubles colonnes de marbre noir qui l'escortent, on aperçoit le chœur des religieux, et l'orgue qui sert à accompagner leurs plus beaux concerts, les offices à quatre voix. — Plus tard nous monterons exprès à ce petit sanctuaire qui a aussi sa part d'objets admirables.

CHAPITRE CVII.

Les fresques de la grande voûte.

Celles du chœur sont les moins remarquables : immédiatement au-dessus du tableau de l'Assomption, c'est la mise en scène de ce verset de l'Apocalypse : « autour d'un trône reposaient assis vingt-quatre vieillards habillés de blanc, et couronnés d'or, etc...» *Apoc. B. Joan. IV. 4.* A gauche, près de la première fenêtre, *le sacrifice de la fille de Jephté.* Ce chef du peuple d'Israel avait juré à Dieu que s'il lui donnait la victoire contre les Ammonites, il lui offrirait en holocauste le sang de la première personne qui viendrait à sa rencontre après la bataille. Hélas! ce fut sa fille, qui s'était réservé l'honneur de l'accueillir la première, et d'aller au-devant de lui avec ses compagnes, en dansant au son des tambourins.....

En face, le sacrifice d'Abraham.

Au point central de la voûte, un emblème de la Trinité recevant les sacrifices de David, qui figuraient déjà l'éternel sacrifice de la messe.

A gauche, éclairée par la deuxième fenêtre, une scène du déluge universel. En face, *Loth fuyant de Sodome* que le feu dévore; il s'aperçoit, mais trop tard pour regarder en arrière, qu'il manque quelqu'un de sa compagnie : et dans le lointain, du côté de la ville embrasée, on distingue une petite statue de femme, c'est la femme de Loth. Elle a voulu, malgré les ordres de l'ange, voir ce qui se passait derrière elle; mais aussitôt punie par une implacable métamorphose, elle sent ses membres se gla-

cer et se roidir comme le marbre; et sa tête invariablement tournée du côté de la ville, quand ses pieds se dirigeaient en sens contraire, atteste son impuissante curiosité.

Immédiatement au-dessus de la grille du chœur, *Adam et Eve chassés de l'Eden,* une épée de feu leur en défend l'entrée.

On attribue à l'auteur du tableau de l'Assomption, les trois grandes peintures à fresque de l'Apocalypse, des holocaustes de David, et d'Adam et Eve. Ce n'est pas ce qu'a fait de mieux le peintre Kraus, si toutefois il l'a fait; car le doute est permis là où la preuve manque.

CHAPITRE CVIII.

Vie d'un peintre de Notre-Dame-des-Ermites.

François Kraus naquit à Augsbourg en 1706. Sa famille était pauvre, mais un grain de génie logé dans la tête du petit *Franz* devait faire sa fortune et sa réputation. Comme il ne fait pas bon débuter par des chefs-d'œuvre quand on manque d'argent et d'admirateurs, Kraus se mit d'abord à barbouiller ces tentures d'appartements dont on retrouve encore des restes dans nos plus vieilles maisons de province.

Un noble homme d'Allemagne, lui trouvant des dispositions à bien faire, l'emmena en Italie et le donna pour élève à Piazzetta, bon maître de l'école vénitienne.

Quand il eut pris de cette école tout ce qu'on pouvait en prendre, et imité son maître au point que les connaisseurs ne distinguaient plus ses ouvrages de ceux de Piazzetta, il rêva le voyage de Paris : c'était dès ce temps-là le rêve de tous les grands artistes. Quand il y fut arrivé, il prit la gloire au sérieux, et s'enferma dans son atelier : puis, un peu plus sûr de lui-même, il y admit quelques personnes privilégiées, et voulut faire école. Il eut alors le ridicule de tous les hommes de second ordre, celui de déprécier tous autres qu'eux-mêmes, et de croire doubler ainsi leur mérite. Cela le perdit au moment où l'on commençait à lui trouver assez de talent pour penser à le mettre de l'académie. Cette affaire manquée une fois pour toutes, il essaya de la province, et partit pour Langres.

Cette petite ville, aujourd'hui ruinée dans son impor-

tance gouvernementale et agricole au profit de quelques boutiques, était le centre éclairé d'une province entière.

Les évêques, ducs et pairs qui en étaient gouverneurs, y avaient rassemblé assez d'hommes distingués pour qu'un artiste pût trouver sa vie au milieu d'eux sans se donner beaucoup de peine. Déjà quelques dixaines d'années avant l'arrivée de Kraus, un peintre un peu plus huppé que lui, un digne fils de cette bourgeoisie langroise dont le malheur ou les tentations du vil métal n'altèrent point l'indépendance, Richard Tassel écrivait de sa petite ville à Lebrun, peintre du grand roi : J'aime mieux être Tassel à Langres, que Lebrun à Paris. Il est vrai que Richard Tassel pouvait à cette époque justifier par sa position de fortune le premier de ses deux noms : il avait de rente douze mille livres, ce qui en ferait bien le double aujourd'hui. Kraus, qui de son propre aveu *ne se lassait pas d'admirer les chefs-d'œuvre du peintre langrois*, mais qui n'avait pas sa fortune, se mit à faire le portrait; il le fit avec une admirable facilité, et de toutes les manières, surtout au pastel; les galeries des châteaux environnants en sont encore meublés. On le demandait partout, et dans le pays de Langres, et dans toute la Champagne et la Franche-Comté. A force d'en faire, il prit ses modèles jusque dans sa famille, et fit poser son broyeur de couleurs : ce pauvre petit rapin faisait, à ce qu'il paraît, un rude métier; son maître le représente avec un collier de forçat.

Enfin Kraus en vint à se peindre lui-même. Il est là, sous mes yeux : un beau garçon vraiment; bien frais et bien portant, ne sentant point la misère; mais rien de saillant dans ses traits, si ce n'est leur aimable régularité; le nez droit, la bouche parfaite; des yeux assez prétentieux et dont la couleur vitreuse amortit l'expression; le

front admirablement coiffé : il est impossible de porter une perruque moins ridicule. La tête un peu carrée en sa qualité de tête allemande, est assez rapprochée des épaules.

Sur le premier plan pour terminer l'habit de velours nacarat, une trace du mauvais goût de l'époque, les plis soyeux de je ne sais quel manteau dont le peintre est lui-même embarrassé. Un autre portrait moins intéressant pour le lecteur, mais qui dut l'être très fort pour le peintre, ce fut celui d'une demoiselle Humblot, de Langres; lorsque le peintre eut fait la copie, il épousa l'original.

Il ne paraît pas que cette alliance ait agrandi son patrimoine; on le voit, à partir de cette époque, aller chercher fortune hors de sa province adoptive. A Dijon, sa première halte, les chartreux lui commandèrent un tableau de la Madeleine chez Simon : il fit de ce sujet là un de ses chefs-d'œuvre. Les Pères encouragés lui livrèrent les quatre murs de leur salle de chapitre où il jeta d'estimables fresques et raconta à tous les yeux les traits les plus saillants de la vie de la sainte Vierge. Kraus fit encore un nombre considérable de tableaux pour cette ville, mais il avait beau travailler il était toujours pauvre, endetté et marié.

Sans perdre courage il arrive à Lyon, où la fortune, après s'être encore montrée à lui, s'enfuit comme un fantôme. Eh bien, à cette époque, au milieu de la fièvre politique qui commençait à travailler l'Europe, les artistes pauvres et désappointés avaient encore assez de cœur pour ne jamais désespérer de l'avenir, et porter la croix de la vie jusqu'à ce que le ciel les en vînt débarrasser. On ne se tuait pas; non, mais on croyait et l'on espérait..... Kraus avait trop de bonne volonté pour qu'elle restât sans récompense. L'abbé d'Einsidlen, qui aimait les vrais ar-

listes, d'abord par sentiment, puis par charité, enfin parce qu'ils sont fort rares, voulut réparer envers cet homme les caprices de la fortune. Il lui offrit une partie des travaux de peinture dans son église alors toute neuve. Il y avait là de quoi vivre au moins cinq ou six ans. Kraus qui accepta bien vite, en artiste qu'il était, interrompait souvent son travail pour voyager encore dans cette bonne France qu'on ne quitte pas comme on veut quand on la connaît : il fit si bien qu'au bout de quatorze ans sa tâche était inachevée.

Il mourut, dit-on, le pinceau à la main, et finissant la tête de la Vierge du rosaire. C'était précisément pour lui, ajoute la chronique, un objet de dévotion spéciale; car il avait surtout le mérite de la croyance dans ce qu'il composait: le sujet de toutes ses compositions était puisé dans le dogme catholique le plus rigoureux, et néanmoins encore le plus poétique de tous. Ainsi Kraus a mérité de mourir comme en extase, et son âme a pu se trouver alors face à face avec les sublimités qu'elle ne faisait qu'entrevoir du point éloigné où nous sommes tous placés en ce bas univers.

Dans le mécanisme de son art, Kraus a eu le tort d'affecter des tons d'une chaleur telle que tous ses tableaux ont poussé au roux en peu de temps; ce qu'il en reste à Dijon et à Langres en fait foi : on dirait de vieilles tentures barbouillées à la détrempe d'orpin et de stil de grain. La qualité de dessinateur habile qu'on lui a donnée, ne lui est due que dans les ouvrages qu'il a soignés spécialement : car tout le reste est lâché et d'une négligence pénible en ce qu'elle fait voir le besoin d'aller vite pour jeûner un peu moins long-temps. Les effets qu'il introduisit aussi dans la peinture, et qui passent souvent pour de la fermeté sont plus souvent encore de la rudesse.

l'époque, il est vrai, n'est pas parfaitement compétente à juger la peinture d'une école déjà si vieille pour nous qui vieillissons si vite : et pour absoudre Kraus de ses plus lourds défauts, il faut s'en rapporter à ses contemporains les moins indulgents : ils reconnoissent qu'au sortir de ses mains ses tableaux avaient un éclat inimitable. L'académie de Vienne, qui certes se connaissait dès ce temps là en vrai mérite, songeait à se l'associer, lorsqu'il mourut, avec honneur comme nous l'avons vu. C'était en 1755 : il avait par conséquent quarante-neuf ans à peine.

CHAPITRE CIX.

Description de l'Eglise. (*Suite.*) Première coupole à partir du chœur.

Voici un autre genre de peinture sacrée. Plus d'éclat, plus de largeur et non moins de facilité : tel est le caractère des fresques de Côme Asam, peintre bavarois. On prétend que la figure du Père éternel, contemplant du haut de la petite coupolette le magnifique tableau de la Nativité, qui se déroule au-dessous de lui dans la 1re coupole, n'a pris à son auteur que le temps nécessaire au dîner de la communauté. A leur retour les moines agréablement surpris, ont vu le ciel ouvert et la lumière de la Trinité sainte briller là où ils n'avaient laissé une demi-heure auparavant qu'une voûte de pierres opaques.

La 2e coupole, celle du centre de l'Eglise, qui est encore du même auteur, représente la *dernière cène*. Il est impossible de mieux tirer parti de si peu d'espace. Le motif de ce tableau a été si souvent répété et par de si habiles maîtres, qu'il fallait pour le renouveler encore avec un certain bonheur, sentir en soi quelque chose de ce feu sacré de la foi, qui donnerait au sujet banal toute l'originalité d'un premier essai, à plus forte raison au sujet inépuisable de l'inépuisable amour eucharistique. Si l'on peut reprocher quelque chose à ce tableau, c'est sa beauté même, c'est-à-dire, le luxe d'ornements mondains dont l'italien Ghezzi donnait de si bonnes leçons à ses élèves ; et Côme en était un. Mais le peintre avait à lutter contre le jour de son tableau qui se développe seulement sur les bords de la coupole, le fond servant de voûte à la salle du festin : l'éclat de

ses couleurs l'a bien servi, surtout dans la douce figure du Sauveur qui fait habilement pâlir tout ce qui l'entoure. Du reste on ne peut faire un crime au peintre d'avoir préparé au Fils de Dieu un si élégant banquet : pour un tel personnage, il n'y a pas de salon trop bien doré, pas de maître d'hôtel trop noble et de marmitons trop poupets : l'un d'eux, rappelé à temps par son maître, semble prêt à descendre dans l'église d'une hauteur de quatre-vingts pieds. C'est là un de ces menus détails, dont les plus habiles artistes ne dédaignent pas la connaissance; cela leur sert à remplir un coin du cadre sans diminuer *la part* d'intérêt que réclame le sujet principal.

La coupole qui abrite la sainte chapelle étant plus spacieuse que les autres, se divise en quatre pans dont le centre ou le point de jonction se résume en un double pendantif; et par une bizarre disposition de l'architecte, le double pendantif descend jusqu'à terre en manière de piliers : c'est comme une trombe de pierres qui semble se détacher de la voûte pour y rattacher les dalles du temple : c'est la chaîne qui joint le ciel à la sainte chapelle, dont le monument s'appuie contre ce double pilier.

Asam, chargé de peindre cette troisième coupole, y a développé d'une manière brillante l'histoire de la fameuse dédicace. Pour en suivre toutes les phases, il faut pour ainsi dire partager son admiration en deux parties, parce qu'on ne peut voir tout le tableau sous un seul aspect, d'un seul côté.

1° Du côté du chœur : le fils de Dieu descend du sein immortel de son Père; il est entouré de sa gloire; les anges vont le revêtir d'habits sacerdotaux pour qu'il soit lui-même, dans la dédicace de la chapelle, pontife et victime à la fois : les uns les lui tiennent suspendus et flottant au-dessus de sa tête; d'autres les lui présentent à

genoux : à sa droite, à sa gauche, sur deux files se tiennent rangés les célestes sacristains. Tandis que Jésus traverse les airs, son manteau se détache de ses épaules et laisse briller son corps glorieux, diaphane, tel enfin que seront les ressuscités. L'extrémité inférieure de ce tableau forme à peu près la moitié de la circonférence entière. Cette circonférence imite une galerie de marbre sur laquelle s'alignent une bonne partie des neuf chœurs des anges. Ils y appuyent leurs instruments et mettent de l'harmonie jusque dans leurs différentes poses. D'autres s'accoudent là comme à une table d'étude, et s'étendent comme sur un moëlleux divan; d'autres enfin, que la balustrade gêne apparemment, l'enjambent, et sans tomber... les anges ne tombent plus.

Pour admirer la seconde partie du panorama, il faut tourner la Saint-Chapelle et se placer en face de sa grille. Dans ce court trajet on peut suivre à la voûte quelques détails de transition; à gauche de la voûte, la cérémonie de la dédicace continue à se préparer : le trône du célébrant descend du ciel, porté par des séraphins; saint Pierre prêtera son bâton pastoral; saint Etienne va faire encore une fois en ce monde l'office de diacre, il chantera l'Epître, et saint Laurent l'Evangile. A leurs pieds continue le concert d'introduction; clairons et trompettes éclatantes, et timbales qui semblent retentir au signe du chef d'orchestre, l'archange Michel. Il est là dans sa gloire, en costume de triomphateur; il commande et mesure l'harmonie avec son sceptre musical; le génie de la musique le transfigure.

A droite, une autre suite des préparatifs : saint Ambroise dont le flambeau étincelle au milieu de la nuit, saint Augustin portant le signe de l'amour éternel, un cœur de flammes, viennent se joindre aux officiants, et

assister le fils de Marie. Le pape saint Grégoire préluda à la cérémonie en semant dans l'espace une rosée d'eau bénite; un ange le suit, portant l'urne où le pape plonge son éventail (*Flabellum*). Et toujours à ses pieds le concert qui trace autour de cette vaste scène un cercle infranchissable d'harmonie. Arrivés en face de la Sainte-Chapelle, nous ne devons plus voir qu'une seule chose; il ne nous reste qu'une pensée, celle qui a créé la chapelle même : la gloire de la Vierge. Le peintre l'a bien senti en plaçant le tableau de cette gloire immédiatement au-dessus des pèlerins agenouillés.

Donc au sommet de cette partie de la voûte, la Vierge, Reine des cieux, pour laquelle toute la dédicace a été si solennellement, si *divinement* célébrée (*divinitùs consecrata*). Elle porte le sceptre de son royaume; une myriade de ses sujets, les anges, l'entourent, et chacun d'eux veut ajouter un rayon à la gloire de leur Reine. Il paraît qu'il n'y a pas de danger de se familiariser avec de pareils courtisans, car elle les laisse s'abriter sous les plis de son manteau : et réciproquement les faveurs de cette cour-là ne trompent jamais ceux qui les obtiennent : *Regina angelorum, ora pro nobis...*

Aux pieds de la Vierge, saint Jean qui lui sert de fils chaque fois que Jésus est absent (autant qu'un Dieu peut l'être), lui récite les plus belles prophéties de son Apocalypse qu'un aigle porte ouvert sur ses ailes : enfin, aux quatre angles, les Evangélistes, ces premiers et immortels hommes de lettres créés par le christianisme. Eux aussi viennent officier en compagnie du Fils de Dieu; le cérémonial veut qu'ils lui imposent la mitre et la lui enlèvent tour-à-tour. Ne serait-ce pas là quelque symbole; et ces évangélistes, ces organes primitifs de la pensée universelle, ces quatre hommes qui ont les premiers

propagé la publicité aux quatre coins du monde, et qui s'en viennent ici jouer un rôle si remarquable, couronner et découronner leur maître, n'annoncent-ils pas le pouvoir effrayant de la presse.... donner et ôter le pouvoir à qui de droit?

On voyait autrefois au-dessus de la grande porte une peinture colossale dont on distingue encore aujourd'hui quelques traits; c'était encore une suite ou plutôt un commencement du même sujet. Sur la rampe à gauche montaient quelques seigneurs en costume des 12 et 13e siècles; ils venaient assister à la cérémonie de la Dédicace que devait faire l'évêque de Constance, lorsque leurs yeux sont frappés du divin spectacle. La figure du Christ, la seule qui soit bien conservée, ne manque pas de noblesse et d'une certaine transparence.

Encore au-dessus de cette peinture, une assez lourde représentation de la dédicace du temple de Salomon, où vient de pénétrer la gloire de Jéhovah, figurée par le nuage au travers duquel brille l'œil... qui voit tout.

O vous tous qui vous dites artistes, vous qui sentez votre cœur battre sous une forte poitrine au milieu de la froideur et de la stagnation européennes, ne ferez-vous pas un effort pour relever de leurs ruines les maisons de votre Dieu? Peintres et sculpteurs, qui allez si loin chercher le chemin de la gloire, vous y êtes, si vous êtes dans la foi; il n'y a qu'à marcher droit devant vous; répandez-vous dans les églises, et comme les anciens qui y appendaient leurs trophées, attachez à leurs murailles votre nom par d'immortelles images. Ne fissiez-vous que replacer les lambeaux qui s'en échappent, ce serait déjà un service à vous rendre à vous-mêmes; car enfin on a beau faire en ce monde, il n'y aura jamais de vrai génie que celui qui viendra d'en haut; et si vous relevez les

ruines de vos prédécesseurs, les peintres ou sculpteurs sacrés, vous conservez vos titres de noblesse, membres que vous êtes de la même famille. Peut-être ne savez-vous pas que le moindre trait de votre pinceau, pour décorer une pauvre église de campagne, servirait mieux vos intérêts à venir que la plus belle de vos créations panthéistiques. Combien j'en vois parmi vous, qui, à leur dernière heure, se prennent, mais un peu tard, à jeter les yeux sur le long chemin qu'ils viennent de faire sans avancer, et s'écrient : Seigneur, Seigneur, mes yeux se troublent, mais mon esprit devient d'une clairvoyance effrayante, est-ce la mort qui la lui donne? je vois maintenant plus de poésie, plus d'infinie réalité dans le premier venu de vos mystères que dans toutes les épopées de l'humanité. Seigneur, Seigneur, rendez-moi ma palette, chargée de si riantes couleurs, et ma jeunesse... un seul jour de ma belle jeunesse, afin que je vous en fasse hommage, au lieu de les prostituer encore à tout ce qu'il y a de vain, d'inutile, sinon d'immonde!— Et le Seigneur ne répond pas; il est las d'avoir lui-même parlé si longtemps à des sourds.

Vite donc, à l'œuvre, vous qui êtes encore pleins de vie. Qui vous arrête? que vous manque-t-il? n'osez-vous pas le dire tout haut? dites-le tout bas. L'argent.....? Voilà le mot de bien des énigmes? Sachez donc qu'il y a de quoi en gagner plus que vous ne pourrez le faire. Et puis ce vous sera si facile, avec le moindre talent, d'écraser ceux qui ne viennent travailler là qu'avec un esprit de spéculation. Vous reste-t-il une inquiétude...? enfants que vous êtes, croyez-vous que d'ici à la fin de votre tâche, vous mourrez de faim chez des prêtres de Jésus-Christ.

A un autre maintenant : quelle est sa dernière illu-

sion... ? Un titre de chevalerie? dites-le donc et marchez ; il y a aujourd'hui parmi les princes chrétiens assez d'hommes d'esprit pour vous préférer à la moitié de leurs courtisans chez lesquels ils ne trouveraient pas le moindre appui en cas de danger, et pas une pensée un peu vivace en temps de paix.

En avant, en avant, toute cette armée de jeunes gentilshommes oisifs, et de jeunes travailleurs qu'ennoblit mieux encore l'aristocratie du talent.

Oh ! mon Dieu, que ne peut-on donner un peu de l'ardeur de sa pensée à ceux qui disent en avoir, et qui certes en ont menti ! Ou plutôt, pourquoi cette ardeur ne peut-elle se résumer en quelque vive influence administrative ! C'est que s'il y a du mérite à encourager le mouvement des intelligences au profit des arts et du culte universel, il y a encore plus de plaisir,

CHAPITRE CX.

Chapelle sainte Madeleine, ou Pénitencerie.

Outre la grande église, il y a encore à gauche de l'entrée du chœur cette chapelle Sainte-Madeleine, qu'on appelle encore la pénitencerie, parce qu'elle est consacrée aux confessions pendant la saison du pèlerinage. Elle avait été construite par les ordres de l'abbé Augustin *II*, vers l'an 1680, sur l'emplacement d'un cimetière qui fut relégué dans la plaine derrière le monastère, comme on le voit aujourd'hui. Le luxe de la chapelle, qui dans sa première époque était remarquable, consistait surtout dans les fresques de la voûte. Aujourd'hui la chapelle Sainte-Madeleine n'a plus guère qu'un intérêt historique : c'est un monument assez lourd dont la voûte peinte à fresque repose sur six colonnes de marbre : le chœur de cette petite église est entièrement séparé du reste par sa forme ; il se termine par une coupole très-élevée dont la concavité est décorée de fresques difficiles à distinguer : on n'y perd pas beaucoup. Celles de la nef au contraire devaient, dans leur jeune temps, offrir d'autant plus d'intérêt, qu'elles étaient et sont encore accompagnées chacune d'une inscription latine. La seule peinture vraiment recommandable dans la pénitencerie, c'est le tableau de l'autel : une Madeleine de Jean Gaspard Sing, de Munich : la sainte femme était, dit-on, d'une beauté grande avant son repentir; et là, sa douleur lui prête de nouveaux charmes.

Quant aux autres peintures, le temps y a donné de si

furieux coups d'aile, que nous n'en parlerons que *pour mémoire*, et en ajoutant à chaque explication un mot qui résume le sentiment du peintre.

D'abord au centre de la nef, cinq sujets destinés à démontrer que tôt ou tard il faut se repentir ou être puni : c'est 1° le festin de Balthazar, troublé par l'apparition d'une main céleste qui grave sur le mur en lettres de feu l'arrêt de sa condamnation. 2° L'archange Michel, terrassant Lucifer en lui disant : « qui donc ose s'égaler à Dieu? » 3° Un emblème de la justice éternelle. 4° Adam et Eve chassés de l'Eden, moins pour avoir touché à la pomme défendue, que pour avoir commis en cela une désobéissance ; plus la cause de leur désobéissance est légère et moins ils devaient écouter la tentation. 5° L'Ange gardien, génie tutélaire donné à l'homme pour le guider dans le triste pèlerinage de la vie. Sur le double prolongement latéral de la voûte, seize tableaux ; huit de chaque côté : 1° Jésus-Christ appelle Zachée monté sur un sycomore pour le voir passer : il veut donner au monde ce gage de son empressement à aller au-devant de qui le cherche. 2° Jésus-Christ répondant à l'esprit des ténèbres : « Tu ne tenteras point le Seigneur ton Dieu. » 3° Le malade guéri par Jésus près de la piscine où il ne pouvait descendre ; même idée que celle du précédent tableau ; il suffit de vouloir guérir les infirmités de son cœur pour que Dieu aide à cette bonne volonté. 4° Le fils du Centurion ressuscité à cause de la foi et de l'humilité de son père. 5° Repentir du roi poète ; le moindre verset du *Miserere* peint mieux ses larmes que les meilleurs tableaux, que celui-ci même. 6° Saint Pierre se souvient d'avoir renié le Christ à qui il avait dit, je veux mourir avec toi ; *Flevit amarè*, dit l'Evangile, expression rapide et pleine de confiance, car la grande

douleur ne peut s'exprimer. 7° La Samaritaine à qui Jésus révèle le mystère de la pénitence, sous l'image d'une source qui désaltère à jamais. 8° Conversion de saint Augustin; après avoir épuisé dans le monde toutes les jouissances de l'esprit et du cœur; il s'écriait un jour : Mon Dieu, mon Dieu, pour aller à vous, jusques à quand remettrai-je à demain ?

Mur parallèle : 1° saint Mathieu abjurant la vie de financier matérialiste, pour suivre Jésus-Christ. 2° Adam et Eve et toute leur race en eux condamnés au travail par suite du péché. 3° Les crimes du genre humain sont à leur comble, Dieu se venge par le déluge. *Delebo hominem*, dit la Genèse. 4° L'enfant prodigue. Le repentir lui ouvre de nouveau le foyer paternel; on l'y reçoit mieux encore qu'avant sa faute et son repentir. 5° La femme adultère : ce n'est pas en lapidant le coupable qu'on le fera se convertir; il faut lui persuader qu'il a mal fait, et qu'il ne doit plus agir ainsi, et le renvoyer en paix comme fit alors Jésus. 6° Saint Paul converti devint aussi zélé pour le salut du genre humain, qu'autrefois il était acharné à la perte des chrétiens, propagateurs de la doctrine du salut. 7° La parabole du Samaritain. Il ne faut pas se borner à des vœux stériles pour la guérison morale d'un homme; il faut panser ses blessures et s'animer pour lui d'une sincère miséricorde. 8° L'empereur Théodose, par sa pénitence publique, reconnaît l'égalité de tous les hommes devant le tribunal de la confession.

Il y a des jours et des semaines entières où cette chapelle de sainte Madeleine qui peut contenir environ quinze cents personnes, est remplie de pèlerins depuis quatre heures du matin jusqu'à huit du soir; et quand nous parlons de la chapelle, c'est surtout des confessionnaux qui la meublent. Il y en a *seulement* trente.

CHAPITRE CXI.

Le Trésor.

Au-dessus de la pénitencerie se trouve le Trésor; il se composait jadis d'*ex-voto* superbes, de reliques artistement enchâssées par les *Cellini* de toutes les époques. Ces collections d'objets d'art existent encore de nos jours dans les musés publics ou particuliers. Les trésors ou musées religieux avaient sur ceux du gouvernement l'avantage de n'être pas seulement l'objet d'une stérile curiosité, mais de servir aux besoins et à l'éclat du culte. Ici ce qui a échappé aux pillards révolutionnaires a payé quelques réparations et les dettes premières de la société religieuse et scientifique d'Einsidlen.

Il reste encore à l'abbaye beaucoup de reliquaires précieux par ce qu'ils renferment; mais il n'y faut plus chercher les ornements ni les richesses de l'art. Autrefois le nombre de ces reliquaires était assez considérable à Einsidlen pour qu'on formât un véritable calendrier avec le nom des saints personnages dont ils provenaient, et qu'en les vénérant aux jours de leur fête, on en eût presque pour chaque jour de la semaine.

Quant au contenu des reliquaires, il est bon d'éclairer les voyageurs pieux ou simplement curieux et amateurs de la vérité partout où elle se rencontre.

On comprend sous cette dénomination de reliques, les restes des personnages que l'Eglise a déclarés morts dans son sein, et sur lesquels elle a pris assez de renseignements pour proclamer leurs vertus supérieures, leur vie

terrestre, digne de servir de modèle; enfin leur âme en possession de cette vie heureuse et impérissable que le Christ assure à ses élus.

Voici en faveur du respect des catholiques pour les reliques de leurs frères *canonisés*, c'est-à-dire déclarés saints par l'Eglise, le témoignage de quelques Pères des premiers siècles.

Saint Hilaire. — « Le sang des martyrs est accueilli partout avec vénération; leurs ossements rendent chaque jour témoignage à la vérité chrétienne. » *Lib. cont. Const.*

Saint Ephrem. — « La grâce de l'Esprit saint réside toujours dans les reliques des saints, et opère par elles des prodiges. » *In encom. omn. martyr.*

Saint Chrysostôme. — « Après la puissance de la parole, les tombeaux des saints sont ce qu'il y a de plus propre à nous exciter à l'imitation de leurs vertus. Lorsqu'on s'en approche, on est saisi d'une secrète force. A la vue même de la châsse on est ému comme si celui qui est là étendu intercédait pour nous en notre présence. Pénétré d'une joie mystérieuse, on se retire changé en un autre homme. C'est pour cette raison sans doute que Dieu nous a laissé les reliques de ses saints. »—*Lib. cont. gent.*—*Infrà :* « Ce que ne peuvent ni l'or ni les richesses d'ici-bas, les reliques de nos saints le produisent. L'or, hélas! ne guérit pas des maux de cette vie, et ne défend pas de la mort. La dépouille des martyrs a fait l'un et l'autre : nos pères ont vu le premier de ces miracles; nous sommes témoins du second. » *Homilia* 67. *De S. Drosid. mart.*

Saint Ambroise dans son cinquième sermon, et saint Augustin dans ses neuvième et vingt-deuxième livres de ses Confessions, parlent d'un aveugle qui a recouvré la

vue le jour de la translation des saints Gervais et Protais. Saint Augustin rapporte encore en son livre de *la Cité de Dieu*, plusieurs miracles opérés le jour de la translation des reliques de saint Etienne.

Ainsi pourrions-nous citer le témoignage des Jérôme, des Cyrille et des Grégoire de Nazianze : tous attestent, avec cette autorité que donnent la foi et l'expérience, que les reliques des martyrs et autres personnages sacrés héritent de la vertu de saints contre les maux de ce monde et contre les terribles assauts livrés à la terre par l'esprit de l'abîme.

Le moindre de ces témoignages fera voir aux hommes de bonne foi que la vénération des reliques n'est pas une création des temps modernes, mais qu'elle nous est transmise par les héritiers immédiats des apôtres. C'est tout ce que nous ayons voulu prouver.

Maintenant faisons abstraction des préceptes catholiques, et des preuves de l'histoire de l'Eglise. N'interrogeons que le bon sens, dépouillé de toute espèce d'autorité.

Quel est celui d'entre vous, quel est l'homme du peuple, non pas même d'un peuple civilé, mais lourdement barbare, groënlandais ou esquimau, devant qui on placerait le squelette de son père, ou de son ami, de celui enfin qui lui aurait donné la vie, ou la lui aurait sauvée en perdant la sienne, sans qu'à cette vue il éprouvât quelque chose de profondément triste et aimant?

— Eh bien les martyrs sont plus que vos parents : ils sont morts comme le Christ, pour vous assurer une vie incorruptible et infiniment belle. Cette vie n'a point sa source comme celle que vous donna votre mère, dans le plaisir de la chair ou le hasard; non, avec cette vie-ci vous pouvez mourir, et certainement vous mourrez;

mais avec celle-là, avec la vie que vous recevez comme toute l'Eglise, par le sang des martyrs immolés pour sa gloire, vous ne mourrez pas; vous ne pouvez par elle que renaître; c'est d'elle que le maître disait : « si vous ne renaissez de ma seconde vie, vous ne verrez pas mon royaume. »

Il me semble que ceux qui, selon toute apparence, habitent ce royaume si désiré, et qui nous en ont ouvert la porte par leur exemple, comme par leurs vœux actuels, méritent bien nos respects. La cendre des grands hommes est sacrée, dit-on : celle des hommes à demi-divinisés par le martyre doit avoir un degré de plus.

Autrefois le nombre des reliques était assez considérable à Einsidlen, pour qu'on pût répartir presque sur chaque jour de l'année, les hommages dus à chacune d'elles : on eût vraiment fait un nouveau *calendrier* avec le nom des personnages dont elles provenaient.

Et bien, c'est sur d'aussi précieuses dépouilles que le vandalisme s'est jeté dès les premiers jours de la révolution : mais en vérité, pour s'attaquer ainsi à des choses qu'on n'est pas capable d'apprécier, et qui d'ailleurs ne sauraient présenter la moindre résistance, on ne *mérite* pas même le nom de vandale qui exprime encore une idée de force; plutôt celui de crétin.

CHAPITRE CXII.

La grande Salle. La bibliothèque, le cabinet de physique et le chœur des religieux.

Il est rare qu'on ne montre pas aux étrangers qui visitent le monastère un immense salon qui précède les appartements princiers. On y tiendrait aisément quelque synode Bénédictin, et les quatre murailles sonores seraient assez favorables à un grand concert spirituel; du reste rien de remarquable dans le *Grossen-Sall*, excepté son étendue qui semble augmentée par le défaut de meubles : ce défaut pourtant n'est pas absolu, quelques pliants adossés aux murailles, des glaces en manière de portes vitrées; puis au centre une de ces larges tables carrées, recouvertes d'un tapis zébré, à la façon des Italiens, et dont la largeur s'efface complétement au milieu de ce beau désert parqueté : enfin, et ce n'est pas le moins intéressant, un piano de Vienne, placé à l'un des angles de l'appartement : ceci est une galanterie des moines d'Einsidlen pour les élégantes visiteuses qu'on dépose dans cette salle pendant que leurs cavaliers parcourent seuls les parties curieuses de la clôture, par exemple la bibliothèque.

La Bibliothèque est une assez belle enceinte voûtée dont la ligne centrale est occupée par des colonnes de stuc. Le nombre des volumes, beaucoup plus grand avant les diverses occupations étrangères, ne s'élève guère qu'à 26,000, y compris ceux des bibliothèques particulières de la maison. Des manuscrits, il en reste environ 450, des huitième et neuvième siècles; le plus grand nombre

des X^e^ et XI^e^ ; il s'y trouve pourtant quelques fragments incomplets du VI^e^ : ce sont des extraits des SS. Pères, et des légendes : une partie de Cicéron, Tite-Live, Juvénal, et Salluste, manuscrits fort recommandables : deux thèses en latin de Frowin, qu'on eût bien fait de laisser publier il y a plus d'un siècle par Mabillon, quand il en fit la proposition lors de son voyage à Einsidlen : *Frowini expositio in orationem... et de libero arbitrio ;* plus un missel en allemand primitif du XIV^e^ siècle. Dans le même idiome une traduction du Cantique des cantiques par Williram, qui florissait au XII^e^ : *descriptio regionum urbis (Romæ);* du X^e^ même époque, Helperic, *de computo ecclesiastico. On a* déjà tiré de ces manuscrits tout ce qui pouvait servir les intérêts de la science. Le plus antique de tous ceux qui sont complets, date du VIII^e^; c'est une traduction de l'histoire ecclésiastique d'Eusèbe. Un manuscrit autographe, d'une antiquité beaucoup moindre, et cependant d'un fort grand intérêt pour la France catholique, est celui intitulé *Gallia Mariana*, où l'auteur Bucelin, sous le pseudonyme de Richemont, prouve que la Vierge Marie est vraiment la patronne des Français, parce que, dit-il, elle les a toujours entourés d'une protection spéciale. L'auteur ne parle sans doute que d'après l'histoire; et sans avoir lu sa Thèse, nous ne croyons pas qu'il ait eu beaucoup de peine à la développer de façon à ruiner d'avance toutes les objections.

Au milieu du cabinet de physique et d'histoire naturelle, se dresse sur un piédestal le buste de Paracelse par Kuriger, son compatriote, d'après une gravure du XVI^e^ siècle. (Voir la biographie de Paracelse à l'art. d'Einsidlen.) Il est impossible de mieux ramener à la forme plastique et dans les dimensions de la nature, une gravure fort petite et assez imparfaite. Quant aux instruments et objets

de curiosité, le cabinet n'a encore que de fort beaux commencements : c'est tout ce que l'on peut dire jusqu'à ce que le temps et les hommes aient permis à l'abbé actuel de réaliser ses projets et de compléter ses collections de minéralogie, de tableaux de moyen âge, d'estampes, de vitraux, d'imitations anatomiques, etc., etc. Allons au chœur des religieux prier pour les progrès de la science par la contemplation, ces deux attributs des monastères bénédictins.

Ce gracieux oratoire a pour lui seul une double peinture de stalles en bois sculpté et surmontées de vingt-huit jolies statuettes de bois ; un autel décoré d'un tableau de Krans, Jésus expirant : près de l'autel, où Dieu descend, une place pour les anges, c'est l'orgue qui de là répand ses sons veloutés dans les régions aériennes de l'église : on la voit tout entière à travers une colonnade de marbre noir qui sépare son chœur de celui des religieux. Souvent, aux fêtes solennelles, par exemple, l'orgue des moines forme un dialogue avec celui qu'on distingue dans une des tribunes grillées de la grande église. Les basses pédales de ces deux orgues sont d'une profondeur remarquable. Sur un pupitre au milieu de l'oratoire sont deux énormes Rituels manuscrits sur parchemin ; c'est un travail sinon élégant comme au moyen âge, du moins net comme les stéréotypies du 19e siècle : leur auteur est un capitulaire du temps de l'abbé Nicolas.

En se plaçant au milieu du chœur, on trouve un écho perpendiculaire dans le genre de celui de la Halle-au-blé de Paris. Le moindre bruit qui s'élance à la voûte produit l'effet d'une balle élastique, il retombe et remonte sans fin. Cet écho n'est-il qu'un jeu d'enfant, ou quelque innocent symbole. Dans un lieu où tout porte à la

prière, il fallait bien qu'on fût sûr de trouver un *écho dans les cieux;* c'est un calembourg d'atelier : aussi le peintre décorateur a-t-il mis en cet endroit de la voûte un chœur de séraphins qui semble répondre à l'un des versets psalmodiés par les moines : *In conspectu angelorum psallam tibi...*

Les fresques de la voûte et des murailles ne sont pas irréprochables; mais il y règne d'abord ce sentiment d'élégance qu'on retrouve dans toutes les créations des deux derniers siècles, et puis on voit que le peintre s'est vivement inspiré par la méditation de son sujet, la prière : c'est le même partout, et cependant avec une certaine variété de personnages : au côté droit de la voûte, le patron de l'ordre, saint Benoît en oraison; à gauche saint Meinrad, patron de l'abbaye, priant aussi.

Sur les trois pans de la muraille :

Les sept stations douloureuses de Jésus-Christ, symbole des sept heures de prière canonique; chacune est accompagnée d'un texte du bréviaire.

1° Le Christ au jardin des Olives, *In matutinis meditabar.* Ps. 60. *Dès l'aube je méditais.* Ce verset est appliqué là comme un soufflet aux ennemis de l'esprit contemplatif; ils ignorent sans doute que la contemplation fût le prélude de l'acte le plus *utile* à l'humanité, la rédemption.

2° Jésus devant Caïphe : *Vivit Dominus in cujus conspectu sto hodie :* III. Reg. 17, 1. C'est-à-dire à peu près : *Le premier juge des serments et témoignages humains, c'est Dieu.*—Voilà, j'espère, qui tranche la question du serment politique.

3° La flagellation : *Quæ utilitas in sanguine meo!* Ps. 29. *Que voulez-vous donc faire de mon sang,* dit Jésus, condamnant par ces mots les inutiles cruautés de certains systèmes de justice....

4° Le crucifiement : *Expandi manus meas ad te.* Ps. 142. *J'ai tendu vers toi mes bras ouverts.* Le Christ parle ici au genre humain, plus encore qu'à Dieu : c'est dans la démonstration d'un dernier acte d'amour pour les hommes, qu'il est par eux assassiné juridiquement.

5° Le tableau de l'autel, *Jésus expirant,* forme la V^e^ station : *Dignus est agnus qui occisus est, accipere honorem et gloriam.* Apoc. *Le sang de l'agneau qui coule sur l'autel mérite bien nos solennels hommages.*

6° Descente de croix : *Sacrificium vespertinum.* Ps. 140. C'est le signe de la prière du soir ; de ces *vêpres* dans lesquelles le prêtre et le moine font un dernier acte de pénitence pour le genre humain, en leur qualité d'*hommes de sacrifice.*

7° Jésus mis dans le sépulcre. *Completum holocaustum.* III. Reg. *Le sacrifice est complet.* La journée du moine est complète. Il peut entrer dans sa couche... mais comme dans un tombeau.

CHAPITRE CXIII.

Les Bénédictins d'Einsidlen.

L'opinion du chroniqueur sur les bénédictins en général est d'autant moins suspecte, qu'il l'a déjà publiée long-temps avant d'être admis à les connaître personnellement et à partager leur vie intime.

Si le livre dans lequel il s'est plu à faire en deux mots leur histoire, qui est en même temps leur éloge, lui a valu quelques injures, il se plaît à proclamer ici qu'elles ne regardaient en rien ces hommes d'étude et de prière. Les journalistes qui lui faisaient l'honneur de les lui adresser (sans les signer), pouvaient bien s'en prendre à un homme jeune, confiant, à peu près inconnu, et surtout portant pour bannière ces mots de l'Evangile : « Mon Dieu, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils disent : » mais attaquer l'honneur de la congrégation de saint Benoît ! en France ! c'eût été attaquer le bon sens de tout le monde.

On sait quels services les bénédictins y ont rendu à la science : la plupart de ces volumineux travaux qu'on garde précieusement dans nos arsenaux littéraires comme des pièces de siége pour les grandes occasions; ces infolio qu'on ne lit jamais et qu'on lira toujours; ces recueils de recherches arides et essentielles, pour lesquelles il fallait se dire : « Ma vie n'y suffira pas; une seule page, une seule date me prendra peut-être une vingtaine d'années; qu'importe : qu'est-ce qu'un homme, s'il n'est utile à la cause de la vérité? qu'est-ce

qu'une vie, si elle n'est pleine de devoirs? voici les miens : faire, commencer la page, trouver la date, puis rendre la vie à qui me la prêtée, et laisser l'ouvrage à finir à quelque frère de l'ordre, à un homme marchant sur mes traces encore tièdes, taillant ma plume aux mêmes heures, visant à mon but par les mêmes moyens; il n'y arrivera peut-être pas encore lui-même; mais il fera comme moi, et un autre comme lui, et l'œuvre s'achèvera.....! » Et bien, voilà quelles œuvres on doit aux bénédictins. Mabillon! Calmet! Clément! et vous tous fils érudits de la France monastique, par la même discipline et les mêmes résultats, le moins que vous ayez mérité de nous, c'est ce proverbe qui depuis a fait le tour de l'Europe : « Savant comme un bénédictin. »

Les Pères d'Einsidlen ont contribué de toute leur âme à soutenir la réputation de l'ordre; mais depuis la révolution de 98, qui croyait réformer tout et ne faisait qu'abolir, la chose première pour les bénédictins, comme pour toutes les assemblées religieuses en Suisse, est moins de pousser à bout l'œuvre de science et la propagation de lumières commencée par leurs devanciers, que de résoudre le mot de lord Byron : *to be or not to be;* être ou n'être pas; voilà toute la question.

S'ils surnagent encore au milieu du même élément qui a englouti l'abbaye de Saint-Gall, merveilleuse réunion de savants et d'artistes catholiques, il faut l'attribuer à la franchise de leur religion, à la simplicité de leurs mœurs, à la convenance de leurs rapports avec tous les genres de pouvoirs, et à l'incontestable utilité de leurs personnes aux habitants de cette triste contrée . . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

La règle de la maison a toujours été celle de saint Benoît. Quelques abbés d'Einsidlen l'ont modifiée sous l'approbation du souverain pontife. Les statuts en vigueur aujourd'hui ont été promulgués à l'abbaye le 7 du mois de septembre 1636, et ratifiés le 12 septembre 1748, en cour de Rome : ils portent le nom de *Notes et Observations sur la règle de saint Benoît :* ce sont des commentaires prouvant que le fonds, l'esprit de la règle est toujours le même.

Par exemple, la grande idée de la pauvreté, si bizarrement comprise dans le commun des savants, est ici fort dignement interprétée. Elle ne signifie pas qu'on ne doit rien posséder ; ce serait absurde ; puisque, n'eût-on qu'un morceau de pain noir, on serait riche en comparaison de celui qui en manquerait : mais la pauvreté évangélique s'entend de la liberté de notre cœur, fussions-nous enfermés entre quatre murailles de piles d'or : elle s'entend de la manière large de dépenser (et non dissiper) la plus humble fortune, sans faire comme les avares, qui n'ont d'autre providence que leur personne, d'autre littérature que Barême, et d'autre plaisir que celui d'économiser ; c'est-à-dire que sous prétexte d'augmenter leur revenu, ils s'en privent continuellement....

Les moines d'Einsidlen, héritiers de leurs nombreux devanciers, quoique un peu dépouillés par les curateurs de cette succession vacante en 98, n'ont pas même cherché à augmenter leurs capitaux au moyen des dots que pourraient fournir les sujets admis dans leur ordre, comme cela se fait ailleurs ; ils les en dispensent au contraire ; et ne leur demandent d'autres fonds que la science et la bonne volonté : mais cette dot là en vaut bien une autre.

Leur vie matérielle se réduit à six heures de sommeil,

et deux repas d'une demi-heure chacun. Si satan veut tenter les moines, on voit qu'il n'a pas de temps à perdre.

L'uniforme ordinaire se compose d'une large soutane noire qui cache toutes les formes du corps, et par-dessus, un scapulaire de même couleur; c'est comme un double tablier couvrant toute la personne, à l'exception des bras et de toute la partie latérale; seulement, à hauteur de ceinture, il y a là une petite bande pour joindre les deux pans du scapulaire. On ajoute au scapulaire le capuchon, dans l'intérieur du cloître; dehors, la coiffure est le chapeau rond, beaucoup moins poétique.

J'ai remarqué avec une certaine édification que les moines placent le capuchon sur leur tête aussitôt qu'ils entrent chez leurs supérieurs : c'est une habitude militaire dont l'explication doit être celle-ci : un casque d'airain ou de bure sur la tête d'un soldat fait voir à son général qu'il se tient prêt à combattre; or un moine est un soldat de l'Eglise militante, et un soldat de l'avant-garde.

L'habit de chœur que les bénédictins portent lorsqu'ils montent en chaire, ou qu'ils assistent aux cérémonies sans y officier, est, au capuchon près, notre toge d'avocat; même étoffe, même couleur et même forme; quelquefois même le bonnet carré complète l'emprunt fait à notre corporation. Révérends confrères, vous plaidez une noble cause, mais devant un juge terrible!

CHAPITRE CXIV.

Suite de la règle. — Confessionnal.

Les soins du sacerdoce absorbent une grande partie de la journée; le plus fatigant de tous, mais aussi le plus important, c'est la confession, qui vous tient un homme emprisonné du matin au soir, dans un espace où l'air, déjà rare, est souvent vicié par la foule qui se succède au tribunal sacré. Et puis quels récits faut-il y entendre!....

Cependant, au dire de tous les médecins de la conscience humaine, ce n'est pas le récit des plus lourdes erreurs, la vue des grandes plaies, qui répugne; il y a plutôt là de quoi exercer les trois facultés que l'Esprit saint donne à l'homme dont il fait son prêtre, la commisération, la sagacité et la force. Mais qu'on lui prenne son temps, ce temps irréparable dont il compte les moindres espaces au profit de l'humanité; qu'on le lui vole pour lui raconter mystérieusement je ne sais quelles puérilités, l'accabler de questions vides, oiseuses; comme lorsque le pénitent ou plutôt la pénitente est une pécheresse imaginaire; et j'en connais qui vont trouver leur confesseur aussi facilement qu'une petite coquette de Paris appellerait en consultation Récamier, Kappeller ou Larrey. Voilà le comble de l'impertinence, voilà ce qui n'exerce dans le prêtre qu'un seul don de l'Esprit saint, la patience, mais sans but, mais sans utilité aucune : certes ce serait plutôt le cas de bondir sur son siége, et s'élancer dehors pour suivre ce conseil du psalmiste : *Irascimini et nolite peccare.*

Plus d'une fois, le croirait-on, les confesseurs du couvent se sont trouvés dupes de leur patience : oui, ils ont eu affaire à des hypocrites, à des escrocs, qui, sous prétexte de remplir le vide de leur âme, comme ils disaient, venaient remplir celui de leur gousset.

Néanmoins ce petit déboire n'a fait que leur donner plus de tact dans leurs divers traitements spirituels; et par suite ils ont rendu à la religion et à la société ou plutôt à la sociabilité, des sujets qu'en éloignait une sorte de peines qui n'a rien de commun avec la folie, et qui pourtant se trouve rangée dans un ordre d'idées à part, presque indéfinissables, et surtout inaccessibles au commun des hommes.....

Le nombre des confessions varie selon les époques de l'année : l'affluence dure depuis Pâques jusqu'à la fin d'octobre. Les jours où l'on peut juger du nombre des pèlerins par leur rassemblement dans l'église, sont les dimanches et les fêtes : à chaque fois il s'en trouve deux mille au moins, dont la moitié ont été confessés la veille : on compte ordinairement de mille à quinze cents confessions par jour : il faut pour cela les forces combinées de tous les prêtres disponibles; encore n'y suffisent-elles pas : et plus d'un pèlerin, qui n'avait pas pris ses mesures avant de quitter son pays, *s'en retourna comme il était venu*. L'affluence diminue un peu aux mois de juillet et d'août, à cause des récoltes. Elle reprend à l'Assomption jusqu'en novembre exclusivement. En hiver il y a recrudescence à l'époque de Noël et de l'Epiphanie. On estime le nombre des pèlerins à cent vingt mille âmes, année commune : l'année 1836 en a compté cent quatre-vingt mille. Ils viennent de toute la Suisse, de la Bavière, du Wurtemberg, duché de Bade, Vorarlberg et Tyrol; dix départements de France, Haut et Bas-Rhin, Vosges,

Doubs, Meuse, Meurthe et Moselle, Côte-d'Or, Haute-Marne, et Rhône. C'est ordinairement par familles et peuplades qu'ils font invasion dans la pénitencerie; là, malgré la presse, la loi de l'hospitalité s'exerce, et l'on cède la place à ceux qui ont fait et à faire le plus long chemin; il est facile de les reconnaître au costume. Mes enfants, dit un jour l'un des confesseurs à la troupe allemande, impassiblement agenouillée sur le pavé de la chapelle, il faut vous retirer, voici les Français (c'était peu de temps après les affaires de juillet). Une pauvre femme crut qu'on parlait de l'armée française, et se mit à pleurer hautement : Mon Dieu, Seigneur! les voici donc encore, les mécréants...! etc., etc. Pourtant cinq minutes après elle voulut bien changer d'opinion sur nous.

Les moines administrant la paroisse délèguent l'un d'entre eux pour la cure d'Einsidlen, et deux autres pour lui servir de vicaires. Puis, les membres de la communauté se dévouent à tour de rôle pour évangéliser tout le Cercle d'Einsidlen, dont les habitants, au nombre de sept mille, ont leurs habitations disséminées à de grands espaces et sur des terrains assez difficiles à aborder.

L'été, pour faire ces missions, six catéchistes montent à cheval, et pendant l'hiver qui dure huit mois, ils courent sur la neige en traîneau : arrivés au centre de ces communes éparses, le catéchiste fait sonner la clochette de la chapelle qui sert de succursale à l'église, je dirais presque à la métropole d'Einsidlen. Alors grand' messe et sermon en allemand. De là les enfants et les adultes se rendent à la maison du sacristain, et l'on y explique le code chrétien, vulgairement appelé catéchisme. Rien de tout cela n'a lieu les jours de solennel-majeur, où les habitants des campagnes environnantes se font un honneur de venir adorer dans l'église de Notre-Dame.

Ce grand et superbe édifice n'est pas l'église paroissiale; il a été bâti par et pour les moines de l'abbaye. Ceux-ci naturellement l'ouvrent aux pèlerins et aux gens du pays pour l'honneur du culte de la Vierge. L'église paroissiale est un chétif oratoire de trente pieds de longueur, placé à l'entrée de l'esplanade du côté de la prairie; on l'aperçoit à droite en sortant de l'église abbatiale. Le nombre des habitants a grossi sans qu'ils l'aient agrandie; et les moines, qui vont toujours au devant des besoins de la paroisse, tolèrent dans leur grande église les baptêmes et les offices de mort, dont la célébration serait réduite sans cela à des proportions trop indignes : mais l'instruction religieuse des enfants se fait dans ce petit oratoire, sous les voûtes duquel gisent aussi les corps des citoyens, ou du moins leurs ossements; c'est ce qu'on appelait jadis un *charnier*, mot assez peu digne du respect d'une chair appelée à l'honneur immortel de la résurrection.

Nota benè : l'administration de la paroisse qui occupe régulièrement douze prêtres bénédictins, et qui par son extension ultérieure en occupera davantage encore, se fait *sans rétribution*.

CHAPITRE CXV.

Suite de la règle des moines. — Les offices.

Celui des capitulaires commence en même temps que la première messe de la Chapelle, à quatre heures sonnant.

Les matines durent une heure et se terminent par le *Te Deum* et *Laudes*, accompagnés de l'orgue les jours de fête; ces jours là sont si nombreux que les moines semblent, comme les saints, dans une fête perpétuelle. Les messes à la Chapelle et à tous les autels de l'église, se succédant sans interruption jusqu'à dix heures, celle de six est chantée à voix simple, ou avec l'orgue, ou même à grand orchestre; c'est selon le vœu des personnes qui la fondent, parce qu'on la réserve spécialement à des fondations solennelles. Depuis Pâques à la fête-Dieu elle appartient ordinairement aux paroisses qui viennent là, de quinze lieues à la ronde, acquitter des vœux annuels. Ces processions ont toujours à leur tête les magistrats de chaque commune, qui ne veulent pas être les premiers au service des hommes et les derniers au service de Dieu.

A sept heures le chant de prime.

A huit, mais seulement les dimanches et grandes fêtes, sermon, pendant lequel cesse toute célébration d'office et de messe particulière. Il va sans dire que la prédication se fait toujours en allemand; il y a eu pourtant des époques où le nombre et le choix des pèlerins français a permis de prêcher dans leur langue.

A neuf heures, on chante ou psalmodie tierce, sexte et none; immédiatement après, grand'messe au maître-autel. Elle est chantée à grand orchestre, ou simplement par un chœur de quatre voix, accompagné de l'orgue; ce dernier genre nous a paru plus religieux, parce qu'il est plus intime et plus harmonieux aussi. Les Pères sont assez bien secondés par les jeunes élèves du collége, qui tous assistent aux grands offices en uniforme, c'est-à-dire en soutane : appartenant la plupart aux deux nations le mieux douées de facultés musicales, l'Allemagne et l'Italie; ces artistes imberbes apportent là une voix assouplie par la nature, et une méthode modeste et sûre comme leur éducation catholique.

A trois heures vêpres, après quoi les religieux d'office en habit de chœur, précédés de quelques pensionnaires en surplis, descendent processionnellement à la Chapelle, et y chantent à genoux sur le pavé de marbre un *Salve Regina* en faux bourdon. Lorsqu'il est exécuté convenablement, c'est-à-dire que ce mélange de voix perçantes et profondes se prolonge comme ferait l'orgue sans couper les phrases par des soupirs nécessairement inégaux; lorsque les phrases ne sont tranchées que par le rithme et surtout par l'expression; lorsqu'enfin on ne l'écoute pas de trop près, ce *Salve* est vraiment une des plus belles et plus simples pensées musicales adaptées à l'une des odes les plus belles et plus sentimentales de l'Eglise romaine.

Les religieux regagnent en silence la porte du cloître, et les pèlerins les remplacent dans la chapelle qui reste ouverte assez long-temps pour leur permettre d'invoquer la maîtresse du lieu devant son image privilégiée, et le fondateur de l'ermitage devant sa tête de martyr.

Après les complies qui se chantent à sept heures, les

pèlerins commencent à déserter l'église, à moins que ce ne soit la veille de quelque solennel-majeur : dans ce cas ils commencent presque seulement alors à envahir le lieu saint. Certes il y a des invasions moins rationnelles que celles-là, et il est bien juste que la prière, comme la poésie, sa sœur cadette, ait de temps en temps ses licences.

Il faut compter à Notre-Dame-des-Ermites au moins trente fêtes de première classe, et cinquante de deuxième, outre les dimanches. Presque toutes celles de première classe sont abbatiales, c'est-à-dire que l'abbé d'*Einsidlen* y officie pontificalement; il porte la mitre, la crosse, assisté d'un maître des cérémonies, d'un archiprêtre, quatre diacres, quatre acolytes, deux lévites pour recevoir et rendre la crosse et la mitre, deux autres pour porter le candelabre et le missel; puis deux officiers civils qui, placés à ses côtés, représentent l'union des deux pouvoirs, comme à Rome, où le saint Père est toujours assisté de quelque grand seigneur laïc, en manière de connétable.

Dans toute célébration, les religieux suivent le *rit* romain. Nous avons remarqué que le *baiser de paix* n'est point là, comme ailleurs, une simple cérémonie; on ne se passe point de l'un à l'autre une jolie plaque dorée où chacun fait semblant de poser sa lèvre; mais on s'embrasse sérieusement.

Lorsque l'abbé officie, il n'arrive pas en grand costume, mais en rochet, camail et barrette. Une fois sa prière faite, il attend sur son trône qu'on lui fasse la toilette; elle se compose d'une aube à jabot, de deux ou trois dalmatiques de soie légère, la lourde chasuble de brocard, et les gants dont la garde longue comme pour ceux d'un homme de guerre, est, ainsi que la chasuble

et la chaussure, brodée d'or. Après l'office, même cérémonie en sens inverse, et le révérendissime échange la mitre d'or pour la modeste barrette en soie noire; la chasuble pour le camail, sur lequel se balance étincelante la croix..., puisqu'il faut toujours en ce monde en revenir à la porter.

L'arrivée et le départ du prélat sont toujours marqués par un bruit de glorieuses fanfares, pour rappeler sans doute que la venue du Christ, dont l'officiant est l'image, sera précédée de l'éclat des trompettes et de la foudre, et que sa rentrée dans le céleste empire sera suivie d'un concert éternel.

CHAPITRE CXVI.

Suite de la règle. La musique à l'abbaye.

Parmi les sociétés religieuses qui ont fait de puissants efforts pour sortir la musique de l'ornière où elle se traîne encore aujourd'hui aux pieds de quelques divinités d'opéra, la compagnie des bénédictins d'Einsidlen a *droit* à la reconnaissance des vrais artistes. Fidèles aux traditions de leurs plus illustres pères, ils ont depuis des siècles assigné à la musique son véritable rôle, celui de célébrer par des combinaisons infinies les louanges de l'*Infini*.

Dès le dixième siècle, une des plus honorables fonctions à l'abbaye est celle du chantre, *cantor*; c'était une sorte de diapazon vivant qui imposait à tout le chœur l'unité de sa voix. L'orgue ensuite vint suppléer aux forces de la voix humaine, et imita le concert de toute la nature, la voix de tous les êtres, l'harmonie de tous les mondes, qui chaque jour publie la gloire du Créateur; l'orgue ainsi justifiait son nom primitif d'*organum*, organe universel.

La solennité de la musique d'Einsidlen a traversé sans pâlir les époques les plus diverses, et au commencement du dernier siècle (1701), le prince-abbé Maure de Roll donnait à ses choristes leurs lettres de noblesse dans son réglement de la musique du chœur, intitulé *directio cantûs* : il y engage les chantres à faire passer dans leur voix toute l'inspiration de leur âme, qu'ils acquerront ainsi de nouveaux mérites à la musique d'Einsidlen, *depuis long-temps célèbre*.

Le réglement de l'abbé-prince n'a rien perdu de sa vigueur, et nous pouvons citer en preuve la façon dont on chante l'*Alma Redemptoris* de l'avent; l'*Ave Regina* du carême, le *Regina cœli*, cet *air* vraiment pascal et ineffablement joyeux; enfin le fameux *Salve Regina*, en faux bourdon, sans autre accompagnement que cette harmonie primitive. Mais où chanterait-on convenablement les louanges de la *Reine des cieux*, si ce n'est à Einsidlen? elle a droit d'être exigeante là où l'on exige tant de son crédit. Les musiciens, comme tous les hommes d'inspiration, ayant leurs bons et leurs mauvais jours, il faudrait, pour bien apprécier la pompe des offices et la richesse du chant, passer quelque temps dans le pays; et ce n'est guère possible qu'aux ecclésiastiques qui viennent se mettre en retraite au couvent.

Certaines parties du Rituel fournissent au chœur d'Einsidlen d'assez remarquables harmonies. C'est surtout à l'époque de la semaine sainte, pendant laquelle l'Eglise célèbre ses plus poignants et plus glorieux souvenirs. Les lamentations de Jérémie, déjà si belles de leur simplicité grégorienne, sont chantées là, je dirais mieux, pleurées, avec tout l'accent de la poésie biblique; il n'y a d'ajouté à la prosodie du plain-chant que quelques notes perlées comme des larmes, et l'orgue y mêle quelques rares accords pleins de mélancolie, en manière de consolation. Puis après l'antienne qui sert de transition, le chœur, formé d'une soixantaine de voix, éclate au milieu du fracas des orgues, et chante le *benedictus Deus Israël* alternativement avec un quatuor de voix en faux bourdon : l'effet de ce quatuor isolé, lorsqu'il est à son degré de perfection, est une sorte d'écho harmonique, vague comme une idée de l'infini.

Les voix et l'orgue ne sont pas le seul orchestre d'Ein-

sidlen; nous le préférons cependant à tous autres, parce que la première et la meilleure musique sera toujours la voix; et puis, indépendamment de la noble destinée de l'orgue, il n'y a vraiment que lui pour établir la puissance des sons dans une aussi vaste enceinte que celle des églises.

Celle de Notre-Dame-des-Ermites a cet inconvénient, qu'étant voûtée de trois coupoles successives, le son, après s'être répandu dans la première et y avoir tournoyé, est obligé de briser la ligne de sa course pour faire le même manége dans la seconde; il y arrive affaibli, et laissant derrière lui une partie de lui-même, qui fait écho; lorsqu'il est dans la troisième, son écho a redoublé, et ses pertes aussi. Le même inconvénient se reproduit pour la prédication. C'est un des motifs qui ont déterminé l'installation de plusieurs jeux d'orgues. De *cinq* il n'en reste que trois; les deux supprimés existent encore en effigie au-dessus des chapelles de face, à droite et à gauche de la grille du chœur. Dès le seizième siècle, ils avaient été mis là par l'abbé-prince Augustin I^er^. Fallait-il qu'au dix-huitième la révolution s'en prît au clavier des orgues : c'est qu'il manquait au divin instrument une seule chose pour l'immortaliser, le martyre.

Au retour de l'émigration, les moines firent l'inauguration de celles du chœur et de la tribune de droite à l'église. Enfin, pour n'en pas manquer, ils ont introduit dans les processions qui se font hors de l'église, un orgue portatif destiné à guider en plein air des chœurs d'une trentaine de voix. Jamais une main profane ne se pose sur le clavier des orgues : les Pères en ont le monopole. On trouverait aujourd'hui parmi eux des organistes jeunes et vieux, capables d'en remontrer à tous ceux de certaine grande ville où l'école de l'orgue, école éminemment sa-

vante et mélodieuse à la fois, fait place à celle du piano, dont l'élégant tapage se prête plus difficilement à la majesté qu'à la mélodie.

Les laïcs prêtent le secours de leurs talents dans les symphonies et dans tous les genres de musique d'orchestre proprement dite : non pas que les moines dédaignent de s'y adjoindre, au contraire; si l'on compte parmi eux un organiste sur six moines, on trouvera un bien plus grand nombre encore d'autres instrumentistes; mais ici comme dans toutes les réunions allemandes, le génie qui prédomine est celui des instruments à vent; ceux à cordes n'étant pour ainsi dire que des exceptions, méritent d'autant mieux l'estime publique. Par exemple, nous avons vu de nos yeux, et ouï de nos oreilles, le premier violon tenu, et fort équitablement tenu, par le révérendissime Père-abbé; c'était en juillet 1836.

Et pourquoi donc les hommes d'art et de prière manqueraient-ils la meilleure occasion de prouver par eux-mêmes les hautes destinées de la musique? Tout ce qui vient de l'infini doit retourner à sa source; tout ce qui est saisissant et insaisissable doit aller frapper un but qui ait la même essence; enfin tout ce qui part de l'âme doit s'allier à Dieu, puisqu'elle lui ressemble.

Les archives musicales du couvent se composent en grande partie des œuvres contemporaines des Pères du couvent. Or ces dignes hommes se partagent en deux écoles : c'est presque l'histoire de Gluk et Piccini. Les jeunes sont Glukistes, naturellement, puisque la jeunesse est du parti du mouvement, et que le mouvement musical aujourd'hui, c'est l'école allemande, grave, forte d'harmonie et de combinaisons primitives. Ils lancent d'innocentes épigrammes aux anciens, qui aiment le trille et la note d'agrément, et le flonflon, et la fioriture

(disent-ils), toutes créations italiennes. Quand les vieux dianistes s'écrient *Italiam! Italiam!* les jeunes sourient aussi respectueusement que possible.

Pour concilier les deux écoles, qui, du reste, n'en ont jamais été moins amies, veuillez le croire, l'archiviste de la chapelle, qui tient sous clé bon nombre de collections musicales provenant des monastères sécularisés en Allemagne, a fait un choix et un mélange des compositions religieuses de Leo, Durante, Marian Müller (prince-abbé d'Einsidlen), Cassoni, Bach, Handel, Mozart..., etc., tous noms prouvant qu'il a bon goût.

Ce goût pour la musique italienne chez certains vétérans du Scapulaire, vient d'abord de leur patriotisme, puisque quelques-uns sont italiens, mais surtout d'un juste sentiment de reconnaissance pour la maison de Bellinzona, poste avancé des bénédictins d'Einsidlen vers la terre classique de la fioriture. C'est au collége de Bellinzona qu'ont eu lieu les premières tentatives d'orchestre. Le vent du midi y apportait des échos de la basilique de Milan, et de la Santa-Casa de Lorette. Et comme la distance de Bellinzona à Einsidlen, fût-elle triple, disparaîtrait au moindre ordre du prince-abbé, il s'ensuit qu'on exécutait presque aussitôt dans la seconde maison que dans la première, les œuvres nouvelles des Borghi, Fioroni, Christian-Bach, Bugliani, Pietro Valle, qui se partageaient les suffrages de l'Italie de 1760 à 1780. Leur succès, leur *règne* à l'abbaye résista aux révolutions, et leurs œuvres furent jouées sur les ruines du trône princier d'Einsidlen. Pour les détrôner, il a fallu aux jeunes compositeurs ou directeurs de la chapelle du couvent, parer de la livrée de ces despotes leurs compositions allemandes; et ce n'est qu'en prenant de jolis noms en *i*, et en *o*, qu'ils ont fait passer des chefs-d'œuvre de l'école nouvelle. La musique

italienne ne se tient pas pour battue, elle n'a fait qu'admettre sa sœur d'Allemagne au partage de l'empire. En résumé, c'est elle qui a eu les premiers honneurs et les premiers mérites. Certainement il lui a fallu, pour s'établir là, faire une véritable révolution dans les mœurs et coutumes du pays. Voyez donc : en 1735, on donne dans la grande salle de l'abbaye un banquet magnifique, vraiment princier, et tout l'orchestre se compose d'un *flageolet* et d'une *viole-d'amour*... Ces instruments accompagnaient la voix d'un enfant qui tout à coup était sorti, fort galamment habillé, des flancs d'un immense pâté.

Sait-on seulement aujourd'hui ce que c'est qu'une viole-d'amour? Pourtant c'était alors une innovation au pays d'Einsidlen : après l'orgue, que l'on voulait bien mettre en première ligne, on ne connaissait jusque-là rien de mieux que la trompette et le fifre. C'était avec cela qu'on annonçait l'ouverture et la clôture des grandes fêtes. Une troupe de hérault chargés de ces instruments montait au haut des tours de l'église, et entre les différents coups de cloches, ils sonnaient leurs fanfares. Il est même écrit en bon lieu qu'ils descendirent de là plus d'une fois pour accompagner (j'ose à peine le dire) le *Salve Regina!* Et il y avait un orgue à l'abbaye!

CHAPITRE CXVII.

Suite de la règle. — Occupations en dehors des offices et du pèlerinage.

A LIRE les détails qui précèdent, et à voir le pas gigantesque fait par l'orchestre d'Einsidlen en moins d'un siècle, on croirait que la musique instrumentale prend au moins la meilleure part de leur temps : non. Chacun apporte au couvent un assez louable talent d'amateur, et l'on ne touche guère ses instruments qu'à l'église : pas d'étude individuelle, pas de répétition. Il y a tant d'autres soins obligés. Le nécessaire avant le luxe.

Chaque religieux n'étant d'office que deux jours de la semaine, doit les autres jours à quatre heures du matin, et les jours d'office à cinq, être dans la salle des méditations, et là, à genoux dans une espèce de cellule étroite et à demi fermée, réfléchir pendant une demi heure, sans perdre une seconde, au progrès de la science secondée par la prière. Autrefois même, les planches qui séparent chacun de ces petits oratoires servaient aussi de voile aux épaules nues sur lesquelles le contemplatif, ou l'un de ses frères le plus complaisant, faisait pleuvoir une grêle disciplinaire dont il devait lui souvenir longtemps. Depuis, sans chercher à diminuer le mérite incontestable des austérités, on a compris qu'elles gagnaient à être secrètes; et que d'ailleurs on pouvait souvent gouverner la chair en la tenant simplement dans un équilibre respectueux avec l'esprit, plutôt que de l'accabler et lui ôter ainsi la force de servir son maître.

La méditation terminée, les prêtres, qui forment toujours les deux tiers de la communauté, vont célébrer le sacrifice de la messe, et se succèdent jusqu'au grand office à tous les autels de l'église.

Les Pères désignés pour le professorat entrent en classe à huit heures, et déjà les surveillants tiennent l'étude depuis six. Les pensionnaires qui font leurs humanités, et les clercs bénédictins qui suivent la théologie, ont de dix à onze heures un cours particulier, pendant lequel les Pères qui ne professent ou ne confessent pas, et qui surtout ne sont pas à chaque instant dérangés par la curiosité publique (nous reviendrons sur ce mot), peuvent travailler dans leur cellule. Quel est ce travail? et d'abord qu'est-ce que la cellule? Une petite chambre plus longue que large, dont l'unique fenêtre à croisillons et à petit vitrail plombé, donne sur une cour carrée et grisâtre comme le préau d'une prison, ou bien sur les massifs toujours verts de la Forêt-Obscure, et les allées mathématiques d'un grand jardin à la française, semé de fleurs et pomponné de fruits. Les meubles sont d'abord un prie-dieu en sapin, verni quelquefois, un crucifix devant lequel le prêtre et le moine font, tout en s'éveillant, le sacrifice de leurs volontés individuelles au profit de la volonté une et compacte de leur ordre. Un ou plusieurs instruments de musique, quelques gravures ou sculptures du pays par esprit de nationalité, un bahut en sapin, pouvant servir à la fois de bibliothèque et de cabinet de toilette, sans miroir, un lit de sapin rappelant assez l'idée d'un catafalque à ceux qui seraient tentés par des distractions volontaires; un grand poële carré, de faïence vernie, placé dans le mur mitoyen de deux cellules pour les échauffer toutes deux; on l'allume à trois heures du matin, après l'avoir bourré de tourbe, et en voilà pour vingt-quatre heures.

La porte de la cellule a aussi son caractère dont une partie s'efface toutes les fois qu'on met une porte neuve; mais dans les anciennes vous remarquerez, soit une image au milieu, soit un petit bouchon de bois neuf fiché et rivé au milieu du panneau supérieur de la porte; à la place de ce bouchon que l'image est destinée à déguiser, il y avait jadis un trou de même diamètre, par lequel l'œil du Père Doyen exerçait une fréquente inquisition sur les frères et novices.

Aujourd'hui l'inquisition serait doublement incompréhensible : d'abord elle n'est plus dans nos mœurs, et puis le Père Doyen a donné de trop bonnes leçons à ses confrères pour qu'ils perdent leur temps. D'ailleurs, comment feraient-ils? n'avons-nous pas vu qu'une de leurs ambitions, s'ils en ont plusieurs, est de *pouvoir* travailler; d'être libres de toute occupation extérieure pour reprendre quelque étude intime, dont l'utilité soit à leurs yeux claire et immédiate? Chacun n'a-t-il pas sa part de sermons à préparer, de livres sacrés à extraire, d'autres à traduire, si ce n'est à composer; car jamais l'abbaye n'a manqué de judicieux écrivains, aujourd'hui peut-être moins que jamais. (*V. aux notes.*)

Habile, habile! voilà le coup de cloche de onze heures : il faut tout quitter, tout rompre, travail et volonté; l'orateur avait une période superbe, le chroniqueur un point de vue neuf sur des faits qui montrent la corde; laissez cela, bon Père, la première idée, la période importante dans votre vie, c'est la règle; écoutez-la qui tinte à vos oreilles, et partez, dussiez-vous faire comme je ne sais quel moine qui n'acheva point un *i* commencé avant le coup de cloche.

Contre l'usage européen, c'est à onze heures qu'on sonne l'angelus; aussitôt après on se met à table, chaque

section à part. Les Pères et les Frères profès occupent le réfectoire ; dans une petite salle à manger sont réunis les frères laïcs, autrement dits frères lais, ou encore frères servants. La troisième section est celle du pensionnat, présidée par le principal. L'abbé d'Einsidlen fait pénitence à part.

Dire un mot de la nourriture des Pères serait une indiscrétion. Tout ce qu'il est permis d'affirmer, c'est que s'ils font pénitence ils ne la font point faire à leurs hôtes étrangers. Ceci ferait croire que l'abbaye est sur le pied d'*hospitalité régulière;* non : le village s'y opposerait comme à une concurrence redoutable pour ses nombreux aubergistes. Néanmoins, quoique on refuse tous les jours des pèlerins au monastère, la table de l'abbé d'Einsidlen est moins réellement la sienne que celle des princes étrangers, prélats, généraux d'ordres ou d'armée, et de quelques flâneurs aristocratiques qu'on ne saurait éconduire sans encourir l'odieux soupçon de la parcimonie.

Il y a lecture dans chaque réfectoire. Elle commence par quelques pages des Livres saints; puis vient une dose assez compacte de matières théologiques; enfin l'histoire, en terminant, prête son témoignage aux principes posés par la théologie. Quelquefois au dessert, c'est-à-dire *en place* de dessert, on lit quelques extraits de journaux, pour reconnaître un peu le terrain où l'on marche... Avant de se lever, le lecteur ouvre la règle de saint Benoît, et après quelques versets, destinés à corriger les distractions du repas, le doyen fait un signe et tout le monde se lève. Le lecteur descend de la tribune, s'incline devant le crucifix, disant : *Tu autem Domine miserere nobis. — Deo gratias,* répondent les Pères. Après l'hymne de grâces, ils défilent lentement sur une double ligne, et récitent à voix grave

quelques strophes d'un psaume de la pénitence, et arrivés au chœur, ils se prosternent devant le sacrement trois fois saint.

En été, pendant l'heure de récréation qui suit, on va respirer au jardin l'air pur et le parfum des fleurs ; en hiver on se dédommage, comme on peut, par une causerie de long en large dans les vastes salles, ou bien une partie de billard, ou mieux encore un peu de musique au piano. Deux fois par semaine, sous la condition du beau temps, il y a promenade : les bénédictins ont au bord du lac, et sur le flanc des rochers, quelques villas moins lucratives que jolies et salubres.

La promenade n'en est pas toujours une d'agrément, ni même d'utilité commune ; cela peut être beaucoup plus sérieux. Par exemple, les bénédictins de l'ermitage auront reçu quelque message pressant d'un couvent éloigné : on a foi en eux pour en renouveler promptement la face, et y rétablir par tous les moyens de droit, l'harmonie, l'obéissance et la liberté, la règle enfin. C'est alors que le révérendissime abbé détache de son pieux régiment un ou deux hommes, à qui il prête ses pleins pouvoirs ; ils montent à cheval, enfoncent leur chapeau, et les voilà traversant la Suisse et l'Allemagne catholiques, en se faisant ouvrir tous les sanctuaires à l'aide de ce mot d'ordre : pauvreté, obéissance et chasteté.

Un soir ils entrent mystérieusement par la plus petite porte d'une grande maison, d'un grand cénacle, dont les apôtres semblent avoir deux volontés, deux buts, deux esprits au lieu d'un seul qui doit les inspirer. Si l'un de ces esprits est celui du bien, l'autre est celui du mal.

Après s'être mis en prière, les deux commissaires bénédictins assemblent au milieu de la nuit le conseil du couvent, puis passent en revue cette armée du Christ in-

disciplinée, et la déciment sans vaine pitié; ils élaguent, ils émondent et rajeunissent l'arbre de la science cénobitique, qui sans cela serait bientôt bon à saper et jeter au feu. En un mot, ils mettent poliment à la porte les quelques membres qui ne veulent pas rentrer dans le devoir; pas de prison, pas de rigueur qui perde le temps, et sente la *victime cloîtrée*, comme disent les liseuses de romans; mais pas d'éclat non plus, de peur d'humilier trop fort les coupables, et de faire crier au scandale un tas d'imbéciles voyant toujours le mal qui a été fait, et jamais le bien qui le répare.

Une voiture préparée dans la nuit même, chargée du bagage de ces messieurs, les attend pour les conduire.... où bon leur semblera; mais partout ailleurs qu'au monastère.

Là, on ne s'aperçoit que de deux choses, c'est qu'il manque Père ou Frère un tel au réfectoire; et depuis leur départ, tout marche au couvent comme sur des roulettes.

Le cas le plus grave assurément, et le plus rare aussi, serait celui où tous les moines d'une maison, unis pour une seule chose, le désordre, s'appuieraient, et avec une sorte de raison, sur certaines franchises, certaines exemptions d'austérité auxquelles la règle n'a rien à redire. Alors c'est la règle qui est modifiée par les commissaires. Une bonne règle de couvent doit ressembler à une jolie verge d'acier, bien polie, luisante et droite. Un enfant peut la faire plier sans doute; mais, par son élasticité même, elle regimbe contre l'imprudent, et vient lui fouetter le visage. Si elle reste pliée au contraire, c'est que l'acier ne vaut rien : il faut le retremper.

CHAPITRE CXVIII.

Fin de la Journée. — Deux heures après midi.

La seconde moitié du jour s'écoulerait comme la première, sans encombre, sans souci, puisqu'à chaque heure suffit sa peine... ou son plaisir, selon la manière dont on comprend les devoirs des moines. Eux le comprennent si bien comme un plaisir, qu'ils ne fuient rien tant qu'une distraction, je dis une distraction inutile ; car un noble délassement est aussi un devoir.

Tous les étrangers qui courent le pays ne le savent pas, je suppose, ils assiégent à toute heure les portes et les corridors où régnaient avant eux le silence, indispensable compagnon de l'étude. Encore les étrangers sont-ils les moins coupables ; ils tiennent à voir l'abbaye, parce que sans elle on ne viendrait guère se perdre sur le territoire d'Einsidlen. Mais ils sont quelquefois conduits par certains valets d'hôtellerie dont la tenue et le langage sont un attentat aux libertés monastiques. Il faudrait à leur avis tenir ouvertes les portes du cloître aussi tôt et aussi tard qu'il leur plaît d'y frapper. Oh ! que les choses ne se passeraient pas ainsi en France : si l'on y a peu de religion aujourd'hui, du moins le sentiment des convenances est encore le sentiment de la nation, qui sait mettre à leur place les outrecuidants et les patauds.

Mais vous belles âmes de voyageurs, quel que soit votre Dieu, vous, dont l'éducation et les manières doivent régler les usages de la société ; témoignez à vos contempo-

rains votre supériorité réelle, en respectant ce qui est sacré, ce qui est une partie de la propriété des gens que vous venez voir. Ils consentent à ce qu'on n'accorde à personne dans le monde, gratuitement du moins : ils veulent bien vous ouvrir l'intérieur de leur vie : rendez-leur égards pour égards. Faites-vous instruire scrupuleusement des heures où votre curiosité leur sera le moins incommode. Observez autant que possible la loi du silence que vous impose le seul aspect de ces longs corridors, profonds et silencieux comme un chemin de l'éternité. Puis, lorsque les Pères vous auront montré avec leur patience et leur inaltérable sérénité, tout ce qu'ils montrent chaque jour et depuis si long-temps, avouez, prouvez même, si cela vous convient, votre reconnaissance et votre désir de vous associer aux pompes du culte de Dieu, et au perpétuel embellissement de son temple.

Les visites sont suspendues par les vêpres qui, nous l'avons dit, se chantent à trois heures : et immédiatement ensuite, le *Salve Regina*, dont il a été question à l'article des offices. Le collége interrompt aussi à trois heures tous ses cours, et les reprend de quatre à cinq. Au sortir de l'office, les moines font une demi heure de lecture ascétique.

On dîne ou l'on soupe à cinq heures et demie. Récréation jusqu'à sept, qu'on entonne complies au chœur, après avoir entendu dans la salle de récréation quelques versets de l'Imitation de Jésus-Christ; livre étonnant dont l'auteur, quoi qu'on fasse, ne sera jamais connu; du reste il aura cela de commun avec les hommes les plus heureux.

Ses lecteurs ont sans doute fait encore cette remarque-ci : la plupart des chapitres écrits pour la perfection monastique, sont en même temps des leçons modèles de

savoir-vivre et presque de succès dans le monde..... : on le démontrerait facilement.

Lecture faite, les religieux qui ne sont pas d'office vont dans leur chambre achever le bréviaire, c'est-à-dire anticiper sur les matines du lendemain. A huit heures moins un quart, examen de toutes les consciences dans la salle de méditation : un quart d'heure suffit au sage pour se prouver à lui-même qu'il pèche sept fois par jour. Il y a bien aussi le matin, avant dîner, cinq minutes d'examen pareil; mais ce n'est qu'une sorte d'avertissement, un *garde-à-vous*, plutôt qu'une grande revue.

La cloche de huit heures est le signal de la retraite. Chaque religieux entre dans sa cellule après avoir été au pied du tabernacle faire un dernier salut au maître, au seul maître du logis : car abbé, doyen, et capitulaires, sont, en ce moment suprême, comme si plus rien sur terre ne leur appartenait. Ils s'en détachent et s'en isolent, prêts à voler, comme la semence d'une plante impassible mais vivace, où les portera le souffle de Dieu.

FIN.

NOTES

ET

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

(Page 25.)

Extrait du livre de saint Conrad : *De Secretis secretorum.*

Descendit namque Dominus de Cœlis casulâ violaceâ ante altare ad sacrum officium celebrandum, cui quatuor evangelistæ infulam capiti ejus imponentes, et more consueto deponentes. Angeli aurea thuribula deferebant, alis suis, in ramis arborum flabant. Juxta Dominum sanctus Gregorius flabellum in manu tenens, sanctus Petrus in manu tenens baculum pastoralem : sanctus vero Augustinus et Ambrosius stabant ante Dominum. Maria virgo *ante altare* stabat splendida, sicut fulgur. Sanctus Michael præcantor erat. Sanctus Stephanus legit epistolam : Beatus Laurentius evangelium. Sanctus cantabat sic : Sanctus Deus in aula gloriosæ Virginis, miserere nobis. Benedictus Mariæ filius in æternum regnaturus, qui venit : Agnus Dei sic : Agnus Dei miserere vivorum in te credentium, miserere nobis. Agnus Dei miserere mortuorum in te pie quiescentium, miserere nobis. Agnus Dei da pacem vivis, et defunctis in te pie regnantibus. Dominus vobiscum; respondebant angeli : qui sedet super cherubim, et intuetur abyssos.

(Page 27.)

Texte de la Bulle de Léon VIII, qui atteste et confirme les faits signalés à l'article de la dédicace merveilleuse.

Leo episcopus, servus servorum Dei. Convenit apostolico moderamini pils locis religione pollentibus benevola compassione succurrere, et postulantium, sive nos consulentium animis alacri devotione impertiri assen-

sum et consilium. Ex hoc enim lucri potissimum præmium a conditore omnium domino promeremur, dum venerabilia loca ad meliorem fuerint sine dubio perducta. Igitur omnibus sanctæ Dei Ecclesiæ fidelibus, præsentibus et futuris notum esse volumus, quia venerabilis frater, et episcopus noster Constantiensis, nomine Conradus, coram dilectissimo filio nostro Ottone imperatore, et Adelheida sua chara conjuge, cum aliis multis principibus suggessit nostro apostolatui, quod ad locum quemdam in suo territorio situm, cella Meinradi vocatum, anno ab incarnatione Domini DCCCCXLVIII ad hoc vocatus venisset, et capellam unam in honore sanctæ et superexaltatæ Dei genetricis semper Virginis Mariæ, XVIII Calend. octobris illic consecraret. Sed cum circa medium noctis, more solito, causa orationis surrexisset, dixit se dulcissimum canticum cum quibusdam fratribus religiosis ejusdem loci audivisse; et cum diligentius, quod hoc esset, perscrutari voluisset, veraciter comprehendit, talem cantum, et talem ordinem tunc angelos habuisse in illius capellæ, pro qua venerat consecratione, qualem adhuc episcopi solent habere in ecclesiarum dedicatione. Mane autem facto, et apparatis omnibus, episcopum tardantem, et circa medium diem fere differentem, capellam aggredientes, ut promissum inciperet officium, deprecati sunt. Sed eum resistentem, et ejus visionem exponentem, acriter apprehenderunt; donec, multa tandem voce aperte : Frater! cessa : divinitus consecrata est, tandem audierunt; et tunc perterriti, rem prædictam gestam, veram et sanctam cognoscentes approbabant, Ecclesiam præfatam ex illa die cœlitus consecratam veraciter affirmantes. Unde prænominatus episcopus, et dilectus frater noster, adiens limina sanctorum apostolorum Petri et Pauli, nostram consulit authoritatem, si post hanc visam, et certam veritatem sibi, vel post eum alicui episcoporum manum liceret apponere. Nos ergo, consultis venerabilibus viris fratribus, et episcopis nostris Hattone, scilicet, Moguntinensis Ecclesiæ archiepiscopo, Anpone, Wormatiensis Ecclesiæ episcopo, Otthuino, Hildenainensis Ecclesiæ episcopo, Okkone Mirmidmensis Ecclesiæ episcopo, Erkenbaldo, Episcopo Argentinensis, Udalrico, Augustensis Ecclesiæ episcopo, Hartberto, Curiensis Ecclesiæ episcopo, necnon Eggehardo Augiensi abbate, et Burcardo, S. Galli abbate, et aliis quam pluribus, quorum consilio nominatæ Capellæ consecrationem ratam esse confirmamus, et ne præsens episcopus, vel aliquis successorum manum deinceps audeat admittere, authoritate principum Petri et Pauli, et prædictorum fratrum, et nostra sub anathemate diffidimus. Præterea rogatu et instinctu dilectissimi filii nostri Ottonis imperatoris, qui non parum eamdem cellam dilexerat, et Deo dilectæ uxoris suæ Adelheidæ, necnon fratrum prædictorum consilio, sub

divini judicii obtestatione, et anathematis interdicto statuimus et præcipimus, ut si quicumque homo potens vel impotens, spiritualis vel secularis, ausu temerario contra hoc Apostolicæ authoritatis privilegium agere præsumpserit, aut præfatum monasterium, cum aliquibus pertinentiis ejus, vel quæ in præsenti possidet, vel quæ Deo donante in jus et Dominium ejusdem Ecclesiæ deinceps pervenerint, cuiquam nisi communi et fratrum Deo ibi famulantium consilio et consensu concesserit, et abbatis fratrumque suorum usibus subtraxerit, ac aliquo modo de lecto suæ quietis excitaverit, sive homines ejus, ubicumque locorum maneant, violenter et injuste oppresserit, nisi resipuerit, et Deo primum, et post famulis suis satisfecerit, authoritate Dei et nostra non solum anathematis vinculis inodetur, sed a regno Dei alienus existat. Observatores autem omnipotentis Dei gratia benedicat, et a cunctis peccatorum necibus absolvat. Nos etiam confisi omnipotentis Dei gratia et apostolorum Petri et Pauli, et sacrosanctæ Matris Ecclesiæ et Apostolicæ Sedis gratia et authoritate, cunctos prædictum locum confessi et contriti visitantes a culpa, et a pœna reddimus absolutos. Scriptum autem per manum Petri notarii et scriniarii sanctæ Romanæ Sedis in mense novembri, IV Idus novembris. Tectum III Idus novembris assidente domino Leone papa in sede sua juxta altare S. Petri, coram domino Ottone imperatore, filioque ejus Ottone, atque imperatrice Adelheida, et venerabilibus prædictis fratribus, necnon multis aliis principibus, tam Romanis, quam Teutonicis, et confirmatum per manum domini Leonis Papæ, hujus nominis VIII, in ordine autem CXXXVI. Anno ab Incarnatione domini DCCCCLXIV, Indictione VII. Feliciter, amen.

(Page 28.)

Preuves historiques.

En matière de foi, il est de la dignité d'un croyant de ne point répondre aux objections des infidèles; parce qu'en vérité, quand même ils obtiendraient de nous une réponse satisfaisante, c'est-à-dire qui les forçât d'abandonner leur objection partielle, ils n'en seraient pas plus convaincus pour cela, bien décidés qu'ils sont d'avance à ne pas admettre le principe d'où part notre croyance entière.

Les preuves abrégées que nous allons donner de la bulle de Léon VIII n'ont donc point pour but de faciliter aux hommes de notre communion

des moyens de controverse et de polémique, mais seulement d'aider leur érudition.

1° L'église catholique part de ce principe, que les actes même d'un antipape, lorsqu'ils sont confirmés par le pape légitime, sont, *ipso facto*, admis et reconnus valides. Ainsi l'on n'examine pas ici la plus ou moins grande légitimité de Léon, mais celle de sa bulle. Du reste on s'est servi de sa bulle en question, comme d'une preuve historique de l'élévation de Léon VIII à la papauté vers l'an 963, et de sa reconnaissance comme pape légitime en 964; ladite reconnaissance provenant de ceux-là même qui y sont cités.

1° Tous les papes suivants qui ont donné des bulles à l'abbaye d'Einsidlen parlent de Léon comme de leur légitime prédécesseur; celui d'entre eux qui a pris le même nom que ce pape n'a pas hésité à s'appeler Léon *IX*; et quoi qu'en dise Baronius, Léon VIII est admis dans la série des pontifes légitimes par Fleury, Feller, et l'art de vérifier les dates.

2° Outre la Bulle de Léon VIII, divers auteurs contemporains rappellent, avec tout le sentiment de la certitude, les détails hors-nature attestés par Conrad et ses témoins désintéressés. Voy. Rodolphe de Randek et George de Gengenbach. Un chartrier de 948 dit : *Conrad tum monitus ab angelis et voce cœlitus demissa cunctis adstantibus ut desisteret : nam ab ipso Deo in memoriam matris suæ beatæ Mariæ Virginis consecratam esse.*

3° Lors de l'élection du pape Benoit V, l'empereur marcha contre Rome à grandes journées, prit la ville et y fit assembler un concile dans lequel, entre autres actes intéressants pour nous, on confirma le fait de la consécration surnaturelle du sanctuaire d'Einsidlen.

4° La bulle accorde indulgence plénière ; cet usage des indulgences se retrouve déjà au huitième siècle. Il ne faut pas oublier que la confession entraine une peine canonique ; c'est la rémission de cette peine que veut dire ce mot indulgence simple. Quant à celui d'indulgence plénière, *de coulpe et de peine*, comme dit la bulle, il soumet le pécheur à l'exécution de telle et telle conditions sans lesquelles sa faute n'est point absoute ; que si au contraire il les remplit, sa coulpe (culpa) et sa peine canonique lui sont remises tout à la fois. Ainsi à l'époque précitée les peines canoniques consistant comme de nos jours dans l'accomplissement de certaines pratiques, on soumettait alors l'absolution à cet accomplissement ; ainsi l'on disoit : Vous qui promettez d'aller en Palestine visiter le tombeau du Rédempteur, vous aurez absolution de votre faute en rémission de votre peine canonique : c'est-à-dire indulgence de coulpes et de peines. Mais l'Eglise n'entendait pas donner en même

temps au pèlerin pénitent la faculté de se conduire en vrai mécréant pendant son pèlerinage; loin de gagner ainsi les indulgences, il encourait de nouvelles punitions. On peut consulter sur cette question les actes des conciles tenus sous Charlemagne, le concile de Mayence sous Raban, et un autre de Selingstatt près de Mayence, qui se tint vers le même temps que le premier. Les indulgences à cette époque ne se donnant, comme nous l'avons fait remarquer, que sous la forme d'absolution, il ne faut donc pas s'étonner des paroles de Léon VIII : « Nous rendons *absous;* et, absous de *coulpes* et de *peines.* »

5° Il est facile de se convaincre de la réalité des distinctions des divers personnages désignés par la bulle, et de leur passage à Rome à cette époque. (Voyez Crusius, *in annal. Suer. anno* 962. Jacques Moscovius, *comment.* de rebus imperii Rom. germ. La vie de Brumnon, évêque de Cologne. Les annales de Conrad, abbé d'Ursberg. Dom Marian, *Austria sacra*, tome 2. page 408. Brower, lib. Antiq. fuld. etc.

6° Quelques auteurs ont d'abord douté de l'authenticité de la bulle, entre autres Wurtwein, à cause, dit-il, que Léon VIII n'était pas le cent trente-sizième pape : doute puéril, puisque la façon de compter les papes varie souvent. Pendant le onzième siècle, les auteurs de chronologies, dispersés en différents lieux sans moyens de correspondance, observaient, chose fort remarquable, la même méthode de compter les souverains pontifes. Il est encore possible que Léon VIII se soit assigné ainsi le nombre 136 pour mieux se distinguer de Benoit V, intrus de son vivant.

Peu importe, jamais ces différences de numéros dans les plus grands et plus modernes chroniqueurs n'ont détruit en rien la base dogmatique de l'Eglise, l'unité, la fidélité au centre commun qui est le pape. La reconnaissance des actes d'un antipape par les conciles ramène les fidèles à ce centre d'unité, sans légitimer le susdit antipape : de même que la légalisation d'un intrus par l'Eglise ne légitime point, *ipso facto*, les actes qu'il aurait faits comme schismatique; l'Eglise dans ce cas peut l'accepter pour l'avenir, sans en reconnaître le passé. Enfin l'assentiment de l'Eglise au choix d'un ancien intrus, et la légalisation de ses actes par ses successeurs aussi bien que par les conciles, met ses décisions et sa personne hors de toutes atteintes, même de celles d'un chroniqueur.

C'est le fait de Léon VIII et *de sa bulle.*

En outre des raisonnements déjà développés, nous en tenons d'autres en réserve; ils ne sont pas d'un intérêt majeur, c'est pourquoi nous avons égard à la patience et à l'esprit des gens qui étudient cette chronique; néanmoins, s'il y avait encore quelque objection importante à

nous faire sur ce point d'histoire comme sur d'autres, nous demandons qu'on nous la fasse résoudre. La vérité impose à celui qui la publie l'obligation de la rendre claire et accessible au plus grand nombre ; et nous ne pouvons souscrire plus franchement à cette obligation là.

(Page 42.)

Saint Wolfgang.

Henri, duc de Bavière, avait pour Wolfgang une singulière vénération. Il voulut qu'il veillât sur l'éducation de ses quatre enfants, savoir : *Henri*, depuis empereur d'Allemagne, Brunon qui mourut évêque d'Augsbourg, Giselle qui fut reine de Hongrie, et Brigitte qui mourut abbesse d'un couvent à Ratisbonne. — (Vie des Saints par Godescard.)

(Page 141.)

Texte du Bref.

« Reverendus et generosus vir dominus Conrad de Rechberg monasterii loci eremitarum abbas, licet ob nimiam laudabilem senectutèm corpore debilis, mente tamen et ratione compos, attendens se ob prædictam senectutem ad gubernandum imposterum prædictum monasterium *non* fore sufficientem : non vi, dolo, metu, fraude... sed ex certa scientia libera et spontanea, etiam ut asseruit bene deliberata voluntate... In manibus magnificorum Amptmani et senatus Swittensis præfatorum, et in hoc in favorem reverandi patris domini Ludovici Blarer monasterii sancti Galli.....

(Page 193.)

La Cour royale de Dijon comptait il y a peu de temps encore, parmi ses membres, un descendant de l'abbé Maure. C'est M. le comte de Messimi, auteur de nombreux travaux historiques.

(Page 214.)

Copie d'une proclamation du général en chef de l'armée française en Suisse, aux citoyens Aloys Reding, colonel; Buhler, major; Castel, Directeur du magasin à sel; Ulrich, secrétaire; tous Députés du Canton de Schwitz.

Au quartier général à Zurich, le 17 Floréal, l'an VI de la République Française une et indivisible.

Citoyens! si des mesures rigoureuses ont été prises contre le monastère d'Einsidlen, c'étaient de justes représailles du mal que les moines de ce couvent ont fait sans cesse à la République française dès son origine. Toujours ils offrirent aux prêtres réfractaires, et à d'autres auteurs de contre-révolution un asile; toujours ils les encouragèrent à refuser le serment que l'assemblée constituante exigeait des ministres de la religion; toujours ils représentèrent l'exécution de nos lois comme une violation des devoirs humains contre le ciel; enfin par leurs sermons rusés, par leurs écrits médisants, venimeux, et même par l'or que l'ignorance et la superstition leur prodiguaient, ils nourrirent la guerre dans la Vendée et fanatisèrent les départements limitrophes, arrêtèrent dans une grande partie de la France l'exécution des lois républicaines. Ces faits sont connus à tous les mieux intentionnés, et même leurs auteurs ne les cachent pas.

C'est donc l'intérêt non-seulement de la France, mais c'est l'intérêt de l'humanité qui exige qu'on arrache à ces apôtres de la révolte et de la rébellion les armes dont ils se sont servis d'une manière si dangereuse. Pourtant les autres fondations religieuses ne doivent pas s'inquiéter aucunement. Le traité que j'ai conclu avec vous doit être accompli ponctuellement; votre religion sera respectée, vos pasteurs seront protégés contre tout outrage, les armes ne seront pas enlevées à ces contrées qui ne sont pas encore occupées de troupes françaises. Les Français s'arrêteront dans leurs positions actuelles. Si quelques-uns ont continué leur marche depuis la trève, ce n'était que parce que les ordres expédiés en votre présence ne parvenaient au lieu de leur destination avec assez de vitesse; mais on a ordonné pour les faire retourner et restituer les armes dont ils se sont emparés.

Dès à présent vous n'avez à considérer les Français que comme vo amis et vos frères; et votre retour aux principes de la Constitution vous donne la prétention à ces droits qui ont été assurés aux membres d'une même famille.

Un oubli entier et parfait du passé doit exterminer toute haine, toute vengeance personnelle, et si quelques habitants d'autres cantons ont combattu dans vos rangs, ils peuvent se retourner dans leur patrie, et ils y seront accueillis en amis, et sans crainte d'une punition.

Publiez, Citoyens, cette déclaration aux habitants de votre canton; ils peuvent compter sur la générosité française, aussi bien que sur l'exécution fidèle des articles du traité, que j'ai accordés au nom du Gouvernement.

SCHAUENBURG.

(Page 282.)

Liste de quelques grâces surnaturelles obtenues à Einsidlen, et dont les preuves et témoignages authentiques sont consignés aux archives du pays et dans les chroniques de nos prédécesseurs.

Année 1338. — Délivrance de la captivité.
Même époque. — Exorcisme.
1352. — Victoire de la ville de Zurich.
Même époque. — Résistance de Rapperswill.
1439. — Peste arrêtée aux portes de Bâle.
1534. — Evasion désespérée.
1580. — Guérison d'une paralysie déclarée incurable.
1581. — Même guérison.
1584. — Délivrance des mains des malfaiteurs.
1586. — Incendie éteint.
1587. — Guérison de surdité.
1597. — Guérison d'ophtalmie.
1603. — Guérison de hernie.
1604. — Retour à la raison, et conversion.
1606. — Heureuse délivrance de couches.
1607. — Guérison désespérée d'une blessure.
1613. — Chute d'un enfant du haut d'un toit, sans accident.
1618. — Guérison de mutisme.
1620. — Succès de Louis XIII.
1630. — Guérison de blessures.
1631. — Guérison d'atonie, et de mollesse des membres.
1632. — Délivrance de la ville d'Uberlingen.
1642. — Guérison de blessure mortelle.

1647. — Délivrance d'un enfant tombé sous une roue de moulin.
1648. — Délivrance d'un prisonnier de guerre.
1649. — Délivrance d'un naufrage.
Même époque. — Victoire des bourgeois de Fribourg.
Id. — Guérison et conversion.
1650. — Incendie éteint à Sursée.
1652. — Guérison de la goutte.
1667. — Délivrance d'un enfant tombé sous la roue d'un moulin.
1678. — Incendie éteint à Pontarlier.
1682. — Incendie éteint à Ruenberg.
1683. — Guérison de gangrène.
1684. — Résurrection.
1686. — Incendie éteint.
1693. — Guérison de cancer.
1696. — Délivrance de naufrage.
1698. — Incendie éteint à Zug.
Même époque. — Guérison de manie furieuse.
1701. — Guérison d'un enfant au berceau.
Même époque. — Incendie éteint à Appenzell.
1707. — Guérison d'un enfant écrasé.
1708. — Délivrance d'une longue stérilité.
Même époque. — Guérison d'un coup de feu qui avait atteint le cerveau.
1710. — Incendie éteint.
1711. — Guérison de cécité.
1717. — Délivrance de naufrage.
1720. — Guérison d'hypocondrie.
1722. — Guérison de blessures.
1723. — Pieds bots subitement redressés.
1730. — Délivrance d'inondations.
1734. — Guérison de cécité.
1734. — Guérison de langueur.
1738. — Délivrance de naufrage.
1741. — Incendie éteint.
1744. — Main desséchée revenant à la vie.
Même époque. — Epizootie arrêtée.
1745. — Guérison de mutisme et surdité.
1748. — Guérison de cécité.
Même époque. — Guérison d'une pustule maligne.
1749. — Guérison d'hydropisie.
1751. — Incendie éteint.

1762. — Guérison d'une rupture au diaphragme.
1763. — Guérison de gravelle.
1765. — Délivrance de la noyade.
Même époque. — Incendie éteint.
1769, 74 et 76. — Couches heureuses contre tout espoir.
1776. — Guérison de pleurésie.
Même époque. — Guérison de fièvre bilieuse.
1778. — Guérison de fièvre nerveuse.
Même époque. — Délivrance de naufrage.
1779. — Guérison d'ophtalmie.
Même époque. — Même guérison.
Id. — Sauvetage inespéré.
1783. — Même fait.
1784. — Guérison d'une jambe rompue.
1801. — Sauvetage inespéré.
1817. — Guérison d'une hernie.
1818. — Guérison d'un sourd-muet.
1824. — Guérison de convulsions nerveuses.
Même époque. — Guérison d'un catharre.
1827. — Délivrance des flots.
1829. — Incendie éteint.
1830. — Guérison d'atonie.
Même époque. — Accouchement désespéré.
1833. — Guérison de paralysie.
1834. — Guérison de gastrite.
Même époque. — Guérison d'ophtalmie.

(Page 294.)

A propos de ces dévastations révolutionnaires, il est utile de remarquer qu'en Suisse comme en Italie, certains *ciceroni laïcs* mettent tout sur le compte des Français. Il ne s'est pas perdu une épingle pendant la révolution, que les Français ne l'aient ramassée.

Ainsi des orgues; leur ruine est l'œuvre des Français..... Il fallait que cette armée française, qui donna de si grands coups de baïonettes, fût bien adroite pour ne détacher ici que tout juste les tuyaux d'orgue; car la charpente est en bon état. Et qu'en eût-elle fait?... Sa musique était toute montée avec des fusils qu'elle appelle encore aujourd'hui ses *clarinettes*, et pour basses elle avait le canon.

TABLE DES MATIÈRES.

PROLÉGOMENES.

§ I. Manière d'écrire l'histoire. 1
§ II. Côté merveilleux de l'histoire. 15
§ III. Théorie des miracles. 21
§ IV. Des pèlerinages. 30
§ VI. Ecueil des pèlerins. 39

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

§ I. Origine d'Einsidlen, son fondateur Meinrad. 2
§ II. Tentation. 9
§ III. Fin tragique. 11
Chap. II. — Année 903. Bennon, premier chef des ermites de la Forêt-Sombre, puis évêque de Metz. — Conduite du peuple de Metz. 17
Chap. III. — 1re Année 934, Eberhard, premier abbé. — Donations et acquisitions. 22
Chap. IV. — Suite de la biographie de saint Eberhard. — Dédicace merveilleuse. — Extrait de la bulle de Léon VIII. 25
Chap. V. — Courte histoire de la bulle de Léon VIII. 29
Chap. VI. — Fin de la biographie de saint Eberhard. 34

Chap. VII. — (Même époque.) Saint Adelric, seigneur de l'ile d'Ufnaw. Son cénotaphe et son portrait. 33
Chap. VIII. — (Même époque.) Sainte Régulinde, mère de saint Adelric. 35
Chap. IX. — Thietland, deuxième abbé. 37
Chap. X. — (Années 963-996.) Grégoire, troisième abbé, et premier prince du saint Empire. — Un mariage virginal. — Opinion d'Othon-le-Grand sur Grégoire. — Donation. — Avantage de certaines maisons d'éducation. 38
Chap. XI. — (Même année.) Saint Wolfgang. — Songe de sa mère. — Il civilise la Bohème et la Hongrie. 42
Chap. XII. — (Règne de Grégoire.) Saint Gérold et ses deux fils. — Son émigration singulière. — L'âne et l'ours. 44
Chap. XIII. — (Années 996-1026.) Wirand, quatrième abbé et deuxième prince du saint Empire. — Ses relations avec les princes. — Ses dotations. 47
Chap. XIV. — (Même temps.) Otker, abbé de Disentis. 49
Chap. XV. — Saint Adelgott, abbé de Disentis. 50
Chap. XVI. — (1026-1031.) Embrice, cinquième abbé, troisième prince, l'un des quarante enfants de Babon. — Incendie du monastère. — Nouvelle construction. — Bâtisse de saint Gengoulfe. 51
Chap. XVII. — Fondation de l'abbaye princière de Muri. 54
Chap. XVIII. — Warman et Rumold, religieux d'Einsidlen, évêques de Constance. 55
Chap. XIX. — Hartmann de Planaterra, religieux d'Einsidlen, abbé de Favière, puis évêque de Coire. Bienfaiteur d'Einsidlen. 57
Chap. XX. — (1032-1063.) Hermann, premier du nom, sixième abbé et quatrième prince du saint empire. — Usage de la mitre et des autres ornements pontificaux. 58
Chap. XXI. — Henri, premier du nom, septième abbé, sixième prince. 59
Chap. XXII. — Frédéric, abbé d'Hirsau. — Rétablissement de cette abbaye. 60
Chap. XXIII. — Selinger, huitième abbé, septième prince, ancien militaire. — Son vœu de chasteté et celui de sa femme. — Son beau caractère. 62
Chap. XXIV. — Personnage remarquable sous son administration. 64
Chap. XXV. — (1090-1101.) Rodolphe, premier du nom, neuvième abbé, septième prince, comte de Rapperswill. — Origine des protecteurs séculiers d'Einsidlen. — Nouvelle construction de Rapperswill. 65
Chap. XXVI. — Fondation de Beinwil, au pied du Jura. — Translation de Notre-Dame-de-la-Pierre. 66
Chap. XXVII. — (1101-1122.) Géron, dixième abbé, huitième prince. — Procès de Schwitz avec l'abbaye. — Première confédération spirituelle. 68

Chap. XXVIII. — Fondation d'Engelberg, par un baron de Seldenburen, de la famille des fondateurs de Saint-Blaise, mort martyr. 70
Chap. XXIX. — (1122-1142.) Wernher, premier du nom, onzième abbé et neuvième prince. — Obligations des abbés vis-à-vis l'administration séculière. — Invocation de saint Adelric. 71
Chap. XXX. — Fondation de Fahr. 73
Chap. XXXI. — Saint Frowin d'Einsidlen, abbé d'Engelberg. — Émigration des moines de Saint-Blaise à Einsidlen. 75
Chap. XXXII. — (1142-1171.) Rodolphe, deuxième du nom, douzième abbé et dixième prince. — Violation du couvent. — Égorgement des moines. — Intervention de l'empereur. — Empiétement de Schwitz sur Einsidlen. 76
Chap. XXXIII. — Wernher, deuxième du nom, treizième abbé et onzième prince. — Nouvelle violation du couvent par le comte de Rapperswil. — Élection forcée; l'empereur la casse. — Plantation du vignoble de Weingarten. 78
Chap. XXXIV. — Berthold, troisième abbé d'Engelberg, réfutateur de Bourcard. 80
Chap. XXXV. — (1192-1206.) Ulric, premier du nom, quatorzième et détestable abbé, douzième prince du saint Empire, comte de Rapperswill, etc. 81
Chap. XXXVI. — Berthold, quinzième abbé et treizième prince, restaurateur de l'abbaye. 82
Chap. XXXVII. — (1213-1234.) Conrad, seizième abbé et quatorzième prince, frère d'un roi de Jérusalem. — Incendie de tout le monastère, *à l'exception de la sainte Chapelle.* — Reconstruction de l'abbaye. 83
Chap. XXXVIII. — (1234-1266.) Anselme, dix-septième abbé et quinzième prince. — Excommunication du comte de Rapperswil. — Construction du château de Pfefficone. — La ville de Zurich donne aux abbés et moines d'Einsidlen le droit de bourgeoisie. 85
Chap. XXXIX. — Ulric, évêque de Coire, fondateur d'un collége de chanoines au Saint-Mont. 87
Chap. XL. — Berthe de Hassel, religieuse de Fahr, prophétesse. 88
Chap. XLI. — (1207-1277.) Ulric II, dix-huitième abbé et seizième prince, mort pèlerin de Rome. 89
Chap. XLII. — (1277-1280.) Pierre, premier du nom, dix-neuvième abbé et dix-septième prince, mort pèlerin de Zug. 91
Chap. XLIII. — (1280-1298.) Henri II, vingtième abbé et dix-huitième prince. 92
Chap. XLIV. — (1298-1326.) Jean, vingt et unième abbé et dix-neuvième prince. — Translation du droit de protection séculière de la famille des comtes de Rapperswill à la maison d'Autriche. — Fontaines

et conduites d'eau des montagnes à l'abbaye. — Vaines défense et fortification de Pfeffikone. — Pillage de l'abbaye. — Sépulture des héros de Morgarten. — Construction d'un nouveau portail à la grande église. — L'abbé fait venir des artistes étrangers ; fonde un hôpital pour les pèlerins ; désigne son successeur. — Singulier tableau du couvent par un poète de l'époque. 93

Chap. XLV. — Hermann d'Eschenbach, abbé de Favière, puis évêque de Coire. — Distinction entre deux Hermann. 97

Chap. XLVI. — (1326-1334.) Jean II, vingt-deuxième abbé et vingtième prince. 98

Chap. XLVII. — Ulric de Lenzbourg, abbé de Favière, puis évêque de Coire ; légat de l'empereur à Avignon. 99

Chap. XLVIII. — Hermann d'Arbonne, abbé de Favière. 100

Chap. XLIX. — Hermann de Bonstetten, abbé de Saint-Gall, postulé d'Einsidlen, fils d'une comtesse de Habsbourg. 101

Chap. L. — (1334-1348.) Conrad II, vingt-troisième abbé et vingt et unième prince, obtient la protection des princes ses vassaux pour les pèlerins étrangers. — Conversion de la maison de Rapperswill. — Henri de Ligrits. 102

Chap. LI. Thuring d'Ættinghausen, religieux d'Einsidlen, abbé de Disentis, médiateur entre Schwitz et Einsidlen. 104

Chap. LII. — (1348-1356.) Henri III, vingt-quatrième abbé et vingt-deuxième prince. — Paie les dettes de l'abbaye. — S'interpose utilement entre Schwitz et Einsidlen. — Victoire des Zurichois sur les Autrichiens. — Vœu de Zurich à Notre-Dame-des-Ermites. — Hôpital impérial. — Henri, nommé évêque de Constance. — *Vidimus* pour la bulle de Léon VIII. 105

Chap. LIII. — (1356-1363.) Nicolas Ier, vingt-cinquième abbé et vingt-troisième prince. — Exemptions de l'hôtel d'Einsidlen à Rapperswill. — Pont de Rapperswill. 108

Chap. LIV. — (1365-1377.) Marquard, vingt-sixième abbé et vingt-quatrième prince. — Protection de l'Autriche. — Rachat de Richenbourg. 110

Chap. LV. — (1377-1390.) Pierre II, vingt-septième abbé et vingt-cinquième prince. — Obtient de Wenceslas le droit d'accueillir les réfugiés. — Fonde une messe pour les patrons du couvent. — Renouvellement des droits de bourgeoisie à Zurich pour les moines d'Einsidlen. — Intervient pour la Suisse auprès de l'Autriche, et conclut une trève de sept ans. 111

Chap. LVI. — (1390-1402.) Louis Ier, vingt-huitième abbé et vingt-sixième prince, mais *prince fainéant* et prélat ambitieux, dit-on. 113

Chap. LVII. — (1402-1418.) Hugues, vingt-neuvième abbé et vingt-

septième prince. — Garantit le couvent des ambitions séculières. — Alliance avec Zurich. — Henri escorté de quatorze cavaliers accompagne le pape à Constance et prend le deuxième rang parmi les évêques du concile. — Fonde avant de mourir le service anniversaire des abbés d'Einsidlen. 115

Chap. LVIII. — Histoire des sœurs dites du pré (*in der au*). — Leur genre d'industrie. — La racine du crucifix. — Explication des reliquaires. 117

Chap. LIX. — (1418-1438.) Bourcard II, trentième abbé et vingt-huitième prince. — Réduction du personnel de l'abbaye. — Discussion de la bulle terminée au règne suivant. — Droit de protection séculière sur l'abbaye, transféré de la maison d'Autriche au gouvernement de Schwitz. — Digne conduite de ce gouvernement. — Détail du luxe de certains princes d'Einsidlen. — Ce qu'il est devenu. 123

Chap. LX. — (1438-1447.) Rodolphe III, trente-unième abbé et vingt-neuvième prince. — Sa neutralité honorable. — Processions indulgencières des Balois. — Singulière méprise. 129

Chap. LXI. — (1447-1452.) François, trente-deuxième abbé et trentième prince. 131

Chap. LXII. — (1452-1481.) Gérold, trente-troisième abbé et trente-unième prince. — S'obstine à n'admettre au couvent que des gentilshommes. — Le couvent tombe. — L'abbé voyage à Rome avec une suite nombreuse. — Le pape lui donne confirmation de la bulle de Léon VIII. — Chapelle de Sainte-Croix en Brüel. — La diète de Zurich protége les pèlerins. — Incendie du couvent. — L'abbé se réfugie à Zurich. — Il se démet de sa charge. 132

Chap. LXIII. — (1481-1527.) Conrad III, trente-quatrième abbé et trente-deuxième prince. — Son malheur à la chasse. — Suite de ce malheur. — Incendie du couvent; il n'y reste *que deux moines*. — Zuingle débauche celui qui était chargé des finances. — Conrad fait pénitence, et l'abbaye renaît. 137

Chap. LXIV. — (Albert de Bonstetten, doyen d'Einsidlen, homme de lettres. 143

Chap. LXV. — (1526-1544.) Louis II (Blarer, baron de Wartensée), trente-cinquième abbé et trente-troisième prince. — Introduit les roturiers au couvent et le sauve. 146

Chap. LXVI. — (1544-1569.) Joachim, trente-sixième abbé et trente-quatrième prince. — Réformateur de l'ordre à Einsidlen et dans toute la Suisse. — Membre du concile de Trente. — L'abbaye prospère. 148

Chap. LXVII. — Jean Heyder, abbé de Favière. 151

Chap. LXVIII. — André Hersch d'Aach, abbé d'Engelberg. 152

Chap. LXIX. — (1569-1585). Adam, trente-septième abbé et trente-

cinquième prince. — Digne élève de Joachim. — Rétablit l'abbaye de Fahr dévastée par les huguenots; ils mettent en son absence le feu à Einsidlen. — Une calomnie. — Patience et triomphe. 153
Chap. LXX. — Wolfgang Spies, administrateur de Beinwil. 156
Chap. LXXI. — Joachim Muller, de Zurich, curé d'Einsidlen et homme de lettres. 158
Chap. LXXII. — (1585-1600.) Ulric, trente-huitième abbé et trente-sixième prince. — Biographe des abbés d'Einsidlen. 159
Chap. LXXIII. — Christophe Hartmann, grand homme de lettres. 162
Chap. LXXIV. — Joachim de Beroldingen, doyen d'Einsidlen, réformateur du couvent. 164
Chap. LXXV. — Augustin Ier, trente-neuvième abbé et trente-septième prince. — Dévot distingué. — Il forme alliance avec tous les couvents bénédictins de la Suisse. 165
Chap. LXXVI. — Grégoire Zehnder, administrateur de Beinwil. 169
Chap. LXXVII. — Maure Hoffmann, administrateur de Beinwil. 170
Chap. LXXVIII. — (1629-1670.) Placide, quarantième abbé et trente-huitième prince. — Modèle de la jeunesse. — Pureté et force. — Poésie et richesse. 171
Chap. LXXIX. — Religieux d'Einsidlen postulés pour des emplois en d'autres lieux, sous le règne de Placide. 176
Chap. LXXX. — (1171-1192.) Augustin II, quarante-unième abbé et trente-neuvième prince. — Resserre la discipline monastique, et porte à cent le nombre de ses religieux. — Fait construire la fontaine de Notre-Dame. — Part pour Rome. — Mort d'Innocent XI. — Augustin, homme de lettres et théologien. — Mabillon le visite. — Incendie du monastère éteint subitement. 179
Chap. LXXXI. — Autres religieux du même règne. 183
Chap. LXXXII. — (1692-1707.) Raphaël, quarante-deuxième abbé et quarantième prince. — Modèle de prêtrise. — Cessions à l'abbaye. — Chapelle de Saint-Meinrad au mont Etzel. — Raphaël abdique. 187
Chap. LXXXIII. Marian Schott, écrivain contemplatif. 189
Chap. LXXXIV. — (1698-1714.) Maure, quarante-troisième abbé et quarante-unième prince. — Orateur politique. — Rebâtit le couvent sur les plans d'aujourd'hui. — Garantit les pèlerins contre les protestants. — Les troupes fédérales au couvent. — Digne conduite de Schwitz. 190
Chap. LXXXV. — Quelques religieux de l'abbé Maure. 194
Chap. LXXXVI. — (1714-1754.) Thomas, quarante-quatrième abbé et quarante-deuxième prince. — Médiateur entre les catholiques et les protestants. — Abbé à trente-trois ans. — Termine les constructions du monastère. — Trésors des chapelles. 196

Chap. LXXXVII. — Capitulaires de l'abbé Thomas. 198
Chap. LXXXVIII. — (1734-1772.) Nicolas II, quarante-cinquième abbé et quarante-troisième prince. — Termine l'église de Notre-Dame. — Sa réponse aux injures de la populace. — Sa fermeté. 200
Chap. LXXXIX. — Religieux distingués sous le règne de Nicolas II. 202
Chap. XC. — (1773-1780.) Marian, quarante-sixième abbé et quarante-quatrième prince. — Rhéteur, philosophe, théologien et musicien habile. — Ses dernières paroles. 204
Chap. XCI. — Quelques religieux du prince Marian. 206
Chap. XCII. — (1780-1808.) Béat, quarante-septième abbé et quarante-cinquième prince. — Répare les colléges d'Einsidlen et Bellinsona. — Enrichit le trésor de la Chapelle. — Concordat avec le chapitre de Constance. — Échos en Suisse de la révolution française. — Le pèlerinage ne fait que s'accroître. — Pie VI confirme la bulle de Léon VIII. — Cessions forcées du monastère. — Ses membres émigrent. — Le fermier Schedler. — L'image sacrée. 208
Chap. XCIII. — Arrivée du général Schauenburg. 214
Chap. XCIV. — (1808.) Mort de Béat, après la première restauration de la sainte Chapelle. 217
Chap. XCV. — Conrad IV, quarante-huitième abbé. — Histoire du saint Empire. — Nouvelle position des monastères en Suisse. — Complète restauration de la Chapelle. — Famine. — Grande dédicace. — Confesseurs en langues étrangères. — Routes et réparations diverses. 222
Chap. XCVI. — Le pape propose un évêché à Conrad, qui refuse. — Rétablissement de la congrégation bénédictine en Suisse. — Conrad écrivain spiritualiste. 228
Chap. XCVII. — Quelques noms du temps de Conrad, entre autres, père Claude (Poujol). 232
Chap. XCVIII. — Célestin 1^er^, quarante-neuvième abbé. — Division politique du pays de Schwitz. — Procès. — Arrivée des troupes fédérales. — Accidents. — Suites. — Lacunes législatives. — Caractère de Dom Célestin. — Conclusion. 235

DEUXIÈME PARTIE.

DESCRIPTION EN DÉTAILS.

Chap. XCIX. — Einsidlen. 245
Chap. C. — L'abbaye. 253
Chap. CI. — Intérieur de l'église. — Aspect général. 259

Chap. CII. — Sainte Chapelle. — Ses constructions primitive et moderne. — La statue de la Vierge. — Les pèlerins. 261
Chap. CIII. — Ce que devint l'image de Notre-Dame-des-Ermites pendant et après la révolution de 1798. 269
Chap. CIV. — De Bludenz à Etzel. 270
Chap. CV. — Le pèlerinage. — Quelques noms. 273
Chap. CVI. — Intérieur de la grande église. 283
Chap. CVII. — Les fresques de la grande voûte. 298
Chap. CVIII. — Vie d'un peintre de Notre-Dame-des-Ermites. 300
Chap. CIX. — Description de l'église (suite). — Première coupole à partir du chœur. 305
Chap. CX. — Chapelle de sainte Madeleine, ou Pénitencerie. 312
Chap. CXI. — Le trésor. 317
Chap. CXII. — La grande salle, la bibliothèque, le cabinet de physique et le chœur des religieux. 319
Chap. CXIII. — Les Bénédictins d'Einsidlen. 326
Chap. CXIV. — Suite de la règle. Confessionnal. 330
Chap. CXV. — Suite de la règle des moines. Les offices. 334
Chap. CXVI. — Suite de la règle. La musique à l'abbaye. 338
Chap. CXVII. — Suite de la règle. — Occupations en dehors des offices et du pèlerinage. 344
Chap. CXVIII. — Fin de la journée. 350

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Du même Auteur :

TABLEAU

DE LA

VILLE ÉTERNELLE.

OU

ROME SOUS GRÉGOIRE XVI.

Chez Beaudouan, libraire, rue Saint-André-des-Arts, 52,
A PARIS.

SOUS PRESSE :

LE

GUIDE MEDICAL

DES

CURÉS, DES DAMES DE CHARITÉ,

DES GARDE-MALADES,

ET DE TOUTES LES PERSONNES QUI,
SANS AVOIR FAIT UNE ÉTUDE SPÉCIALE DE L'ART DE GUÉRIR,
VEULENT NÉANMOINS SE RENDRE UTILES A L'HUMANITÉ SOUFFRANTE.

PAR LE DOCTEUR **GUYÉTANT,**

ANCIEN MÉDECIN DES ÉTABLISSEMENS, CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR, MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE, DES ACADÉMIES DES SCIENCES DE BESANÇON, DIJON, ROUEN, ET DE PLUSIEURS AUTRES SOCIÉTÉS SAVANTES NATIONALES ET ÉTRANGÈRES.

1 volume in-8°.

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

C 316.30.5
Chronique d'Einsidlen (Notre-Dame-d
Widener Library 003512356
3 2044 081 710 790